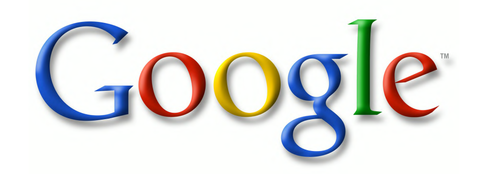
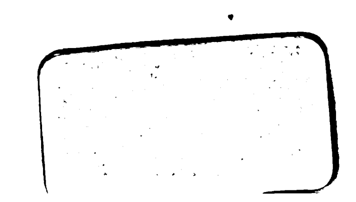



DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



LE SOCIALISME

DEVANT

LE VIEUX MONDE

IMPRIMERIE D'E. DUVERGER

RUE DE VERNEUIL, N° 4

LE SOCIALISME

DEVANT

LE VIEUX MONDE

OU

LE VIVANT DEVANT LES MORTS

PAR

V. CONSIDERANT

REPRÉSENTANT

SUIVI DE

JÉSUS-CHRIST DEVANT LES CONSEILS DE GUERRE

PAR VICTOR MEUNIER

Cet animal est très méchant,
Quand on l'attaque il se défend.
LAHARPE.

Aux horions nous verrons
qui a le meilleur droit.
JEANNE D'ARC *aux Anglais*.

Troisième tirage sur clichés corrigés

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, 25, QUAI VOLTAIRE

LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE, 2, RUE DE BEAUNE

M DCCC XLIX

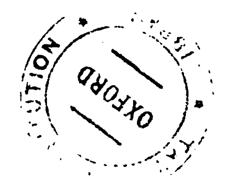


TABLE DES MATIÈRES

DU

SOCIALISME DEVANT LE VIEUX MONDE.

N. B. On me fait querelle de n'avoir pas mis dans cette brochure une exposition des voies et moyens de solution de la question sociale.

C'est peu raisonnable. J'ai consacré à cette exposition, entre autres, deux volumes sous le titre de *Destinée sociale*. J'y renvoie les curieux. Ceci, c'est pour faire des curieux.

POST-SCRIPTUM.

(A renvoyer page 220 bis.)

J'avise ici une page blanche. J'en profite pour montrer d'un mot que les faits accomplis se sont chargés de justifier chaque jour les prédictions écrites il y a plusieurs mois dans ce livre.

La société actuelle et le gouvernement des Morts deviennent de plus en plus impossibles

Dans l'ordre politique, qui n'est à lui seul encore qu'une bien petite affaire, la contradiction, l'incapacité, l'impuissance et leur compagne obligée, la violence, sont à l'ordre du jour.

A peine les républicains ralliés à une Constitution, cette Constitution est audacieusement attaquée par toutes les bandes réactionnaires.

A peine les républicains devenus les défenseurs de la légalité, les soidisant représentants de l'ordre et de la modération se font, sur tous les points, fauteurs d'anarchie, conspirateurs.

Dans leur impatience aveugle, désespérée, pour le ridicule avantage de se débarrasser quelques jours plus tôt d'une Assemblée faible, mais honnête et en majorité républicaine, ils inventent et colportent sur toute la surface du pays des machines de guerre. Ces machines incendieront tous les pouvoirs que les raffales qui soufflent sur le chaos social et révolutionnaire amèneront un instant au gouvernement.

La division, la haine, la trahison, et la peur qui rend violent les lâches, sont en permanence.

La France est grosse de complots croisés et de coups d'Etat. Tous les drapeaux du vieux monde s'agitent, se mêlent et achèvent de s'avilir.

Vers la fin de la première Constituante, la veille de 92 et de 93, la France était dans une situation d'ordre relativement à l'état actuel. Il n'y avait en effet que deux éléments de guerre en présence, la Révolution et le trône. Aujourd'hui nous avons trois partis à prétendances, trois dynasties en ligne, avec toutes les ambitions, toutes les ardeurs âpres, cupides, violentes et toutes les trahisons réciproques que ces partis méditent les uns contre les autres, tous les complots qu'ils contiennent. En arrière, nous avons onze mois pendant lesquels l'idée monarchique a été conspuée, honnie par toute la France. Nous sommes en face de l'avènement des campagnes divisées, menaçantes, du sein desquelles d'un jour à l'autre une jacquerie peut surgir, bien qu'on ne paraisse pas s'en douter. Puis l'armée, sur laquelle le pouvoir compte, comme y comptaient les pouvoirs tombés... puis les républicains formalistes; les républicains dits rouges ou montagnards; le parti socialiste des ouvriers des villes ; et enfin, toutes les idées, toutes les utopies, toutes les passions qui tourbillonnent, emportent les esprits et ravagent le vieux champ de l'opinion publique.

Lundi dernier, 29 janvier, du sein d'un calme momentané des esprits, par la sottise dupée de certains organes supérieurs du pouvoir, la trahison et l'esprit énergumène de quelques autres, sort tout à coup une journée mystérieuse, sombre et armée, qui est la situation toute entière, car cette journée contenait au moins quatre complots, trois d'attaque et un de résistance. La France a été ce jour-là à un doigt d'une guerre civile affreuse, qui n'eût trouvé ses analogues qu'aux temps des grands déchirements de l'Empire romain et de l'inondation des barbares. Et cette éventualité apocalyptique plane toujours sur le pays.

Eh bien ! c'est tout juste le moment que choisit le Président actuel du Conseil, un de ces Fantômes qui, de son aveu, « porte malheur à tout ce qu'il veut sauver, » pour ruiner la dernière chance qui restât à l'ordre ! Tous les esprits sages, l'opinion publique elle-même s'y prêtait généralement, étaient, en ce moment, d'accord pour laisser au président de la République une sorte d'irresponsabilité relative, qui facilitât des tâtonnements et permît de faire face à la mobilité des temps par la mobilité des ministères...

Cette inspiration universelle et du bon sens le plus vulgaire dans la situation, cette dernière planche de salut. .. M. Odilon Barrot la brise ! C'est le Père noble marqué par le destin pour présider aux pompes funèbres des dynasties restaurées, formées ou en velléité de formation.

Entre temps, l'Allemagne se prépare à prendre la tête de colonne du mouvement démocratique révolutionnaire, et le Socialisme s'élabore en France et dans la moitié de l'Europe avec une indicible rapidité et sur une échelle immense.— Nous verrons de nos yeux la naissance du Monde nouveau, du Monde rayonnant de liberté, d'harmonie et de bonheur.

V. C.

Dimanche, 4 février 1849.

LE SOCIALISME
DEVANT LE VIEUX MONDE
OU
LE VIVANT DEVANT LES MORTS.

§ 0. — Couronnés de Cyprès.

En tête de ce troisième tirage du *Socialisme devant le vieux monde,* je dois rendre justice aux Morts. Ils font ce qu'ils peuvent. Chaque jour ils apportent à la vie et à la vérité de nouveaux témoignages.

Ils s'efforcent de faire acte d'existence. Ils essayent de gouverner, de ranimer la confiance, de pacifier les esprits, — ce sont leurs expressions. Mais ils ne gouvernent pas; mais la confiance ne revient pas; mais les esprits agités par les intrigues honnêtes et modérées s'échauffent et s'aigrissent de plus en plus.... Tout cela au profit du travail de décomposition du monde qui s'en va, des institutions qui expirent.

On les voit donc se succéder au Pouvoir et passer comme des ombres.

Il est nécessaire que ces exhibitions d'outre-tombe aient lieu.

Il faut qu'elles ne soient dérangées par aucune effervescence intempestive des idées qui s'élaborent. Il le faut pour l'éducation et l'édification des intérêts. Les intérêts doivent apprendre que rien des institutions anciennes ne les peut sauver, que le salut ne leur peut venir que des idées et des institutions nouvelles.

Démocrates et Socialistes, gardez-vous donc de troubler ces expériences posthumes. Vous êtes les hommes du droit, de l'idée nouvelle et de l'amour. Développez la conscience du droit, fortifiez et mûrissez l'idée, pratiquez l'amour. Laissez aux revenants l'illusion de la force qui a péri, et soyez remplis d'une ardeur calme et d'une sainte confiance.

La force brutale était la loi du monde barbare. L'idée, le droit et l'amour sont les Puissances invincibles et sacrées du monde qui va naître. Votre jour arrive; sa lumière toute seule chassera les fantômes.

Mais quel bruit se fait au camp des Morts? — L'un d'entre eux, qui jusqu'ici avait gardé le silence, sorti cette nuit de sa tombe entr'ouverte, a parlé sous son linceul.

De son vivant, ce trépassé s'appelait François Guizot. Il fut professeur en Sorbonne sous la Restauration, et onze ans ministre sous Louis-Philippe.

Au temps du libéralisme il fit son œuvre. Il servit avec éclat et sonorité dans la campagne de 1815 à 1830, qui assura, contre les derniers efforts du vieux Patriciat nobiliaire, l'émancipation de la Bourgeoisie.

Bientôt, l'idée de son temps se solidifia dans son cerveau. Il devint une incarnation abstraite, aveugle, pleine d'orgueil, revêtue de formes dogmatiques, tranchantes et d'une rigueur calviniste, du Patriciat de la haute Bourgeoisie, dont il formula la *doctrine*. Il se montra dans l'ordre verbeux, pour ce Patriciat transitoire, ce que Caton avait été, dans l'ordre de l'action, pour la vieille Aristocratie romaine.

Dieu veut aujourd'hui que les Défunts rendent des signes. Il les fait successivement parler, afin que le Néant soit confessé par lui-même.

M. Thiers nous avait donné son livre ; M. Guizot nous devait le sien. Lisez donc le livre que le plus solennel de ces Morts adresse aux Vivants..... pour leur enseigner la vie. — O docte ignorance! ô sénile entêtement! ô majestueuses vanités!

Je ne connais pas de plus irréfragable témoignage que ces voix qui sortent de terre, que cette illusion funéraire qui fait prendre à des esprits distingués, pour la réalité et la vie, le souvenir des choses du temps accompli, les rendant imperméables à toute idée appartenant à une alluvion postérieure à celles dont ils ont été contemporains.

Les ombres des Idoménées et des Nestors s'entretiennent aux pâles et froids rayons du soleil élyséen : elles croient toujours à l'existence, sur la terre, de leur Crète et de leur Pylos : elles redisent éternellement leurs formules d'autrefois et nous croient perdus si nous ne nous gouvernons d'après leurs sentences ! — Tâchons de nous préserver de ce travers quand nous serons vieux.

I.

QU'EST-CE QUE LE SOCIALISME.

§ I. La société actuelle peut-elle tenir.

La société moderne est en proie à une décomposition définitive. Le vieux monde, le monde de l'esclavage, de la féodalité, du prolétariat, le monde païen, attaqué dans sa base, il y a dix-huit cents ans, par la grande explosion de la doctrine de Liberté, d'Egalité et de Fraternité que le Christ eût pour mission d'apporter à la terre ; le monde de la misère, de la lutte, de l'exploitation de l'homme par l'homme est ébranlé jusque dans ses fondements : il craque de toutes parts sous ses étais vermoulus.

Pour quiconque sait voir les choses d'un peu haut, pour quiconque a une certaine intelligence du développement historique de l'humanité, il est évident que les sociétés civilisées ont atteint une de ces grandes époques palingénésiques où une transformation fondamentale dans leur constitution est imposée par une loi absolument invincible, par l'action toute puissante de leurs forces moléculaires ; par une de ces NÉCESSITÉS, naturelles ou providentielles, comme

on voudra dire, mais certainement impossibles à conjurer, fatales.

Aujourd'hui, il ne serait pas plus au pouvoir des gouvernements et des peuples eux-mêmes d'empêcher un renouvellement radical de la société européenne et par suite de l'état du monde, que d'empêcher le changement organique commandé par la nature à l'époque de la puberté des êtres, ou la fonte des glaces au soleil du printemps.

Toute la question est de savoir si la fonte des glaces qui couvrent le vieux monde se produira par un phénomène de transition douce, bienfaisante et régulière, ou par une débâcle générale.....

Pour nous, Phalanstériens, nous savons que l'on peut éviter cette épouvantable débâcle des institutions, des intérêts et des choses du vieux monde, et organiser pacifiquement, régulièrement l'avenir, par une transition elle-même aussi douce que féconde.

Si l'homme n'est pas plus maître d'arrêter le développement de la vie universelle et la marche de l'histoire que le cours des fleuves, ces forces naturelles ou sociales qu'il ne peut *comprimer*, il peut les *régler*.

Dirigées ou non, ces forces auront leur cours. L'homme les règle-t-il avec intelligence ? elles le servent. Tente-t-il d'y faire aveuglément obstacle ? elles se jouent de ses vains efforts et l'emportent.

§ 2. L'affranchissement des prolétaires, ou... la guerre sociale.

Pour toute l'Europe civilisée, le temps est venu de l'ÉMANCIPATION SOCIALE des Prolétaires qui travaillent et qui souffrent, qui créent les produits et les richesses et qui végètent dans les privations et l'indigence; tout comme en 89, en France, avait sonné l'heure de l'ÉMANCIPATION POLITIQUE pour l'avant-garde des prolétaires, pour la Bourgeoisie, que le vieux monde féodal et clérical maintenait, jusque-là, en dehors de l'enceinte sacrée des droits (1).

---

(1) Les désignations de nobles, de bourgeois, de salariés et de prolétaires sont des désignations historiques. Il est ridicule de chercher à les éviter. Les plus grands orateurs, quand ils le tentent, ne parviennent qu'à grimacer et à se perdre dans des circonlocutions enchevêtrées et impossibles. Nous avons encore des *classes*, bien qu'on en ait, bien qu'on en dise Il est odieux de chercher à les armer les unes contre les autres; il est absurde de faire semblant d'en méconnaître l'existence. Reconnaissez-les franchement, et trouvez le moyen de les accorder.

Vouloir entraver aujourd'hui l'émancipation *sociale* du Peuple au lieu d'y travailler avec une ardente fraternité, avec l'intelligence des idées nouvelles, des besoins nouveaux, c'est élever des digues contre la mer qui monte; c'est provoquer un cataclysme; c'est préparer à l'Europe entière un 93 *démocratique et social*.

En un mot, c'est exposer la Civilisation actuelle à une crise plus redoutable que la chute de la Civilisation romaine.

Voilà tantôt vingt années que nous annonçons cela. Voilà tantôt vingt années que chaque jour nous **prédisons**, décrivant d'avance, avec la plus rigoureuse exactitude, les écueils d'une voie qui mène à l'abîme et sur laquelle s'entêtent à rester les intérêts aveugles, les doctrines égoïstes et rétrogrades. Avons-nous prévu et prédit juste? Il serait difficile aujourd'hui de le nier.

Or, nous le répétons et le répéterons sans nous lasser : Si l'on ne veut pas compter avec la grande force vive des intérêts du Prolétariat et du travail, *avec la marée montante des droits nouveaux;* si l'on veut faire rentrer de force ces droits, ces intérêts, ce flot d'idées surgissant à l'heure qu'il est du sein de toutes les nations civilisées et industrialisées de l'Europe; si on les veut faire rentrer dans la forme ancienne, dans la forme du morcellement, de l'insolidarité, de la concurrence anarchique, de l'exploitation du Travail par le Capital égoïste et par la Spéculation brutale : on achèvera promptement la ruine de la société d'abord, et l'on marchera à grands pas à la guerre sociale universelle. — *Et la sanglante insurrection de Juin n'aura été que la* PREMIÈRE ESCARMOUCHE D'AVANT-GARDE *de cette guerre horrible.*

§ 3. Les causes de la guerre sociale.

On attribue l'insurrection de Juin aux violences de la presse socialiste et des clubs anarchistes, aux doctrines perverses, aux utopies données en pâture au peuple, et aux manœuvres souterraines des factions.

Sans doute, ce n'est pas nous qui le nierons, il faut inscrire toutes ces causes dans l'inventaire de l'horrible guerre qui a ensanglanté nos rues. Il faut même y ajouter la plus grosse de toutes, celle qu'on se garde bien de dire : la provocation partie du sein de l'Assemblée nationale, et qui

s'y est formulée par ces trois mots néfastes : *Dissolution des ateliers nationaux* SOUS TROIS JOURS.

Et cependant, qu'ont été ces causes? — Des causes déterminantes, il est vrai, mais purement secondaires, purement occasionnelles.

Quelle est donc la cause-mère, la cause des causes, la cause historique de cette fatale insurrection?

Nous demanderons d'abord aux fils des Bourgeois émancipés de 89 et de 92, aux historiens libéraux et aujourd'hui renégats de notre première et immortelle Révolution, quelle a été la cause profonde des perturbations de cette époque à la fois terrible et grandiose? la cause historique des éruptions successives du volcan révolutionnaire?

Depuis cinquante ans, les Nobles, les Émigrés et leurs fils, tous ceux du moins qui, dans ce camp-là, n'ont su ni oublier ni apprendre; les partisans obstinés du droit divin, de l'oppression féodale et cléricale; les incorrigibles ennemis du droit nouveau, du droit de la Philosophie et du Christianisme : depuis cinquante ans ces hommes répondent :

« Ce sont les doctrines anarchiques de Luther d'abord, de » Voltaire, de Rousseau, des Encyclopédistes ensuite ; car » elles ont ouvert la boîte de Pandore de la philosophie et » du libre examen, désorbité les classes, détruit l'autorité » sacrée du prêtre, du roi, du noble, pour les remplacer » par la révolte de la raison; elles ont enivré les peuples » des rêves insensés d'une justice chimérique, d'une éga- » lité impossible et anti-sociale. »

Et que leur ont répondu, pendant cinquante ans, à leur tour, les émancipés et leurs fils, les doctrinaires, les libéraux, les historiens, aujourd'hui réactionnaires, de la Révolution? Ils leur ont répondu, et certes avec raison :

« Les excès de la Révolution, ses violences, ses meur- » tres, ses folies, ses horreurs ont eu pour cause profonde » l'accumulation séculaire des injustices, des oppressions, » des tyrannies de l'ordre féodal, et LA RESISTANCE » AVEUGLE *des hommes de l'ancien Régime* à des ré- » formes dont le temps avait sonné.... »

Voilà ce qu'ils ont répondu pendant cinquante ans! L'histoire a enregistré leur réponse.

Or, on a beau affecter de ne le pas comprendre : la campagne révolutionnaire de 89 à 1830 n'a réalisé que l'émancipation des fils aînés du Tiers, de la Bourgeoisie aisée et

riche, à qui elle a donné ce qui lui manquait, les *droits politiques*. Cette campagne et l'émancipation incomplète qu'elle a produite, bien loin d'être l'œuvre intégrale de la Révolution, en sont à peine le prologue. L'œuvre de la Révolution consiste dans l'application complète, au profit de chacun et de tous, des principes de *Liberté*, d'*Egalité* et de *Fraternité* proclamés par nos pères, et qui sont les conditions à la fois philosophiques et chrétiennes de la sociabilité humaine.

§ 4. La Révolution n'est pas finie.

Et qui ose dire catégoriquement que notre société, telle qu'elle est sortie en Février des mains de l'Oligarchie bourgeoise de 1830, réalise en effet *la Liberté*, *l'Egalité*, *la Fraternité?*

Où sont-ils, les hommes LIBRES ?

Vous faites semblant de regarder comme LIBRES, parce qu'ils ont le droit illusoire de mettre un vote électoral dans une boîte, ces légions de meurt-de-faim des villes et des campagnes, courbés sous le double esclavage de l'ignorance et de la misère! LIBRES, ces masses innombrables de Prolétaires dépourvus de capitaux et d'instruments de travail, contraints, *de par la mort* qui plane incessamment sur eux et sur leur famille, de trouver chaque matin UN MAITRE consentant à louer leurs bras pour un maigre salaire? LIBRES, ces phalanges innombrables de paysans en haillons, de laboureurs courbés sur la terre, d'ouvriers et d'artisans des cités, de petits industriels et de petits commerçants des villes et des campagnes, qui ne parviennent pas, en travaillant comme des forçats, 15, 16 et 17 heures par jour, à économiser en un an, à eux tous ensemble, ce que tel banquier, tel spéculateur, tel agioteur, tel organe parasite ou improductif de votre système de commerce et de crédit usuraire râfle légalement en un seul coup de bourse ou dans une manœuvre de haut accaparement? LIBRES, tous ces producteurs, tous ces industriels, tous ces commerçants des classes moyennes, rongés de soucis et d'angoisses, qui ne peuvent réussir, malgré des efforts de Sisyphe, à faire face à leurs engagements, à nouer les deux bouts de leurs affaires, à remplir le tonneau sans fond du déficit, sans cesse décimés par leurs faillites réciproques, par la concurrence anarchique, ruineuse, meurtrière, par la guerre industrielle et commer-

ciale qu'ils se font les uns aux autres en permanence? LIBRES, ces propriétaires obérés, dévorés par l'usure, écrasés par l'hypothèque, gémissant sous le poids d'une dette dont le chiffre officiel monte à 14 milliards? LIBRES, vos riches eux-mêmes, vos capitalistes, vos intermédiaires parasites gonflés des sucs de l'industrie et du travail, toujours menacés par des crises commerciales qui renversent comme un château de cartes l'édifice instable de leur fortune? LIBRES, vos heureux toujours sous le coup des révolutions politiques ou sociales qui les font trembler d'avance et les écrasent quand elles éclatent, — de ces révolutions, entendez bien ceci, — de ces révolutions sociales qui resteront à l'ordre du jour de la société moderne jusqu'à ce qu'elle ait résolu son problème? — Voilà la LIBERTÉ SOCIALE et INDUSTRIELLE dont jouit votre Peuple Souverain!

Et vous croyez que cela peut durer! Et vous croyez que vous retiendrez le char de la Révolution dans le bourbier où vous voulez, ô aveugles! qu'il demeure enfoncé! Et cela quand le mot de LIBERTÉ est le premier des trois mots sacramentels écrits par la main du Peuple sur le drapeau dont ce char est pavoisé... et que vous ne déchirerez pas...

Et l'ÉGALITÉ! Vous avez bien le front, adorateurs de la vielle société, champions de la vieille Ecole économique, vous avez bien le front de soutenir que l'ÉGALITÉ aussi est réalisée d'ores et déjà par nos institutions sociales? N'est-ce pas au nom de la Liberté et de l'Egalité que vous défendez votre odieuse devise : *Laissez faire et laissez passer*, c'est-à-dire, *Laissez ruiner*, *laissez exploiter*, *laissez écraser les faibles par les forts?*

N'est-ce pas au nom de l'égalité et de la liberté que vous soutenez votre concurrence anarchique, incessamment, implacablement dépréciative des salaires?

EGALITÉ! n'est-ce pas, entre ceux qui s'engagent sur le champ de bataille industriel et commercial, nantis de gros capitaux, possesseurs des machines et des instruments de travail, maîtres de toutes les positions strategiques, armés jusqu'aux dents, ayant à leur service des bataillons de salariés; ÉGALITÉ entre ceux-là et leurs concurrents nus, désarmés, affamés, qui doivent subir la loi du plus fort ou se faire écraser comme le grain sous la meule?

EGALITÉ entre le fils du banquier vingt fois millionnaire et le fils du journalier qui n'hérite pas même une hutte de terre et une pioche, son père n'ayant pas laissé de quoi se faire enterrer!

Égalité, quand il est avéré que les envahissements du Prolétariat et du Paupérisme marchent de front avec les accroissements de l'industrialisme et des richesses dues au travail des pauvres et des prolétaires ! Égalité enfin, quand il est avéré que le mouvement du régime industriel que vous voulez conserver dépouille de plus en plus les classes inférieures et dénuées, au profit d'une oligarchie supérieure et riche? que les capitaux s'attirant en raison de leurs masses, la richesse se condense sans cesse aux mains des grands capitalistes? quand il est avéré, enfin, que votre organisme industriel est une colossale machine qui *fait des pauvres et des prolétaires* en quantité d'autant plus grande que son travail est plus actif, que ses mouvements sont plus rapides !

Ces résultats iniques, monstrueux, homicides d'un système païen, barbare, sont ils réels, oui ou non?

Ces résultats affreux sont constatés par vous-mêmes, par vos journaux, par vos économistes. Vous avez des économistes qui répètent sur le ton le plus aigre, pour se faire bien venir de vous, les condamnations que vous entonnez en chœur contre les doctrines absurdes que vous prêtez en bloc à tous les socialistes. Ainsi faisant, vos économistes se donnent comme vous, Calomniateurs d'idées, le facile honneur du triomphe sur des adversaires dont les vues et les principes ont été, au préalable, dûment travestis. Hé bien ! lisez leurs confessions sur ce point... (Voy. Note A.)

Et que direz-vous de la Fraternité dans ce régime industriel et social qui écrase les faibles, qui arme les forts eux-mêmes les uns contre les autres? qui hérisse de mendiants les pavés de vos cités? qui ne se soutient contre le vice et le crime qu'il engendre, qu'à grand renfort de baïonnettes, de lois repressives et compressives accumulées par tous vos gouvernements, et d'un système perfectionné de prisons, de sbires et de bourreaux? — Le Gendarme et le Bourreau sont encore, sont toujours les pivots de votre société fraternelle et chrétienne. Elle peut bien chasser ses Rois et se passer de Princes, votre société, mais elle n'a pas encore, et nous l'en défions, essayé de se passer de Gendarmes et d'Exécuteurs...

Fraternité ! Ah ! Chrétiens du siècle, je ne vous demanderai pas compte de la Fraternité dans votre société; car je peux vous écraser d'un mot que les païens eux-mêmes comprenaient il y a deux mille ans, de ce simple mot : Justice !

Je vous le dis en vérité, la Révolution qui a proclamé l'a-

vènement de la LIBERTÉ, de l'ÉGALITÉ et de la FRATERNITÉ n'est pas accomplie.

Elle n'a pas été accomplie par la conquête des droits politiques de la Bourgeoisie.

Elle n'a pas été accomplie par la conquête des droits politiques du Peuple.

Elle ne sera accomplie que par l'incarnation, DANS LES FAITS SOCIAUX, de ces trois grands termes philosophiques et chrétiens :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

C'est-à-dire que la RÉVOLUTION RESTERA EN PERMANENCE jusqu'à l'entrée en voie d'organisation d'une société capable de substituer, de la base au sommet, de la Commune à l'Etat, de l'Etat l'Humanité confédérée, l'Association au Morcellement, l'accord à la lutte, la paix à la guerre, la liberté de tous à l'esclavage du grand nombre, la richesse générale enfin à tous les degrés de la misère, — y compris la misère des égoïstes et même celle des bons riches.

§ 3. L'Idée du Siècle.

Or, cet Idéal de justice, de paix, d'harmonie, de bonheur et de liberté, c'est l'Idéal commun à presque tous les Socialistes, c'est le grand *desideratum social* qui, en ce moment de l'histoire, se dégage de la conscience humaine chez tous les peuples civilisés, s'exhalant plus abondamment d'abord du sein des classes les plus souffrantes. Et cet Idéal, qui se dégage de l'humanité vivante, s'en dégage INVINCIBLEMENT parce que le temps de la rénovation du vieux monde a sonné! parce que cette rénovation est la conséquence nécessaire des principes révélés aux hommes il y a dix-huit siècles par l'Évangile, mûris par la philosophie et par l'histoire, proclamés en 89 par la nation française; parce que cette rénovation est le but en vue du quel cette grande nation initiatrice et martyre a versé son sang par de larges blessures, pour laquelle, morte à Waterloo, descendue dans la tombe de la restauration et de la royauté philippiste, elle a ressuscité glorieusement le 24 Février 1848 en renversant la pierre du sépulcre et les soldats qui la gardaient!...

Représentants de César, scribes, pharisiens, prêtres et princes des prêtres, hommes du passé sous toutes les robes

et sous tous les habits; et vous athées et sceptiques, et vous adorateurs des faux dieux, il faut en prendre votre parti.. . le Christ glorieux est ressuscité, et vous ne le retuerez pas! Vous ne le retuerez pas, car il est esprit Ce Christ est une IDÉE; et cette IDÉE a pris possession de la conscience des peuples. Elle grandit en proportion des efforts que vous faites pour l'étouffer....

Cette Idée, qui fait bouillonner les couches profondes de la société dans toute l'Europe, et déjà même au-delà de l'Atlantique; cette Idée, dont vous riiez dédaigneusement hier encore, sur laquelle hier vous faisiez si dédaigneusement silence, mais qui, aujourd'hui, vous harcèle de toutes parts, vous enveloppe, vous déborde; que vous essayez de tuer par la calomnie, d'éteindre par le sophisme, et qui vous étreint comme la flamme d'un immense incendie; cette Idée enfin qui, comme l'homme armé de l'Ecriture, s'est emparée des âmes et prend possession du Siècle... c'est le SOCIALISME.

Et, je vous le dis, moi, homme de paix, qui ai passé vingt années à combattre l'esprit de désordre, de lutte, de renversement : —Vous n'avez qu'un moyen de salut, c'est de faire pénitence et de vous convertir.

II.

DÉVELOPPEMENTS DU SOCIALISME.

§ 6. La Bourgeoisie opère son émancipation.

Écoutez-moi, car en ce jour où tant de timbres fêlés, tant de cloches vides, tant de vases retentissants vous assourdissent de leurs vains bruits, ceux qui rendent, de la Vérité, un témoignage austère et désintéressé, ceux-là doivent être entendus. Ecoutez donc :

Avant 89, il y avait, d'une part, un Clergé bien doté, de Nobles très bien apanagés, des Seigneurs et des Princes, avec un Roi;
Et, d'autre part, le Tiers, Bourgeoisie et Peuple.

Les premiers formaient les deux grands ordres : ils étaient encore TOUT;
Les derniers formaient le troisième ordre : ils n'étaient encore RIEN.

Et il y avait des Philosophes, c'est-à-dire des hommes de la pensée, de l'idée, du verbe, bourgeois ou prolétaires, et nobles quelques-uns. Ceux-ci, pleins de l'enthousiasme de la justice, de la liberté, du droit, répandaient sous mille formes, critiques, didactiques ou dogmatiques, graves ou légères, suaves ou amères, encyclopédies, livres, brochures, pamphlets, romans, chansons, drames, comédies, — sous toutes les formes de la parole enfin, ils répandaient les flots brûlants de la Pensée du temps, de l'Idée du dix-huitième Siècle.

Or, la Société officielle, les hommes de ces deux premiers Ordres qui étaient tout, ne comprenaient généralement rien à toutes ces « extravagances » de la Pensée et de la Philosophie. Telle qu'elle était, la société leur paraissait fort bien. Cette société, n'était-ce pas le résultat du passé? l'ordre naturel des choses? la donnée de la tradition et de l'histoire? Ils ne doutaient pas de la légitimité de leurs droits. Ils ne comprenaient pas qu'on mît ces droits en question. Les droits nouveaux, les droits des roturiers leur paraissaient, sincèrement, des énigmes, des rêveries, des chimères...

C'était absolument comme vous aujourd'hui.

Ils ne concevaient donc pas d'autre ordre social, d'autre régime que l'ordre existant, l'ancien ordre, l'ancien régime. A leurs yeux, les philosophes étaient de plaisants, d'absurdes ou d'odieux UTOPISTES. Quelques-uns en lisaient les romans et les belles pages, au point de vue de la curiosité ou du style. D'autres en faisaient brûler par la main du bourreau les livres,—des livres que vous ne comprenez plus, puisque vous les réimprimez aujourd'hui pour détourner le peuple du Socialisme... où ils mènent tout droit. — La plupart n'ont commencé à voir du sérieux dans ce mouvement que le lendemain de la prise de la Bastille.

Ainsi, la bourgeoisie française s'était universellement imprégnée de l'Idée rénovatrice. Elle avait embrassé la *foi nouvelle*, la pensée d'affranchissement, l'idéal d'une société juste et bonne pour tous.

Mais les privilégiés ne s'étaient pas ouverts à cette pensée du dix-huitième siècle. Ils l'avaient dédaignée ou repoussée. Loin d'employer leur pouvoir à la faire passer dans la pratique politique et sociale, ils s'efforçaient d'en comprimer l'expansion croissante, de la faire rentrer en terre.

Cependant le volcan était chargé, la lave montait, et la croûte supérieure, brisée en mille pièces, sombra dans les

vagues ardentes. — C'était la première Révolution. — C'est de l'histoire. C'est l'histoire que vos pères ont faite, ô fils dégénérés des grands, des généreux, des héroïques Bourgeois de 89 et 92. C'est de l'histoire que vous avez vous-mêmes comprise et écrite, et dont vous avez expliqué la philosophie, comme nous l'expliquons ici.

Jusqu'ici, n'est-ce pas, nous sommes bien d'accord.

Mais maintenant nous n'allons plus être d'accord.

Pourquoi ?

Ah ! pourquoi? — Parce que vous avez cru que, vos droits politiques conquis, tout était fait ;

Et vous le souteniez bien, que tout était fait, même quand le Peuple tout entier, moins deux cent mille censitaires, était encore exclu de ces droits ;

Parce que vous pensiez que, une fois détruits les priviléges de titres et de naissance qui avaient longtemps pesé sur vos pères, une fois les avantages sociaux, l'influence, le pouvoir, la richesse, TOUS LES PRIVILÉGES DU FAIT enfin, concentrés en vos mains sous le pavillon de *l'égalité métaphysique et illusoire* de la loi, le Peuple devait être content et la Révolution accomplie ;

Parce que, en un mot, votre affaire faite, vous avez cru que l'histoire s'était arrêtée...

Or, nous savons, nous, que l'histoire a toujours marché.

Et nous allons vous dire comment elle a marché jusqu'à ce jour : et, en sus, comment elle marchera demain. Ecoutez-moi donc, car, au fond, c'est aussi, sachez-le bien, dans vos intérêts que je parle. — Il vous importe de voir clair.

§ 7. La Bourgeoisie assure son Emancipation.

Pendant la seconde moitié du dernier siècle, la Bourgeoisie avait fait cause commune avec le Peuple. Riches et pauvres, l'armée tout entière de la roture, rangs serrés, marchaient à l'assaut des vieilles citadelles de l'Ordre féodal.

L'alliance était sincère et sans arrière-pensées. C'était un beau mouvement de foi, d'espérance commune et d'accord. Le Peuple, la Bourgeoisie et la partie jeune et généreuse de la Noblesse de France, proclamaient avec enthousiasme, sans réserve et dans toute leur intégralité philosophique et sociale, les principes émancipateurs, les grandes formules de cette glorieuse époque. Ils croyaient, très naïvement sans doute mais sincèrement, que le Régime féodal renversé dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique et dans

l'ordre économique, tout serait fait, et que la justice, la liberté, l'égalité fleuriraient sur la terre.

L'Empire passionna le peuple pour un travail de gloire militaire et de conquêtes. Il laboura pour le compte des idées nouvelles, le sol de l'Europe. Déchirant le vieil arbre monarchique, jonchant la terre de sceptres et de couronnes, il consacra par ses lois civiles l'émancipation *réelle* de la Bourgeoisie, et l'émancipation *abstraite* du Peuple.

En 1815, la lutte recommença: non plus la grande lutte, non plus la lutte au nom des principes de 89, de 91, de 92; mais une lutte mesquine dans ses éléments, quoique vigoureuse et bien conduite. Cette campagne des libéraux, qu'on a appelée la Comédie de quinze ans, avait pour objet de conserver à la Bourgeoisie, contre les entreprises rétrospectives du parti de l'Émigration, l'influence et les droits conquis par la Révolution. Dans toute cette campagne, livrée sur le terrain de la charte, le Peuple n'était pas directement en cause. Il marcha néanmoins encore avec la Bourgeoisie, et lui donna, sur l'ennemi commun, une victoire définitive en 1830.

§ 8. Le Problème Social se pose.

Dès le commencement du Siècle cependant, et déjà même sur la fin du Siècle précédent, des Précurseurs annonçaient l'avenir. Les uns, avec le pressentiment des choses ou avec l'instinct logique de l'histoire, l'un d'entre eux, avec cet œil perçant du génie supérieur qui plane à la hauteur de l'aigle et dont la vue s'étend par delà les limites de l'horizon vulgaire, ces quelques hommes avaient compris leur temps.

Ils annonçaient que l'époque était venue d'un complet renouvellement des choses et des rapports sociaux du vieux monde.

Ils comprenaient que, l'ordre féodal ruiné et l'égalité des droits écrite dans la loi, rien n'était fait encore pour l'ORGANISATION de l'ORDRE NOUVEAU dont la Révolution, en renversant les iniquités politiques et légales de l'ancien régime, n'avait été qu'un terrible et douloureux préambule. — Ecoutez-moi et suivez bien ceci :

La première Féodalité, issue de la conquête militaire, avait donné le sol aux chefs militaires, aux nobles, et attaché les populations conquises à la *personne* des conquérants par le servage et la glèbe.

La guerre industrielle et commerciale, succédant à la

guerre militaire sous les formes de cette concurrence où le Capital et la Spéculation sont forcément maîtres du Travail pauvre, tendait à constituer et chaque jour constituait de fait, par ses conquêtes, un nouveau Servage : non plus le *Servage personnel et direct*, mais le *Servage indirect et collectif*, la domination, en masse, de la classe des possesseurs du capital, des machines et des instruments de travail, sur les classes déshéritées.

Les Prolétaires des villes et des campagnes, en effet, *pris collectivement*, sont dans la dépendance absolue de la classe qui détient les instruments de travail.

Ce grand fait économique et politique se traduit par cette formule de la vie pratique : *Pour avoir de quoi manger, tout* PROLÉTAIRE *est obligé de trouver* UN MAITRE... — Je sais bien que vous dites aujourd'hui *patron* ; mais dans sa naïveté crue, la langue s'obstine à dire *maître*, et elle aura raison jusqu'au Nouvel Ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que les conditions économiques de la FÉODALITÉ *financière, industrielle et commerciale*, sous laquelle nous vivons, aient fait place à d'autres.

Dès le commencement du siècle, donc, il s'était trouvé des penseurs qui avaient compris que la Révolution n'était pas accomplie par l'affranchissement politique des fils aînés du travail, de la science et de l'industrie, par le dogme métaphysique de l'égalité devant la loi, et par la liberté pure et simple, c'est-à-dire par la concurrence, par la lutte entre les classes armées et les classes désarmées, entre le Capital, maître absolu de tout, et le Travail nu et esclave du besoin quotidien.

Ils avaient plus ou moins nettement compris et formulé, ces grands penseurs, les vérités suivantes :

L'ancienne société féodale était organisée par la guerre et pour la guerre.

La nouvelle société doit être organisée par le travail et par la paix, pour le travail et pour la paix.

La guerre industrielle, en permanence sur le champ de bataille de la production et de la distribution, n'y peut produire que les résultats de la guerre, c'est-à-dire 1° *Economiquement*, la permanence des chocs, des déperditions, des désastres ; l'absorption de la plus grande somme des forces vives et productives dans une lutte acharnée, incessante, démoralisatrice et ruineuse ; (Résultat : progrès de la Fourberie industrielle et commerciale, maintien de l'Indigence) ; 2° *Politiquement* ; Des vainqueurs et des vaincus, des seigneurs et des serfs, des maîtres et des prolétaires ; (Résultat : Oppression des faibles.)

En conséquence, le problème moderne consiste à affranchir les serfs de l'industrie comme ont été affranchis les serfs de la conquête ; à donner à tout homme venant au monde et voulant vivre en travaillant, DROIT A L'INSTRUMENT DE TRAVAIL ; à le soustraire au despotisme fatal, à l'exploitation, souvent involontaire, des détenteurs de ces instruments ; à le rendre propriétaire des fruits de son travail ; à créer l'ordre, la coopération, la convergence sur le terrain de l'industrie ; enfin, à *organiser le Travail et l'Association des forces productives.*

La solution de ce problème, qui n'est autre chose que la transformation du *Salariat*, cette dernière forme de l'esclavage, constitue l'accomplissement logique de la Révolution dont les principes, déposés par le Christianisme primitif dans la conscience humaine, ont fait, au dix-huitième siècle, une irrésistible et décisive explosion dans la société civile.

Ce problème, c'est le PROBLÈME SOCIAL.

§ 9. L'aveuglement.

Aux yeux de la société officielle de l'antiquité, l'*Esclavage* était d'ordre naturel et légitime. Les plus grands philosophes de Rome et d'Athènes ne concevaient pas une société sans *Esclaves*. La première évolution émancipatrice de l'histoire depuis l'avènement du Christianisme, a aboli l'Esclavage et transformé les *Esclaves* en *Serfs*.

Aux yeux de la société officielle du moyen-âge, le *Servage* était d'ordre naturel et légitime. Les penseurs de ce temps, aussi bien que les seigneurs, n'imaginaient pas une société sans *Serfs*. La deuxième évolution émancipatrice de l'histoire a aboli le Servage et transformé les *Serfs* en *Salariés*.

Aux yeux de la société officielle moderne, le *Prolétariat* est d'ordre naturel et légitime. Les plus savants économistes de la vieille Ecole ne comprennent pas encore aujourd'hui une société sans *Salariés*. La troisième et dernière évolution émancipatrice de l'histoire consiste dans l'ABOLITION DU PROLÉTARIAT et la transformation des *Salariés* en *Associés*.

Tel est, nous le répétons, le PROBLÈME SOCIAL, le problème de ce temps-ci.

§ 10. L'Oligarchie bourgeoise à l'œuvre.

Dès le jour de la victoire définitive de la Bourgeoisie, c'est-à-dire depuis le 29 juillet 1830, date historique de la radiation des dernières traces du Régime féodal nobiliaire dans la société française, ce problème était naturellement, logiquement, irrésistiblement posé par la loi de l'histoire.

Politiquement émancipée, la Bourgeoisie voyait, concentrées en ses mains, toutes les puissances sociales de la propriété, de l'instruction, des positions industrielles et commerciales, et le Pouvoir gouvernemental tout entier.

Quelle grande, quelle noble et magnifique tâche la Providence, l'histoire si vous voulez, vous avait faite, ô Bourgeoisie française de 1830!

Vous aviez la tutelle du Peuple. Les frères aînés de la grande famille des vaincus, des anciens Serfs, étaient chargés de l'éducation des frères puînés, de leur émancipation, de leur avenir...

Quelle noble mission, quelle grande et religieuse mission, si cette Bourgeoisie de 1830 se fût souvenue! si elle eût gardé le culte des principes de 89, la mémoire de sa communion avec le Peuple, du concours dévoué que le Peuple lui avait prêté aux temps de l'enthousiasme des idées et jusque dans les luttes de la Restauration contre les dernières entreprises de l'Emigration et de l'ancien Régime!

Pour nous, Phalanstériens, nous voulûmes avoir foi en elle. La voie était si belle, si lumineusement tracée à ces émancipés de la veille! Comment admettre que l'affranchissement allait faire oublier si vite aux nouveaux libres, aux fils des héroïques affranchis, devenus patriciens à leur tour, les grandes revendications de la philosophie, du droit humain, le culte de la liberté? comment croire que l'initiateur deviendrait si vite apostat?

§ 11. Division politique de la Bourgeoisie.

Cependant, la Bourgeoisie victorieuse, sans comprendre encore que la question sociale, la question de l'émancipation *économique* des prolétaires était posée, se divisa immédiatement en deux camps sur le terrain *purement politique*.

Les uns voulaient, à l'intérieur, borner à une oligarchie bourgeoise les droits politiques; à l'extérieur, ils voulaient la paix.

Les autres voulaient sur-le-champ, pour le peuple, les

droits politiques, et à l'extérieur la propagande et la guerre.

Ces derniers, je le dis hautement aujourd'hui comme je l'ai soutenu alors, ces derniers se trompaient d'époque.

Le mouvement de 1815 à 1830 était d'un trop faible élan pour être capable de cette conquête. La lutte s'était exclusivement posée sur le terrain de la charte. La victoire ne pouvait produire que ce qu'avait contenu la donnée de cette lutte, c'est-à-dire le triomphe définitif de la Bourgeoisie sur l'ancien Régime.

Historiquement, il fallait que l'Oligarchie bourgeoise eût son temps de suprématie politique, qu'elle fût mise au pouvoir et à l'œuvre, qu'elle fît seule et librement son expérience de gouvernement.

Historiquement encore la paix était nécessaire au développement de l'Idée nouvelle. L'établissement monarchico-bourgeois de 1830 était une transition naturelle, logique, légitime pour son temps, et qui se fût conservé en se transformant, s'il se fût fait, comme c'était son devoir, sa mission et son intérêt, l'instrument du progrès politique et social de la nation initiatrice dont la direction lui était légitimement remise par le cours des choses.

Les Socialistes en général, restés jusqu'alors dans le domaine en quelque sorte privé de la pensée pure, à l'état de Précurseurs, et dont l'avènement comme élément actif ne date que de 1830; les Socialistes en général et nous Phalanstériens en particulier, nous acceptâmes, sans arrière-pensée, cet établissement et son épreuve. Nous concourûmes énergiquement à le consolider. Nous le défendîmes très vigoureusement contre ses adversaires, les démocrates révolutionnaires et purement politiques. Le parti républicain violent, conspirateur, provocateur de la guerre civile à Paris, constituait à nos yeux une faction de l'avenir, comme le légitimisme conspirateur et provocateur de la guerre civile en Bretagne et en Vendée, constituait une faction du passé.

Loin de déguiser, aujourd'hui que la République nous est tombée du ciel, le concours que nous avons donné à la consolidation de l'établissement monarchique et bourgeois de 1830 durant toute sa phase de fondation, tant qu'il eût à se défendre contre des ennemis factieux et avant que, maître du terrain politique, on pût le voir à l'œuvre et savoir s'il apportait, oui ou non, avec lui, le progrès ou au moins la bonne et ferme volonté du progrès; loin de chercher à cacher ce concours énergique, loyal, sincère,

que nous avons donné à cet établissement, nous tenons à le rappeler hautement. C'est un de nos titres de raison et d'intelligence des lois qui président au développement de la destinée progressive de notre pays et de l'humanité.

§ 12. Le Socialisme se produit.

Entretemps, les doctrines sociales se produisaient. Elles aussi se mettaient à l'œuvre. Leur œuvre était un travail sur les intelligences.

Le Socialisme, qui ne portait pas encore de nom collectif et général parce qu'il ne pouvait être encore aperçu comme l'évolution légitime et actuelle de l'histoire, comme la seconde phase naturelle de la période d'affranchissement inaugurée en 89, le Socialisme était éclos. Il existait. Il s'ouvrait aux pâles ardeurs de ce soleil de juillet, qui avait éclairé la victoire définitive de la Bourgeoisie française sur l'ancien droit féodal.

Or, nous le voyions clairement, et nous l'imprimions dès cette date; et nous n'avons cessé depuis de le crier sur les toits : Nous proclamions que l'avenir appartenait à l'IDÉE SOCIALE, et que rien — rien — ne pouvait désormais en arrêter la marche!

Eh bien! la société officielle, — qui ne nous écoutait pas ou qui se moquait de nous et riait beaucoup quand elle entendait par hasard nos paroles prophétiques, — cette société est aujourd'hui face à face avec le Socialisme en France et dans toute l'Europe. Il est bien évident que la première phase de la Révolution est terminée, complètement terminée en France; que toutes les querelles de l'ordre purement politique qui nous ont agités depuis soixante ans, sont vidées par la conquête du suffrage universel et de la République, et que le gouvernement, l'Assemblée nationale, les classes pensantes et influentes sont maintenant, sans intermédiaire, sans diversion possible, en présence du grand problème du Prolétariat. Qui donc avait raison? Allons, reconnaissez que nous voyions un peu plus clair que les grandes lumières du temps, nous autres pauvres Socialistes si peu nombreux, si peu écoutés, si peu pris au sérieux en 1830.

En 1830, le Socialisme n'était RIEN.

Ouvrez les yeux; voyez ce qui reste debout; demandez-vous compte de vos propres efforts; demandez-vous ce qui est là, devant vous; demandez-vous si vous concevez un autre but sérieux, aujourd'hui, à l'œuvre des Pouvoirs qui auront à gouverner la France, un autre aliment collectif à l'activité de la pensée française, que ce but et cette œuvre-ci :

L'émancipation réelle des classes les plus nombreuses et les plus pauvres; l'amélioration progressive du sort de ces masses qui supportent tout le poids du travail industriel et agricole, qui produisent les richesses, qui sont restées séculairement et restent encore courbées sous le joug de fer de l'ignorance et de la misère?

Et quand vous aurez fait cet examen de votre conscience et des choses du dehors, répondez vous-même à cette question: Qu'est, aujourd'hui, le Socialisme qui n'était RIEN en 1830?

Et vous serez bien forcés de répondre avec nous: AUJOURD'HUI, LE SOCIALISME EST TOUT.

Et vous reconnaîtrez plus irrésistiblement encore avec nous qu'aujourd'hui le Socialisme est tout, quand nous aurons ajouté que si la première formule de l'aspiration socialiste est l'affranchissement des Prolétaires, l'amélioration du sort des travailleurs des villes et des campagnes; sa formule vraie, sa formule large, sa formule complète et seule complètement légitime, c'est l'amélioration du sort de TOUS par l'établissement de rapports fraternels et harmoniques entre toutes les classes; par l'Association libre et volontaire du Capital, du Travail et du Talent; par l'accroissement indéfini de la richesse publique; par la multiplication et l'universalisation de la propriété et de l'éducation; par la bonne et libre combinaison de toutes les forces sociales; par le libre développement et l'utile emploi de toutes les facultés dans l'œuvre du bonheur commun et du perfectionnement individuel et collectif de l'espèce.

Qui oserait dire que ce travail intime sur elle-même, ne soit pas, aujourd'hui, du côté de l'action intérieure, la seule grande tâche posée désormais à la société française? Et qu'est-elle donc autre chose, cette tâche, sinon le problème de la RÉFORME SOCIALE, de la réforme de la vieille société morcelée, insolidaire, égoïste, divergente, en guerre intestine dans tous ses éléments?

Oui, l'organisation de l'ORDRE NOUVEAU où l'*individualisme* se combinera spontanément avec le *collectisme*; où la liberté se conciliera avec la hiérarchie; où le Capital, c'est-à-dire le Travail à l'*état accompli*, se mariera avec le Travail, c'est-à-dire le Capital à l'*état naissant;* où tous les intérêts, tous les droits, tous les éléments, toutes les classes auront trouvé enfin la loi de leur fraternelle fusion, de leur harmonique équilibre: tel est bien le Problème de ce temps-ci.

Et quel principe, sinon celui de l'ASSOCIATION *libre et*

volontaire, peut résoudre ce grand Problème organique de l'avenir, debout à l'heure qu'il est devant toutes les sociétés civilisées? ce problème que la France, et c'est son péril et sa gloire, touche sans intermédiaire, parce que la France marche en tête de colonne dans la noble et rude carrière du Progrès de l'humanité!

L'espace compris de 1830 à 1848 fut donc pour les doctrines sociales une phase d'incubation. Pendant tout ce temps, le Socialisme a travaillé les esprits comme le feu de la fournaise souterraine travaille les molécules des impures scories et des métaux en fusion. Malgré nos avertissements de tous les jours, de toutes les heures, la société officielle, abandonnée à son matérialisme, à sa cupidité aveugle, livrée aux mouvements intérieurs de sa décomposition, ne voulut pas même voir les étincelles et la fumée qui sortaient des soupiraux embrasés. Elle ne voulut pas préparer le moule où recevoir le pur métal en se débarrassant des scories..... La fournaise est devenue volcan.

III.

LES CARACTÈRES ET LES DANGERS DU SOCIALISME.

Nous dirons rapidement ce que, — l'Oligarchie bourgeoise de 1830, perdant ses glorieux souvenirs et trahissant sa mission, — le Socialisme a dû être, ce qu'il a été, ce qu'il est encore.

Un Ordre Nouveau doit être créé.

Toute Création est précédée d'un Chaos.

Le Socialisme a été, a dû être, et n'est encore qu'un Chaos.

Et il restera Chaos jusqu'à ce que, à la suite des mouvements les plus désordonnés, des conflagrations les plus violentes, des révolutions les plus redoutables, il ait produit de lui-même le monde qui doit sortir de son sein.

Il en sera ainsi, à moins que l'intelligence régulière, légale, supérieure, de la société, c'est-à-dire l'intelligence gouvernementale de la nation, qui doit faire sur le chaos des éléments sociaux la fonction de la Providence sur le chaos des éléments de la nature, ne s'élève sur lui pour en séparer les principes, en condenser les effervescences, en régler les énergies et les puissances, et prononcer elle-même le *fiat lux* de la création.

Le problème du Socialisme contenait deux données, deux formules. Chacune de ces formules cachait un danger immense — qu'il fallait, qu'il faut plus que jamais conjurer.

La première formule, c'était la donnée de l'histoire. L'émancipation de l'Esclave avait produit le Serf. L'émancipation du Serf avait produit le Bourgeois et le Proletaire. Le Bourgeois, socialement émancipé par la possession antérieure de l'instruction, de l'aisance ou de la fortune, venait d'achever son émancipation par la conquête des droits politiques, qui seuls lui manquaient.

Restait donc à émanciper socialement, et politiquement par suite, le Salarié, le Prolétaire. Telle était la donnée de l'histoire.

§ 13. Mauvais exemple laissé au Socialisme par l'Émancipation de la Bourgeoisie.

Cette donnée nécessaire était d'autant plus dangereuse, que l'émancipation politique de la Bourgeoisie ne s'était (mauvais précédent et périlleux exemple!) accomplie que par une Révolution qui avait coupé bien des têtes, versé bien des flots de sang. Cette Révolution avait grandi considérablement les nouveaux libres, créé de nombreux propriétaires... mais comment ? — En spoliant violemment les Nobles et le Clergé, en brisant leurs immenses propriétés avec la hache révolutionnaire et vendant, à vil prix, les débris sur la place...

C'est sur cette spoliation qui, *en fait*, a énormément accru la richesse et la production de la France, qu'est assise une partie considérable de la propriété terrienne et de la fortune de la Bourgeoisie actuelle. Ce sont les terres des Nobles et du Clergé que vos fermiers cultivent aujourd'hui pour vous faire de belles rentes, ô grands champions des droits sacrés de la Propriété! C'est dans leurs châteaux, leurs couvents et leurs monastères que vous avez établi vos beaux ateliers et vos riches fabriques! Est-ce vrai, ô nobles Seigneurs du Capital?

M. de Tocqueville a donc été assez mal inspiré quand, à propos du droit au travail, dans un réquisitoire de peu de lumières et de peu de justice contre le Socialisme qu'il anathématisait en masse, prétendant défendre la Révolution française contre les revendications d'origine du *Droit au Travail*, il a glorifié cette Révolution d'avoir fait beaucoup de nouveaux propriétaires... Cette glorification n'était ni habile ni prudente... Ce n'était pas une tradition qu'il fût bon de rappeler du haut de la tribune au Socialisme.

Elle ne constituait déjà pour lui qu'un précédent historique trop scabreux.

C'est précisément ce précédent et ses influences sur la nouvelle évolution émancipatrice, que j'appelle le danger recélé par la première donnée du problème social à notre époque. — Voyons la seconde et son danger corrélatif.

§ 14. Mauvaises traditions livrées au Socialisme par la Morale et la Philosophie.

Il ne s'agissait pas, pour que le problème social fût complètement conçu, de poser, comme seul but, l'émancipation du Prolétaire. Songer uniquement à soustraire le travailleur à la dépendance, où il est encore, des détenteurs des instruments de travail; lui conquérir son droit et aux instruments de travail et aux fruits directs et légitimes de son travail, en remplacement d'un salaire sujet à la hausse et à la baisse, comme une denrée ville (voyez note B); tout cela ne suffisait pas.

Supposons, en effet, cette émancipation accomplie: la lutte anarchique, la concurrence dépréciative, ruineuse, acharnée; le désordre économique et en définitive la guerre intestine sous toutes ses faces, n'en restent pas moins l'état normal de la société. Car les capitaux et les instruments de travail, les chefs d'industrie, les maîtres enfin, se font aujourd'hui la guerre par la *concurrence dépréciative des valeurs*, tout autant qu'ils font la guerre au travail, tout autant que, par la concurrence *dépréciative des salaires*, le travail se fait la guerre à lui-même: — Ce qui prouve, pour le dire en passant, combien il est absurde de rendre les *classes* responsables du vice des *choses*, dont elles pâtissent toutes; et, particulièrement, de rendre les maîtres personnellement responsables de la détresse ou du mauvais sort des ouvriers. La grande machine industrielle, fatale, emportée, les broie tous également sous les roues sans contrepoids et sans frein de la *Concurrence déréglée*, — cette divinité sourde, aveugle, impitoyable, qu'adore M. Thiers, le grand prêtre du Fatum antique sous toutes ses formes.

A côté ou plutôt au-dessus de la formule d'affranchissement que lui livrait la logique de la Révolution et l'histoire politique et économique des Émancipations, le Socialisme devait donc, pour compléter et spiritualiser sa conception générale et achever de l'anoblir, poser une formule plus large, un *postulatum* supérieur et définitif.

Cette formule large, supérieure; cette formule défini-

tive, lui était encore léguée par les antécédents de l'humanité.

C'était en effet la conception d'une société de paix, d'harmonie, de travail convergent, de fusion et d'accord de toutes les forces sociales et de toutes les classes. C'était la fondation *de ce Royaume de Dieu et de sa Justice où tous les biens seront donnés par surcroît*, que l'Evangile a promis aux hommes, et qu'il leur commande de chercher et de fonder quand il leur ordonne de prier chaque jour en ces mots : « Notre Père qui êtes aux cieux, » que votre *Règne arrive*, que votre volonté soit faite SUR » LA TERRE comme elle est faite dans le ciel. »

Cette formule, c'était donc l'Idéal chrétien, l'Idéal pratique et social de l'Évangile, des Apôtres, des Docteurs et des Pères des premiers siècles. C'était cet Idéal déposé, il y a dix-huit cents ans, dans la conscience de l'humanité, assoupi sous la barbarie du moyen-âge, réveillé dans le monde par les vibrations les plus pures, les plus élevées, les plus humaines de la Philosophie du dix-huitième siècle et par les enthousiasmes sublimes de la Révolution française.

Hé bien ! toute divine qu'elle fût, cette seconde formule n'en cachait pas moins encore, pour le Socialisme, un redoutable danger.

Et ici, derechef, je vous prie de m'écouter et de répondre à ce que je vais vous demander.

Je vous demande d'abord, de quelles traditions philosophiques et morales les esprits ont été et sont encore nourris par l'éducation que vous leur donnez, par votre éducation officielle? Qu'enseignent les écrits de ces Philosophes et de ces Moralistes classiques, sous l'influence de qui vous formez les jeunes générations ? — Toutes ces autorités profanes et laïques enseignent la condamnation de la richesse....

Oui ! la haine de la richesse, le mépris du gain, la condamnation de la recherche de la Propriété ; tel est l'enseignement commun de tous vos livres classiques, de tous les chefs-d'œuvre de vos Moralistes anciens ou modernes.

Vos innombrables Morales, contradictoires sur tous les points, jugées et condamnées déjà à cette cause par le mot de Pascal, s'accordent en ceci, à savoir : Que, de la Richesse sortent tous les vices, et, de la Propriété, la plupart des dissensions, des guerres, des crimes et des désordres de la société !

Parcourez les philosophes de la Chine, de la Grèce et de Rome ; lisez les moralistes et les poètes ; lisez tous les chefs-

d'œuvre qu'un beau style et de nobles sentiments, je n'en disconviens pas, ont mis en honneur parmi nous : commencez à Confucius, passez par Platon et par Sénèque, arrivez jusqu'à Rousseau, que M. Cousin réédite si intelligemment aujourd'hui pour l'instruction anti-socialiste du peuple (voyez la note C), et sauf Horace, Voltaire et quelques autres dont on a soin de prévenir la jeunesse que la *morale* est relâchée et trop facile, quel fond commun y trouvez-vous? — Pour préparer les hommes à une société basée sur le travail, sur l'activité productive de la richesse, vous y trouvez la condamnation générale des richesses! Oui, leurs doctrines concluent universellement à ceci : Que la Propriété est l'origine de toutes les corruptions, de toutes les dominations, de toutes les servitudes, de toutes les divisions entre les hommes; qu'il n'est pas, en un mot, d'Égalité, de Liberté et de Fraternité compatibles avec la Propriété sur la terre!

Nul n'a gravé en traits plus formidables cette doctrine, commune à la plupart des philosophes et des moralistes, que l'acolyte si singulièrement choisi par M. Cousin pour inculquer en ce temps-ci, au peuple français, le respect de la Propriété! (Voyez note D.)

§ 15. Mauvaises traditions livrées au Socialisme par les Écritures, le Apôtres, les Saints et les Pères de l'Église.

Mais que sont-elles les déclamations de tous les philosophes, et les anathèmes de Rousseau lui-même, à côté des foudroyantes paroles de l'Écriture, des Apôtres, des Docteurs et des Pères de l'Église contre les richesses, les riches et la propriété?

Le Socialisme moderne ne croyait d'abord procéder que de lui-même, ou tout au plus de la Révolution française. Mais voilà que, s'étudiant et étudiant l'histoire de la Philosophie et du Christianisme, il rencontre dans la Philosophie et le Christianisme ses propres origines.

Et que trouve-t-il dans cette double histoire, que trouve-t-il surtout dans celle du Christianisme? — Il y trouve son But, son Idéal, et plus vigoureusement accentuée encore que partout ailleurs, la réprobation de la Propriété, et des avantages individuels que l'ordre économique actuel y attache! Il y trouve, en paroles rouges de feu, ardentes comme le fer en fusion, jusqu'aux plus audacieuses formules de Proudhon, jusqu'aux doctrines les plus téméraires du Communisme!

Nous n'insistons pas ici sur les preuves. Nous avons les

mains pleines de textes accablants et authentiques. L'écrit qui termine cette brochure, JÉSUS-CHRIST DEVANT LES CONSEILS DE GUERRE, simple prologue de nos publications sur cette matière grave, encadre assez de citations sur les principaux points en litige pour suffire abondamment à la thèse présente.

Les citations des textes de la Bible, des Evangiles, des Saints Apôtres, des Saints Docteurs et des Pères de l'Eglise, renfermées dans le travail de M. Victor Meunier, établissent incontestablement, en effet, sur les plus grandes autorités du Christianisme :

Que la Communauté est obligatoire pour les vrais chrétiens ;

Que les riches *doivent* leur bien aux pauvres jusqu'à concurrence de toute leur fortune ;

Que la Propriété est une usurpation ;

Que la Propriété est un vol ;

Que la Propriété est un assassinat ;

Que les propriétaires qui jouissent égoïstement de leurs biens sont des bêtes farouches ;

Que le prêt à intérêt est un vol, un parricide ; qu'il faut prêter gratuitement ;

Qu'il faut prêter à ceux qui ne peuvent pas rendre ;

Que les saints Conciles ont excommunié, excommunient quiconque aura prêté deux fois à intérêt ;

Que ces Conciles déclarent hérétique quiconque affirme qu'il n'y à pas péché à prèter à intérêt ;

Que toute exploitation de l'homme par l'homme doit être abolie.

On rencontre d'ailleurs dans ces autorités sacrées :

Quelque chose qui ressemble beaucoup à la justification des doctrines de M. Louis Blanc sur l'égalité des salaires ;

La négation du droit d'héritage ;

La condamnation de la *prévoyance* tant recommandée au peuple par la morale officielle.

Il va pourtant falloir que l'Eglise s'explique aujourd'hui sur ces doctrines et sur ces textes ; CAR ILS SONT LES SIENS. Nous aurons soin et souci de les lui rappeler !

Tout esprit un peu philosophique aperçoit bien que l'état du monde est aujourd'hui, sinon identique, du moins parfaitement analogue à ce qu'il était au temps de la venue du Christ.

Comme nos Civilisations modernes, la Civilisation gréco-romaine, il y a dix-huit siècles, avait atteint son apogée, je veux dire ce point de maturité et d'entrée en corruption où il faut que le fruit se transforme et produise un nouvel être, sous peine de périr dans sa propre pourriture.

C'est bien là notre état.

Notre Civilisation, héritière de la précédente, est beaucoup plus raffinée, plus riche, plus savante; beaucoup plus rapprochée de l'Idéal d'ordre, de liberté et d'harmonie, que l'humanité a instinctivement poursuivi à travers les âges, qu'elle poursuivra jusqu'à l avoir atteint, dût-elle, dans son labeur séculaire, s'affaisser encore une fois sur elle-même. Elle n'en est pas moins à cet âge qu'avait la Civilisation gréco-romaine à la venue du Christ.

C'est la même phase de scepticisme et de contraste violent entre l'extrême misère et l'extrême raffinement du luxe. Domination implacable des intérêts sur les sentiments, de la matière sur l'esprit; apothéose de l'égoïsme; ennui et marasme dans la paix; déchirements intérieurs quand la fièvre se réveille; dissolution de la vie collective enfin, par la fermentation putride de la cupidité et de l'individualisme, tels étaient les caractères de la Civilisation romaine sous Tibère; — tels sont ceux de la nôtre.

Cette formidable réaction de l'esprit, de la justice, du droit, cet incompressible élan vers l'émancipation et l'Idéal, qui firent la première éruption du Christianisme, en devaient donc, de notre temps, déterminer une seconde. Mais le nouvel élan se faisant au sein d'une société préparée par dix-huit siècles d'incubation du principe chrétien, munie d'une puissante industrie et fortement armée par la science, cet élan vers l'Idéal social aboutira, c'est certain. La première explosion du Christianisme, d'ailleurs, n'a-t-elle pas vaincu la première forme de l'Esclavage?

§ 16. Le Problème et les Moyens de solution livrés au Socialisme par le Vieux Monde.

Quoi qu'il en soit, nous constatons :

A) Que le Socialisme, ressuscitant au dix-neuvième siècle, procédant de la Révolution du dix-huitième, et faisant l'inventaire des traditions de l'esprit humain, se trouvait en face des deux formules à lui posées par l'irrésistible logique de l histoire, par les lois mêmes du développement de la vie sociale, formules que voici :

1. Abolition de la dernière forme de l'esclavage, du *Prolétariat* ou plus généralement du Salariat : (Emancipation des

Serfs du Capital; affranchissement définitif du Travail et conquête de ses droits propres, c'est-à-dire du droit aux instruments de travail et aux fruits du travail.)

2. Réalisation d'une société de paix, de travail convergent, d'accord et d'harmonie : (Idéal chrétien d'une société fraternelle et heureuse.)

B) Et qu'en face de ces deux Problèmes, le Socialisme, dans l'arsenal des grandes traditions historiques, ne trouva guère, comme MOYENS FORMELS, que :

1. Le PROCÉDÉ VIOLENT DES RÉVOLUTIONS : (Exemple encore brûlant de la Révolution française, de l'émancipation politique de la Bourgeoisie, par le *renversement* des classes à elle supérieures, Clergé et Noblesse, et la *spoliation* de ces classes.)

Et de même, dans l'arsenal des traditions philosophiques et religieuses, que :

2. L'ABROGATION DES DROITS DU CAPITAL, et voire la NÉGATION ABSOLUE DE LA PROPRIÉTÉ et le COMMUNISME : (Doctrine des Ecritures, des Saints et des Pères de l'Eglise; tentatives communistes des Apôtres et des premiers chrétiens; conclusions logiques des doctrines des moralistes, des philosophes, des auteurs classiques anciens et modernes, y compris les éloquents anathèmes du coryphée du dix-neuvième siècle, de l'acolyte de M. Cousin, de Jean-Jacques *contre la Propriété*.)]

Hé bien! soyons justes, tâchons d'être un peu de sang froid, un peu raisonnables, et demandons-nous ceci :

Demandons-nous si, en présence de ces Problèmes apportés par l'invincible développement de l'histoire, avec ce bagage de traditions classiques, philosophiques, morales et religieuses, qui sont les traditions de l'humanité, les vôtres comme celles du Socialisme; demandons-nous s'il était possible, humainement possible, que le Socialisme, au dix-neuvième siècle, se montrât pur de tout élément violent et révolutionnaire? Etait-il possible, avec de tels précédents, qu'il ne se montrât pas empreint, dans quelques-unes de ses manifestations, d'un principe de négation des droits du Capital et de la Propriété, dont on veut faire les seules *choses sacrées* aujourd'hui? — M. de Montalembert, l'un des fils des Croisés, n'a-t-il pas tenté, étrangement et déplorablement, à la Tribune nationale, de leur subordonner la religion même?

N'eût-ce pas été le plus inoui des miracles qu'il en fût autrement? Et est-ce une raison pour repousser le Socialisme en masse, aveuglément, systématiquement? pour le condamner en bloc dans ses manifestations les plus pacifiques, les plus anti-révolutionnaires elles-mêmes (anti-révolutionnaire, entendons-nous bien, ne veut pas dire contre-

révolutionnaire) ? Est-ce une raison pour refuser de faire, chez lui, le triage de l'ivraie et du bon grain ? Est-ce une raison enfin pour exaspérer, par cet odieux déni de justice, le Peuple qui prend parti pour le Socialisme, parce que, après tout, c'est sa cause ? — Cela n'est ni juste — ni adroit. Non, cela n'est pas plus habile qu'équitable, et décidément vous n'êtes pas forts.

Demandez au Socialisme le sacrifice de ses dents et de ses griffes, à la bonne heure. Rognez-lui les griffes s'il veut vous déchirer ; cassez-lui les dents s'il veut vous dévorer ; ce sera justice, si vous lui avez d'abord sérieusement proposé de l'entendre et de le mettre à l'œuvre.

Mais si vous essayez de vous en défaire en l'assommant, prenez-y garde ! il est vivant et fort, et vous êtes déjà morts. Ce n'est donc pas lui qui restera sur le carreau.

§ 17. Définition régulière et véridique du Socialisme.

Procédons maintenant à la définition régulière du Socialisme.

Le Socialisme n'est pas une doctrine déterminée. En principe, c'est une Aspiration immense, irrésistible, vers un Ordre social qui résolve le second ou au moins le premier des deux Problèmes ci-dessus définis et que je rappelle :

Premier problème. TRANSFORMATION DU SALAIRE, dernière forme de la dépendance : (Réalisation de la liberté sociale et de la justice pratique ; émancipation définitive des industrieux et des travailleurs.)

Second problème. ETABLISSEMENT D'UNE SOCIÉTÉ DE CONCORDE, de paix, de travail libre et convergent, d'harmonie : (Réalisation de l'unité collective et de l'ordre par le concours spontané des volontés diverses, libres et librement unies.)

§ 18. L'Hydre du Socialisme.

Si, *en principe* et quand on ne le localise pas dans une Ecole ou dans un Système, le Socialisme n'est pas une doctrine déterminée, mais seulement une *Aspiration* ; il n'est pas davantage, *en fait*, une doctrine donnée, mais bien une *Collection d'idées et de doctrines très-diverses*, qui souvent s'opposent entre elles et se combattent très-vivement.

Il n'y a pas plus d'identité entre les partis socialistes aujourd'hui qu'il n'y en avait entre les partis politiques, qu'il n'y en a maintenant entre leurs débris, ces fantômes qui se prennent pour des vivants et qui ne sont plus que

des ombres ; car leur temps est accompli, et le Socialisme, chemin faisant, enterre les cadavres. *Requiescant in pace!*

Les socialistes ont, politiquement, cela de commun, il est vrai, qu'ils veulent la conservation de la République, parce qu'ils sont tous démocrates. Mais viennent demain Henri V, Joinville, la duchesse Hélène, M. Thiers, tous les prétendants ; vienne Napoléon lui-même, j'entends le vrai Napoléon, ou encore son nom dans la personne de son neveu : le Socialisme n'en sera pas moins là, vivant et debout ; seul vivant et seul debout, entendez-vous bien ! maître du présent par l'Idée, et maître des faits de l'avenir ; car les Idées sont les mères des Faits et les Faits du lendemain ne sont jamais que les fils des Idées de la veille.

Je reviens et je demande aux aspirants-assommeurs du Socialisme (*assommeur* est dit par figure), je leur demande ce qu'ils ont fait de leur sens et dans quelle fiole de la lune ils ont laissé leur raison, lorsqu'ils essaient de se prendre corps à corps avec le Socialisme *en général et en principe,* le Socialisme en général et en principe n'étant pas un corps de doctrine, une chose saisissable, mais une pure Aspiration ?

Et je les avertis que s'ils veulent tuer *en fait* le Socialisme qui, *en fait,* est une Collection de doctrines, il faut qu'ils prennent et égorgent, s'ils sont de force, chacune de celles-ci les unes après les autres.

Et je les préviens en sus, que s'ils tuaient toutes les doctrines présentes et vivantes qui constituent le Socialisme présent et vivant en 1848 (ce qu'ils ne pourraient faire qu'autant que chacune de ces doctrines ne contiendrait rien de vrai et de bon), ils n'auraient pas pour autant mis le Socialisme à mort. Le Socialisme est l'Aspiration actuelle de l'humanité, le besoin du peuple en ce siècle, leur propre besoin, leur propre intérêt à eux-mêmes. Donc, si ces doctrines diverses, qui ne sont que *diverses Propositions de solution* du Problème social, étaient toutes fausses et conséquemment toutes tuables, le besoin du siècle, l'invincible aspiration de l'humanité referaient immédiatement de nouvelles *Propositions de solution,* c'est-à-dire de nouvelles doctrines socialistes... — et ce serait à recommencer.

Frappez donc sans crainte sur toutes les têtes de l'hydre. Seules, les mauvaises têtes sont vulnérables et tomberont. Mais vous essayerez en vain de tuer la bête. — Si vous ne comprenez ceci, alors c'est que je suis meilleur philosophe que vous, ô grands et magnifiques docteurs

en philosophie de l'histoire. Le Socialisme aujourd'hui c'est l'humanité qui travaille, qui souffre, qui gémit, qui pense, et qui veut être libre, riche, morale et heureuse. Le Socialisme c'est 50 siècles de durs labeurs, d'efforts, de poursuite de la liberté et du bonheur à travers l'histoire; c'est 25 siècles de Philosophie, 18 siècles de Christianisme, 3 siècles de Science et de grande Industrie, qui ont fait explosion par la Révolution française et qui entendent s'incarner aujourd'hui dans une forme sociale convenante avec leur esprit; c'est la lave brûlante de l'humanité élaborée depuis cinq mille ans dans la fournaise du progrès, qui fait éruption pour couler dans le grand moule que Dieu a préparé pour elle; et la bête, c'est le Peuple universel. Vous n'empêcherez pas cette incarnation; vous n'arrêterez pas cette lave; vous ne tuerez pas cette bête! Cette bête, voulez-vous savoir ce qu'elle fera de vous? Vous avez peur qu'elle vous mange, hé bien! j'espère que non : elle vous convertira. Sauls, Sauls! Vous pourrez essayer de persécuter l'Esprit Nouveau: mais vous trouverez votre chemin de Damas; et l'Esprit Nouveau vous domptera en vous éclairant, et vous deviendrez ses Apôtres.—C'est ce que je vous souhaite à tous.

§ 19. Caractères spécifiques du Socialisme.

Le Socialisme défini en principe, et considéré, en fait, comme Collection de doctrines diverses, dressons l'inventaire de celles-ci.—Pour que l'inventaire soit rapide, nous déterminerons d'abord les caractères spécifiques.

Appartient au Socialisme *simple et noueux* (incomplet *dans son aspiration*) toute doctrine socialiste qui s'arrête au but déterminé par le premier Problème : *Affranchissement pur et simple des Serfs du Capital, conquête des instruments du Travail et de ses fruits pour les travailleurs.*

Appartient au Socialisme *impératif*, *coërcitif*, toute doctrine socialiste qui veut organiser la forme sociale nouvelle à coups de décrets, par l'autorité de la loi qui s'impose, qui oblige bon gré mal gré.

Appartient au Socialisme *facultatif*, *volontaire*, toute doctrine qui ne veut ni de la loi, ni d'aucune sorte d'autorité pour triompher, qui ne compte que sur l'évidence de ses bienfaits pour se faire accepter par tous les intérêts, tous les droits et toutes les classes.

Appartient au Socialisme *négatif*, toute doctrine qui nie en principe les droits de l'un quelconque des trois termes du problème économique et social, le CAPITAL, le TRAVAIL ou le

TALENT, et les éléments sociaux y correspondant; éléments que ce problème, pris dans son intégralité, consiste précisément à concilier et à combiner pour leur plus grand avantage commun. —Les doctrines qui embrassent cette triple conciliation et reconnaissent le droit propre, absolu dans sa sphère légitime, de chacun de ces principes, sont seules *intégralement affirmatives* dans leur point de départ.

Tout Socialisme *négatif* contenant la tendance à la destruction d'un des trois éléments fondamentaux de l'ordre économique et social, contient, par cela même, un principe de guerre sociale.

Ces définitions faites et faites justement, du moins à notre sens, procédons à l'inventaire.

§ 20. Inventaire du Socialisme.

Le Socialisme moderne, dans ses manifestations déterminées, se lie par une mare de sang au mouvement démocratique violent de la première Révolution, qui finit en effet à l'exécution de GRACCHUS BABOEUF et de ses complices. Inscrivons donc d'abord :

LE BABOUVISME.

Apre et sombre transition, de l'extrême démocratie-politique de 93 à l'Idée sociale, ce premier Socialisme n'avait de chrétien que le sentiment ardent de l'affranchissement des faibles, la colère de saint Jacques contre les riches et l'amour du peuple. Il venait à peu près directement de Sparte, par Rousseau, Robespierre et Saint-Just.

Robespierre, épuisant à travers les horreurs et le sang où elle avait passé, la democratie politique, s'était arrêté à la limite où elle devenait sociale. Saint-Just, plus téméraire et moins pratique encore, avait rêvé une organisation sociale dans le goût sévère des mœurs lacédémoniennes, portant l'empreinte de la République de Salente, telle qu'elle se comporte sous la plume du très-utopiste démocrate socialiste Fénélon. Ces anachronismes prirent consistance chez Buonarotti, homme moulé et trempé à l'antique, et dans l'esprit de Babœuf et de quelques énergiques jacobins, vaincus et refoulés, qui voyaient avec une mortelle amertume la Révolution tomber aux mains de la Réaction.

Comme conception, le *Babouvisme* était la communauté des biens, soutenue par une législation de fer, préposée à la garde du niveau égalitaire. On devait arriver au but en s'emparant du pouvoir par une conspiration. Puis, dégoûtant de la propriété les riches, par mille décrets, mille charges et mille entraves, on

recevrait bientôt, dans le domaine de l'Etat, toutes les propriétés individuelles abandonnées, de guerre lasse, par les détenteurs.

Empreint du caractère violent de la dictature de la Convention, sorti du cratère de la démagogie de 93, conçu souterrainement dans la passion brûlante et sous la pression de l'esprit révolutionnaire, ce socialisme embryonnaire, cette sorte de création antédiluvienne de l'Idée sociale du dix-huitième siècle, absorbait sans pitié l'individualité dans la communauté, immolait la liberté à l'égalité, brisait toute volonté, toute spontanéité personnelle, pour y substituer le devoir inflexible et le despotisme absolu de la loi.

C'est l'idéal du Communisme à la fois *ultra-négatif* et *ultra-coërcitif,* du Socialisme conspirateur, *violent, subversif* et *despotique.*

Je croyais cette Ecole entièrement éteinte, quand j'en ai rencontré, avec étonnement, un retentissement dans quelques esprits en 1833. Nous l'avons décrite et combattue dans la *Phalange* en 1836. Il se retrouve, à un état plus vague, dans la variété de Communistes qui prirent, il y a quelques années, le nom de *matérialistes,* et à un état inculte, haineux et sauvage dans une variété actuelle du Communisme allemand.

SYSTÈME COOPÉRATIF D'OWEN.

La misère et la démoralisation des travailleurs dans les manufactures de l'Angleterre ; les déperditions du morcellement; les luttes et les ruines de la concurrence anarchique, et les idées philanthropiques de la philosophie du dix-huitième siècle amenèrent l'esprit fortement titré en *bienveillance,* de M. Owen, à concevoir l'idée de la *coopération* et de ses imenses propriétés économiques et productives.

Se fondant sur ce que l'individu est le résultat de son éducation et de son naturel, et que nul ne saurait se vanter d'avoir fait l'un ou l'autre, il conclut que personne n'a de mérite propre, et se débarasse des difficultés de la *Répartition* en supprimant le droit personnel de propriété, la part et la fortune spéciales de l'individu. Ses Communautés produiront l'abondance et le bien-être : l'éducation leur donnera pour religion la bienveillance universelle ; elles vivront comme de grandes familles dont tous les membres sont honnêtes, bons, affectueux et laborieux.

C'est l'*Utopie* du grand Communiste, le lord chancelier de Henri VIII, le vertueux Thomas Morus, reprise à une époque industrielle, par un manufacturier anglais plein de douceur, de bienveillance et d'amour de l'humanité; mais comptant beaucoup

trop sur l'éducation qui façonne, et beaucoup trop peu sans les passions qui sont incompressibles.

En somme, c'est un socialisme *négatif* il est vrai, puisqu'il veut éteindre la Propriété individuelle et les droits personnels du Capital, du Travail et du Talent; mais à caractère tout-à-fait *facultatif* et *volontaire*, sans appel à l'intervention de l'action supérieure et coercitive de l'Etat. Il y a beaucoup à dire pour le réfuter, pour montrer même les dangers indirects de son élément négatif ; il n'y a rien pour le flétrir et le condamner durement. C'est, comme conception, une tendance plus sentimentale que scientifique vers le principe de coopération et de collectisme; comme système, c'est l'erreur d'un esprit sans invention, sans profondeur, sans génie, guidé par un cœur d'or, et trompé par une extrême bienveillance, quoique muni d'une grande connaissance pratique de l'industrie moderne.

LE COMMUNISME ICARIEN.

Le *Communisme icarien* de M. Cabet n'est que l'Owennisme importé par celui-ci chez nous, à son retour d'Angleterre, et habillé à la française, c'est-à-dire plus passionné, plus critique, demandant plus à la politique démocratique, au principe de la loi, à l'idée de la centralisation du Pouvoir et de l'Etat, naturellement absents dans une conception coopérative éclose en Angleterre, pays de l'initiative individuelle par excellence.

L'*Owennisme* procède exclusivement du côté philanthropique de la philosophie française du dix-huitième siècle. Il craint l'influence des dogmes religieux et les écarte. Le Communisme *icarien* se trempe davantage dans la tradition démocratique et politique de la Révolution; il invoque tous les philosophes utopistes, Platon, Campanella, Morus, Fénélon, etc., et s'appuie sur l'autorité des Ecritures et sur le Communisme des Apôtres et des premiers chrétiens.

En somme, c'est un socialisme plus décidément *négatif* que celui d'Owen, mais cependant franchement *facultatif*. Il se réserve bien la loi pour se régler lui-même, mais ne prétend pas s'imposer d'autorité aux autres. Il a moins que l'Owenisme la notion et l'esprit pratique. Vague, confus, omnivore, ne paraissant pas même soupçonner les plus grosses difficultés du problème de l'*organisation du travail collectif*, il a pour toute Science économique et sociale, l'abandon volontaire de la Propriété individuelle, et ces mots : *Répartition suivant les besoins* et *fraternité*. Qui demande tout au dévouement n'a résolu aucun problème. *Invoquer* la fraternité, ce n'est rien résoudre, puis que la question consiste justement à *trouver le moyen* positif et pratique de la faire régner.

Ce vague; cet écart de toute préoccupation des difficultés à résoudre, de toute proposition scientifique et organique pour le tenter, font précisément le succès rapide de ce Communisme dans les masses dont le Socialisme ne peut être, généralement du moins aujourd'hui, qu'un sentiment et un instinct. Ce n'est pas au peuple aujourd'hui qu'incombent la tâche et le devoir de résoudre les questions, de dénouer les problèmes. Le peuple manifeste ses besoins et ses tendances : que ses ingénieurs dressent les plans, étudient le terrain, tracent la route ; il l'applanira pour que l'humanité passe ! Sa fonction et son droit c'est d'exiger des savants la solution et de la construire quand elle lui sera livrée.

LE SAINT-SIMONISME.

Saint-Simon avait compris que le monde devait faire peau neuve. Il avait dit : « L'Ordre ancien était constitué par et pour » la guerre ; l'Ordre nouveau doit être constitué par le travail » et pour le travail. » A la suite d'une tentative manquée de suicide, sa pensée, qui avait été jusque-là exclusivement économique et scientifique, s'éleva au principe religieux. Il écrivit le *Nouveau christianisme*, et comprit que « l'Age d'or est devant nous. »

Saint-Simon avait bien vu que la création de l'Ordre social nouveau était un immense problème ; il savait bien qu'il n'en avait pas la solution, et il demandait qu'elle fût mise à l'ordre du jour du grand congrès de la science, chez tous les peuples civilisés.

Le *Saint-Simonisme* proprement dit fut une œuvre posthume des disciples, qu'il ne faut pas confondre avec celle du Maître. Une brillante pléiade d'hommes jeunes, ardents, pour la plupart pleins de talent et embrâsés du saint amour de l'humanité, s'unirent, vers le dernier tiers de la Restauration, sous l'invocation du nom de Saint-Simon, et fondèrent une Ecole.

Purement critique d'abord, cette Ecole battit en brèche avec une grande vigueur la politique du libéralisme et son économie politique anglaise. Ce fut elle qui commença, dans le domaine de l'opinion publique, la déconfiture, opérée, des Economistes dits aujourd'hui de la *vieille Ecole*. Elle se livra à de sérieux travaux historiques et réhabilita, contre les excès de l'individualisme libéral, le principe de gouvernement et d'autorité. Toutefois elle sentit que ce principe ne pouvait plus se soutenir sur la base matérialiste de la force brutale, et tenta bientôt de l'asseoir sur une base morale et religieuse.

Ici ses erreurs commencent. Moins sage que son Maître, elle crut avoir résolu le grand problème organique de l'Ordre Nouveau.

Ses travaux historiques et sa réaction, légitime dans son principe, contre les dévergondages individualistes des doctrines politiques et économiques du libéralisme, l'emportèrent. Elle avait compris la succession des affranchissements historiques : Transformation de l'Esclavage en Servage, du Servage en Salariat; nécessité de l'abolition du Salariat, dernière forme de l'Esclavage. Entraînée par l'apologie du principe d'autorité et par l'étude de l'organisation féodale et théocratique du moyen âge, elle prit pour solution un replâtrage historique impossible. Cela consistait à appliquer à la donnée de la nouvelle société,—industrie et travail,— la hiérarchie que l'ancienne société avait faite pour la guerre, c'est-à-dire cette forme feodale et la hiérarchie théocratique elle-même.

Le Saint-Simonisme fit cette opération dans toute la rigueur et l'absolu de la conception pure, de la pensée qui coupe, taille, tranche et bâtit sans trouver d'obstacles.

L'individualité gênait ; on supprima l'individualité, en *admettant* que les inférieurs obéiraient avec amour, dans chaque fonction, à des chefs qui seraient toujours, chose admise encore, les plus aimants et les plus capables, et qui se révéleraient, se poseraient et seraient acclamés par les inférieurs. L'Election était proscrite comme contenant le principe de l'individualisme et de la division.

La Propriété gênait, et gênait si fort, qu'on ne pouvait évidemment rien faire avec elle. On supprima la Propriété. — Des travaux historiques très remarquables sur les transformations de la Propriété et ses *corrections* successives, comme dirait Lamartine, amenaient cette conséquence dernière qu'elle devait disparaître dans sa forme personnelle. La Propriété de l'homme sur l'homme (Esclavage), avait été successivement adoucie, et finalement, le droit nouveau avait déjà proclamé son abolition absolue dans l'ordre direct et marchait au complément indirect de cette abolition. D'autre part, la Propriété de l'homme sur la chose avait, de siècle en siècle, été réduite par la réduction progressive du taux de l'intérêt. Cette seconde forme de la Propriété convergeait donc sur zéro comme la première.

D'autre part, tous les arguments de la philosophie du dix-huitième siècle, de la Révolution et du libéralisme contre les *privilèges politiques* de la naissance et contre les classes privilégiées de l'ancien régime, noblesse et clergé, repris avec une grande verve et beaucoup de talent, furent dirigés par le Saint-Simonisme contre le dernier *privilège* de la naissance, le privilège *social*, celui de la propriété et de l'éducation, et contre les classes privilégiées de l'ordre actuel, riches et oisifs. Et l'héritage individuel fut démoli.

L'abandon volontaire de la Propriété par les riches, et la sup-

pression légale de l'héritage, devaient constituer l'Etat saint-simonien propriétaire universel des terres et de l'industrie, régulateur suprême du travail, chef et directeur absolu des trois fonctions : l'Art, la Science et l'Industrie.

Chacun était *travailleur* dans l'un de ces trois ordres, c'est-à-dire, suivant sa vocation reconnue par les supérieurs, *industriel*, *savant* ou *artiste*, et chaque travailleur était *fonctionnaire* de l'Etat saint-simonien. L'État saint simonien lui-même était théocratique. La hiérarchie sacerdotale, en effet, composée *par hypothèse* des plus aimants et des plus capables en titre de direction morale et sociale, classait, administrait, conciliait et dirigeait ; et tout allait, qu'on nous passe le mot, sur des roulettes.

Quoique bien autrement savant, c'était tout aussi chimérique et naïf que l'ordre et l'accord, supposés aussi, dans l'Owennisme et dans toutes les variétés du Communisme *facultatif*. Néanmoins, autour de cette erreur colossale qui appliquait rétrospectivement à la donnée nouvelle du développement social une forme ancienne, la forme *théocratique*, nous le répétons, des travaux de premier ordre en philosophie de l'histoire, de la politique, de l'économie, de la religion, sont dus à l'Ecole saint-simonienne. Son influence sur le mouvement intellectuel contemporain a été considérable, et ceux qui croient qu'elle est morte sans répandre abondamment dans le monde la monnaie de son riche héritage sont de bien grands ignorants.

Le Saint-Simonisme avait pour formule de Répartition : *A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres !* Il partait de l'*inégalité* et de l'*autorité*, sentait fortement la *hiérarchie*, et, en tout, procédait de *haut en bas* sans admettre jamais l'élection.

Toutes les variétés du Communisme visent plus ou moins fortement à l'*égalité* aussi égalitaire que possible, si je puis employer cette expression, et font tous les efforts imaginables pour échapper à la nécessité de la *hiérarchie*. Elles admettent pour formule de Répartition soit l'*égalité absolue*, soit la devise puérile : *A chacun suivant ses besoins*. A l'opposé du Saint-Simonisme, elles ne pourraient, d'après leur principe, demander qu'à l'*élection* la constitution de l'autorité.

Dans leurs procédés, le Saint-Simonisme et le Communisme sont donc l'inverse l'un de l'autre. Tous deux pourtant supposent l'abolition du droit personnel de Propriété, suppriment l'Individualité, concentrent toutes les puissances sociales aux mains de la Collectivité dirigée par le gouvernement et représentée par l'Etat, dont tout homme n'est plus qu'une dépendance, un rouage, sous la forme de *fonctionnaire public*.

Au reste, le Saint-Simonisme, chose étrange, n'avait pas même conçu ce que j'appellerai, faute de meilleure expression,

un changement de figure de la société. A cela près, que les individus devenaient tous fonctionnaires hiérarchisés et que l'Etat-Sacerdoce régularisait les rapports industriels, artistiques, etc., les populations restaient groupées comme elles le sont aujourd'hui. Le travail continuait à se comporter comme il le fait dans le morcellement de l'atelier communal. Le Saint Simonisme n'avait pas eu la moindre idée de la transformation de la Commune et de son organisation combinée, coopérative et unitaire. L'agriculteur, par exemple, restait sur son champ et dans sa ferme: seulement il était fermier de l'Etat, et pouvait être envoyé par ses chefs, et suivant son degré de mérite, dans une ferme supérieure ou inférieure. Le système morcelé et anti-sociétaire de l'exploitation industrielle actuelle subsistait.

C'était, en somme, un Socialisme *négatif*, mais *facultatif*, ayant la prétention d'arriver à ses fins par la conviction des esprits et l'exaltation religieuse du dévouement et de l'amour dans les cœurs.

LE SYSTÈME PHALANSTÉRIEN.

Dès l'avant-dernière année du siècle précédent, en 1799, Fourier n'avait pas seulement posé nettement dans son vaste cerveau le problème moderne : jusqu'à ce que la solution qu'il en donne ait été *régulièrement examinée* et *passée à l'épreuve de l'Expérience*, nous avons le droit de le maintenir, et nous le maintenons, il l'avait résolu.

§ a. FOURIER.

Fourier, bien qu'il fût sans doute, comme tout homme de sens et ouvert, pénétré de la raison de son siècle, était, nous devons en convenir, en réaction violente contre la Révolution et contre la Philosophie. Il n'avait vu que des erreurs dans l'une, que des horreurs dans l'autre. Il est certain que son esprit positif et réalisateur tenait en égal mépris toutes les querelles de la politique, de la philosophie et de la théologie. Il donnait volontiers raison à ce que, dans chaque camp, les uns reprochaient aux autres. Toutes ces luttes ardentes du passé, tous ces chocs violents des idées ou des faits contemporains passaient au-dessus ou au dessous, comme on voudra dire, mais à coup sûr en dehors de lui.

Jamais, je le crois, on ne vit sur la terre ce phénomène d'un homme aussi simple, aussi bienveillant, aussi sociable, aussi facile et ouvert, aussi comme tout le monde dans ses rapports de la vie ordinaire, et, en même temps, aussi séparé des préjugés de son siècle, aussi réfractaire a toutes les influences, aussi invulnérable et insensible à ses passions et à ses idées, aussi iso-

lé, en un mot, au centre des domaines immenses de sa pensée au ochtone, aussi absolument seul dans la solitude profonde de son genie.

Ses parents, marchands de draps à Besançon, le jetèrent malgré lui (il voulait entrer à l'Ecole de Mézières et suivre la carrière du génie militaire) à l'âge de 17 ou 18 ans dans le commerce. Or, la vulgarité, les faussetés, les habitudes de tromperies, de sophistications et de mensonges de cette profession, la lui avaient fait prendre en horreur. A 7 ans, à la suite d'une scène qu'il se plaisait à raconter, il avait fait, disait-il, le serment d'Annibal contre le Commerce, dont il n'écrivait jamais le nom sans y joindre l'épithète de *mensonger*. Il tint parole.

Pendant que les dures nécessités de l'émancipation bourgeoise, les aveugles résistances des privilégiés et les passions enflammées remplissaient de têtes les paniers sanglants des guillotines françaises, Fourier découvrait et déterminait, sous le nom de *Comptoirs communaux* et de *Banques rurales*, toute la théorie de la Réforme commerciale. Les principes de cette réforme, acceptés aujourd'hui par tous les esprits éclairés, sont arrivés à maturité dans l'opinion. Ils forment la base des mille et mille propositions relatives au crédit et aux échanges qui surgissent chaque jour sous les formes les plus diverses. En voici la clef :

§ b. PRINCIPES DE LA RÉFORME COMMERCIALE.

Le marchand n'est qu'un *intermédiaire* entre le producteur et le consommateur.

Cet intermédiaire, qui n'ajoute pas un fétu à la richesse sociale, devient incessamment par le crédit *propriétaire* de cette richesse qui lui passe tout entière entre les mains.

La *propriété intermédiaire* le transforme en spéculateur. Il achète à aussi bas prix que possible au producteur, et vend aussi cher qu'il peut au consommateur, rançonnant à droite et rançonnant à gauche.

Ces déprédations et la multiplication monstrueuse des parasites commerciaux, prélèvent sur le corps social un budget colossal.

Les produits arrivent aux consommateurs surchargés des retenues et bénéfices réalisés par les légions d'intermédiaires, commissionnaires, marchands en gros, en demi-gros, en détail et en sous-détail, entre les mains desquels ils passent. La concurrence que se font ces innombrables improductifs les incite à exiger, de la Production, des denrées de plus en plus *mauvaises sous une bonne apparence*, c'est-à dire de plus en plus *sophistiquées*, — et ils les sophistiquent eux-mêmes par des procédés chaque jour plus ingénieux et plus savants.

Les falsifications commerciales, la spéculation, l'accaparement, l'agiotage, l'altération et la déperdition des produits disséminés dans des milliers de petits magasins; la pullulation des marchands; les faillites et banqueroutes, et tous les vices énumérés dans la critique économique de Fourier, montrent, clair comme le jour, que notre système de Distribution parasite, suce le corps social par tous les pores, prélève sur lui le plus clair des revenus de l'action productive du capital et du travail, et lui infuse en échange la gangrène, par la corruption de l'esprit public, par le développement des mœurs mercantiles, du matérialisme et de l'égoïsme.

Le remède à toutes ces infamies, c'est la MISE EN RAPPORT DIRECT *du Producteur et du Consommateur* par l'organisation d'AGENCES COMMUNALES INTERMÉDIAIRES, *dépositaires* et non *propriétaires* des denrées, les prenant directement aux sources de la production et les livrant directement à la consommation; augmentant leur prix des simples frais de transport, d'entretien et d'administration, qui ne forment qu'une surcharge presque imperceptible. *Résultats* : plus de faillites ni de banqueroutes; plus de spéculations parasites, d'accaparements et d'agiotage sur les denrées; plus de spoliation du producteur et du consommateur; plus de sophistication ni de fourberies possibles; et enfin, réduction des agents *improductifs* du commerce actuel dans dans la proportion de 19 sur 20, et retour de ces dix-neuf vingtièmes de parasites aux travaux qui créent la richesse.

§ C. PRINCIPES DE LA RÉFORME INDUSTIELLE ET INTÉGRALE.

Maître à 25 ou 26 ans du principe de la Réforme commerciale et de l'organisation économique et véridique de la Distribution, dont je ne donne ici qu'une idée sommaire et bien faible, Fourier reconnut que le problème qu'il venait de résoudre avait sa base dans la *Commune*, et n'était autre chose qu'une sorte d'union d'intérêt des familles qui la composent, pour organiser la fonction distributive en constituant une *Agence commerciale unitaire* remplaçant le *morcellement* du négoce actuel et toutes ses complications misérables.

Dans un cerveau aussi actif, aussi audacieux, aussi puissant, cette idée ne pouvait en rester là. D'autres se fussent contentés du vaste domaine qu'elle leur avait livré. Ses travaux, sur ce seul domaine de la réforme commerciale, partagés en vingt lots, défrayeraient et illustreraient vingt personnages, auxquels on ne refuserait pas le titre de Maîtres de la science. Fourier se dit : « L'Association des intérêts commerciaux de la Commune m'a » livré la clef du système économique et véridique de la Dis» tribution. Voyons ce que me donnera l'Association de ses élé» ments domestiques, agricoles, industriels, etc., c'est-à-dire

» l'Association communale sur le terrain de la Production et de » la Consommation. » Le Problème social tout entier était posé sur sa vraie base.

J'ai dit qu'un des caractères les plus remarquables du génie de Fourier, c'était cette faculté, cette puissance énorme d'abstraction et d'isolement, qui en faisait comme un esprit solitaire au milieu du choc des idées dans l'histoire et dans l'âge contemporain. La *Théorie des quatre Mouvements,* son premier ouvrage (qui est en même temps, dans l'ordre méthodique le dernier à lire, par suite d'une autre disposition propre de sa nature), porte l'empreinte de ce caractère. Dès le discours préliminaire qui en fait la préface, en décrivant sous le nom de *Doute absolu* et *d'Écart absolu*, les formes de sa méthode, il révèle, sans y penser, ce caractère si fortement réfractaire, de son génie. Fourier convient cependant que, quand il s'était posé le problème de l'Association intégrale de la commune, il en avait regardé l'étude comme un pur jeu d'esprit, partageant à ce sujet le préjugé commun *d'impossibilité*, tiré des obstacles invincibles que présenterait infailliblement, à l'accord de la masse associée, l'essor divergent et incompressible des passions humaines.

Néanmoins, avec cette logique qui entraîne l'idée irrésistiblement comme la barre de fer rouge engagée sous le laminoir, il prend corps à corps son problème. Il suppose que toutes les familles habitant une Commune rurale, ayant passé entre elles un Acte de Société, ont mis en Association, dans les formes légales, terres, bestiaux, instruments de travail, etc. pour cultiver et exploiter leur domaine entier unitairement, *comme domaine d'un seul homme.* Cette base posée, il recherche les lois naturelles des relations qui pourraient s'établir librement entre les sociétaires dans l'intérêt commun, et construit, par la pensée, l'organisation du travail convenant au régime d'une telle Association.

Bientôt, il eut séparé les fonctions par ordre de catégories; divisé et subdivisé les travaux; poussé jusqu'à ses détails extrêmes l'organisation de l'agriculture dans toutes ses branches, des ateliers, de la comptabilité, du commerce extérieur, de l'éducation, etc., etc....

Quel ne furent pas sa surprise et son enthousiasme, lorsqu'il reconnut que ces intraitables passions, dont il avait considéré lui-même l'incompressibilité comme la pierre d'achoppement de tout accord dans une masse humaine associée, devenaient, dès qu'on les transportait dans un milieu sociétairement préparé, non plus des obstacles, mais d'admirables et tout puissants ressorts d'harmonie! De quel ravissement ne fût-il pas saisi quand, son ensemble sociétaire et unitaire construit, il vit clai-

rement que l'homme avait été crée et prédestiné pour cet état et non pour l'état morcelé ! que l'indéchiffrable clavier des facultés, des passions et des caractères, réservé pour cet ordre de pleine sociabilité, n'avait pu et dû produire que cacophonie et discordance dans tous les ordres sociaux antérieurs, élevés sur des bases plus ou moins étroites et anti-sociales ! quand il dût confesser qu'en doutant de la nature de l'homme et de ses passions natives il avait douté de Dieu leur auteur, et qu'enfin, illuminé par l'idée la plus religieuse et la plus radieuse qu'aucun homme avant lui eût encore aperçue, il poussa l'*Eurèka* d'Archimède et s'écria : LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES !

Le monde, *positif et scientifique*, de l'Harmonie sociale, et le grand livre des Destinées Universelles, étaient ouverts devant lui.

Je ne dirai rien ici de toutes les découvertes transcendantes sur l'homme, sur l'univers et sur Dieu, qui découlaient à flots lumineux de cette première conception, fécondée par un génie de cette trempe. Ces vues sont tellement au-delà de la portée de nos sciences matérielles, analytiques et terre-à-terre, de nos intelligences noueuses, de nos esprits rouillés et encrassés, des opinions lourdes et vulgaires d'une époque sans foi religieuse, sans élan intellectuel et sans grande aspiration synthétique, qu'une exploration rapide de ces merveilles de la Science de l'harmonie universelle, dépourvue de longues déductions et de preuves, serait comprise, de la plupart des lecteurs, comme un discours d'Arago sur les découvertes de l'Astronomie moderne, adressé à des Osages ou des Iroquois.

§ d. CARACTÈRES ÉCONOMIQUES ET SOCIAUX DU SYSTÈME PHALANSTÉRIEN.

Me bornant à la partie purement économique de la conception de Fourier, je la caractérise en peu de mots.

Armé de la clef de la loi du mouvement universel (la loi *sériaire*), Fourier démontre l'histoire à la main :

Que les sociétés humaines, au delà de la société primitive, se sont produites sous quatre formes ou périodes successives, *Sauvagerie, Patriarcat*, *Barbarie* et *Civilisation*, dont il donne les lois particulières de développement ;

Que la Civilisation, cinquième échelon du mouvement social ascendant, appartient encore aux périodes de fourberie, d'oppression, de carnage, d'indigence, de perversité et d'égoïsme ; toutes quatre basées sur le *morcellement*. — Il donne la formule complète des développements de la Civilisation ; et tous ceux qui en ont étudié le tableau, publié en 1808, ont reconnu l'étonnante concordance de tous les faits sociaux survenus depuis

cette époque, avec les termes précis de cette admirable formule.

Enfin il produit et décrit, de toutes pièces, les voies et moyens de construction des sociétés supérieures ou harmoniques, fondées sur le principe de l'Association.

La Commune rurale est l'élément alvéolaire de la société. Toute doctrine socialiste de réorganisation qui ne présente pas un plan applicable à la commune et n'offre pas de prouver sa valeur par une expérience sur une lieue carrée de terrain, ayant pour élément capital l'agriculture, est une doctrine vague ou incomplète, qui ne saurait avoir sérieusement aucune pretention pratique.

La Commune associée prend le nom *Phalange,* pour se distinguer de la Commune morcelée pauvre et divergente des Barbares ou des Civilisés. De là le nom de *Phalanstère* donné à l'habitation, tout à la fois économique et somptueuse, de la population sociétaire.

La propriété individuelle est parfaitement respectée et maintenue dans la Commune associée. Les valeurs mobilières et immobilières, formant l'apport social, sont représentées par des Actions qui laissent aux mains de chaque sociétaire habitant ou non, la valeur de ses apports personnels en instruments de travail, en immeubles ou en capital financier. La constitution de la Propriété dans une Phalange est celle-là même que règlent les contrats ou actes de société, sous la forme civile, anonyme, commerciale ou autre, tels que nous les connaissons et qu'ils se pratiquent chaque jour.

Les travailleurs étant associés aux bénéfices de la Commune, en raison de leur Travail, comme les actionnaires en raison de leur Capital, tous ont désormais un intérêt identique à la prospérité collective. Plus de procès, de contestations de vicinalité et de bornage; plus de haies, de murs de clôture, de terrains perdus entre les héritages; plus de vols, ni de tromperies; plus de ruines provoquées par les collisions d'intérêt et les luttes dépréciatives de la concurrence anarchique. Plein accord de l'intérêt individuel avec l'intérêt général ; harmonie du Capital et du Travail ; fusion des classes.

La Phalange possède un système complet et très varié d'éducation théorique et professionnelle, crèches, salles d'asile, écoles, ateliers, cultures, dont l'objet est de fortifier l'âme et le corps, de développer chaque enfant dans la voie de ses vocations natives et de l'attirer et l'attacher librement aux fonctions où ses aptitudes le rendront le plus utile à lui-même et à la société.

Les instruments de travail, terres, cheptel, outils, etc., ne sont plus détenus par une classe oligarchique dont les travailleurs dépendent.

La Phalange en est la fermière générale, et la *valeur* seule de ces instruments est personnellement appropriée.

Chacun travaille librement, suivant ses goûts et ses aptitudes, se loge comme il l'entend; a son *chez soi*; vit comme il veut; est jugé par ses pairs en chaque fonction, et rétribué dans la proportion de son concours, estimé au prorata du Capital et du Travail qu'il a fournis, du Talent dont il a fait preuve.

Quand une branche de fonctions attire trop, une autre pas assez, on rétablit promptement l'équilibre en réduisant, au budget, les avantages attachés à la première, en augmentant ceux de la seconde. C'est un moyen ; il y en a d'autres.

Je ne décris point ici les voies et moyens, — il faut pour cela un livre entier que l'on consente à étudier ou mes *quatre séances* et des auditeurs qui consentent à écouter. Je ne me charge d'enseigner à personne, en un article de journal ou en un discours accompagné d'interruptions parlementaires, l'Astronomie, l'Algèbre ou la Science sociale, quoique j'aie passé mes examens sur les deux premières et pris mes grades dans la troisième; — je ne décris point l'organisation du travail sociétaire, les admirables stimulants qui développent incessamment l'activité, l'ardeur et la passion de tous en toutes fonctions ; le jeu des émulations, des ambitions, des récompenses ; le plaisir, la gaieté, l'entrain que la liberté, la vocation, le concours des masses, les grades et les distinctions à conquérir, l'accord des individus et des groupes, leurs pretentions rivales, leurs concurrences *émulatives*, leurs esprits corporatifs, leurs migrations, leurs engrenages et leurs contrastes, leur communion et leur ralliement supérieur enfin dans le sentiment de la prospérité commune et de l'honneur commun, répandent sur tous les travaux de la Phalange.

Les œuvres productives de l'art, de la science, de l'agriculture, des diverses industries, dont la plupart sont aujourd'hui si répugnantes qu'il faut le besoin, la nécessité, LA FAIM pour que nos troupeaux d'esclaves souverains consentent à s'y soumettre, deviennent bien autrement actives, ardentes et passionnées, que nos œuvres de destruction et de guerre, auxquelles jamais cependant l'ardeur et la passion n'ont manqué. Nos plaisirs et nos fêtes seraient bien insipides à côté des travaux et des manœuvres, agricoles et autres, d'une seule petite Phalange bien équipée, bien montée et bien organisée. Que sera-ce quand des masses de Phalanges et leurs armées industrielles multiplieront le charme et l'attrait par le nombre et l'énergie de leurs concours ?

L'Organisation du TRAVAIL ATTRAYANT ! Toute la question so-

ciale est là, n'en déplaise aux gens de trop d'esprit que le *Travail Attrayant* fait tant rire.

§ 6. LES PARTISANS DU TRAVAIL RÉPUGNANT.

Vous riez, grands hommes, vous riez, savants politiques, hommes d'Etat de première force! Si savants, que vous savez parfaitement laisser vos producteurs et vos commerçants s'assassiner incessamment les uns les autres dans l'arène de votre concurrence anarchique, et couvrir le terrain industriel de ruines, de fortunes brisées, de faillites et de banqueroutes, pour la plus grande gloire de votre science et le plus grand bien du corps social! Si savants, que vous savez parfaitement laisser subsister dans la société et les haines aveugles des partis, et les antagonismes acharnés des classes; et la guerre sans trêve du capital contre le travail, du travail contre le capital, du capital et du travail chacun contre lui-même; et les causes des crises commerciales qui bouleversent périodiquement l'industrie, et celles des révolutions politiques qui bouleversent périodiquement l'Etat! Si savants, qu'avec votre suffisance, votre impertinence de langage, votre outrecuidance pointue et vos discours gonflés, vous n'avez su que laisser accumuler toutes les difficultés les plus pressantes, tous les problèmes les plus urgents; que vous n'avez rien su comprendre à votre temps, rien appris de ses besoins, rien pu guérir de ses plaies! Si savants qu'aujourd'hui, aujourd'hui encore, en face des épouvantables réalités de la misère publique, de l'imminence d'une banqueroute et de la guerre civile et sociale; en face de la débâcle de tout votre ancien régime de crédit parasite, de commerce mensonger, d'industrie ruinée, de propriété obérée, de féodalité financière éventrée; en présence de populations prêtes à s'entre-dévorer les unes les autres comme les naufragés de la Méduse, vous n'avez au fond de votre sac de science, ô Savants! que des intrigues coupables ou des espérances contre-révolutionnaires, et puis ce grand, ce savant, ce profond remède : « il faut attendre le retour de la confiance! »

Hé bien! ô savants si capables, ô grands hommes d'Etat consommés, qui en savez si long, qui avez une telle portée de vue, de si grandes et si démocratiques espérances pour le peuple : le meilleur et le plus honorable d'entre vous, un qui, tout sonore qu'il soit, n'est cependant ni plus vide ni plus creux que pas un de vous; celui-là, je l'ai entendu s'écrier, avec ce regard olympien et ce ton de Jupiter tonnant, qu'il conserve, il est vrai, souvent, pour vous dire : Bonjour, comment vous portez-vous : « Oui! et il ne faut pas craindre de le dire, il n'y a pas » d'autre moyen pour que la nécessité du travail s'accomplisse

« dans le société, il n'y a pas d'autre moyen QUE LA FAIM !
» la PRESSION DU BESOIN ! »

Au moins il est franc, celui-là ! et nous vous défions de pousser votre cynisme jusqu'où il pousse ainsi la franchise.

Or, écoutez-moi et tâchez de démolir ceci :

L'homme qui subit un sort et un travail que la FAIM seule le contraint de subir, auquel, seule, la PRESSION DU BESOIN le rive, celui-là est-il LIBRE ?

Que parlez-vous donc de LIBERTÉ, charlatans, qui repoussez du pied les hommes sérieux, vos égaux en intelligence, vos supérieurs en dévouement et en science, qui vous parlent de résoudre, pour le peuple et sa liberté, le problème du Travail Attrayant ? Et que dis-je, n'avez-vous pas poussé contre des adversaires, que vous n'avez pas même la bonne foi d'étudier un peu ou d'étudier assez pour les comprendre, jusqu'à venir dénoncer à la Tribune nationale la pensée d'affranchir le peuple, de l'esclavage du Travail Répugnant, comme une pensée immorale et anti-sociale ! Ah! il est bien vrai, vous n'avez pas d'autre air à jouer, pour le peuple, que celui de votre rival, de ce M. Guizot, qui disait aussi, du haut de la Tribune, de son ton hautain, impitoyable, de doctrinaire calviniste, le TRAVAIL EST UN FREIN ! Et cet *air* vous n'êtes même pas, malgré vos prétentions, capables de le jouer mieux. Arrière donc ! arrière ! et ne parlez plus de la Révolution française. Vous n'êtes pas de son école et vous n'avez rien de ses traditions ; car son école est démocratique et ses traditions sont chrétiennes. Vous êtes imprégnés jusqu'à la moëlle des os d'aristocratisme et d'ignorance sociale ; et quand votre bouche fait l'éloge de cette Révolution, glorieuse malgré ses crimes, elle la blasphème... Arrière ! le Peuple, le Peuple qui souffre ne veut pas de vous, et il a raison ; car vous n'êtes pas ses hommes.

§ f. LE TRAVAIL ATTRAYANT OU L'ESCLAVAGE DES MASSES.

Essayez donc de démolir ceci, pour voir ? Et tâchez de suivre :

Le Travail est la nécessité sociale, la condition de l'existence et du progrès de l'humanité.

Tant que la plus grande masse des travaux nécessaires, continue à s'exécuter sous des conditions fatales d'abrutissement, de salaire exigu, de grossièreté, d'insalubrité, en un mot de RÉPUGNANCE, il faudra, pour que la nécessité s'accomplisse, ou le fouet du contre-maître sur des esclaves, ou le fouet de la faim sur des besoigneux et des prolétaires.

Or, si vous n'avez plus d'esclaves *esclaves*, d'esclaves personnels et *au fouet*, il vous faut des esclaves collectifs et à *la faim* ! — Vous en convenez vous-mêmes.

Et quand vous dites au prolétaire, à l'artisan, au laboureur,

à l'industriel, au commerçant gêné, au fermier harrassé, au propriétaire obéré, que nous vivons dans un ordre social où chacun d'eux peut parvenir à la fortune par l'économie, la sobriété et le travail, vous gasconnez.

Vous gasconnez, d'abord, parce que cela n'est pas vrai; parce qu'il y a des millions et des millions d'hommes qui travaillent comme des forçats dans les plus durs labeurs et qui ne s'enrichissent pas, puisque les spéculateurs, les intermédiaires, les parasites d'une part, et ceux qui sont nantis des capitaux et instruments de travail, ceux qui gagnent sur le travail des travailleurs, chefs d'industrie, maîtres, contremaîtres, marchandeurs, confectionneurs, d'autre part, ont seuls chance de s'enrichir, et encore se ruinent souvent.

Et vous gasconnez, ensuite, parce qu'il est faux, archi-faux que votre société industrielle soit compatible avec l'enrichissement des travailleurs. Et, en effet, s'il était possible que tous les travailleurs devinssent riches, qui exécuterait, le cas échéant, vos travaux grossiers, abrutissants, malsains, répugnants? Répondez à cela, ô grands maîtres.

La pression de la FAIM, l'aiguillon fatal, incessant du BESOIN peuvent seuls déterminer, *forcer* l'exécution de la plus grande partie de vos travaux dans votre régime d'industrie répugnante. Vous le dites, et vous ne le diriez pas que cela ne changerait rien à l'affaire. Qui donc les exécuterait, ces travaux, si tous devenaient, par l'exercice des vertus que vous imposez au peuple et que vous ne pratiquez pas, aisés ou riches? Répondez donc, sophistes endurcis, doctrinaires immoraux, qui voulez nous faire passer, nous autres partisans du Travail Attrayant, pour des apôtres d'immoralité sociale, des ennemis de Dieu et des hommes? Essayez donc au moins de répondre, puisque vous accusez, puisque vous jugez, puisque vous condamnez.

Le Travail Attrayant, une IMMORALITÉ! Il est IMMORAL de chercher à rendre attrayant le Travail!! On a entendu cette abominable absurdité, cette inimaginable sottise à la tribune de la République démocratique française! C'est fabuleux.

Vous reconnaissez donc que la CONTRAINTE est la loi suprême de votre ordre social; que vos travailleurs sont contraints, forcés, tyrannisés par la misère, et que c'est une nécessité fatale de votre société qu'il en soit ainsi. Ils ne sont donc pas libres, ils ne peuvent pas être libres vos travailleurs, puisque, s'ils devenaient libres en devenant riches, ils ne travailleraient plus, et que, cependant, IL FAUT que des masses travaillent, et que la loi famélique du besoin seule peut les faire travailler. Tirez-vous de là.

Il faut à votre régime industriel, de toute nécessité, des masses de *non-libres*, comme il en fallait, sous une autre forme d'es-

clavage, à la société antique, qui, du moins, assurait la vie de ses esclaves.

Vous avez donc des *classes* affranchies, libres, qui ne travaillent pas où qui ne travaillent qu'à ce qui est attrayant pour elles (car il y a déjà aujourd'hui des fonctions, des places, des occupations suffisamment attrayantes pour être recherchées par des libres.)

Et vous avez, NÉCESSAIREMENT, de par l'absence d'un régime d'industrie attrayante, des *classes* serves, fatalement serves, serves de nécessité, contraintes en masse aux travaux répugnants !

Les libres, c'est la petite, très petite Oligarchie des riches ;

Les non-libres, ce sont les innombrables légions des demi-aisés, des malaisés, des besogneux et des pauvres.

Et IL VOUS LES FAUT, ces pauvres, ces masses de pauvres, ces légions de besogneux ! Et vous le savez si bien, que vous dites : *Il nous faut des pauvres* ; car, s'il n'y avait pas de pauvres ni de besoigneux, qui décrotterait nos bottes ? qui s'enterrerait dans nos manufactures ? qui consentirait à exécuter la plus grande partie des travaux nécessaires à notre existence, à notre société ? Et vous trouvez cet argument vainqueur !

Commencez-vous à comprendre que vous n'avez encore rien compris au problème de la LIBERTÉ ?

Commencez-vous à comprendre qu'il ne suffit pas à un peuple d'avoir conquis la liberté d'écrire un journal en payant un cautionnement, d'aller au club quand on n'est pas femme, et de professer sa religion, pour être au bout des conquêtes de la Liberté ?

Commencez-vous à comprendre qu'après la conquête des libertés *politiques*, commence *forcément*, *fatalement*, celle des libertés *sociales*, qui sont bien une autre affaire ? Et comprenez-vous que cette dernière conquête est la tâche du Socialisme ? et que cela prouve qu'aujourd'hui l'avènement du Socialisme est marqué au cadran de l'histoire ?

Et vous, qui croyiez que tout était fait ! que vous n'aviez plus qu à dominer, à gouverner, à jouir, et que le peuple se tiendrait pour content et satisfait !

Assvhérus ! Assvhérus ! mon pauvre Juif Errant, tu avais cru sonnée l'heure du repos, et voilà qu'il faut te remettre en route de plus belle... Marche, marche ! *Avance et marche donc* ! comme dit la complainte.

Tant que le *Travail Attrayant* ne sera pas une réalité, tant que la rédemption *sociale* du peuple, de la masse des industrieux, ne sera pas accomplie, ô mes doux maîtres, il faudra marcher ou subir les implacables coups du grand fouet populaire, du fouet des révolutions. C'est votre sort. C'est votre *Travail Répugnant*, à vous, ô classes qui digérez, qui dirigez et qui gouver-

nez. Chacun sa part. Travaillez au progrès, ou gare le grand fouet !

Pas de liberté sociale, pas d'égalité sociale; des classes, toujours des classes; toujours des dominateurs et des dominés, des forts et des faibles, des exploiteurs et des exploités, des oisifs libres et des travailleurs contraints, des parias faméliques portant seuls le poids des durs labeurs : et toujours aussi l'invincible besoin de l'affranchissement, l'invincible aspiration des masses à la liberté, à la dignité, à l'égalité ! toujours, toujours, par conséquent, des chances d'explosions terribles et rien de stable, rien, entendez-vous, rien, tant que vous n'aurez pas résolu, ô docteurs, la grande énigme sociale du *Travail Attrayant.*—Permettez-moi une petite digression.

§ 9. VIEILLE HISTOIRE D'UNE BÊTE QUI VIT TOUJOURS.

Vous êtes érudits, par conséquent, vous connaissez l'histoire de ce Sphinx de Thèbes qui proposait une énigme aux rois, aux princes, aux puissants, qui les dévorait chacun, les uns après les autres, quand ils ne devinaient pas l'énigme, et jetait les débris de leurs ossements dans la mer.

Cette histoire est un mythe.

Ce mythe est celui du progrès.

Le Sphinx, c'est le Peuple;

L'Enigme terrible, c'est le Problème du temps;

Le Problème du temps, c'est l'affranchissement posé à chaque époque palyngénésique, par les besoins nouveaux du Peuple, par les besoins et les droits dont l'idée et le sentiment s'éveillent dans sa conscience;

Aujourd'hui, le Problème du temps posé par le Sphinx populaire, c'est le Problème social, le problème du Socialisme.

Les rois qui seront dévorés et dont les restes seront jetés dans la mer, ce sera vous, Influences et Puissances du jour, si vous ne résolvez pas le Problème. Voyez dans la mer les os de vos prédécesseurs. Le Sphinx a beaucoup mangé depuis soixante ans, et il est toujours d'une maigreur affreuse, ce qui fait qu'il a toujours une faim dévorante...

Et l'OEdipe vainqueur du Sphinx, ce serait vous si vous saviez résoudre le Problème, ou ceux qui le résoudront à défaut de vous.

Vous voyez bien qu'il ne s'agit plus seulement de dire aujourd'hui : *Droit au Travail* et *Organisation du Travail.* C'est déjà vieux quoique vous n'en ayez point voulu dans la Constitution. Il s'agit aujourd'hui de mieux que cela, il s'a-

git de l'*Organisation du Travail* LIBRE ET ATTRAYANT !

Et ici permettez-moi de vous faire observer que vous êtes bien sots. Vous êtes si aveugles, si incapables, si sots, qu'il y a un moyen de retourner le Sphinx contre lui-même, de le forcer lui-même à deviner son Enigme. Ce moyen nous vous l'avons donné mille fois, et vous n'avez pu encore le comprendre et vous en servir, ô politiques consommés que vous êtes ! Vous pouvez forcer le Sphinx à se couper les dents et s'arracher les griffes, et vous lui laissez ses dents et ses griffes ! Décidément vous n'êtes pas forts.

Ce moyen, pour que vous n'en puissiez plus prétexter ignorance, je le proclamerai à la Tribune nationale. Si on n'en veut pas, et si le Socialisme continue à être méchant, il sera bien prouvé alors que l'on n'aura pas voulu abriter la société contre les dangers du Socialisme, ôter au Socialisme son venin et essayer de sa graisse. Revenons à Fourier, et bien des excuses pour la digression mythique.

§ h. LE TRAVAIL ATTRAYANT, OU LA RÉVOLUTION EN PERMANENCE.

La société actuelle, morcelée, incohérente, anarchique, est encore très pauvre.

Prendre aux riches pour donner aux pauvres ne résoudrait rien. Il n'y a qu'un très petit nombre de riches à côté de légions inombrables de malaisés et de pauvres. Nous l'avons prouvé cent mille fois; nous le prouvons plus positivemement que jamais dans un bon travail statistique de Perreymond, que la *Phalange* publie en ce moment, et que vous allez avoir en brochure, pour votre édification, sous le titre de *Bilan de la France*. La fortune des riches pour combler le gouffre de la pauvreté générale, cela ferait l'effet d'une goutte d'eau dans un incendie, d'une fraise dans la gueule d'un loup. Il faut, pour se tirer d'affaire, savoir quadrupler au moins la richesse publique.

Multiplier considérablement la richesse ; répartir équitablement l'accroissement de la richesse sur toutes les têtes, sans rien prendre à personne, et au contraire en améliorant même la position des riches, afin que que chacun, sans exception, ait à gagner à la réforme du vieux monde : tel est le Problème.

Et ce n'est même là que le matériel de la besogne. Pour que le Problème social soit résolu et bien résolu, il ne suffit pas de donner au peuple l'aisance, de lui *garantir un minimum* satisfaisant en logement, vêtement et nourriture, *nutritum*, *vestitum*, *tectum*. Un accroissement considérable de la richesse générale permettrait bien l'avance du *minimum*, sans laquelle il n'y a pas

pour le citoyen, souverain politiquement, mais besogneux, famélique et socialement esclave, de liberté réelle. Mais, si la garantie sociale du *minimum* donne au peuple la liberté sociale, l'avance du *minimum*, dans le régime de l'industrie répugnante, fait déserter le travail répugnant, et nous voici de rechef tombés dans la misère...

Donc il en faut toujours revenir au Travail Attrayant; car le Travail Attrayant est le seul Travail des Libres. Voici la formule :

Pas de MINIMUM *sans un* ÉNORME ACCROISSEMENT *de la richesse publique;*

Pas de LIBERTÉ *sans la garantie du* MINIMUM;

Pas de garantie possible du MINIMUM *sans le* TRAVAIL ATTRAYANT.

Pas de liberté donc, pas d'affranchissement social des malaisés et des pauvres, pas de dignité, d'égalité, de bonheur collectif; et toujours le mécontentement, la gêne, l'agitation, les ferments de révolution; et toujours les révolutions, tant que vous n'aurez pas su substituer librement, *pour l'agriculture, pour l'industrie, pour tous les travaux pénibles, à votre forme industrielle de morcellement, d'antagonisme perpétuel, de concurrence anarchique et meurtrière, de commerce mensonger et parasite, une organisation capable de produire* beaucoup de richesses, *la sécurité pour tous, l'aisance, l'éducation, la dignité pour tous et le* TRAVAIL ATTRAYANT.

Et cela, Fourier vous le disait déjà en 1808, sous le sceptre de l'Empereur Napoléon. Il disait les choses cruement; écoutez comme il parle :

« ..... Cette tendance universelle des salariés ramène tous les » calculs de la politique à un seul problème : *Trouver un nou-* » *vel ordre social qui assure aux moindres des industrieux* » *assez de bien-être pour qu'ils préfèrent constamment et pas-* » *sionnément leurs travaux à l'état d'inertie et de brigandage* » *auquel ils aspirent aujourd'hui.* » Il ajoutait : « Tant que » vous n'aurez pas résolu ce problème, la nature vous livrera » des assauts perpétuels. Vous n'élevez des empires que pour » servir de jouets à cette nature qui se plaît à les abîmer dans » les révolutions. Vous n'êtes qu'un fardeau pour elle, qu'une » proie dévouée à ses vengeances. Vos prodiges scientifiques n'a- » boutissent toujours qu'à l'indigence et aux bouleversements. « Vos héros, vos législateurs ne bâtiront que sur le sable ». Et, s'adressant directement à l'Empereur, il lui tenait ce fier langage : » Toute la prévoyance d'un FRÉDÉRIC ne peut empêcher que de » faibles successeurs ne laissent ravir son épée sur son tombeau. » La Civilisation n'enfante les héros présents que pour humi- » lier les héros passés; elle déprime l'un par l'autre ceux à qui » elle dut tout son éclat. Quel sujet d'inquiétude pour les grands

» hommes qui auront à leur tour de faibles successeurs ! Ne » doivent-ils pas souffrir des *révolutions à venir* plus qu'ils ne » jouissent des triomphes présents ? Ne doivent-ils pas abhorrer » cette perfide Civilisation » (forme sociale actuelle, comprenez bien) « qui n'attend que leur trépas *pour ébranler et renverser* » *leur ouvrage ?* Oui, l'Ordre civilisé est de plus en plus chan- » celant. Le volcan ouvert en 1789 par la philosophie *n'est qu'à* » *sa première éruption* ; d'autres succéderont dès qu'un règne » faible favorisera les agitateurs. La guerre du pauvre contre le » riche » (spoliation de la noblesse et du clergé) » a si bien réussi » que les intrigants de tout pays n'aspirent qu'à la renouveler. En » vain cherche-t-on à la prévenir, la nature se joue de nos lumiè- » res et de notre prévoyance. *Elle saura faire naître les révolu-* » *tions des mesures que nous prenons pour assurer le calme* ; » et si la Civilisation se prolonge seulement un demi-siècle, » combien d'enfants mendieront à la porte des hôtels habités » par leurs pères ! Je n'oserais présenter cette affreuse perspec- » tive si je n'apportais le calcul qui va guider la politique dans » le dédale des passions et délivrer le monde, de la Civilisation, » plus révolutionnaire et plus odieuse que jamais.

» Nations civilisées ! tandis que les barbares, privés de vos » lumières, savent maintenir pendant plusieurs mille ans leurs » sociétés et leurs institutions, pourquoi les vôtres sont-elles » anéanties si promptement, et souvent dans le même siècle qui » les a vu naître ? Toujours on vous entendit déplorer la fragi- » lité de vos œuvres et la cruauté de la nature qui fait écrouler » si rapidement vos merveilles. Cesssez d'attribuer au temps » et au hazard ces bouleversements ; ils sont l'effet de la ven- » geance divine contre vos criminelles sociétés, *qui n'assurent* » *point à l'indigent des moyens de travail et de subsistance.* » C'est pour vous amener à l'aveu de votre ignorance, que la na- » ture promène le glaive sur vos empires et se plait sur leurs dé- » combres. » (Voyez la suite, *Th. des Quatre Mouv.*, p. 389, 1re édition, 1808.)

Comment trouvez-vous le style, hein ? Et pensez-vous qu'il ne fût qu'un bonhomme absurde, qu'un cerveau fêlé, un ridicule utopiste, celui qui parlait dans ce goût-là à l'Empereur Napoléon et lui prédisait ainsi les choses en 1808 ? Le style, c'est l'homme, voyez-vous. Mettez-en donc un peu du vôtre à côté de celui-là, que l'on compare..

Quoiqu'il en soit, vous connaissez maintenant le problème : Tirez-vous-en.

§ I. RÉCEPTION PEU AIMABLE DE L'ASSEMBLÉE A UNE PREMIÈRE VISITE RENDUE.

J'ai proposé, pour ma part, à l'*Assemblée nationale*, l'examen *sérieux* des moyens d'en sortir.

En réponse à une sommation de l'honorable citoyen Thiers, adressée à tous les Socialistes présents à l'Assemblée, d'avoir à déguerpir du domaine des généralités (c'est-à-dire du genre des discours de tribune), de produire des moyens positifs, des procédés pratiques, capables de résoudre les problèmes de la question industrielle, de la misère générale, de la guerre du capital et du travail et des classes, le probléme de la réforme sociale enfin, j'ai accepté pour mon compte la mise en demeure.

J'ai annoncé très simplement, mais très sérieusement à la tribune, « Que je croyais, en mon âme et conscience, dans toute la » sincérité de mon esprit, dans toute la maturité de ma raison, » le déclarant devant l'Assemblée, devant le pays et devant » l'humanité ; que je croyais connaître les moyens de résoudre » le problème social,» J'ai dit que je croyais possible, « sans porter atteinte aux trois principes sur lesquels, d'après M. Thiers, » repose toute société humaine, la *propriété*, la *liberté* et la *concurrence émulative* ; mais, au contraire, en les développant beaucoup plus et beaucoup mieux qu'ils ne le sont aujourd'hui, et » en y ajoutant le principe de l'Association (volontaire) repoussé » par M. Thiers; que je croyais possible d'entrer dans les voies » d'une organisation sociale qui remédierait à toutes les misères, qui satisferait à tous les droits nouveaux, sans blesser aucun des droits anciens, qui respecterait tous les droits acquis » et améliorerait la condition de ceux-là mêmes qui jouissent aujourd'hui, en améliorant dans une proportion beaucoup » plus considérable le sort de ceux qui portent tout le poids du » travail et qui souffrent. »

J'ai ajouté :

« Que la transition à cet Ordre nouveau peut se faire sans » apporter le moindre trouble dans la société ; qu'elle est si » peu attentatoire aux lois qui nous régissent, que je ne demande, pour prouver la possibilité de cette transition et » mettre la première main à l'œuvre, pas le moindre changement dans les lois civiles, dans les lois industrielles et dans » les lois religieuses qui régissent aujourd'hui la société. » (*Moniteur* du 14 septembre.)

Et, pour prouver que je parlais sérieusement et que je n'étais pas un sot, prêt à donner tête baissée dans un piège, j'ai proposé les conditions d'un débat loyal, d'un examen sérieux. Je n'ai pas topé dans une joûte de tribune où l'on ne vous écoute pas ; où l'on vous interrompt systématiquement ; où deux cents amateurs au moins sur sept à huit cents, tous plus spirituels et plus charmants les uns que les autres, vous criblent de questions, ne vous laissent pas finir une phrase sans pousser des exclamations inimaginables à qui n'a pas vu cette singulière arène de législation, couvrent votre voix sous le roulement des couteaux de bois,

écrivent leur correspondance, causent, rient, jasent, font des cocotes en papier, ne vous suivent pas du tont et vous jugent après. Pas si bête!

Allez donc exposer, dans un discours de tribune, les voies et moyens pratiques d'une réforme complète de l'agriculture, des manufactures, du commerce, des finances, de l'éducation, etc, etc.? essayez d'y dérouler, en deux heures, dix mille fois plus d'idées neuves qu'on ne compte y en discuter en deux ans, la Constitution comprise? d'y décrire toute une organisation sociale, que je n'ai jamais pu, moi qui la connais un peu, réduire à moins de 8 ou 10 heures de développement, parlant vite, sans phrases et sans tartines? essayez donc cela à la tribune de l'Assemblée nationale de France, telle qu'elle se tient et se comporte en 1848, devant des gens aussi favorablement prévenus, aussi aimables pour les socialistes en général et d'une patience si angélique toutes les fois qu'on ne flatte pas leurs idées, qu'on ne se constitue pas l'écho de leurs propres opinions, en faisant dûment ronfler, mousser et valoir icelles. Essayez cela, vous m'en direz des nouvelles. Et je me serais fourré dans ce guêpier! Adressez-vous à d'autres... Je sais un peu trop bien ma *pratique* des hommes et des choses, moi, utopiste et théoricien rêveur, comme vous dites, pour me prendre à ces filets. Proposez la chose aux allouettes qui vont se faire fusiller pour le plaisir de planer trois minutes devant le miroir. Je ne suis pas précisément une allouette : et je connais le panneau et ceux qui tiennent les ficelles...

Donc, j'ai proposé *quatre séances libres*, quatre séances du soir, avec *publicité, débat et concurrence*, comme le demandait le citoyen Larochejacquelein, dans le local de l'ancienne chambre. C'était sensé, c'était raisonnable. Je prouvais par là : 1° que je n'étais pas aussi sot qu'on l'aurait voulu; 2° que je demandais un examen sérieux, une bataille et non une vaine passe d'armes; 3° enfin je mettais catégoriquement en demeure ceux mêmes qui avaient voulu m'y mettre; et j'ai constaté, quand j'ai vu refuser, que l'on restait en demeure, en prenant acte que j'entendais y rester moi-même.....

Qui a reculé? Est-ce moi? A ceux qui seraient tentés de dire oni, je ne répondrai qu'un mot : Nous verrons cela un peu plus tard. Il y a vingt ans et plus que je travaille et que j'attends. Je saurai bien attendre encore, s'il le faut, vingt jours.....

Donc j'ai demandé à ceux qui prétendaient vouloir vider à fond le sac du Socialisme, offrant de retourner le mien, quatre séances en dehors des séances ordinaires. Voilà qui était bien énorme! On a beaucoup ri à l'Assemblée. La presse toute entière en a fait des gorges chaudes. Si l'on eût été sage, on m'en eût donné huit, de séances, et l'on m'eût sommé de tenir parole. Ce n'est pas une chose déjà si commune de rencontrer dans

une Assemblée de législateurs civilisés un homme dont, après tout, vingt années de travaux sur la plupart des questions contemporaines prouvent qu'il a l'esprit aussi sain qu'un autre, et qu'il n'est pas plus bête que la moyenne de ses collègues, offrant le remède à toutes les plaies du corps social dont ils sont les médecins officiels, et qu'ils sont contraint d'avouer tenir pour inguérissables.

Quand les médecins de la Faculté confessent eux-mêmes leur ignorance et leur impuissance, ils n'ont pas bonne grâce à réfuter l'avis des empiriques. Et reste à savoir où sont les empiriques.

Je m'attendais, je l'avoue bonnement, à voir l'honorable citoyen Thiers appuyer ma demande. Il n'y avait pas même à enfreindre le Réglement, comme on l'a dit. On pouvait se dispenser de voter sur ma proposition. On n'avait qu'à me répondre : « Nous suivrons vos séances, entendez vous avec la Questure et prenez jour. » On s'est abrité derrière le Réglement ; on a voulu me faire parler *illico*, entre deux parenthèses ouvertes dans une discussion ardente sur le *droit au travail*, et qu'on aurait fermées à coups de couteau de bois quand on aurait voulu. Merci. Les dix minutes que j'ai tenu à la tribune contre la tempête des holà ! là, là! quoi donc? parlez! vos moyens! prenez en six ! etc., m'ont valu deux jours d'extinction de voix absolue et une inflammation de poitrine qui dure encore. Mais puisqu'on veut de la tribune, c'est bien. Me voici autorisé à y monter : j'y monterai en temps utile.

On trouvera des moyens de s'arranger avec le Règlement. Et puis, heureusement, il y a à l'Assemblée, malgré tout et quoi qu'on en dise, une grande majorité d'hommes sincères et d'intentions droites et excellentes, qui ne seront pas fâchés d'aller un peu au fond du Socialisme, et qui ne sont même pas trop mal disposés pour le Socialisme pacifique et organisateur. Ceux-là finiront bien par faire taire les autres.

C'était cependant une assez belle occasion, pour les adversaires systématiques du Socialisme, d'en confondre l'élément le plus ancien et le plus robuste. Couler le système phalanstérien, dans l'occurrence cela avait son prix. Mais je me suis engagé à rouvrir régulièrement la porte à cette exécution. J'invite donc les fossoyeurs à préparer un trou pour enterrer la bête, — et à en vendre d'ores et déjà la peau s'ils trouvent acquéreur.

En attendant je maintiens ceci :

Pas de tranquillité, de sécurité, de paix, ni d'ordre stable, en France et en Europe, tant que les travailleurs et tous les industrieux n'auront pas conquis le bien-être matériel et la dignité morale ;

Pas de bien-être général sans un énorme accroissement de richesse nationale ;

Pas de bien-être, ni de liberté, ni de dignité, sans la garantie, à tous, d'un *minimum* raisonnable ;

Pas de *garantie de* MINIMUM sans le TRAVAIL ATTRAYANT.

§ j. CE QU'OFFRE AU MONDE LE SOCIALISME PHALANSTÉRIEN.

Pour résumer sur les caractères généraux du Socialisme phalanstérien, je dis que Fourier a fait une Découverte, constitué une Science naturelle et positive : la Découverte et la Science de la forme sociale normale, convenante avec la nature humaine et destinée préétablie de l'humanité. Il n'a pas fait une création cérébrale, imaginé un système arbitraire.

Cette Science reconnaît pour objet l'*Association ;* pour procédé d'organisation la *Série* ; pour force motrice l'*Attraction.*

L'idée de l'*Association* est l'idée même de la sociabilité la plus perfectionnée ; elle exprime le concours convergent de forces individuelles, libres et volontairement unies pour la création des moyens du bien-être et du perfectionnement commun, pour la production des avantages sociaux, et la répartition de ces avantages à chaque force proportionnellement à son droit, c'est-à-dire à son concours dans leur création. — C'est l'idée philosophique de la Variété dans l'Unité, c'est la conjonction indivisible des trois Principes, *Ordre*, *Liberté* et *Justice*, lesquels sont eux-mêmes les conditions *sine quibus non* de la FRATERNITÉ. — Rien d'arbitraire dans cette donnée. Elle est en dehors de la volonté et du caprice de Fourier.

La *Série,* c'est le procédé de classification des œuvres de Dieu, des choses et des êtres, et de toutes les sciences qui les étudient ; la formation, par affinités, des familles, des genres, des espèces, des variétés, c'est-à-dire des *séries* et des *groupes* naturels. — Rien d'arbitraire dans ce moyen. Le procédé Sériaire est en dehors du caprice et de la volonté de Fourier.

L'*Attraction*, c'est l'attrait, la spontanéité, la liberté. — Rien d'arbitraire dans cette force. C'est la nature même des êtres. Elle est en dehors du caprice et de la volonté de Fourier.

J'observe ici :

Qu'Owen et les Communistes qui l'ont copié ont cru avoir résolu le problème social, dès qu'à l'idée du morcellement actuel ils ont pu opposer, dans leur esprit, la notion générale de l'action unitaire, de la coopération, de la communauté qui bloque les individus et fait masse en escamotant tous les problèmes de l'individualité, toutes les difficultés de la conciliation entre la *personnalité* et la *collectivité ;*

Que l'esprit de Fourier, au contraire, ne s'est pas même arrêté un instant à cette idée grossière et aux solutions puériles qu'on essaie

d'en donner par les HYPOTHÈSES ou d'une *égalité* impossible et contre nature; ou d'un *dévouement* permanent, supposé chez tous et qui est précisément la question même; ou d'une *répartition proportionnelle aux besoins* qui ne tient pas contre cette interrogation : « qui déterminera la limite de mes besoins ? » ou bien qui y répond par le plus intolérable despotisme, par l'autorité suprême-ici du prêtre saint-simonien, là, du gouvernement communiste, intervenant l'un et l'autre dans la sphère intime de ma personnalité et s'y établissant en mon lieu et place ;

Que, saisi déjà de l'idée claire de l'Association libre et volontaire, qui réserve complètement la personnalité, l'individualité, la propriété; qui accepte les inégalités naturelles et sociales telles qu'elles sont, tous les faits, toutes les positions, tous les intérêts tels que la société actuelle les donne, et qui part de la réalité sans supposer nul sacrifice, en créant pour tous au contraire des avantages nouveaux : Qu'ayant même déterminé déjà la localisation de cette grande idée dans sa première application naturelle, la Commune, alvéole de toute société, Fourier, pour autant, ne se croyait nullement nanti de la solution du Problème; mais que, loin de là, son esprit éminemment pratique et positif en sentait si bien les énormes difficultés, que, de prime abord, il le croyait insoluble;

Qu'enfin, il ne se reconnut en possession d'une solution sérieuse, rationnelle, pratique, qu'après avoir découvert le *Système de l'*ORGANISATION NATURELLE *de la masse associée*, et tous les emplois *libres*, tous les équilibres des facultés, des goûts, des passions, des caractères et des tempéraments les plus opposés, du plus fougueux et du plus violent au plus doux et au plus tranquille, du plus raisonnable au plus maniaque, du plus variable au plus monotone, du plus avare au plus dissipateur , du plus conciliant au plus disputeur, etc., etc. : et tous ces emplois, tous ces équilibres résultant, non de la loi, non de l'autorité, non du règlement, non du dévouement supposé, mais découlant naturellement du libre jeu des spontanéités et du fait de l'ORGANISATION MEME.

Voici donc les formules principales du Socialisme phalanstérien :

Association volontaire du Capital, du Travail et du Talent, y compris la liberté de se retirer de l'Association, à chaque instant avec tout son avoir;

Libre accès de tous à toutes les fonctions, c'est-à-dire réalisation absolue du *droit au travail;*

Réhabilitation infaillible de tous les travaux utiles, et glorification en fait, comme en principe, des travaux les plus avilis aujourd'hui;

Désencombrement des grandes villes; retour volontaire à l'agriculture, des masses prolétaires qui les obstruent;

Emploi utile et libre de tous les caractères;

Direction spontanée de chacun dans la voie de ses véritables aptitudes;

Classement de chacun dans toutes les hiérarchies, à sa place et à sa hauteur, sans intervention d'aucune autorité, Gouvernement, Etat, prêtre saint-simonien ou tout autre Pouvoir arbitraire, mais par la loi de la gravitation spécifique et spontanée de chaque individualité dans chaque hiérarchie; (c'est-à-dire par une loi sociale aussi naturelle que la loi physique en vertu de laquelle les vapeurs s'élèvent, les nuages se soutiennent à leur hauteur propre, la neige ou la pluie tombent; en vertu de laquelle vous auriez beau agiter et remuer un mélange d'eau, d'huile, de mercure et de différents solides de poids spécifiques divers, vous n'en verriez pas moins, dès que vous ne contrariez plus les *attractions* de ces corps, le mercure se porter de lui-même au fond, l'eau au milieu, l'huile au-dessus, et, chacun des solides prenant la place légitime que lui assignent sa nature et sa pesanteur, le liége surnager, le platine se précipiter, et les autres gagner les zones intermédiaires.

Détermination rigoureuse des droits de chacun (par la même loi naturelle), estimés en raison de son concours en Capital, en Travail et en Talent à la Production collective;

Répartition à chacun, sans mécontentement et sans discussion possible, des bénéfices communs de cette Production, au *prorata* de ces droits individuels et de ces concours mathématiquement déterminés;

Rivalités émulatives ardentes, en toutes fonctions, et en même temps, *accord libre, fraternel et harmonique* de la masse associée, avec tous ses membres et avec elle-même;

Accroissement indéfini de la richesse générale, et retour volontaire de tous les improductifs, oisifs, parasites, scissionnaires et autres, aux travaux producteurs;

Développement sans limite des arts, des sciences, de l'industrie et de tous les moyens du perfectionnement de l'humanité;

Accession progressive de tous à la Propriété;

Disparution complète de la misère et de son vieux et fatal cortège de vices et de crimes;

Fusion des classes, anéantissement des hostilités séculaires qui les animent encore;

Éducation attrayante produisant l'éclosion naturelle de toutes les vocations et aptitudes spécifiques de chaque enfant, développant pleinement toutes ses facultés physiques, morales et intellectuelles;

Développement rapide de la force, de la santé et de l'intelligence, destruction graduelle des germes de maladie dans les populations;

Enterrement définitif des Révolutions, des guerres civiles et des guerres étrangères; régularisation générale des rapports industriels, scientifiques et commerciaux des peuples; ouvertures de toutes les barrières; abolition sans inconvénients de toutes les entraves qui s'opposent aux échanges, et de tous les genres d'esclavages des hommes et des choses

Tous ces biens, et mille autres que je ne spécifie pas, s'introduisant et s'incarnant promptement dans la société, librement, volontairement, sans trouble, par la création d'une SEULE COMMUNE sagement et intelligemment organisée, et par l'IMITATION SPONTANÉE de cette Commune modèle, dont les riches et les aristocrates eux-mêmes voudront prendre l'initiative en tout pays, pourquoi? — Eh bon dieu! parce que le nouveau régime accroîtra le revenu de leur Capital au lieu de le détruire comme d'autres le demandent, et donnera, aux riches et aux aristocrates, aussi bien qu'à leurs frères les prolétaires, un bonheur qu'ils sont, les uns et les autres, loin de goûter, de connaître et même de soupçonner aujourd'hui.

Je maintiens, dans la pleine possession de mon bon sens dont je n'ai encore été convaincu par personne de manquer; sans vanité, parce que je n'ai rien inventé, et que je ne sais que ce que chacun, en travaillant comme je l'ai fait ou en m'écoutant, peut savoir : Je maintiens que tels sont les caractères du Socialisme phalanstérien, que tous ces résultats sont possibles et même faciles à obtenir.

Ce n'est pas tout : J'offre de présenter à l'Assemblée Nationale les voies et moyens PRATIQUES de l'obtention de ces résultats; de lui soumettre des avant-projets sérieux d'exécution, accompagnés de plans et devis, et de répondre à toutes les objections qu'on voudra me faire, *après qu'on aura pris connaissance* de ce que je propose. Enfin, pour le cas où les projets présentés ne paraîtraient pas absolument extravagants quand on saura en quoi ils consistent,

et si l'on reconnaît qu'il n'y a nul danger à en essayer, mais qu'il est utile, au contraire, de faire l'expérience juge de la théorie, j'offre de prendre moi-même la responsabilité de l'ÉPREUVE, de l'EXÉCUTION, sous les yeux de l'Assemblée, du pays et du monde, sur une lieue carrée de terrain inhabité, prêtée par l'État, et dont j'indiquerai l'emplacement, au voisinage de Paris.

A l'adresse de ceux dont ma demande de *quatre séances* a excité la gaieté, j'ajoute : Si vous pensez que ce soit trop de quatre séances pour exposer, développer et discuter les voies et moyens pratiques des résultats que j'annonce, hé bien ! que M. Thiers, M. de Tocqueville, M. Cousin, M. Schmit (ouvrier), tous les plus forts enfin, essayent un peu, pour voir, avec le bagage de science financière, économique et politique dont ils disposent, de nous offrir la solution *positive* de la millième partie des problèmes dont il vient d'être fait mention ici...

Je leur concède, moi, cinquante séances, et je les écoute.

Et si l'un d'eux se charge de faire cela dans un discours de tribune, je l'écoute encore. Et s'il réussit je lui donne la lune.

En somme, le Socialisme phalanstérien de Fourier et de l'Ecole sociétaire, est un Socialisme *intégral*, *affirmatif*, *anti-révolutionnaire*, et tout ce qu'il y a de plus *volontaire* et *facultatif*.

Nota. Je m'étais promis de n'en pas dire plus long sur ce Socialisme-ci que sur les autres. Serment d'ivrogne. Ma plume qui n'avait pas mal à la gorge m'a emporté. C'est fait : tant pis.

LE COMMUNISME.

J'ai caractérisé déjà le Communisme *politique*, *subversif* et *despotique* de Babœuf, le Communisme *facultatif* d'Owen et de son disciple français et omnivore M. Cabet. Ce que j'ai dit dans le cours de cet écrit me dispensera de m'étendre beaucoup sur le Communisme en général, et sur ses variétés d'ailleurs très confuses.

§ k. CARACTÈRE COMMUN A TOUS LES COMMUNISMES.

Le Communisme est, avant tout, une idée *négative*. C'est une réaction exagérée et souvent violente, en faveur du Travail et de ses droits, provoquée par les saturnales de l'individualisme égoïste, par la domination immorale et grossière de la Féodalité financière, par l'inique et insupportable tyrannie du Capital.

Cette réaction est paisible et purement spéculative chez les uns, politique, violente et subversive chez les autres, avec une foule de nuances intermédiaires.

On se débarrasse de la Propriété et de ses droits ici par co-

lère contre ses abus, là par envie de ses avantages, plus loin parce que l'on croit que tant qu'il y aura des riches il y aura des aristocrates, que tant qu'il y aura des inégalités et des fortunes individuelles, la recherche et l'acquisition de la Propriété seront des causes permanentes de luttes, de domination, d'exploitation, de passions basses et de crimes. C'est une force qui embarrasse, qui gêne, qu'on ne sait pas comment utiliser et socialiser : on la supprime. On ne sait pas dénouer le nœud gordien : on le coupe.

Les Communistes, en général, s'occupent peu du problème de l'*organisation* de la Communauté, des questions de classement, de hiérarchie, de la distribution des travaux, des fonctions et des grades. Le réglement voté par la majorité, la loi ou le dévouement *supposé* feront face à tout.

Le Communisme, pour beaucoup, c'est tout simplement ceci : « Plus de supérieurs ni d'inférieurs ; plus de propriétaires ; plus » de riches ni de pauvres; partageons; ou bien : mettons en » commun ; que tous apportent tout à la masse. » — Je répète que souvent ce n'est pas même un système confus, mais une simple négation, une réaction pure.

C'est ce vague, cette absence de science, ce caractère négatif, accompagné, suivant les tempéraments, tantôt d'une haine violente, d'une envie sauvage, tantôt d'un sentiment d'égalité et de fraternité, démocratique et au fond chrétien, mais peu réfléchi, qui rendent cette doctrine très simple et son inocculation, sous les formes les plus insaisissables, très facile dans les masses.

Il y a pourtant des communistes très capables, très forts, qui établissent, sur des bases très sérieuses, de redoutables béliers battant en brèche le principe et le droit de Propriété. Et l'on ne préservera pas les murs de la citadelle sacrée en les couvrant de matelas bourrés des petits livres de M. Cousin et de ses discours à l'Académie des sciences morales, où il démolit très proprement la Propriété, — croyant la défendre, le cher homme, ce ne sont pas les bonnes intentions qui lui manquent, — en la fondant sur le fait de *première occupation*. On ne les garantira pas davantage avec les petits livres de M. Trolong, avec les discours de M. Thiers, et, je le crains bien, avec le fameux livre du même que le *Constitutionnel* va enfin nous livrer pour se faire pardonner la publication désastreuse, mais utile à la caisse, des romans socialistes d'Eugène Sue.

Qu'on le sache et qu'on s'en pénètre : Ce n'est pas par le Socialisme révolutionnaire de la rue que la Propriété est le plus sérieusement menacée. Elle a aujourd'hui un formidable courant de traditions, de logique, d'idées, d'arguments et de passions contre elle. Il n'y a, croyez-le bien, qu'un moyen de la sauver d'une grande guerre de l'idée d'abord, du fait en-

suite : C'est de savoir faire beaucoup de propriétaires, et de se hâter.

Certes, au commencement du dix-huitième siècle, l'Autel, le Trône et la Noblesse se croyaient bien au moins aussi solides que peut se croire la Propriété aujourd'hui. On sait ce que le flot des idées philosophiques en a laissé debout. Il n'y a pas de fait qui résiste à un courant d'idées lorsque ce courant devient fort.

§ 1. DES COMMUNISTES QUI S'ENRICHISSENT.

Il est des Communistes pas trop mal avisés qui, par une application anticipée de la formule *tout à tous* et de l'identité du *tien* et du *mien*, prennent purement et simplement à Fourier qui un morceau, qui un autre, qui tout ou presque tout, de sa critique économique, de ses plans de transition, voire même du système organique de la Phalange. De telle sorte que, repoussant seulement la Propriété individuelle et la répartition proportionnelle au Capital, au Travail et au Talent, par haine pour le premier des trois termes et par amour de l'égalité et de la confusion, ils se trouvent à peu de frais en possession de quelque chose. Ce n'est déjà pas si maladroit. Ils acquièrent de cette façon l'avantage de n'avoir pas à s'incliner devant un grand génie, de ne pas reconnaître une grande supériorité intellectuelle et de posséder une doctrine *anonyme*, — ce qui a son agrément, vu que quand on exprime une idée qui ne porte le nom de personne, fût-ce la plus grande banalité, on a l'air d'avoir des opinions *à soi*. Par principe cependant un communiste ne devrait pas tant tenir à ce genre de propriété ; mais il y a pas mal de ces ennemis de la personnalité qui ont une personnalité d'enfer. J'en connais, et des plus éloquents, qui prennent même ce petit travers pour une supériorité. Ne disputons pas des goûts.

Quoi qu'il en soit, je le répète, le tour est ingénieux, et ce n'est pas mal calculé de s'adresser à Fourier. Quand on n'a pas grand chose et qu'on veut prendre, on ne saurait mieux faire que d'aviser un riche. Essayez donc de dépouiller M. Duvergier de Hauranne ou M. Thiers? tentez, voire, de dévaliser l'Académie des sciences morales et politiques tout entière elle-même ?... vous me direz ce que vous aurez rapporté. Le coup fait, en pareille circonstance, ce pauvre Robert-Macaire s'écriait avec désespoir : « Je suis volé ! » Quant au larcin que nous signalons, Dieu nous préserve de nous en plaindre. On peut puiser à la source tant qu'on voudra sans l'appauvrir. Le grenier est ouvert, et peu nous importe qui y prend du grain, pourvu qu'on le sème. L'important est qu'il pousse et que la moisson mûrisse.

Enfin, et pourquoi ne le confesserais je pas : le Capital a tant fait des siennes ; il a, par ses brutales orgies, si violemment indisposé tant de gens d'esprit depuis Proudhon, même sans passer par M. Cabet, jusqu'à sir Robert Peel qui dénonçait, il y a deux ans, en plein parlement les CRIMES DE LA PROPRIÉTÉ, qu'il y a bien aussi quelques phalanstériens d'emportés par le courant de la réaction dont il est menacé de devenir victime.

Il en est de la Propriété aujourd'hui comme de la Religion au temps de Pascal : « Un peu de science en éloigne, beaucoup de science y ramène. » Il est certain qu'avec ses mauvais antécédents de conquête, d'usurpation, de spéculation et d'agiotage ; en présence de cette tradition universelle de la sagesse des nations qu'on nous répète à satiété au collège, dans les livres, dans la chaire sacrée et partout, et qui n'est pas sans fondement, à savoir : Que la vertu a toujours appauvri les hommes, et que la violence, la ruse, la cupidité et la fourberie ont plus fondé de fortunes que le désintéressement, la loyauté et l'honneur ; il est certain, dis-je, qu'il y a fort à faire aujourd'hui pour défendre la Propriété. Il faut creuser un peu plus avant que ne le font les citoyens Cousin, Troplong, Thiers et consors, pour lui trouver sa base légitime et ses appuis véritables. Voilà seulement vingt ans qu'on l'attaque un peu sérieusement, les Saints-Simoniens ayant commencé le feu vers 1828. Qu'est-ce que vingt ans pour la marche d'une idée? Peu de chose. Voyez pourtant ses ravages. Le Socialisme a bien dérangé nos affaires? L'esprit humain a pris des allures tellement emportées qu'il galoppe en ce moment à trois siècles en avant des idées si convenables du libéralisme de la Restauration. Ne pouvait-on en rester là? Pourquoi a-t-on inventé ce maudit Socialisme? Le général Foy et Benjamin-Constant seraient, avouons-le, pas mal dépaysés s'ils se réveillaient parmi nous. Et s'ils reconnaissaient la Révolution de 1830 pour leur fille, âgée de 18 ans au 24 février, ils trouveraient qu'on la leur a traîtreusement changée en nourrice ou tout au moins fort mal élevée. Elle est méconnaissable, la pauvre petite. Les tempéraments changent avec l'âge.

Je dis donc qu'aujourd'hui, par le vent d'idées qui souffle, il faut de fortes méditations pour reconnaître la légitimité absolue du principe de la Propriété, — à moins cependant qu'on ne médite pas du tout et qu'on se mette derrière son paravent, le bonnet de coton du *Constitutionnel* sur la tête. C'est un procédé : il a sa valeur ; car on ne peut douter qu'un moyen de ne pas se laisser emporter par les idées, c'est de n'en avoir point du tout. Beaucoup de gens qui parlent fort bien en usent. Ce procédé est moral et surtout sédatif. Je le conseille à ceux qui

honorent père et mère, en vue du bénéfice spécial attaché à ce commandement.

Quoi qu'il en soit, je confesse connaître des partisans du Phalanstère qui veulent bien du Capital comme transition, mais qui s'en passent très agréablement dans un certain avenir. La Propriété personnelle leur paraît une faiblesse de Fourier. Or, il n'est pas sans quelque douceur, quand on a salué d'ailleurs la supériorité transcendante d'un grand homme, de se trouver, à part soi, plus esprit fort que lui. C'est toujours flatteur.

Il est bien vrai que la théorie de l'Association, comprise dans son principe, est aussi éloignée de l'égalité simple ou de la confusion du Communisme que de l'Individualisme égoïste et anti-social des Économistes de la vieille Ecole ;

Que sa vérité, sa fecondité et sa gloire consistent, précisément, tout en les humanisant, les christianisant, les socialisant et les harmonisant, à développer l'individualité et la personnalité dans toute la plénitude de leurs énergies diverses et de leurs attributions propres; à consacrer la variété dans tous ses caractères, dans toutes ses distinctions légitimes et infinies, au lieu d'absorber et de noyer individualité, personnalité et variété dans l'océan d'une unité vague et confuse;

Que la Série, qui est le procédé naturel d'organisation de la liberté et de l'harmonie, n'étant que la *graduation des inégalités*, et l'égalité pratique ne pouvant se produire que par la *compensation*, l'*engrenage* et l'*équilibre des* INÉGALITÉS naturelles, artificielles et sociales, l'égalité, la liberté et l'harmonie seront d'autant plus parfaites et plus pleines qu'il y aura plus d'inégalités naturelles, artificielles et sociales ;

Qu'en conséquence, si la Propriété individuelle n'existait pas encore, il conviendrait de *l'inventer tout exprès pour le Phalanstère* dans l'intérêt formel de la liberté, de l'égalité compensative et pratique, en un mot, de l'harmonie. (Voyez Note E.)

Tout cela est bien vrai; mais que voulez-vous? Il y a des esprits tellement nés pour l'activité, l'invention et le perfectionnement qu'ils aimeraient mieux ajouter ou retrancher quelque chose du leur au meilleur chronomètre de Bréguet, quitte à le détraquer, que de s'en servir tout bonnement pour regarder l'heure.

Donc, voici l'opinion de nos phalanstériens sur ce point désorbités. Ils pensent que pendant quelques centaines d'années, plus ou moins, chacun aura effectivement sa fortune, sa rétribution proportionnelle et son compte particulier de crédit et de débit avec la société. Mais viendra un temps où toutes les richesses seront si abondantes que, sans cesser d'avoir de l'utilité, elles cesseront d'avoir du prix. Il ne sera dès-lors plus nécessaire de compter avec personne, chacun jouissant de

« la richesse sociale à volonté comme on jouit, dans un beau jardin et par un temps superbe, de l'air, de la vue, du soleil ou de l'ombrage.

On voit que si cette opinion est contestable, elle n'est du moins pas dangereuse. Je ne trouve, pour ma part, nul inconvénient à ce qu'on la nourrisse. Que la Propriété individuelle disparaisse quand personne n'en fera plus de compte ; à cette condition, on ne se compromet pas d'y consentir. Qui vivra verra.

Je vais plus loin et j'accorde aux Communistes avisés qui veulent bien prendre, comme ils disent, le Phalanstère *pour transition*, à ceux même qui le prennent sans penser à en convenir, et aux Phalanstériens qui boudent le Capital, que s'il leur convient, dès le début, dans leurs Phalanges, de ne rien offrir audit Capital, ils en sont parfaitement les maîtres. Seulement, je doute qu'il y vienne en abondance, qu'il s'y plaise et qu'il y fixe son domicile.

Pourvu qu'on ne contraigne personne, j'accorde tout. Si l'on a trouvé le moyen d'attraper le Capital sans lui mettre le plus petit morceau de fromage sous la queue, qu'on en essaye. Quand le Capital se fera communiste, MM. Creton, Faucher (Léon) et de Montalembert n'auront plus rien à dire. Je tiens beaucoup à ce que la loi ne permette pas qu'on prenne, je n'entends point qu'elle ôte la faculté de donner.

§ II. DU REMBOURSEMENT DÉFINITIF DU CAPITAL.

Le même désir de s'affranchir de ce cauchemar du Capital amène quelques Phalanstériens *avancés* à l'idée ingénieuse du remboursement des actions par la Phalange. Attrape, Capital, on te rembourse ! Je suis fâché pour ceux de mes amis qui ont inventé ce petit perfectionnement sur Fourier, qu'ils n'aient pas même le mérite du stratagème. Ce procédé de mise à la porte de la Propriété individuelle par la voie polie du remboursement, appartient à M. Buchez, et constitue, du côté des idées pratiques, comme nous le verrons un peu plus loin, le tribut du ruisseau dont il verse depuis vingt ans les eaux dans le fleuve du Socialisme.

Mais, ô mes amis ! indépendamment de beaucoup d'autres questions que je pourrais vous adresser, pourquoi donc ce remboursement ? Si votre Phalange doit vingt millions, il faudra qu'elle en économise autant et qu'elle s'en prive pour payer sa dette. Mais ces vingt millions qu'elle lâchera appartiendront individuellement à ceux qui les auront produits, car ce seront des *personnes* — et non la Phalange, pur être de raison sans les personnes, — qui les auront gagnés, et il faudra que ces personnes

les prêtent à la Phalange. Nous ne faisons dès-lors que changer de prêteurs.

Direz-vous que ces personnes consentiront à donner vingt millions à la Phalange, l'autoriseront à prélever sur elles, sans conditions, et par voie d'impôt, un fonds de remboursement, pour le plaisir de s'affranchir de l'intérêt à payer à ce damné Capital? Mais si la Phalange se prive bénévolement de ces vingt millions, elle fait une sottise économique et financière; car, en pareille hypothèse, il lui serait toujours bien facile de garder les vingt millions moyennant un intérêt *inférieur* aux avantages que lui en procureraient le maniement et l'usage.

Tant qu'on ne sera pas arrivé à ce temps heureux dont nous parlions tout à l'heure, et, nous n'y sommes pas encore, où les richesses, par supposition, surabonderont à ce point que leur consommation et leur usage ne coûteront pas plus que l'air et le soleil; tant qu'on n'en sera pas là, il pourra y avoir lieu à variation dans le prix à offrir au Capital; mais il y aura toujours utilité sociale à l'employer, et toujours bénéfice à s'en servir—pourvu qu'on ne le paye pas trop cher. Avec le même travail et vingt millions, une Phalange, à moins d'être bien sotte, produira toujours beaucoup plus qu'elle ne le ferait sans cette valeur. Aidé du Capital et lui offrant une juste part, le Travail gagnera donc plus qu'en mettant le Capital dehors. Il se ferait donc, en congédiant celui-ci, du tort à lui-même. C'est simple comme bonjour. D'ailleurs, comme le Travail deviendra promptement capitaliste dans la Phalange, il n'y a pas de chance qu'il tienne beaucoup, alors, à se nuire pour faire un mauvais tour à son adversaire actuel. La paix sera vite faite au Phalanstère.

Dès que le Capital ne gruge plus, n'exploite plus, ne tyrannise plus; dès qu'il n'est plus maître et seigneur, mais simple associé, on ne saurait trop le redire, son concours devient aussi favorable au Travail que celui du Travail l'est à lui-même.

Et puis, a quoi bon tant disputer là-dessus, et pourquoi se venger ainsi sur le Capital inoffensif et fraternel de l'avenir, des méfaits du Capital grugeur et païen du passé? Est-ce bien raisonnable? Tenons en respect les tentatives de résurrection de la Féodalité financière, à la bonne heure! Poussons le Capital à l'Association, qui lui sera bien plus profitable encore que le despotisme et la guerre; mais n'écartons pas les éléments sociaux et les puissances économiques qu'il faut unir et amener à vivre en bon ménage. Le Communisme et Proudhon suffisent amplement pour tenir le Capital actuel en bride et lui faire peur. Ce n'est pas à nous, qui avons, par voie d'ACCORD VOLONTAIRE DE TOUS LES INTÉRÊTS, la solution du Problème, à suspendre sur la tête de l'un quelconque de ces intérêts, l'épée de Damoclès.

Il me revient, en corrigeant mon épreuve, une anecdote que

j'intercale ici. Deux frères se promenaient par une belle nuit d'été. L'un d'eux s'écrie en regardant en haut : « Je voudrais » avoir une prairie grande comme le ciel. »—« Moi, dit l'autre, je » voudrais avoir autant de moutons qu'on y compterait d'étoiles. » — « Ton souhait ne vaut pas le mien, réplique le premier, tu » ne ferais rien de tes moutons. Comment pourrais-tu les nour» rir ? » Celui-ci hésite un moment et riposte : « Je les met» trais dans ta prairie. » Sur ce, contestation, dispute, coups, blessures, et les deux frères, jusque-là liés d'une amitié tendre, s'assomment pour une hypothèse. — Frères ! restons unis, admirons le ciel, rêvons aux moutons et aux prairies de l'avenir, mais ne nous querellons point pour savoir où paîtront nos troupeaux et laissons quelque chose à décider à nos fils.

Faisons des Phalanstères ! voilà qui est raisonnable. Quand on verra à l'œuvre le Capital associé, on lui pardonnera bien des choses. Le beau papillon fera vite oublier la chenille impure et rongeuse. Lorsque la Propriété sera facilement accessible à tous, que tous deviendront, à divers degrés, propriétaires, qu'on reconnaîtra l'utilité de la Propriété personnelle et du Capital pour l'ordre, pour la mesure, pour la liberté, pour la production, pour la multiplication des liens sociaux et pour l'ÉGALITÉ PRATIQUE ET COMPENSATIVE, on ne songera plus à lui disputer sa part et son droit, à contester son principe. Le Capital à l'*état naissant*, c'est-à-dire le Travail, ne songera plus à faire la guerre au Travail à l'*état accompli*, c'est-à-dire au Capital. Je serais bien surpris d'avoir tort en pensant ainsi.

§ 0. MORALE.

Je n'ai pas caché cette petite infirmité phalanstérienne, cette petite invasion du Communisme chez nous. Il règne, c'est certain, une cholérine contre la Propriété. L'amour du changement, d'ailleurs, est dans la nature. Fourier n'a-t-il pas reconnu lui-même les droits de la *Papilonne?* Un peu d'indulgence donc à qui, faute d'autre objet, la satisfait en quittant une idée juste pour en caresser une qui ne l'est pas. Cela délasse, cela réveille, cela fait discuter ; et puis on aime à se croire en avant du gros de la troupe. Aujourd'hui que nous avons depuis six mois la République, n'y a-t-il pas des esprits *avancés* qui se font partisans de l'Empire, même sans l'Empereur ?

Il y a pourtant une morale à tirer de ce fait, et c'est à cette fin que j'ai tenu à le signaler. Un pareil entraînement chez des Phalanstériens, c'est-à-dire chez les hommes (parmi ceux qui pensent et se tiennent au courant des idées de leur temps) que leurs propres principes garantissaient le plus solidement contre l'atteinte des négations du Communisme ; un tel entraînement, si réduit qu'il soit, prouve quels griefs, quelles irritations,

quelles défiances ont produits les monstrueux abus du Capital et de la Propriété sous le honteux régime de la Féodalité financière, industrielle et commerciale qui régnait et gouvernait naguère, et qui s'efforce aujourd'hui, bien aveuglément, de chercher à rerégner et à regouverner. Si la Noblesse avait été sage, raisonnable, humaine, si elle avait ouvert ses rangs à toutes les gloires et à tous les mérites dans tous les ordres, on n'eût pas aboli la Noblesse. Si le Catholicisme fût resté démocrate et chrétien, la démocratie moderne irait encore en masse à la messe. Ce n'est pas le Communisme qui menace sérieusement la Propriété aujourd'hui, c'est la résurrection de la Féodalité financière et la restauration du règne ignoble et grossier du matérialisme des écus. Fondez-moi seulement de bonnes, de solides et démocratiques institutions de crédit ; mettez le Capital à bon marché ; facilitez-en l'accès au Travail : et rien qu'avec ces mesures, même avant la transformation de vos villages morcelés, incohérents et misérables, en bons et beaux Phalanstères, vous n'aurez plus rien à craindre de cette réaction immense, suscitée dans la conscience du Peuple contre le Capital, par les *crimes de la Propriété,* comme dit sir Robert Peel. — Que pensez-vous de cette opinion, messieurs les anti-sociaux ? Là, comment trouvez-vous que je raisonne ? Est-ce donc bien extravagant, ce que je vous débite, et croyez-vous que, pour être socialiste, très socialiste, socialiste radical et indécrottable comme je le suis, on ait nécessairement sa place marquée à Charenton ou à Bicêtre ? Si je raisonne mal, essayez donc de raisonner mieux sur ces matières.

§ p. LES VARIÉTÉS DU COMMUNISME.

Le Communisme, en général et en somme, est surtout, comme je l'ai dit, une négation implicite ou explicite de l'individualisme et de ses attributs, provoquée par ses excès; une réaction contre les abus de la propriété, emportée jusqu'à l'attaque du principe et des droits de celle-ci. C'est souvent, en outre, une conception plus ou moins obscure, plus ou moins confuse, de l'idée de la collectivité, de l'action unitaire, de la coopération.

On dresserait une Série assez régulière de ses variétés, commençant au Babouvisme, transition inférieure : tout ce qu'il y a de plus négatif, de plus violent, de plus durement impératif et despotique, de plus écrasant pour l'individualité. On passerait de là à des variétés moins déterminées, moins politiques, plus confuses, mais aussi plus humaines. En traversant le Communisme qui se formule tout simplement en ces mots : « Il y a assez long» temps que nous travaillons pour les riches : chacun son » tour ! » on atteint le Communisme icarien et facultatif auquel la grande et loquace activité de M. Cabet a donné une vogue sérieuse et beaucoup d'adeptes dans des classes qui sentent

et qui souffrent : — classes, certes, beaucoup plus avancées que les savants économistes de la vieille Ecole et les savants politiques de l'ancienne Chambre, parce qu'elles comprennent le caractère social de la Révolution de Février, parce qu'elles savent qu'on ne peut pas refaire la société comme elle était, et qu'elles sont bien décidées à ne pas le souffrir; mais dont les esprits peu difficiles préfèrent à la Science une doctrine comprise tout entière dans quelques formules telles que ; « Les biens en » commun ; plus de pauvres ni de riches ; plus d'exploitation du » travail par le capital ; tout à tous, et vivent l'égalité et la fra» ternité ! »

Du Communisme icarien on arrive à l'Owennisme, plus riche que le précédent en notions pratiques, en vues organisatrices. On atteint bientôt, à travers Buchez, Guy-Coquille, Dupin et Louis Blanc, plus déterminés mais moins larges, au Saint-Simonisme; lequel était bien un Communisme puisqu'il supprimait la propriété individuelle pour ne laisser subsister que la propriété collective de l'État, mais qui sentait fortement les besoins de la classification, de la hiérarchie, et faisait, faute de mieux, par l'intermédiaire du prêtre, — supposé capable, aimant, aimé et infaillible, — la part des inégalités nécessaires.

Viennent maintenant les communistes qui pratiquent la communauté des biens sur la théorie de Fourier, et lui prennent, en en convenant ou sans en convenir, partie ou tout de son organisation, lui laissant seulement, pour compte, la Répartition proportionnelle, la Propriété, le Capital et l'Hérédité.

Ceux-ci donnent la main à la petite variété des Phalanstériens atteints de la grande contagion anti-propriétaire et quelque peu malades d'Icarisme, d'Owennisme ou de Buchézisme à l'endroit du Capital.

Enfin, nous entrons en pleine voie d'accord du Capital, du Travail et du Talent. Nous voici sur la grande route de la raison, du bonheur et de la science, qui mène tout droit, en plaine, à travers des fleurs, des épis, de beaux jardins et de frais ombrages, à la cour d'honneur devant le péristyle du premier Phalanstère. Les portes magistrales du palais sont toutes grandes ouvertes : dépêchons-nous d'y entrer pour que les aigres disputes, l'envie, les haines, les misères, les guerres et les révolutions finissent. ASSOCIATION VOLONTAIRE, RÉPARTITION PROPORTIONNELLE, TRAVAIL ATTRAYANT, LIBERTÉ, DIGNITÉ, JOIE, HARMONIE, BONHEUR POUR TOUS, voilà ce que nous lisons en belles lettres d'or sur le fronton du palais populaire. Et ces mots resplendissants y sont un peu mieux incarnés dans les faits et vivants dans les cœurs, que les trois mots sacramentels, brisés par les coups de canon de la République, sur les murs pantelants et imposteurs de ses monuments.

Courage donc! un peu de foi, un peu d'espérance, un peu de charité! et nous pouvons y arriver demain en chantant et en nous donnant tous la main, ô mes ennemis! Cela ne vaudrait-il pas mieux que de nous quereller, de nous maltraiter, de nous dire de gros mots comme vos injustes attaques, vos violences, vos mépris, et votre obstination routinière à demeurer dans l'ignorance me forcent moi-même à le faire? — moi qui aime cedant si peu la bataille, et qui ne frappe à tour de bras sur vos dos que parce que vous me mettez en colère en me forçant à vous battre. Allons, ventrebleu, sacrebleu, morbleu! préparons-nous à faire la paix! Que gagnerons-nous à nous rouer de coups les uns les autres? Soyez bien convaincus que, fidèles à nos principes sur les droits du Capital, si vous tenez tant à nous donner des horions, nous vous les rendrons avec intérêts et dividendes sociétaires. — La paix vaudrait mieux.

Tenez, M. Thiers, voilà huit ans surtout que nous vous faisons assez durement la guerre en politique, et il ne paraît pas que nous soyons mieux d'accord aujourd'hui sur la question sociale. Hé bien! nous vous invitons à dîner au premier Phalanstère. Acceptez; vous y serez traité cordialement et n'aurez pas lieu de regretter votre visite.

COMMUNISME DE BUCHEZ.

Toujours la guerre à ce maudit Capital! Faut-il qu'il en ait sur la conscience, ce Capital, pour se faire mettre à la porte par un socialiste d'une figure aussi rose, par un collègue aussi gros et aussi bonhomme que le premier, par ordre de date, des présidents de l'Assemblée nationale.

§ q. LES ANTÉCÉDENTS DE BUCHEZ; TENDANCES RELIGIEUSES.

Buchez est un homme d'un dévouement sincère. Sa vie, comme celle de la plupart des socialistes, a été toute de sacrifice à ses idées, à sa foi et à l'humanité. Il a l'air de capituler un peu aujourd'hui. Il se passe bien, dans les couloirs de l'Assemblée ou entre deux cotelettes en déjeunant avec tel ou tel, de petites médisances contre ses confrères en Socialisme, contre ceux mêmes qui sont loin d'avoir jamais été aussi révolutionnaires que lui, et, comme lui, anti-propriétaires. Pour faire oublier qu'il est socialiste, il a l'air de l'oublier lui-meme. Je suis pourtant sûr qu'il garde, au fond, toutes ses idées, — bien qu'il pût sans inconvénient grave en troquer quelques-unes et donner encore du retour. Il est, d'ailleurs, un peu bourru, mais bienfaisant.

Ancien athée et carbonaro, le Socialisme saint-simonien l'a ramené à Dieu à qui il n'avait pourtant jamais, quoique matérialiste,

cessé de rendre le culte que Dieu préfère, en faisant sans relâche du bien à ses frères. Il était des Saint-Simoniens de la première fournée. Quand il vit le Saint-Simonisme incliner vers l'entreprise d'une religion nouvelle, et M. Enfantin se préparant au grade de *loi vivante* pour en venir à passer dieu, il quitta la nouvelle Eglise, pensant avec raison que le Christianisme, qu'il s'était mis à étudier à ses sources, n'était pas aussi raffalé que nous le croyions tous quelque peu à cette époque de premier éblouissement de nos idées, nous autres socialistes de saint Simon ou du Phalanstère.

Buchez avait raison, je le répète, et il a eu, sur ce point, raison avant la plupart d'entre nous. Quand une Religion s'est formulée sur ce dogme fondamental : « Aimez-vous les uns les au- « tres, et aimez Dieu par-dessus toutes choses, » on peut assurer que la formule religieuse définitive de l'humanité est donnée, et qu'avec tout l'esprit et la meilleure volonté du monde on n'en trouvera pas de plus *humaine et divine* à la fois. Ce Verbe-là, c'est bien DIEU FAIT HOMME : *et homo factus est* : et je doute fort que M. Cousin, lui-même, cette grande lumière dont la philosophie rayonne d'un si vif éclat à l'Académie des sciences morales et politiques, ait devers lui quelque chose de mieux, bien que, trouvant le Christianisme excellent pour les gens du commun, il veuille pour le monde comme il faut un éclairage spécial au gaz éclectique et philosophique dont il a l'entreprise. Ce grand homme a dit, il y a quelques années à peine, « Que le Christianisme en avait encore pour trois cents « années dans le ventre, et qu'en conséquence il lui tirait son « chapeau... » Le Christianisme doit être flatté de l'hommage et satisfait des trois cents ans que le philosophe éminent lui laisse..... dans le ventre. Mais je voudrais savoir du prophète, — entre nous, — ce que sa philosophie nous réserve de mieux. Je promets pour ma part de n'en rien dire aux gens du commun. *Profanum vulgus arcebimus*. Jusqu'à édification sur ce point, cependant, je reste avec le Christianisme et le Peuple contre M. Cousin et ses éclectiques splendeurs.

Je reviens à notre premier président. En homme qui connaissait sa Bible, Buchez ne quitta pas l'Egypte, je veux dire le Saint-Simonisme, les mains vides. *In exitu Israël e populo barbaro* il emporta ce qu'il pût des vases sacrés : l'abolition progressive de l'hérédité, de la propriété individuelle, et quelques autres menus détails. Il n'est pas jusqu'à certains morceaux de la Loi vivante et de la Théorie des incarnations progressives et spéciales de Dieu dans tels ou tels citoyens, dont il ne se pourvût dans sa fuite. En effet, si ma mémoire ne me trompe, c'est bien dans l'Ecole catholico-conventionnelle qu'il fonda avec notre collègue à l'Assemblée, Roux-Lavergne, — Ecole

dont le monument laborieux et surtout massif, fut la série des gros volumes de l'*Histoire parlementaire*, flanqué de l'*Européen*, — que Robespierre se trouvait être quelque chose ou approchant, comme la septième incarnation de Jésus-Christ sur la terre : point de vue complètement abandonné au reste, s'il en a été question un moment comme je l'ai entendu dire à quelques disciples. Nous eûmes ensemble, devers cette époque, une grande querelle, — dont il ne reste pas plus de trace, je l'espère, dans son bon esprit que dans le mien, — pour un discours un peu vif que je commis sous sa présidence, dans une manière de congrès dit *historique*, où l'on faisait tout autre chose que de l'histoire, salle Saint-Jean à l'Hôtel-de-Ville.

Quoi qu'il en soit, Buchez, et c'est son mérite, a concouru par de solides travaux, — solides est un peu le mot de toutes les manières, — à rattacher la tradition Chrétienne à celles de la Philosophie du dix-huitième siècle et de la Révolution française, et toutes trois au Socialisme moderne. Il n'a pas été sans influence sur la découverte que nous avons fini par faire, nous autres Phalanstériens, que nous n'étions, après tout, que les chrétiens du dix-neuvième siècle. Les études physiologiques de son École, concurremment avec celles des Allemands et de Geoffroy Saint-Hilaire, ont aussi fourni au Socialisme, sur la loi du développement historique de l'humanité, des analogies et des vues qui ont porté leurs fruits. — Je gage que M. Thiers n'est pas fort sur tout cela. *Savez-vous pourquoi?* — Bagage d'utopistes, de rêveurs, de gens entièrement dépourvus de l'*esprit pratique*, n'est-ce pas, monsieur Thiers ?—Nous vous ferons lire un peu de tout cela si vous passez quelques jours au Phalanstère.

§ r. SYSTÈME DE BUCHEZ.

Voilà, tant bien que mal, pour les idées générales de Buchez. Quand on est chef d'Ecole, pourtant, il faut bien finir par sortir des généralités et accoucher de sa petite formule pratique de réforme du vieux monde. C'est une nécessité de l'état. Et, ma foi, pour ceux qui ne veulent pas se contenter avec humilité, comme nous autres Phalanstériens, de prendre bonnement et simplement, dans l'œuvre d'un grand génie, tout ce qui peut paraître de durée et de bon usage ; pour ceux qui tiennent à créer eux-mêmes un monde à leur façon, dûment breveté quoique *sans garantie du gouvernement*, ce n'est pas déjà une si petite affaire. Le spirituel et profond M. Bérard, — ministre présomptif des travaux publics de la rue de Poitiers si les couloirs de l'Assemblée n'ont pas menti (et je confesse que tout ce qui s'y dit n'est pas parole d'Evangile), — ce jeune homme, du plus bel avenir, me criait l'autre jour, dans le tumulte, à la tribune, quand je demandais mes quatre séances : « Prenez six jours pour nous

« créer votre MONDE NOUVEAU, et vous vous reposerez le sep» tième! » (C'est ainsi, du moins, que l'impromptu, comme dit Boileau, a été mis au net au *Moniteur*.) J'observe que ce spirituel jeune homme en parle bien à son aise? Je voudrais l'y voir, hein? mon pauvre Pierre Leroux, vous qui avez pris, il y a seize ans de cela, dans la *Revue encyclopédique*, je me le rappelle comme d'hier, l'engagement formel de nous fournir une conception sociale entièrement de votre façon, *fructus ventris tui*, et qui, à l'heure qu'il est, êtes toujours enceinte! Comme ils y vont, ces jeunes messieurs!

Buchez donc, ayant senti le besoin de créer, — plus heureux ou plus malheureux que Pierre Leroux, je ne sais lequel dire, car la grossesse de Leroux est une hydropisie ou bien nous aurons un enfant superbe, — accoucha avant terme d'un petit fœtus communiste, malingre et que je crois peu viable. Voici les caractères tératologiques de ce petit être :

Un certain nombre d'ouvriers du même état, pas trop, s'associent. Ils empruntent et travaillent, travaillent tant qu'ils peuvent. Ça n'est pas attrayant et c'est peu lucratif. Tant est cependant que, peu à peu, s'ils s'accordent, le devoir, l'esprit de sacrifice et le règlement aidant, ils amortissent le capital, le remboursent et bonsoir! Adieu, mon Capital, nous n'avons plus besoin de toi, serviteur de tout mon cœur! — J'ai déjà dit combien c'est économique et ingénieux.

On vit donc tant bien que mal. On forme un fonds de prévoyance. Si l'on fait passablement ses affaires, ce qui est difficile par le temps qui court, on appelle de nouveaux frères ou bien l'on commandite fraternellement d'autres petits embryons sans leur demander ni intérêts, ni dividendes, ni restitution du capital. Chacun renonce à la propriété personnelle, à sa part séparée du bénéfice de l'ensemble. La propriété est anonyme, collective, abstraite. C'est tout juste un petit monastère industriel, une petite abbaye où l'on fabrique des souliers, des chaudrons ou des serrures.

C'est d'un bon et honnête sentiment, c'est moral, et, quoique peu ambitieux, utopique en diable dans un siècle de dissipation, de luxe, qui veut jouir — et qui a raison, parce que cependant le bon Dieu ne nous a pas donné la faculté et le désir de jouir pour que nous aimions à nous ennuyer par devoir.

En présence de nos cruelles réalités de misère, on conçoit qu'on ait conçu cela, et il est honorable de l'avoir conçu ; mais ce n'est pas fort. Corbon en est. Corbon, notre vice-président à l'Assemblée, bon et noble cœur qui sent fortement la misère du peuple, qui l'aime fraternellement et qu'une austérité de caractère, simple, naturelle et sans affectation, devait conduire là. Il

est fâcheux qu'une conception aussi pauvre, aussi stérile, rétrécisse de bons esprits.

Cette conception est un replâtrage du passé. C'est, textuellement, l'application du principe des constitutions monastiques à une industrie monotone, toute réserve faite de l'égalité, de l'élection démocratique et du droit d'aller, de venir et de rester, pour parler comme feu le premier projet de préambule de la Constitution. Et encore est-ce moins ; car les moines réalisaient les grandes économies de la gestion domestique unitaire, tandis que la communauté de Buchez est purement d'atelier. Le morcellement de l'industrie domestique subsiste en plein.

§ 8. LES EXTRAVAGANCES SOCIALISTES DE DIEU, CRÉATEUR DU CIEL ET DE LA TERRE, SOUVERAIN SEIGNEUR DE TOUTES CHOSES.

C'est une chose étrange que la manie des conceptions étroites et des idées pauvres !

Eh ! ce serait très bien, votre restauration industrielle et laïque des ordres monastiques, votre retour aux corporations du moyen-âge greffés sur Communisme ; ce serait fort bien, si le bon Dieu eût prévu cela et nous eût bâti en conséquence. Mais il paraît qu'on ne s'avise jamais de tout, même quand on est bon Dieu. Dieu donc, a négligé de se faire assister, pour procéder à la création, d'une petite Constituante de philosophes et de moralistes, adversaires acharnés des richesses perfides, du luxe tentateur et des plaisirs, amis passionnés de la médiocrité et de la pauvreté dans tous les genres, ce qu'ils prouvent généralement par leurs œuvres. Le bon Dieu a eu des idées à lui. Faute de s'être environné de lumières suffisantes, de s'être conformé aux règles, il a créé un monde et une humanité qui n'ont pas le sens commun, un monde apte à tout produire ! magnifiquement paré et préparé, recélant dans son sein fécond des trésors infinis. Il a livré à l'homme la baguette magique du Travail attrayant pour faire jaillir partout, à volonté, de ce monde, les eaux vives des richesses surabondantes. Et puis il nous a pétris d'ambitions inextinguibles, d'une soif démesurée du confortable et du bon, voire du beau, du grand, du somptueux. Il a incarné en nous l'amour de la variété, de la diversité, du mouvement, c'est-à-dire la vie dans sa plénitude active. Nous dotant très richement, voulant nous établir royalement sur la terre dont il nous livrait le gouvernement en nous faisant pour cela, tout exprès, *à son image*, il n'a pas craint de nous constituer des goûts princiers, de nous inspirer sous toutes les formes l'ardent désir de ces biens immenses auxquels il nous réservait, afin que nous fussions stimulés à les conquérir et heureux d'un bonheur très énergique et très vif, quand nous ferions intelligemment notre tâche collective de Vice-Divinité sur la terre.

Nous destinant à jouir comme lui, il nous a donné, ô immoralité ! comme à lui-même, une énorme capacité pour la jouissance, des ressorts d'une vigueur et d'une variété désespérantes, enfin tout ce riche clavier de facultés, de besoins, de spontanéités, de penchants et de passions incompressibles, qui font le désespoir de la morale de médiocrité.

Tel a été l'ordre de ses idées. Ces témérités socialistes, ces dangereuses utopies, ces rêves creux d'un *pur esprit qui n'a point de corps*, comme dit le Catéchisme, et qui, par une conséquence naturelle de ce genre d'existence, connaît fort mal les choses du monde réel, ont eu sur la création, les effets les plus fâcheux.

Dieu sans doute est un être infiniment intelligent, devant lequel, *au point de vue de la religion*, — si respectable depuis le 24 février, n'est-ce pas, Monsieur Thiers ? si utile à la propriété, n'est-ce pas, Monsieur de Montalembert ? si excellente pour les gens du commun, n'est-ce pas, Monsieur Cousin ? — nous devons nous incliner en adorant.... du moins pour tout ce qui concerne les affaires extérieures et le gouvernement du monde invisible.

Dieu, cependant, nous pouvons dire cela entre nous législateurs et philosophes, a toujours vécu, c'est notoire, dans un isolement absolu. Depuis les siècles des siècles, il se tient loin des affaires. Abîmé dans sa solitude infinie, concentré dans la profondeur insondable de son MOI éternel, absorbé dans son indicible majesté, sa pensée ne travaille qu'avec elle-même et sur elle-même. Plus la puissance de cette intelligence est grande, plus son absorption intérieure est profonde, plus on conçoit qu'elle soit sujette à des absences, à des écarts, à des illusions extrêmes en ce qui concerne le méprisable domaine du réel, du fini, dont elle est séparée par l'abîme de son propre infini.

Dieu étant lui-même l'objet de sa pensée, l'infinité de l'objectif, occupe infiniment en lui l'infini du subjectif (je crois, le diable m'emporte, que je suis aussi profond que M. Cousin, et certainement je commence à attraper son style). La conséquence nécessaire de la perfection absolue de Dieu, c'est qu'il pense à lui, rien qu'à lui, et qu'il y pense de la toute-puissance de son infinie faculté pensante : — je connais même des philosophes qui, à force de méditer sur cet acte divin et s'efforçant de se rapprocher du suprême modèle, sont devenus semblables à lui sur ce point.

Je me flatte que ces considérations philosophiques tirées de la nature hyper-transcendante de l'Etre des Etres, concilient le respect que nous lui devons dans l'ordre spirituel et religieux, avec les vérités que l'expérience, la politique et le maniement des choses humaines ont appris aux personnages éminents de

l'Académie des sciences morales et de nos Assemblées parlementaires. N'est-ce pas d'ailleurs un hommage à rendre à Dieu, que de reconnaître qu'il est complètement étranger aux choses de ce misérable monde? C'est par sa grandeur même que nos petitesses lui échappent, et c'est sa majesté qui fait son incompétence.

Grâces à ce raisonnement qui a son prix, et dont je demande qu'on me tienne quelque compte, M. Thiers et tous les hommes d'Etat, tous les hommes forts qui ont eu pendant 18 ans et plus la main dans les affaires, peuvent désormais, sans scrupule et en pleine paix avec leurs récentes opinions religieuses, tenir pour établi que l'Etre des Etres, par cela précisément qu'il est le *plus grand des théoriciens* est totalement dénué *d'esprit pratique*. Monarchiste respectueux, M. Thiers disait du papa d'Oliban (nom familier sous lequel on dit que cet homme d'Etat désignait Louis-Philippe), « le Roi règne et ne gouverne pas. » Croyant convaincu, il peut maintenant, non moins respectueusement et avec plus de raison encore, appliquer sa maxime favorite au Père Eternel. — Cette opinion d'ailleurs a pour elle l'inattaquable doctrine de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de la religion et de la politique.

Je n'ai pas craint de consacrer quelques lignes à ces considérations graves. C'est une thèse qu'il fallait établir. La compétence de Dieu en matières sociales nous menait à l'abîme. La politique et la morale de médiocrité ne pouvaient plus sortir d'affaire.

Maintenant que j'ai assez proprement, j'ose le dire, rétabli les vrais principes, nous avons nos coudées franches. Les conséquences socialistes tirées de la nature des êtres ne pèsent plus une once. Nous pouvons juger les passions, les tendances et les facultés dont le créateur a gratifié l'humanité, comme elles le méritent. En résumé, nous reconnaissons avec les moralistes de tous les temps et les orateurs éminents de l'Assemblée nationale, que l'homme, tel que Dieu l'a fait, ne vaut pas le diable. Ses passions le trompent, ses aspirations l'égarent, son amour de la liberté, ses indéfectibles besoins de plaisir, de bonheur, de jouissance, toutes ces forces sont en lui autant de faiblesses, d'espérances folles, impossibles, immorales et de tentations perverses. Au nom de la morale et de la politique, nous avons le droit de flétrir tout cela en principe et d'en corriger vertement, dans la pratique sociale, les citoyens et les citoyennes de la République démocratique. Le peuple n'est pas dans ce monde-ci pour s'amuser, mais pour travailler. Voilà la vérité.

§ I. POURQUOI, CEPENDANT, NOUS NOUS SOMMES MIS DU CÔTÉ DU BON DIEU.

Il n'y a qu'une difficulté à cela ; mais elle est grave, et je la

produits avec regret et timidité. Le Créateur est dans son tort, j'en conviens. Je me range, contre ses idées aventureuses, à l'autorité des hommes de sagesse et d'expérience, mieux placés que lui pour voir de près les choses. Mais pourtant ce qu'il a fait est fait, et les esprits éminents ont beau proclamer les vices de sa création, il n'y a pas moyen d'y rien défaire.

De telle sorte que, dans les combinaisons les plus sages, les plus étroites, les plus vertueuses, les plus ennuyeuses, en un mot les plus conformes à la saine morale, nous trouvons toujours contre nous ces damnées passions du bon Dieu qui rendent le peuple mécontent de tout, et, aujourd'hui plus que jamais, l'homme ingouvernable. Eh bien! sans doute, il est légitime de mâter et de comprimer, par tous les moyens, ces détestables forces divines qui, déplorablement, sont l'âme humaine elle-même. Mais nous ne pouvons hélas! cacheter, ficeler et cercler, si bien qu'elles ne rompent sans cesse, les enveloppes les plus morales et les plus légales. Le mal est là. Il en faut tenir compte.

Cette dernière considération seule a pu nous décider, nous autres Phalanstériens, à accepter, en fin de compte, l'œuvre de Dieu, vaille que vaille. Nous n'avons pas la liberté du choix. Nos moralistes et nos hommes d'Etat antisociaux ont certainement pour eux la raison, l'intelligence pratique, les lumières, la morale et le droit. Mais Dieu a le fait. C'est forcés et contraints que nous nous mettons avec Fourier du parti du bon Dieu, quoiqu'il nous en coûte.

Avec un peu d'esprit, on trouve des arguments pour toutes les causes. Fourier, qui n'était pas sot, en a imaginé pour celle-ci d'assez forts. Il a eu, je le confesse, le tort de se mettre délibérément avec Dieu et la nature humaine telle qu'elle est, contre les saines doctrines, sans faire nos réserves respectueuses. Nous n'essayerons pas d'exposer tous ses motifs. Ils sont souvent irrévérencieux envers la compression et la morale *douce et pure* qu'il caractérise ainsi par dérision. Avec plus de sagesse et comme part à faire au feu, disons que, pour mauvais que soient en eux-mêmes, la passion, la jouissance, l'attrait, le plaisir et le bonheur, on gagnerait cependant quelque chose à une combinaison capable de rendre attrayant le travail et toutes les vertus véritables, d'intéresser les passions à l'exercice du bien, à la pratique du vrai, de mettre enfin l'amour des richesses et des plaisirs eux-mêmes dans le parti de la morale.

A force de faire du plaisir l'opposé de la vertu, on a fini par rendre la vertu fort maussade. Si le plaisir et la vertu allaient de compagnie au lieu de se tourner le dos, on ne lâcherait pas tant la vertu pour attraper le plaisir. Et même, en courant après le plaisir on attraperait la vertu. Je sais que cela déplaît aux mo-

ralistes. Ils tiennent à ce que la vertu soit insuportable, le travail répugnant, le devoir rude et pénible, afin qu'on les aime uniquement pour eux-mêmes... comme ces vieilles laides qui ont la prétention de se faire épouser, mais pas pour leur fortune.

On remarque, il est vrai, qu'ils s'arrangent généralement pour se faire un petit sort aussi confortable que possible. On les voit adonnés à l'amour de la bonne chère, des places, des honneurs et n'haïssant pas les sinécures. Mais c'est encore la faute de Dieu et des passions, ce n'est pas la leur. Ils rendent, en outre, tant de services à la société en prêchant au peuple la résignation, l'amour du pain sec, de l'eau claire, de l'ennui, de la peine et du travail répugnant, qu'on ne saurait trop les mettre à l'aise pour qu'une telle besogne soit bien faite. Leurs paroles sont d'ailleurs une infatigable et courageuse protestation contre leur propre conduite.

Nous admirons cette haute vertu. Mais, si les moralistes, austères par état, ne peuvent capituler avec le plaisir, nous aurons meilleur parti des politiques. Ceux-ci considéreront plus volontiers peut-être, au point de vue terre à terre de l'utile, qu'il ne serait pas trop mal de mettre des ingénieurs sociaux sur la voie étroite et peu suivie qui mène au Paradis, afin d'en rendre l'accès facile et le parcours séduisant, tout en couvrant de pierres et d'épines le grand chemin qui conduit tant de gens à l'Enfer. Le Paradis ne perdrait rien à ce que l'on y pût aller, à bon marché, en diligence de chemin de fer. Les bonnes intentions, dont l'Enfer est pavé, n'y seraient du moins plus conduites par les agréments de la route. Le ciel se peuplerait, et la terre y trouverait son compte.

Si l'on nous accorde quelques concessions dans ce sens, on reconnaîtra sans peine que les conceptions socialistes étroites, pauvres, monastiques et monotones, n'ont pas grandes chances de succès, aujourd'hui que l'humanité n'en est plus au brouet noir des Spartiates et aux idées des moines du onzième siècle. Résignation pour résignation, résignons-nous donc à accueillir le plaisir, la variété, la joie, la vie, le bonheur, la liberté et l'attrait, à condition de leur faire épouser le bon, le beau, le vrai et l'utile.

De cette façon, on ne sera plus aussi passionné pour la médiocrité et la petitesse. On se guérira de l'amour exagéré du genre triste et ennuyeux. On concevra l'Association intégrale sans s'effrayer de sa grandeur. On l'acceptera avec toutes ses richesses, sauf retranchement, je le concède, de ce qui paraîtrait *par trop agréable*. On s'empressera, en un mot, de quitter les idées étroites en général, et en particuller les corporations industrielles de Buchez, renouvelées des institutions laïques ou monacales du moyen âge, pour entrer tout bonnement au Phalanstère. — J'en

reviens toujours là ! désolé de ne pouvoir mettre plus de variété dans mes conclusions.

§ V. CARACTÈRE HONORABLE DE L'ÉCOLE DE BUCHEZ.

Si Buchez n'a pas fait grand chose de bon comme système, s'il a une peur exagérée de Satan, de ses pompes et de ses œuvres, il a contribué à développer dans le Socialisme moderne un sentiment de dévouement, de devoir et de sacrifice qui n'est pas une solution du problème social sans doute ; qui est très compatible avec la recherche d'un idéal tout autrement large que le sien ; mais dont le culte, peu répandu dans le vieux monde égoïste qui le prêche au Peuple, donne précisément, au Socialisme qui le pratique largement aujourd'hui, une force qui suffirait à son triomphe.

En somme, l'Ecole de Buchez mérite une sincère estime. Elle a fortifié l'âme du Peuple. Son austérité est bonne pour les temps de lutte. Son dévouement convient au Socialisme militant

Socialistes ! nous marchons à la conquête du bonheur pour tous ; mais le chemin qui conduit à la Terre Promise est hérissé de ronces et d'épines. Pionniers de l'humanité, que le saint amour de Dieu et de nos frères qui souffrent nous rende durs à la peine. Ce n'est pas le temps de chanter et de jouir. L'important, après tout, n'est pas que nous nous reposions, nous, sous les doux ombrages. Si ce bonheur nous est réservé, nous en jouirons en bénissant Dieu. Que si nous n'y devions pas atteindre, nous remercierions Dieu encore, en regardant nos mains déchirées par les ronces, de nous avoir choisis et trouvés dignes pour faire la route qui y conduira, après nous, nos frères des générations à venir.

Que les fils de Buchez nous pardonnent donc les critiques que nous devons faire de leurs idées comme conception et système, et qu'ils acceptent, pour leurs caractères, leurs sentiments, leurs travaux et les services qu'ils ont rendus à la cause du Peuple, nos témoignages fraternels.

Chez ces hommes sincères, l'austérité du verbe n'est pas, du moins, un manteau hypocrite. Leur moralisme est tout autre chose qu'une couverture et une exploitation : c'est une foi. Aussi le peuple ne les confond-il point avec ces sceptiques, ces athées, ces économistes et ces satisfaits qui lui prêchent la morale de résignation, afin qu'il les laisse digérer tranquillement et confortablement.

Buchez et l'*Atelier* nous ont fait plus d'une mauvaise querelle : nous n'en estimons pas moins les hommes, nous n'en honorons pas moins leur organe. L'organe et les hommes ont bien mérité de la cause sociale.

COMMUNISME DE M. DUPIN ET DE GUY-COQUILLE.

§ V (bis). LE PLUS TRAITRE DE TOUS·

Je loge ici ce Communisme parce que c'est sa place. S'il n'a pas fait grand bruit, c'est qu'il ne s'est montré qu'à demi. Il est timide et rétrospectif; et puis, M. Dupin n'a pas précisément le caractère d'apôtre. Cependant, malgré ses précautions et sa réserve, M. Dupin est aujourd'hui compris dans la proscription générale. Il est dénoncé comme communiste (Voyez la brochure de M. le comte Regnon, etc.) aux quatre coins de la France, en compagnie des autres membres de la Commission de Constitution. Mais ceux-ci ne l'ont pas si bien mérité que lui. Ils ne sont coupables que d'avoir compris, reconnu, admis pendant deux mois, imprimé et proposé à la France et à l'Assemblée le *Droit au Travail.*

Mes excellents collègues ont ensuite démontré que ce même Droit au Travail, admis à l'unanimité d'abord, n'était qu'un droit absurde, subversif, anti-propriétaire et communiste. C'est Proudhon qui a opéré leur conversion avec sa fameuse plaisanterie : « Donnez-moi le Droit au Travail, et je me charge de la » Propriété. » Les adversaires du Socialisme, qui ne trouvent chez Proudhon que sophismes et mensonges, l'ont tous ici transformé en oracle. « Proudhon dit que le Droit au Travail est » la mort de la Propriété; or, on doit croire sur parole Proudhon, » parce qu'il est la vérité même, et qu'il ne peut ni se tromper » ni nous tromper nous-mêmes ; donc, etc...» Un sillogisme en règle. L'insurrection de juin et Proudhon aidant, le Droit au Travail a donc été supprimé de la Constitution :—une preuve de plus de ce que vallent la violence de la pensée et la violence de la rue pour le succès d'une bonne cause.

Proudhon fait semblant de croire que ses confrères en Socialisme lui ont, en cette occasion, reproché de n'avoir pas été *habile.* Il a été très habile, au contraire. Il savait fort bien ce qu'il faisait : il sacrifiait la cause du Socialisme en général à son Socialisme en particulier. Probablement que cela lui convenait ; et je suppose qu'il tenait peu à populariser l'Assemblée et la Constitution en les laissant l'une et l'autre proclamer le Droit au Travail.

J'observe cependant que Proudhon a dit de la République, le 31 juillet, exactement ce qu'il avait dit et ce qu'il disait du Droit au Travail. Or, si la République démocratique entraînait, absolument comme le Droit au Travail, la destruction de la Propriété, je ne vois guère pourquoi ceux qui se sont fondé sur l'infaillibilité de Proudhon pour repousser le Droit au Travail, ont reconnu la République. Cela vous prouve quel cas, au fond,

on faisait de l'argument. C'était un prétexte à grand effet. Or, et je me suis aperçu, depuis plus de trois jours, que c est tout ce que l'on cherche dans les scènes importantes de la comédie parlementaire, sous tous les régimes.....

Quoi qu'il en soit, mes collègues de la Commission ont généralement fait amende honorable :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Ils doivent donc trouver grâce. Mais M. Dupin reste, avec son ami Guy Coquille, au nombre des pestiférés. Je n'en veux, pour preuve, qu'une curieuse et intéressante lettre de lui insérée au *Moniteur*, au commencement de l'an de grâce 1841. Il y a laissé passer un grand bout d'oreille, que je lui demande permission de pincer un instant.

Il s'agit de la communauté des Jault, dans le département de la Nièvre. M. Dupin commence par une citation de Guy-Coquille sur ce sujet. *Conticete omnes, intenti que ora tenete*, dirai-je pour être populaire comme M. Troplong.

« Selon l'ancien établissement du ménage des champs, en ce » pays de Nivernois, lequel ménage des champs est le vrai siège » et origine des bordelages, plusieurs personnes doivent être as- » semblées en une famille pour démener ce ménage, qui est » fort laborieux, et consiste en plusieurs fonctions en ce pays, » qui de soi est culture malaisée ; les uns servants pour labou- » rer et pour toucher les bœufs, animaux tardifs, et communé- » ment faut que les charrettes soient tirées de six bœufs ; les » autres pour mesner les vaches et les jeunes jumens en champs, » les autres pour mesner les brebis et les moutons, les autres » pour conduire les porcs. Ces familles ainsi composées de plu- » sieurs personnes, qui toutes sont employées chacune selon » son âge, sexe et moyens, sont régies par un seul, qui se » nomme maître de communauté, élu à cette charge par les » autres, lequel commande à tous les autres, va aux affaires » qui se présentent ès villes ou ès foires, et ailleurs ; a pou- » voir d'obliger ses parsonniers en choses mobilières qui con- » cernent le fait de la communauté, et lui seul est nommé ès- » rôles des tailles et subsides : par ces arguments se peut co- » gnoître que ces communautez sont vraies familles et collège » qui, par considération de l'intellect, sont comme un corps, » composé de plusieurs membres, combien que les membres » soient séparez l'un de l'autre ; mais par fraternité, amitié et » liaison œconomique font un seul corps... En ces communautez » on fait compte des enfants qui ne savent encore rien faire, » pour l'espérance qu'on a qu'à l'avenir ils feront ; on fait » compte de ceux qui sont en vigueur d'âge, pour ce qu'ils font ; » on fait compte des vieux, et pour le conseil, et pour la sou- » venance qu'on a qu'ils ont bien fait. Et ainsi de tout âge et » de toutes façons ils s'entretiennent, comme un corps politi- » que, qui par subrogation doit durer toujours. Or, parce que

» la vraie et certaine ruine de ces maisons de village est quand » elles se partagent et se séparent, par les anciennes lois de ce » païs, tant es-ménages et familles de gens serfs, qu'ès-ménages » dont les héritages sont tenus à bordelage, a été constitué, » pour les retenir en communautez, que ceux qui ne seroient » en la communauté, ne succèderoient aux autres, et on ne » leur succéderoit aussi. Les articles de la servitude personnelle » déclarent plus politiquement cette communauté, à sçavoir quand tous vivent d'un pain et d'un sel. »

M. Dupin fait ensuite son récit :

« ... Le groupe d'édifices qui compose les Jault est situé sur un petit mamelon, à la tête d'une belle vallée de prés, bornée à l'horizon par des collines boisées, sur l'une desquelles, au couchant, se dessinent l'église et le clocher de Saint-Benin-des-Bois. La maison principale d'habitation n'a rien de remarquable au dehors. A l'intérieur, on trouve au rez-de-chaussée, en montant seulement deux marches, une vaste salle ayant à chaque bout une grande cheminée dont le manteau comporte environ neuf pieds de développement (et ce n'est pas trop pour donner place à une si nombreuse famille). A côté de l'une de ces cheminées est l'ouverture d'un large four à cuire le pain, et, de l'autre côté, un tonneau à lessive en pierre, aussi ancien que la maison elle-même ; car il est incrusté dans la muraille, et a reçu le poli à force de servir. Tout auprès, dans un cabinet obscur, se trouve un puits peu profond, dont l'eau ne tarit jamais, et qui fournit abondamment aux usages de la maison. La grand'chambre, dans toute sa longueur, est flanquée d'un corridor dans lequel débouchent, par autant de portes, des chambres séparées, véritables cellules où chaque ménage a son domicile particulier. Ces chambrettes sont tenues fort proprement : dans chacune il y a deux lits, quelquefois trois, suivant le nombre des enfants. Deux armoires en chêne, cirées avec soin, ou bien encore un coffre et une armoire, une table, deux sièges et fort peu d'ustensiles, composent tout le mobilier.

» Nous visitâmes ensuite les bâtiments d'exploitation : ils sont assez spacieux, et je remarquai que, par une précaution dont il faut louer l'architecte, c'est-à-dire le maçon, les portes des écuries, au lieu d'être pratiquées, selon l'usage, dans les goutte-reaux, ont l'ouverture dans le pignon, ce qui, en cas d'incendie, permet d'extraire les bestiaux, sans craindre que les débris de la couverture, en s'écroulant, ferment les issues et obstruent le passage.

» Cette visite domiciliaire était à peine terminée, que nous entendîmes la voix de la gardienne prononcer ces mots : les voici. C'était la famille, au nombre de trente-six, hommes, femmes et enfants, qui revenait du service divin, le maître de la communauté en tête. Tous entrèrent pêle-mêle dans la grande salle. »

Après quelques détails sur la réception qui fut faite aux vi-

siteurs par le maître de la maison et sa famille, M. Dupin poursuit :

« La conversation s'établit alors à fond sur l'existence et le régime de la communauté des Jault ; en voici le résultat :

» L'existence de cette communauté date d'un temps immémorial. Les titres, que le maître garde dans une arche qui n'a pas été visitée par les brûleurs de 1793, remontent au-delà de l'an 1500, et ils parlent de la communauté comme d'une chose déjà ancienne à cette époque. Claude (c'est le chef de la communauté) alla nous chercher quelques-uns de ces vieux contrats, que nous eûmes grand'peine à déchiffrer ; et le notaire nous confirma tous ces faits. Je demandai si la propriété qui avait servi de noyau à la communauté était originairement un bien seigneurial ? — Claude soutint fièrement que non, et affirma que c'était un bien patrimonial, un bien franc. Quoi qu'il en soit, la possession de ce coin de terre s'était maintenue, dans la famille des Jault, et, avec le temps, elle s'était successivement accrue par le travail et l'économie de ses membres, au point de constituer, par la réunion de toutes les acquisitions, un domaine de la valeur de plus de deux cent mille francs, dans la main des possesseurs actuels ; et cela, malgré toutes les dots payées, comme je dirai bientôt, aux femmes qui avaient passé par mariage dans des familles étrangères. Cette propriété, en effet, comprend aujourd'hui 105 bichets de terre à froment ; des prés rapportant 90 milliers de foin, 15 ouvrés de vignes. De plus les Jault possèdent, en indivis avec les autres habitants de Saint-Benin, 400 arpents de pâturages communs, et 300 arpents de bois, où ils prennent le bois à bâtir et leur chauffage.

» Je voulus savoir comment et à l'aide de quels moyens on était parvenu a empêcher les morcellements, les partages, et, finalement, la dissolution de la communauté. Dans l'origine, le maître naturel de la communauté fut le père de famille, ensuite son fils, et cette hérédité naturelle se continua aussi longtemps que se maintint la ligne directe, et que l'on put distinguer un aîné doué de la capacité convenable. Mais à mesure qu'en s'éloignant, la proximité de la parenté s'est affaiblie, au point de ne plus offrir que des collatéraux, on a choisi le plus capable parmi les hommes faits, pour diriger les affaires ; et la femme la plus entendue pour présider aux soins du ménage. Du reste, le régime de cette maîtrise domestique est fort doux, et le commandement y est presque nul. — Chacun, nous dit le maître, connaît son ouvrage et le fait. La principale charge du maître est de faire les affaires du dehors, d'acheter et vendre le bétail, de faire les acquisitions au nom de la communauté, lorsqu'il y a convenance et deniers suffisants, ce qu'il ne fait pas, au reste, sans prendre le conseil de ses communs ; car, ainsi que l'a remarqué Guy-Coquille : « eux tous vivans d'un » pain, couchans sous une couverture, et se voyant tous les » jours, le maître est mal avisé, ou trop superbe, s'il ne com» munique et prend l'avis de ses *parsonniers* sur les affaires

« importantes. » Le fonds de la communauté se compose, 1° des biens anciens ; 2° des acquisitions faites pour le compte commun avec les économies ; 3° des bestiaux de toute nature; 4° de la caisse commune, anciennement tenue par le maître seul, aujourd'hui déposée, par précaution, chez un notaire de la ville de Saint-Saulge.

» Mais en outre chacun a son pécule, composé de la dot de sa femme et des biens qu'il a recueillis de la succession de sa mère, ou qui lui sont advenus par don ou legs, ou par toute autre cause distincte de la raison sociale. La communauté ne compte parmi ses membres effectifs que les mâles. Eux seuls font tête (*caput*) dans la communauté. Les filles et les femmes, tant qu'elles veulent y rester en travaillant, y sont nourries et entretenues tant en santé qu'en maladie ; mais elles ne font pas tête dans la communauté. Lorsqu'elles se marient au dehors (ce qui arrive le plus ordinairement), la communauté les dote en argent comptant. Ces dots, qui étaient fort peu de chose dans l'origine, se sont élevées dans ces derniers temps jusqu'à la somme de 1 350 fr. Moyennant ces dots une fois payées, elles n'ont plus rien à prétendre, ni elles, ni leurs descendants, dans les biens de la communauté. Seulement, si elles deviennent veuves, elles peuvent revenir habiter la maison, et y vivre comme avant leur mariage. Quant aux femmes du dehors qui épousent l'un des membres de la communauté, j'ai déjà dit que leurs dots ne s'y confondent pas, par le motif qu'on ne veut pas qu'elles y acquièrent un droit personnel. Ces dots constituent une pécule à part; seulement elles sont tenues de verser dans la caisse de la communauté 200 fr. pour représenter la valeur du mobilier livré à leur usage. Si elles deviennent veuves, elles auront le droit de rester dans la communauté, et d'y vivre avec leurs enfants ; sinon, elles peuvent se retirer, et dans ce cas on leur rend les 200 fr. qu'elles avaient originairement versés.

» Tout homme, membre de la communauté, qui meurt non marié, ne transmet rien à personne. C'est une tête de moins dans la communauté, qui demeure aux autres en entier, non à titre de succession de la part qu'y avait le défunt ; mais ils conservent le tout par droit de non-décroissement, *jure non decrescendi* : c'est la condition originaire et fondamentale de l'association. S'il a été marié et qu'il laisse des enfants, ou ce sont des garçons et ils deviennent membres de la communauté, ou chacun d'eux fait une tête, non à titre héréditaire (car le père ne leur a rien transmis), mais *jure proprio*, par le seul fait qu'ils sont nés dans la communauté, et à son profit. Si ce sont des filles, elles ont droit à une dot ; elles recueillent en outre et partagent avec les garçons le pécule de leur père, s'il en avait un ; mais elles ne peuvent rien prétendre de son chef dans les biens de la communauté, parce que leur père n'était pas commun, avec droit de transmettre une part quelconque à des femmes qui la porteraient au dehors dans des familles étrangères ; mais il était membre de la communauté, à condition d'y vivre, d'y travailler, et de n'avoir pour héritier que la communauté elle-même. On voit par là quel est le caractère propre et distinctif de ces communautés

nivernaises. Il n'en est pas comme des sociétés conventionnelles ordinaires, où la mort de l'un des associés emporte la dissolution de la société, parce qu'on y fait en général choix de l'industrie et capacité des personnes. Les anciennes communautés nivernaises ont un autre caractère : elles constituent une espèce de corps, de collège (*corpus*, *collegium*), une personne civile, comme un couvent, une bourgade, une petite cité, qui se continue et se perpétue par la substitution des personnes, sans qu'il en résulte d'altération dans l'existence même de la corporation, dans sa manière d'être, dans le gouvernement des choses qui lui appartiennent.

» Je ne puis résister au désir de rapporter ici le texte même d'un des contrats de mariage de cette honnête famille, tant il m'a paru conçu en termes simples et naïfs, qui expriment bien la moralité de cette institution, et l'esprit dans lequel elle s'est perpétuée et maintenue.

Suit le texte du contrat.

» Plus tard et par l'effet de mauvais conseils, les enfants de Jeanne Lejault ont voulu, du chef de leur mère, élever des prétentions sur le corps même de la communauté, et en provoquer le partage ; mais la cour d'appel de Bourges, par un sage arrêt du 6 mars 1832, a maintenu les stipulations du contrat de mariage et les conventions transactionnelles faites entre les parties, et a rejeté la demande en partage. Si la conscription vient atteindre quelque membre de la communauté, elle fournit jusqu'à concurrence de 2 000 fr. pour acheter un remplaçant. En cas d'insuffisance, le surplus devrait se prendre sur le pécule du conscrit.

» Quant à la probité, il est sans exemple qu'un seul membre de cette communauté ait été condamné pour un délit. Ce fait m'a été confirmé par toutes les personnes que j'ai pu interroger. Les mœurs y sont pures ; une seule fois il est arrivé qu'une de leurs filles se soit laissé séduire ; mais le scandale a été aussitôt réparé par le mariage, qui avait servi de prétexte à la séduction.

» Cette famille est très charitable. Nous le savions, et nous en eûmes la preuve sous nos yeux. Pendant que nous causions de tout ce que je viens de vous raconter, à l'un des bouts de la salle deux pauvres, assis près de la cheminée qui était à l'autre extrémité, tenaient sur leurs genoux chacun une écuelle de soupe qu'ils mangeaient fort tranquillement. Aucun pauvre ne passe sans trouver ainsi la soupe ou le pain. Aussi, suivant l'expression du maître : « 1° Le pain va vite dans la maison. » Le nombre des membres n'est que de trente-six, grands et petits, et l'on consomme par semaine 9 bichets de grains, ce qui, à raison de 3 doubles décalitres et 10 livres par bichet, fait 450 kilogrammes ou 900 livres de grain par semaine, c'est-a-dire, à peu près 130 livres par jour. Tous les communs vivent ainsi, suivant la loi de leur association, *au même pain, pot et sel*. Quant aux vêtements, le maître distribue à chaque ménage, en raison du nombre et de l'âge des individus qui le composent, le chanvre et la laine.

» L'état sanitaire de cette famille est parfait. Les hommes y sont grands et forts, les femmes robustes, quelques-unes assez bien ; leur mise est propre et ne manque pas d'élégance.

» Dans la suite de mon voyage, j'ai vu la contre-partie. Après avoir pénétré par Decise et Fours jusqu'à Luzy, je suis revenu par la montagne Saint-Honoré, les bains romains, et par la commune de Préporché, non loin de Villapourçon (pays des porcs). Dans cette commune existait jadis un grand nombre de communautés ; la plus célèbre, celle qui a subsisté la dernière, était celle des Gariots. Le siège de cette communauté se trouve sur une petite butte, entourée d'un ravin qui en rend l'accès assez difficile. Ce pays est aussi pauvre que celui de Saint-Benin est fertile. On n'y récolte que du seigle, du sarrazin et (depuis 30 à 40 ans seulement) des pommes de terre. Cette communauté cependant vivait et nourrissait tous ses membres. Depuis la révolution, on a voulu partager. Dans le nombre des *parsonniers*, quelques-uns ont prospéré, et sont à l'aise, mais d'autres sont tombés dans un état fort misérable. Le dernier maître, qui réside actuellement à Préporché, a emporté chez lui, comme un trophée, le Grand Pot de la communauté. Les autres restent groupés sur le mamelon des Gariots. Les grandes chambres ont été divisées. La grande cheminée est partagée en deux par un mur de refend. Les habitations sont chétives, malpropres ; les habitants, un peu sauvages, se montrèrent inquiets et presque effrayés à notre aspect. A peine s'ils voulaient ou pouvaient répondre à nos questions. A notre départ, ils nous suivaient des yeux, comme on suit l'ennemi qui opère sa retraite, en se glissant derrière leurs maisons.

» A Jault, c'était l'aise, la gaîté, la santé ; aux Gariots, c'était la tristesse et la pauvreté.

» Est-ce donc à dire que les habitants de la campagne devraient reprendre ou continuer le régime des communautés ? Certes, je ne méconnais pas, pour la Nièvre surtout, l'avantage de la division des propriétés, le bien-être qui résulte pour chacun d'avoir sa maison, son jardin, son pré, son champ, son ouche, tout cela bien cultivé, bien soigné.

» Mais l'association bien conduite a aussi ses avantages ; j'en ai signalé les heureux effets ; et là où elle existe encore avec de bons résultats, je fais des vœux pour qu'elle se maintienne et se perpétue.

» Je crois surtout que, pour l'exploitation des fermes, il serait fort utile aux paysans de rester ensemble. Une nombreuse famille suffit par elle-même à l'exploitation ; trop faible, il faut y suppléer par des valets, et ces mercenaires qu'il faut payer fort cher, emportent le plus net du produit, et n'ont jamais, pour la culture et le soin du bétail, la même attention que les maîtres de la maison. Ajoutez que les enfants restant avec leurs père et mère, reçoivent tout à la fois les exemples et les leçons de leurs parents : séparés d'eux, mis en service trop jeunes, la corruption s'en empare, et bien souvent la misère les atteint.

» D'un autre côté, le fait des partages exercés trop souvent, et poussés trop loin, opère un morcellement tel, que les enfants

du même père ne peuvent plus se loger dans les bâtiments, et que les morceaux de terre, devenus trop petits, se prêtent mal à la culture.

» En tout cela, mon cher ami, vous pensez bien qu'il ne s'agit ni de rappeler les anciennes coutumes, ni de les faire prévaloir sur les mœurs nouvelles ou les idées actuelles ; le changement est général, il est à peu près universel ; mais plus les restes de ces anciennes mœurs sont rares, plus il m'a paru curieux d'en recueillir et d'en constater les derniers vestiges. Il y a de bien bonnes choses dans ce qui est nouveau, mais il y en avait aussi dans ce qui est ancien. »

M. Dupin nous étale donc avec complaisance, dans cette lettre, un petit exemple de Communisme, complet en principe, quoique très pauvre et très inférieur aux conceptions de la plupart de ses confrères en Communisme du temps actuel.

Il insiste sur la moralité de l'institution, sur ses excellents effets économiques et affectifs, sur l'union et l'accord des personnes, sur la facilité d'exécution du travail en commun, etc., etc. En un mot, il réfute de la manière la plus décisive, c'est-à-dire par un fait,— rien de plus fort ni de plus brutal,— toutes les objections banales d'immoralité, de paresse, de désordre, d'impossibilité que les adversaires du Socialisme dirigent contre les idées nouvelles. C'est très adroit. Ce n'a l'air de rien. Il ne semble que regretter le passé. Mais le contraste, qu'il fait si habilement ressortir, de la misère des Gariots tombés en régime de Propriété personnelle et morcelée, avec l'aisance, la santé, la gaîté des Jault, fidèles au Communisme, a une immense autorité dans sa bouche. En 1820, cet article de M. Dupin n'eût été qu'un récit ; en 1841, c'est une doctrine.

Buchez, Cabet et les autres n'ont rien fait, en faveur de la Propriété collective, indivise et anonyme, qui approche, pour la force, de ce plaidoyer de M. Dupin.

L'approbation qu'il donne à la cour de Bourges pour ce que, contrairement à la doctrine fondamentale de la loi concernant l'indivision, elle a refusé le partage à ceux des Jault, qui élevaient des prétentions sur le corps de la communauté, est tout à fait capitale. C'est l'introduction du principe communiste dans la jurisprudence, par les mains du premier magistrat debout de la cour suprême !...... D'ailleurs, ses conseils aux paysans et aux fermiers sont déjà du prosélytisme. Ne sentez-vous pas une forte odeur de roussi, ami lecteur ? M. Dupin est le plus perfide des communistes. Je le dénonce très sérieusement aux propriétaires.

On a beau faire, beau dire, beau regimber : le principe collectif, la critique du morcellement, la réaction contre l'individualisme se glissent partout. Un procureur général à la Cour de

cassation, un homme qui s'appelle Dupin aîné, communiste !!! et du Communisme le plus déterminé et le plus foncé encore, quoique procédant par voie d'insinuation.... Je trouve que c'est grave ; mais je ne vous empêche pas de n'y rien comprendre.

Dans le siège actuel de l'Illion propriétaire, si Proudhon joue le rôle d'Ajax, l'audacieux ennemi des hommes et des dieux, si Owen, Cabet et Buchez sont des variétés plus ou moins verbeuses et patriarcales du vieux Nestor, M. Dupin flanqué de Guy-Coquille est peut-être le plus redoutable des assiégeants. Il me fait l'effet de Sinon, avec Ulysse par derrière. C'est lui qui introduit le cheval de bois dans les murs de Pergame.

Troyens ! je vous avertis. Je suis ici tout à la fois, pour vous, Laomédon et Cassandre. Défiez-vous du cheval de bois. Sinon vous semble aujourd'hui avec vous contre les Grecs : les Grecs sont pourtant à Ténédos. Vous avez reçu dans les colonnes du *Moniteur* la machine perfide : vous entendez dans ses flancs le retentissement du coup de mon javelot. Mais il est écrit que j'en serai pour mon javelot et pour mes paroles prophétiques. Je gage que vous vous défiez encore plus de moi que du traître Dupin et de Cuy-Coquille. — Retire donc ton javelot, mon pauvre Laomédon ; cesse tes cris, ma pauvre Cassandre, et que les destinées d'Illion s'accomplissent...

En somme, le Socialisme de M. Dupin et de Guy-Coquille est un Communisme perfide quoique *facultatif* ; modeste et médiocre comme celui de Buchez, avec lequel, en principe, il est identique. Vieille Propriété, ouvre les yeux, la Cour de cassation t'abandonne.

LE SOCIALISME DE LOUIS BLANC.

Le système de Louis Blanc c'est celui de Buchez ou de M. Dupin avec l'intervention de l'Etat. Ce sont toujours des corporations industrielles communistes : égalité des salaires comme transition, répartition suivant les besoins, plus tard ; accord maintenu, dans le règlement, par le dévouement de chacun à tous, qu'on ne met pas en doute, — ce qui est justement résoudre la question par la question. M. Dupin, je le sais, opposera le fait des Jault. C'est une exception. Toutes les petites Communautés de même genre sont tombées. Ce n'étaient que de grosses familles, et l'union dans ces petits corps n'est possible qu'à la condition de cette simplicité de mœurs qu'on appelle primitive.

Pour obtenir l'union, Buchez compte sur la puissance religieuse d'un christianisme austère ; il est plus monastique. Louis Blanc est plus philosophique et compte davantage sur la fraternité pure et simple en dehors de l'autorité d'une religion positive. La première idée contient une force ; la difficulté serait de la

généraliser. La seconde, sans les moyens formels de la développer, d'en faire un fait, est une illusion pure.

Les corporations industrielles de Buchez procèdent d'elles-mêmes et s'organisent librement dans l'Etat, indépendamment de l'Etat, comme elles peuvent. L'Etat organise celles de Louis Blanc, les relie toutes et en forme un système unique.

C'est, textuellement, l'administration industrielle saint-simonienne, établie de haut en bas, mais abandonnée, dès qu'elle est faite, à la démocratie, à l'élection, à l'égalité. Il n'y a plus que l'Etat, des ateliers qui sont des dépendances de l'Etat, une immense famille laborieuse, dont la propriété est indivise. Tout est à tous et à personne. On espère que tous les membres travailleront à qui mieux mieux, vivront en bon accord, prendront avec réserve, suivant leurs besoins, et seront bien sages. La coopération, l'organisation, l'ordre dans le grand atelier universel, produiront bientôt d'ailleurs des richesses surabondantes, et il n'y aura plus de chances que leur compétition occasionne des querelles.

C'est, comme on voit, le Saint-Simonisme communisé, ou encore le Buchésisme unitarisé dans l'Etat, dépouillé de son manteau sombre et raccommodé avec la richesse et les biens de la terre. Longtemps Louis Blanc n'a guère songé qu'aux industries des villes ; mais, comme il faudra bien que définitivement l'Etat prenne tout, même l'agriculture, on ne craindrait pas, dans la pratique, de tirer quelque parti des procédés d'organisation de Fourier. Le système commercial de celui-ci, ses banques unitaires, ses institutions garantistes ont d'ailleurs du bon et l'on s'en peut servir. Ce n'est certes pas là ce qu'il y a de plus mauvais dans les idées de Louis Blanc.

Louis Blanc est le premier des anciens républicains marquants qui ait confessé l'inanité des réformes politiques pures et pour elles-mêmes. Il a parfaitement compris la critique socialiste. Il se l'est puissamment assimilée et souvent l'a fait valoir avec la richesse et la force d'un talent de premier titre.

Porté au Luxembourg par le flot démocratico-socialiste de Février, il s'y est un peu enivré d'un sentiment plus généreux que réfléchi : il a cru le moment venu de refaire, à la guise de ses idées, la société de toutes pièces.

§ X. SES ERREURS

Il voyait, en effet, la vieille société industrielle acculée et impossible ; le crédit aristocratique tombé pour ne plus renaître ; les patrons confessant l'insuffisance des salaires, les ouvriers l'insuffisance des bénéfices de la plupart des patrons ; la concurrence déréglée et dépréciative égorgeant ainsi les uns et les autres. Il ne doutait pas que l'industrie agonisante ne se vît obli-

gée de liquider entre les mains de l'État. Beaucoup d'industriels, au moment de sombrer, invoquaient eux-mêmes cette solution. Se croyant maître du champ de bataille, il a proclamé ses idées dans ce qu'elles ont de plus impossible et chimérique : l'absorption des industries par l'État, l'égalité des salaires, la répartition ultérieurement proportionnelle aux besoins, et, — pour réaliser cette colossale réorganisation industrielle, fondée sur un principe qui avait contre lui l'invincible puissance de la liberté, de l'individualité, du fait, de la tradition et des idées d'une société qu'il attaquait de front tout entière, — des moyens, qu'il me passe le mot, puérils : des inscriptions sur des poteaux et des décrets.

On ne refait pas, on n'a jamais refait, on ne refera jamais une société avec des décrets. On décrète une Constitution, on décrète des lois, des formes mécaniques et extérieures ; on ne décrète pas les faits intimes, l'organisation *moléculaire* si l'on veut comprendre cette expression, qui déterminent l'état d'une société. Et encore les lois et les constitutions que l'on fabrique, ne sont-elles valables qu'à la condition d'être en harmonie avec ces faits intimes et vivants eux-mêmes, de concorder avec eux, d'en être, en quelque sorte, le mode de cristallisation.

Vous pouvez, à la rigueur, changer par décrets la forme extérieure et physique ; vous ne changerez jamais, par la loi, la composition chimique et intégrante. Cette composition dépend uniquement des titres d'affinité des éléments auxquels vous n'imposerez point des rapports pour lesquels leurs attractions réciproques ne conspirent pas elles-mêmes. Si vos lois dictent à ces éléments des relations contraires à leurs attractions, ces éléments ne subiront pas vos lois impuissantes, ou réagiront contre elles jusqu'à ce qu'ils les aient brisées.

J'invente la machine à vapeur, je la produits, je l'expérimente, les intérêts y trouvent leur compte, ils l'acceptent librement : j'ai modifié l'état intime de l'industrie et de la société. Vous inventez une machine que vous croyez excellente, vous en décrétez l'emploi : on se révolte contre votre décret, même si votre machine est bonne ; car si vous décrétez l'emploi de votre machine, on préjuge qu'elle est détestable. Et en effet, si elle est bonne, faites-en devant nous l'essai, et laissez-nous libres de l'imiter. A quoi bon le décret ?

L'Atelier égalitaire de l'État est votre marotte, le Phalanstère libre et proportionnel est la mienne. Causons-en, c'est bien. Répandons notre conviction, propageons-la par la parole et par la presse ; c'est notre droit, et c'est notre devoir, puisque nous croyons par là sauver la société. Dès que notre Idée a pris de la consistance, dès qu'elle a rencontré des adhésions sérieuses, demandons à la société les moyens d'en faire l'expérience devant

elle ; et, croyez-moi, elle est trop malade, la pauvre vieille, pour refuser longtemps l'inoffensif essai des remèdes que nous lui offrirons avec foi et maturité.

Vous construirez donc un modèle de l'Atelier-égalitaire, je construirai un modèle de Phalanstère. Si l'un de nos systèmes convient à tout le monde, sert tous les intérêts, satisfait tous les droits, résout les problèmes du temps, ne craignez rien, sa fortune est faite, et le monde l'acceptera vite. Si nos conceptions, sans être des solutions définitives, sont seulement des améliorations, vont à certains esprits, à certaines positions, réalisent certains avantages ; dans ce cas encore, l'imitation sera proportionnelle à leur valeur propre : elles deviendront chacune ce qu'elles pourront, ce qu'elles devront être.

Combien plus forts ne serons-nous pas en procédant ainsi, et combien ne prouverons-nous pas mieux la plénitude, le calme et la maturité de notre foi dans nos moyens, qu'en essayant de faire sauter le pas, de force, à la société ? qu'en la poussant par des décrets, vous dans votre Atelier national, moi dans mon Phalanstère ? Que dis-je ? si vous me forcez, de par la loi, d'entrer au Phalanstère, je ne reconnais plus mon Phalanstère libre et facultatif, et je m'insurge moi-même contre votre despotisme sociétaire.

Le tort de Louis Blanc a été de donner, au Luxembourg, à des idées qui n'étaient pas celles de l'opinion et du pays, — eussent-elles même été justes, ce que je conteste, — un caractère officiel. Il a effrayé la société, en ayant l'air de vouloir lui imposer son Socialisme égalitaire par autorité et par surprise. Pour moi, si le hasard d'une révolution m'attachait autour des reins la ceinture tricolore de membre d'un gouvernement provisoire, et m'installait dans quelque Luxembourg; bien loin d'y faire parler à ma foi sociale, si robuste et si absolue qu'elle soit, le langage de la loi, je m'empresserais de rassurer l'opinion sur toute tentative d'envahissement dictatorial ou légal de mon idée dans ses libres domaines. Je lui parlerais d'expérimentation, et je proclamerais comme le plus saint des droits, l'insurrection des esprits contre toute réforme sociale, à commencer par la mienne, qui viserait à s'imposer au pays malgré lui, sans être librement acceptée par lui. Je soutiendrais plus haut que personne qu'une transformation des rapports sociaux, ne saurait être légitime qu'à la condition d'être consentie, voulue, appelée par ceux-là mêmes à qui on la destine. Je sais bien que Louis Blanc ne voulait, au fond, violenter personne ; mais son opinion à lui avait l'air de vouloir violenter l'opinion des autres. Ce fut son tort.

En faisant comme je viens de dire, je donnerais, de ma foi, le plus inébranlable témoignage ; j'avancerais mieux que par

toute autre voie le succès de mes idées, et je ne prendrais pas l'opinion à rebrousse poil,—ce qu'un homme d'Etat, surtout dans un pays libre, doit toujours se garder de faire.

En voulant donner l'industrie privée à l'Etat, Louis Blanc allait beaucoup trop loin. Il était dans le vrai en voulant, pour l'Etat, les services nationaux, tels que ceux des assurances, des canaux, des chemins de fer et celui du crédit qui, dans une société démocratique, doit résulter de l'assurance mutuelle, organisée régulièrement et à divers degrés, des valeurs mobilières, immobilières et personnelles du pays.

S'il se fût borné là et qu'il eût obtenu, de ses collègues du gouvernement provisoire, trois ou quatre décrets organiques, que les intérêts eussent alors acceptés avec enthousiasme, qu'ils accepteraient facilement encore, la Révolution était engagée dans la bonne voie. Les affaires se fussent relevées; le crédit démocratique se substituait, vivant, au cadavre du crédit aristocratique, du crédit mort et bien mort des agioteurs et des marchands d'écus. La misère et la banqueroute étaient conjurées. Nous entrions par la bonne porte, à la satisfaction de tous, en voie de Socialisme bienfaisant et pratique. Les banquiers, démontés, eussent eux-mêmes trouvé leur compte a une liquidation doublement avantageuse en ce qu'elle leur eût épargné la ruine qu'ils n'éviteront pas et la risible illusion d'une résurrection de prépotence qui, je le leur prédis, s'ils continuent à la poursuivre, leur portera malheur....

Organiser l'INTERMÉDIAIRE, en toute liberté de concurrence, par les Communes et par l'Etat; constituer le Crédit démocratique par l'assurance mutuelle et libre des valeurs; encourager l'association volontaire du Travail et du Capital dans le domaine de la production : telle était, telle est encore aujourd'hui la tâche pratique et immédiate de la Révolution de Février. Le gouvernement provisoire a manqué ce coup de fortune. Cela faisant, il gagnait en masse, à la République démocratique et sociale, l'agriculture, l'industrie et la propriété tout entière. Les parasites y bénéficiaient eux-mêmes d'une bonne liquidation et du temps nécessaire pour se caser dans la Production.

Si le gouvernement provisoire, au lieu d'être une collection à peu près exclusive de formalistes politiques parfaitement purs de toutes études sociales et d'un socialiste trop entier dans son individualité, trop étroitement systématique et maladroitement absolu, eût été composé de socialistes largement ouverts à la science et à la pratique à la fois, dominant leur idée et leur personnalité au lieu d'être dominés par elles, libres enfin eux-mêmes et comprenant la liberté de l'opinion, ils eussent entraîné au Socialisme l'opinion qui s'est révoltée contre le mors et cabrée sous la raideur impuissante de la main du cavalier.

Avec d'excellentes intentions, en comprenant fort bien, l'un, qu'il fallait profiter de l'élan de Février pour lancer la société dans la voie de la démocratie sociale, l'autre, dans celle de la démocratie politique, Louis Blanc et Ledru-Rollin ont porté un rude coup à la République et au Socialisme. La raideur de l'idée chez le premier, la raideur de la parole chez l'autre ont effrayé l'opinion et les intérêts, qu'il fallait enlever librement. De là, la double réaction politique et sociale; de là surtout, ses prétextes, ses forces, sa puissance, et les armes dont elle fait aujourd'hui cet usage aveugle et passionné, qui lui prépare peut-être un mauvais retour de compte....

Le lendemain de la Révolution de Février, il n'y avait pas, dans le pays, de dispositions sérieuses à la résistance. Les intérêts eux-mêmes acceptaient la République comme le seul moyen d'ordre et de gouvernement. Louis-Philippe n'avait laissé ni affections ni racines dans le parti qui l'avait soutenu. Heureux de sa chute, les légitimistes saluaient, généralement avec sincérité, l'avènement de la République qui leur avait procuré cette satisfaction. Ils saisissaient, avec plus de joie qu'on ne le pense, au fond, l'occasion de mettre terme à un long exil volontaire qui leur pesait; d'entrer dans le grand et invincible courant démocratique créé par la Révolution française, auquel jusque-là ils s'étaient efforcés de ne pas mêler leurs eaux; de se constituer partie intégrante de cet Ordre moderne dont ils comprenaient, ce jour-là, le caractère définitif et dont ils prenaient enfin leur parti. Ils cessaient de bouder la Révolution et sentaient sa légitimité.

Il y a eu, dans la nation, un moment de conspiration générale pour un ralliement universel, un accord sublime du passé et de l'avenir dans la mystérieuse et providentielle grandeur du présent. Lamartine, que ses idées incomplètes et confuses égarent quelquefois, que ses nobles sentiments ne trompent jamais et qui devrait toujours les suivre, l'avait compris. Il s'en fit, dans le gouvernement provisoire, l'expression magnifique. Lamartine fut resté l'homme de la situation, le véritable fondateur de l'Ordre démocratique nouveau et de la République s'il lui avait été donné d'absorber les dissonnances. Dès que le jour vint où les dissonnances, plus fortes que lui, devaient éclater dans la région supérieure : après un quart-d'heure de défaillance à son jardin des olives, en un instant, dans un suprême et dernier effort de ralliement, qui sera sa plus grande gloire et qui a sauvé le pays, il est tombé sous sa croix et sur son calvaire. Sans ce noble sacrifice, accompli en pleine connaissance de cause, et qui n'est pas encore compris, le drapeau des barricades exclu du gouvernement par le premier acte de l'Assem-

blée nationale, l'Assemblée était perdue au 15 mai : je n'en fais pas le moindre doute. Et la guerre civile, la guerre sous toutes ses formes sociales et politiques, la guerre des départements contre Paris et de Paris contre les départements, des villes contre les campagnes, des ouvriers contre les maîtres, des prétendants, de tous les éléments enfin les uns contre les autres, éclatait en France. — Et cette horrible guerre, hélas! n'est que différée, si l'on n'entre à temps dans les voies d'une large et grande politique, d'une politique intelligemment démocratique et sociale. Hélas! hélas! que de sang et de misère!....

Lamartine est mort politiquement jusqu'au jour d'un nouvel et définitif accord. Il ne sera jamais rien comme homme de parti. Il ne ressuscitera qu'au temps glorieux du ralliement universel. Incarnation vivante de l'harmonie, son âme désorientée dans les aigres disputes, s'égare et perd sa vertu s'il essaye d'épouser une dissonnance quelconque. S'il voulait tenter de se faire habile, il ne serait qu'entortillé et maladroit. Il n'y a pas à sa lyre une seule corde pour l'intrigue et le savoir faire. Qu'il reste donc au-dessus des partis, planant sur leurs passions et sur leurs querelles, faisant entendre à la nation et au monde les inspirations de son âme et les aspirations de son esprit. Qu'il n'épouse aucun élément dans l'arène où ils se combattent encore les uns les autres en s'excluant. L'Esprit, qui planait sur les eaux, ne prenait de parti que contre les ténèbres. Préparer l'avenir, aimanter les âmes, inspirer l'accord et attendre : telle est la mission que lui dicte sa nature. Il est trop grand poète pour pouvoir tenir dans la cage étroite où se trouvent si bien à l'aise tant de vulgarités agiles et éminentes. Drapeau de haute conciliation, ou noble parole isolée, barde social exilé des intrigues : tel est son rôle.

Ce grand miracle, qui a eu une chance au 24 Février, ne s'est pas accompli. Le temps, la raison, la force des choses et les progrès rapides du Socialisme organisateur, favorisés par les besoins que seul ce Socialisme peut satisfaire, opéreront, — sans passer par des convulsions espérons-le! — ce que ce grand jour eût inauguré d'emblée s'il se fût levé quelques années plus tard, au sein d'une opinion mieux préparée et plus mûrie par le soleil des idées du siècle. N'incriminons pas les hommes. Leurs fautes ont été celles de leur temps : et la preuve, c'est que Ledru-Rollin et Louis Blanc remis, par impossible, avec l'expérience qu'ils ont aujourd'hui des choses, dans les circonstances où ils se sont trouvés, ne commettraient certes plus les mêmes erreurs.

Ces erreurs, on les leur a fait cruellement expier, et quel compte leur a-t-on tenu de ce qu'il y a eu de *sauveur* dans une partie de ces erreurs mêmes ? Ce sont leurs exagérations qui, à certains égards, leur ont donné autorité sur la tempête. Quelle autre voix eût harangué et contenu les tumultes de l'ouragan

qu'on les accuse avec une si prodigieuse ignorance d'avoir soulevé? Les idées théoriques avec lesquelles on suppose que Louis Blanc a excité les classes ouvrières et qui ont insurgé l'opinion contre lui, n'ont pas eu de succès dans ces classes, fort peu passionnées pour l'égalité pratique des salaires.

Ce qui plaisait à ces classes, ce qui emportait leur confiance, ce n'était pas l'idée en elle-même, c'était le sentiment populaire que l'audace de cette idée supposait.

Il est donc faux que les théories de Louis Blanc aient mis le feu aux esprits. Les esprits flambaient, et ferme, bien avant qu'il eût dit un mot à l'Hôtel-de-Ville ou au Luxembourg. S'il n'eût pas fait prononcer par le gouvernement provisoire les formules populaires et socialistes, qui étaient—et qui demeurent—les formules historiques de la Révolution de Février, *Droit au travail*, *Organisation du travail*, on en aurait vu de belles dans Paris!

C'est son œuvre historique, et ce sera sa gloire de l'avoir fait. En marquant sur le cadran officiel de la Révolution l'heure de l'avènement du Socialisme, il en a, d'ailleurs, désarmé la première violence; il a sauvé la société des ravages d'une inondation socialiste emportée, aveugle, révolutionnaire, dont les conséquences eussent été le plus terrible des inconnus. Par de laborieuses conciliations entre patrons et ouvriers, que seul alors il pouvait opérer, il a en outre préservé vingt fois Paris des conflagrations les plus redoutables. Les ateliers dits *nationaux*, dont on s'obstine calomnieusement à le rendre responsable, loin d'avoir été créés et organisés par lui, l'ont été sans lui et contre lui. Quant à ses théories du Luxembourg, ce qu'elles avaient de faux et d'intempestif, n'a fait sérieusement de mal qu'au Socialisme et à lui-même.

Qu'on n'accuse donc ni Ledru-Rollin ni Louis Blanc d'avoir soulevé les orages. Les orages avaient leurs causes dans l'atmosphère du temps, dans l'électricité de la Révolution, dans les méfaits accumulés de l'ancien Régime, dans les effluves impures de la Féodalité financière, dans les émanations longtemps distillées de l'égoïsme et de la corruption de l'oligarchie des satisfaits, dans ces foyers de paupérisme, d'instabilité et de misères condensés par l'action aveugle du crédit aristocratique et de l'industrialisme spéculateur, au sein des grandes cités, dans mille éléments inflammables et explosifs enfin, réunis aux flancs de la vieille société. En conspirant avec ces nuages flamboyants, chargés de foudre, Ledru-Rollin et Louis Blanc, comme Lamartine lui-même, n'ont, en définitive et en fait, conspiré que comme le paratonnerre. Ce qu'ils ont soulevé réellement, ce ne sont pas les orages populaires, mais les passions et les colères des deux Réactions, qui n'en font qu'une aujourd'hui, contre le Socialisme

et la République. Ce serait donc à nous de les incriminer, si nous n'étions pas des esprits calmes, ouverts à la raison, sachant tenir compte aux hommes des difficultés des temps, et faire la part des entraînements dans ces trombes des passions et des révolutions, qui emportent comme poussière les trônes, les dynasties, les institutions et les sociétés elles-mêmes.

PIERRE LEROUX.

§ I. DES TENDANCES, MAIS PEU DE SYSTÈME.

Mon bon Pierre, me voici bien embarrassé! et vous le seriez encore plus à ma place. Je cherche dans chacun des affluents du Socialisme ce qui ressemble à une pensée pratique, à une manière de concevoir de nouveaux rapports entre les éléments de la société, et je vous aborde. Que voulez-vous que je leur dise?

Vous avez bien injustement, je pourrais employer une qualification plus énergique et rester encore au-dessous de la vérité, attaqué Fourier que vous n'avez pris le soin ni d'étudier ni de comprendre. Depuis que j'ai fait votre connaissance à l'Assemblée, je vous ai trouvé si bon, si plein de cœur, que j'ai cessé de vous en vouloir pour vous aimer en frère. Je m'étais fait de vous une toute autre idée. Avec les braves gens comme vous, à tout péché plus que miséricorde! Je ne vous rendrai donc pas le mal que vous nous avez fait; seulement, je vous éclairerai et vous convertirai quand nous aurons le temps de causer un peu. — Mais, sur votre système, encore une fois, que diantre voulez-vous que je leur dise?

Depuis dix-huit ans je vous lis... je trouve chez vous le sentiment général des droits nouveaux, des impossibilités de la société ancienne, de l'impérieuse nécessité d'une société nouvelle. Personne ne sent mieux que vous, plus religieusement que vous, les aspirations vagues et généreuses du Socialisme moderne, le besoin de la réalisation des principes philosophiques et démocratiques. Vous avez souvent exprimé ces sentiments avec une noble et poétique éloquence; souvent aussi vous les avez délayés dans trop d'eau, pas toujours claire, puisée à toutes les sources théologiques, métaphysiques, politiques, historiques, démocratiques, mystiques et même éclectiques.

Autant que j'en puis juger, vous êtes resté saint-simonien. Vous tenez toujours à nous parquer chacun dans une de ces trois castes des savants, des industriels ou des artistes, sans vouloir assez comprendre que chacun de nous doit être, à des degrés divers et sous de nombreuses formes, industriel, artiste et savant. —Cela résulte, je vous le fais observer, de l'indivisibilité même, en chacun de nous, de la sensation, du sentiment et de la connaissance; cette trinité dont vous avez la petite faiblesse de vous croire

l'inventeur et qui ne vous mène à rien, parce que c'est une donnée neutre, un terme commun, une forme extérieure de l'âme humaine, et qu'une pshycologie qui ne va plus avant que ces formes générales et depuis si longtemps reconnues, de l'activité, reste nécessairement impuissante et stérile.»

Je sais bien que vous vous épuisez à communiser la donnée saint-simonienne, à nous faire un Saint-Simonisme égalitaire. Vous n'y parviendrez pas. L'indivisibilité des variétés est dans la nature, leur égalité n'y est pas ; vous ne la mettrez jamais dans les fonctions et dans les choses.

Tenez, mon bon *philosophus hirsutus*, comme je vous appelle à cause de vos cheveux et de vos idées touffues mais mal démêlées, laissez-moi vous dire, à vous, parce que vous avez l'âme simple et fraternelle et que vous ne vous en fâcherez pas, ce que je n'oserais pas dire aux autres parce qu'ils pourraient bien s'en fâcher. Je trouve que vous tous, esprits à tendances communistes, anti-personnelles, anti-propriétaires, vous avez, à l'endroit des idées, une manie propriétaire et personnelle qui va trop loin. Vous tenez trop à vouloir absolument donner à l'humanité quelque chose de vous, qui vous semble à vous, tout à vous.

§ 22. UN POINT PAR OU CERTAINS COMMUNISTES SE RATTACHENT TROP A L'INSTINCT DE LA PROPRIÉTÉ.

Vous avez beau vous en défendre, soutenir que rien n'est à personne, que l'idée est essentiellement le domaine commun, le produit de la pensée de tous ; que toute marque individuelle est une usurpation sur les droits confus de l'humanité. Vous n'en obéissez pas moins, en fait, les uns et les autres à une passion de propriété et de maternité très individuelle : vous voulez à toute force accoucher d'un fruit de vos entrailles. Il faut que l'humanité reçoive de vous une conception qui vous appartienne, un monde de vos œuvres. Vous voulez être chacun père ou mère, quitte à faire théoriquement, au Dieu de l'Impersonnalité, le sacrifice d'Abraham.

Cela part d'un sentiment généreux : vous entendez payer ainsi votre dette. Mais, voilà le malheur; c'est que, pour la création intellectuelle de quoique ce soit et surtout d'une forme nouvelle de la société, ce qui n'est pas une petite affaire, la bonne volonté ne suffit pas : il faut encore la fécondité avec. Et la fécondité ici s'appelle génie, et génie de premier ordre.

Or, mon cher Leroux, je vous le dis en toute sincérité et comme je le pense : Ni vous, ni moi, ni Louis Blanc, ni Buchez, ni M. Dupin, ni le patriarche de l'Icarie, ni tant d'autres qui faisons aujourd'hui du Socialisme, presque tous avec courage et dévouement, plusieurs avec talent, nous ne sommes pas des hommes

de génie, — mais pas du tout, du tout comme dit à la tribune le Prince rusé de la grosse bonhomie, qui administre aujourd'hui. bien plus à son goût qu'au mien, les finances de la République.

Ni vous, ni moi, ni les autres, nous n'avons rien inventé, rien découvert, rien créé. Nous ne sommes pas des hommes de génie. Il faut en prendre notre parti. Et puisqu'il en est ainsi, ayons donc la simplicité de notre position et convenons-en tous avec nous-mêmes une bonne fois, comme j'aime à vous en donner l'exemple, sans en rien dire au public, que nous ne sommes pas obligés de mettre dans la confidence. Ne vaut-il pas mieux, là, élever un bel enfant vivant et viable, quoique fils d'un autre, l'habiller, le nourrir, l'éduquer, lui préparer son chemin dans le monde, que de passer sa vie à tailler des layettes et à coudre des bavettes pour celui qu'on croit pouvoir faire, qu'on ne fait pas, qui ne vient pas et qui ne viendra jamais; ou bien encore, que de parer et farder une poupée de carton faite de pièces et de morceaux colés ensemble et de s'escrimer à renouveler sur ce mannequin le miracle de Pygmalion. Ce miracle s'est opéré une fois, dans le temps jadis ; mais vous ne le réussirez plus aujourd'hui que les miracles sont devenus si rares !

N'est-ce pas, après tout, une chose peu philosophique et peu socialiste, que cette passion commune à tant de communistes, en ce temps-ci, qui leur fait préférer la contemplation d'un petit creux d'eau bourbeuse, dans un pas de cheval, entre les quatre murs étroits du jardin intellectuel dont ils se croient propriétaires, au magnifique spectacle du Léman vu des hauteurs du Salève, ou aux grands horizons de l'Océan du haut des falaises d'Etretat, — un point que je vous recommande quand vous voudrez voir la mer dans sa majesté simple et sublime.

Lorsque Copernik eut découvert et Galilée mathématiquement démontré la disposition de notre tourbillon planétaire autour de son soleil, il n'y eut plus rien de capital à trouver quant à la disposition générale de ce système solaire. Quand Keppler eut découvert et démontré les trois grandes lois du degré des orbites, des aires proportionnelles aux temps, et des carrés des temps périodiques proportionnels aux cubes des grandes axes, il n'y eut plus rien de capital à découvrir dans la géométrie de ces courbes sidérales. Quand Newton eût découvert et démontré le théorème des attractions proportionnelles aux masses et inversement proportionnelles aux quarrés des distances, il n'y eût plus à faire que des applications de cette loi capitale des forces de la mécanique céleste.

L'*organique* céleste n'est pas encore faite, et j'aime à croire qu'on la fera; mais la *mécanique* céleste est faite. On peut perfectionner les détails de celle-ci, en multiplier les applications : j'estime qu'on n'en refera pas une nouvelle, une différente, une autre.

Que diriez-vous d'un astronome qui, aujourd'hui, compulsant les astronomes anciens, les astrologues du moyen-âge, les Egyptiens, les Chinois et le reste, mais refusant de tenir compte des découvertes de Copernik, de Galilée, de Keppler et de Newton, travaillerait comme un nègre pour créer, en dehors des découvertes de ces grands génies fondateurs, un système astronomique différent du leur, et de son propre crû ?

A bon entendeur, demi-mot et salut ! Je crois bien que le système astronomique est découvert et connu ; que vous ne parviendrez pas, en dehors de ses lois, à mettre d'accord les mouvements de nos planètes et à vous entendre avec elles. Si j'ai un conseil d'ami à vous donner,—je vous l'offre à vous que parce que vous êtes bon enfant,—c'est d'étudier un livre élémentaire d'astronomie, où soient exposées les solutions dont je parle — et d'en vérifier l'exactitude. Je vous en ai déjà passé, de ces livres-là ; mais vous êtes si obstiné, mauvaise tête, que vous vous gardez bien de les lire !

J'ai connu dans les montagnes du Jura, quand je me préparais à l'Ecole polytechnique, un vieux et vénérable savant, fort original, appelé M. Cottier, qui avait la manie de ne rien vouloir lire des modernes. Il craignait de se laisser influencer, tenant à faire des découvertes à lui. De temps en temps il envoyait à l'Académie des sciences un mémoire. On lui répondait en lui indiquant les ouvrages où ses œufs, tout chaud pondus, avaient, depuis dix ou vingt ans, fait des poulets superbes ; — avec le nom de l'auteur et du libraire. Toutefois, le père Cottier avait-il généralement la consolation de se dire que, s'il se voyait devancé, du moins ses œufs n'étaient-ils pas des œufs clairs.

Et encore ne voudrais-je pas jurer que souvent, bien qu'il s'efforçât de se boucher les oreilles, ces solutions que le père Cottier découvrait petit à petit et vingt ans trop tard, ne lui fussent pas venues du dehors, par les vibrations de l'atmosphère. Mais il était consciencieux, et l'objectif, comme disent nos amis les Allemands, se subjectivait en lui sans qu'il s'en aperçût. J'en sais bien quelques-uns à qui ce phénomène arrive. J'en connais aussi d'autres, il est vrai, qui, subjectivent et subjectivent à force l'objectif en question, et qui s'en aperçoivent fort bien; mais qui n'ont pas l'air de s'en apercevoir.

Je vous ai dit franchement ma façon de penser, mon bon collègue en Socialisme et en Constituante. Je vous répète que je n'aurais osé rien articuler de semblable aux autres, craignant de les trouver trop chatouilleux à certain endroit. Vous ne m'en voudrez pas, vous : et si ce *factum* que j'écris au courant de la plume, entre les moments que me laissent la gastralgie, la fièvre et ces grands travaux de Constituante, où nous ne constituons rien du tout j'en ai grand peur ; si, dis-je, ce *factum* est destiné à une

seconde édition et que, d'ici là, le petit soit venu au monde, eh bien ! vous m'en ferez part et vous me donnerez paternellement vous-même son signalement : — yeux grands, bouche mignonne et vermeille, joli menton rond, visage ovale. — Je reproduirai ledit signalement, avec procès-verbal constatant que le poupart est os et chair et non pas carton. — Bonsoir et à demain ! Je vous quitte; mais il faudra qu'à nous deux nous causions. Et comme vous ne prendrez pas ceci pour un défi, je gage que nous nous mettrons d'accord. Je vous laisse aujourd'hui pour un plus difficile à manier, *amice hirsute!* Ce ne sont plus des cheveux un peu embrouillés, mais de belles et bonnes épines. Un hérisson qui fait la boule. Dites voire aux bourgeois d'y toucher. — Heureusement que j'ai la peau faite aux piqûres.

LE SOCIALISME DE PROUDHON.

§ bb. PORTRAIT DE LA BÊTE.

Abomination de la désolation ! Nous y voici ! C'est le *monstrum horrendum* du Socialisme, la bête à sept têtes de l'Apocalypse, le démon incarné, Satan, Bélial et Belzebuth, trois diables en une seule personne, c'est-à-dire l'inverse tout juste de la sainte Trinité. On n'avait encore songé qu'à un Antechrist; Proudhon c'est bien autre chose !

Avant d'entamer cet affreux Proudhon, qu'on me permette une adorable propos d'une jolie femme dans une des tribunes de l'Assemblée ces jours derniers.

— « Qui est-ce donc cette belle tête, front découvert, là-bas, » troisième rang, en haut, seconde travée, dans la direction de » mon binocle?

» — Jean Reynaud, » répond le collègue qui démontrait à ces dames la collection de la Souveraineté nationale.

« — Pas possible ? Quoi ! Ceux qu'on voudrait voir si laids » sont si bien ! quand il y en a tant dans les bons, dans les ex» cellents... au contraire...» Je n'achève pas. Je ne me soucie pas, pour me montrer narrateur trop fidèle de me faire rappeler à l'ordre par la majorité... Allons ! voilà que je viens encore de lâcher une sottise.

» — Et Proudhon ! montrez-moi le donc celui-là ! Ah ! pour le » coup ce sera une figure horrible !

» — Voyez, madame, à votre droite, en haut, le premier du » second banc, à la naissance de la partie qui fait ceintre ?

» — Celui qui écrit? avec des lunettes? ces cheveux blonds? » cette bonne figure honnête, placide et fraîche?

» — Précisément.

» — Pas possible, monsieur *un tel*, vous vous amusez de notre ignorance ! Si vous nous disiez que c'est M. Léon Faucher,

» M. Bonjean, M. Vezin, M. Creton ou quelque autre défen-
» seur de la propriéte et de la famille..... Ce sont ceux-là qui
» doivent avoir des figures douces!.... »

Je raconte fidèlement l'histoire. En somme, la dame fût très déconcertée.

Mais elle a de quoi se rattraper contre les figures socialistes, avec les portraits que l'on vend de nous dans Paris et les départements à cette heure.

Il est de fait que Proudhon a aujourd'hui le privilège, et tout privilège a son prix, de condenser sur sa tête les plus grandes colères des ennemis du Socialisme. Antithèse la plus énergique de la Propriété, il est devenu une véritable synthèse de l'animadversion des propriétaires. Il fait en ce moment, pour l'édifice du Socialisme, la fonction d'un paratonnerre. C'est sur cette inflexible pointe de platine, dressée contre le ciel et qui ne bronche pas, que se décharge et glisse, sans y mordre, la foudre des plus gros nuages. L'ouragan du 31 juillet, accompagne de tous ses roulements de tonnerre et de la grêle des ordres du jour motivés, ne l'a pas plus entamé qu'une goutte de douce pluie du printemps tombant sur une boule d'acier poli. *Illi robur et æs triplex.*

Ce diable d'homme est tellement cuirassé dans ses idées que rien n'y fait. Quel malheur qu'une telle intrépidité ne soit pas au service des bons principes? Ses collègues disent devant lui dans les comités, d'une voix réservée et polie sans doute, des aménités dans le goût de celle-ci, par exemple :

« Il faut se défendre de toute proposition qui vient de M.
» Proudhon. Il doit y avoir quelque venin dedans. »

Proudhon répond de son bon gros accent franc-comtois. —
« Eh bien! Messieurs, ça sera comme vous voudrez. Nous re-
» prendrons cela un peu plus tard. Je voudrais faciliter la liqui-
» dation pour qu'elle se fît dans l'intérêt de tout le monde. Ça
» sera comme vous voudrez : n'en parlons plus. »

Ces enragés de socialistes ont un calme, une foi et une simplicité, qui n'appartiennent qu'aux grands criminels. On ne rencontre pas ce fâcheux indice chez leurs adversaires.

§ CC. UN ARGUMENT COMMODE ET A TOUT FAIRE.

Le nom de Proudhon est passé à l'état d'argument.

Déjà devers la fin de la monarchie, le *Journal des Débats* avait inventé une variété utile du genre Communisme, que j'appellerai le Communisme de polémique. Resté seul champion de la grande politique et éprouvant le besoin d'un argument fort, à toute thèse et expéditif, il avait trouvé... Communisme!!!

Communisme!!! était vite dit et répondait à tout. Tout menait droit à ce Communisme. L'adjonction des capacités, Communis-

me! Les discours de M. Odilon Barrot, qui vers la fin, il est vrai, s'était chauffé dans les banquets, Communisme!!! La guerre au Sonderbund, et je crois bien jusqu'aux réformes de Pie IX en qui M. Guizot le protestant espérait pourtant « que le pontife sauverait le monarque, » tout aboutissait au Communisme!!....

C'est à cause de cela que la grande politique s'est fait faire un 24 Février pour deux adjectifs et une misère, au lieu de ratisser à la Bourgeoisie de temps en temps un peu de réforme électorale. Elle en avait pour six ou huit ans au moins avant la Révolution du Peuple, qui n'était pas encore mûre.

Depuis Février, l'invention du *Journal des Débats* a fait fortune. Dans la presse, à la tribune, partout elle a acquis un débit prodigieux. Ceux contre qui cette feuille ingénieuse l'avait si habilement appliquée, en ont fait arme à leur tour, et considérablement perfectionné l'usage. De telle sorte que, semblable à l'infortuné fondeur du taureau de Phalaris, le *Journal des Débats* se voit victime d'une invention qui sert si bien envers tous et contre tout, qu'on la tourne contre lui-même! Il s'est vu *communiste* dans la question des concordats-amiables, *communiste* avec tous les universitaires dans la question de l'instruction publique, etc., etc., et obligé de s'en défendre, et de trouver l'argument abusif!

Eh bien! quelque invincibles que soient ces mots: « Com- » munisme! c'est le Communisme! c'est du Communisme! cela » mène droit au Communisme! » (nos grands orateurs ont eu l'art de trouver déjà ces quatre figurres diverses pour varier cet argument vainqueur); quelque probants, quelque irrésistibles que soient ces mots dans un discours, cette forme de logique a décidément pâli, et les maîtres l'ont à peu près abandonnée pour la prosopopée de Proudhon. Proudhon est le grand serpent de mer, le dragon, le ptérodactyle, la bête du Gévaudan, la Ouivre! La simple apparition de son nom suffit à tout, répond à tout, renverse tout. Rien qu'en prononçant à propos, à la tribune, ces deux syllabes, — Prou—dhon, — on obtient l'effet de la tête de Méduse: tout l'auditoire reste stupide; c'est magique. Et souvent l'orateur lui-même se trouve dans un état identique à celui de l'auditoire.

§ dd. COMMENT PROUDHON N'EST PAS CE QU'UN VAIN PEUPLE PENSE.

A l'Assemblée nationale on n'est pas fort sur le Socialisme. Proudhon y passe pour communiste. L'autre jour, Mathieu (de la Drôme), un homme de cœur, d'intelligence et d'avenir, emporté par un de ces entraînements de tribune qui vous font dire un peu plusque la vérité, s'écriait qu'il n'y avait de communistes ni à l'Assemblée ni au dehors. Quelques-uns de mes voisins exclamèrent: « Eh! quoi, et Proudhon? n'y eût-il que Proudhon! »

— Je les surpris beaucoup en leur démontrant que Proudhon était, dans sa phase actuelle, tout ce qu'il y au monde de plus anti-communiste, de plus individualiste. Comme c'étaient des gens de sens et d'esprit, quoique très bons réactionnaires, ils comprirent vite. — A ce propos, je remarque que, pourtant, la plupart de mes collègues sont, chacun pris à part (exception faite des fanatiques et des obtus), des gens de sens et d'intentions excellentes, beaucoup même des gens d'esprit. Le phénomène s'explique. Depuis le 4 mai on joue une pièce qui a pour titre : *Faute de s'entendre*. Et on n'en est pas seulement encore au second acte. Quel sera le dénouement? Le spectacle ne serait-il pas interrompu? Si, cependant, on voulait s'entendre, hein? Mais bast! on ne se laisse seulement pas parler et c'est toujours le diable qui est dans le trou du souffleur.

Proudhon entend laisser à chacun sa propriété. Il ne veut point du tout de la mise en commun des biens, ni que l'on travaille et que l'on vive ensemble. Toute combinaison de ce genre, Communauté ou Association, lui fait horreur. Sa pensée est tout ce qu'il y a de plus titrée en individualisme.

Ce qu'il veut, ce qu'il veut seulement, c'est que le Capital oisif cesse de produire : autrement dit, que celui qui travaille la terre ait TOUT le produit de la terre, — et ainsi du reste.

Plus de redevance au Capital, sous quelque figure que ce soit. Plus de rente. Plus de péage de circulation payé à ce despote à titre d'intérêt ou d'escompte. Affranchissement complet du travail personnel, sans autre changement direct, d'ailleurs, dans l'état de la société.—Tel est, en deux mots, si je l'ai bien compris, tout le système de Proudhon.

Ce n'est pas lui qui a inventé la guerre à la Rente, au droit du Capital ; mais il a conduit cette guerre avec une âpreté, une vigueur et, jusqu'ici, une audace, qui l'ont sacré Roi du pandœmonium anti-propriétaire.

L'intérêt de l'argent qui était autrefois de plus de cent pour cent, descendant successivement, est tombé à 5, à 4, à 3. Il doit donc d'après Proudhon et comme l'avaient déjà savamment exposé les saints-simoniens, arriver à zéro en suivant la pente.

— Je ne vois pas pourquoi la limite zéro plutôt qu'une autre? La pente pourrait aller plus loin, et c'est à tort s'arrêter à la descente. La progression indique qu'un moment doit venir où les créanciers paieront un intérêt aux débiteurs et les propriétaires à leurs fermiers pour la peine prise par ceux-ci de garder et faire valoir à leur profit le Capital et le bien des autres.

A cela près que l'argent ne produit plus rien par lui-même, que le Capital n'est plus bon qu'à être changé contre des produits et consommé ; que l'oisif ne peut plus vivre qu'en mangeant

au bout de son bien, et, quand il aura fini, en travaillant ; que le Capital enfin ne prélève plus mie dans l'atelier de la Production : la société conserve son aspect, ses formes, son morcellement, son incohérence. Chacun chez soi, chacun pour soi, chacun son droit, — excepté le Capital prêté.

Proudhon prétend qu'on peut arriver là de deux manières : « 1° par la centralisation financière opérée au moyen d'une ban» que nationale dont le capital fourni par tous les citoyens et for» mant une propriété commune, serait productif pour chacun » au prorata de ses négociations, par conséquent ne serait pro» ductif pour personne ; 2° par la création d'une banque mu» tuelle, opérant sans l'intervention du numéraire : » deux moyens qui, au fond, sont une seule et même chose, le crédit fondé sur l'association générale des valeurs. Ce qu'il y a de plus neuf, dans tout cela, ce sont les conséquences extraordinaires que l'auteur en tire.

Je comprends très bien l'échange pour ainsi dire gratuit des produits contre les produits et le crédit général, mutuel et à très bas prix, au moyen du systéme des Comptoirs communaux ou Agences commerciales de Fourier. Ces Agences recevant les produits, les expédiant et les vendant pour le compte des producteurs, organisent le commerce véridique et direct en même temps que, par les *récépissés* ou *varrants* représentant la partie invariable de la valeur de ces produits, elles organisent le crédit mutuel. Je trouve ceci (voir, entre autres, à ce sujet, les récents articles de Coignet, dans la *Démocratie*) bien supérieur à la Banque d'Échange pure et simple. Mais j'avoue n'avoir encore pu comprendre comment, dans un cas ou dans l'autre, les choses perdraient si bien leur valeur qu'on aurait les terres pour rien, les maisons pour rien, tout pour rien, ainsi que l'affirme le citoyen Proudhon. J'estime que la proposition n'est pas bien facile à prouver, sans quoi Proudhon, qui n'est pas embarrassé pour peu de chose, nous aurait déjà tiré cela au clair.

Mais c'est que, en vérité, ce singulier homme est ainsi fait qu'on le dirait décidé à être toujours tout seul de son avis. Jusqu'ici, dans les phases diverses qu'il a parcourues, il semble avoir pris à tâche de dérouter, et violemment, tous ceux qui s'efforçaient de devenir ses disciples. C'est à ce point que Greppo lui a peut être gâté un succès et joué un mauvais tour en se mettant avec lui, le 31 juillet, contre toute l'Assemblée. L'histoire de ses propres idées semble même prouver que quand il se trouve, un moment, bien d'accord avec elles, il se dépêche de les démolir pour passer immédiatement à un autre genre d'exercice.

Son esprit cherche et trouve toujours la forme, par excellence paradoxale, hostile et répulsive. Une idée que vous accepteriez

ou que vous ne traiteriez que comme toute opinion controversable, il s'arrange, rien que par la façon de la formuler, de manière à vous faire éclater comme une bombe. Ses livres, ses articles de journaux, son fameux discours fourniraient à chaque ligne la preuve de cette faculté littéraire. Au fond, tout ce qu'il dit avait été dit avant lui, mais il a une manière de dire les choses qui en change le tempérament et les fait légitimement proudhonniennes.

En 1834, dans la *Revue des Deux-Mondes*, Henry Heine a tracé un portrait de Kant en ces termes:

» On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent quand ils
» aperçoivent le glaive d'un bourreau. De quelle terreur doi-
» vent-ils donc être frappés quand on leur présente *La Critique*
» *de la Raison pure* de Kant! Ce livre est le glaive qui tua en
» Allemagne le Dieu des déistes.

» .... Emmanuel Kant a enlevé le ciel d'assaut et passé toute
» la garnison au fil de l'épée. Vous voyez étendus, sans vie, les
» gardes-du-corps ontologiques, cosmologiques et physicothéo-
» logiques de Dieu; lui-même, privé de démonstration, nage
» dans son sang; il n'est plus désormais de miséricorde divine,
» de bonté paternelle, de récompense future pour les privations
» actuelles; l'immortalité de l'âme et à l'agonie.... On n'entend
» que râles et gémissements.

» .... Quel contraste bizarre entre la vie extérieure de cet
» homme et sa pensée destructive! En vérité, si les bourgeois
» de Kœnisberg avaient pressenti toute la portée de cette pensée,
» ils auraient éprouvé devant cet homme un frémissement bien
» plus horrible qu'à la vue d'un bourreau qui ne tue que des
» hommes....

» Mais si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur dans le do-
» maine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maxi-
» milien Robèspierre, il a pourtant avec lui quelques ressem-
» blances qui provoquent un parallèle entre ces deux hommes.
» D'abord nous trouvons chez tous deux cette probité inexora-
» ble, tranchante, incommode, sans poésie, toute triviale; et
» puis tous deux ont le même talent de défiance que l'un traduit
» par le mot de critique et qu'il tourne contre les idées, tandis
» que l'autre le tourne contre les hommes et l'appelle vertu ré-
» publicaine. D'ailleurs ils révèlent tous deux au plus haut de-
» gré le type du boutiquier... La nature les avait destinés à pe-
» ser du café et du sucre; mais la fatalité voulut qu'ils tinssent
» une autre balance et jeta à l'un un roi, à l'autre un Dieu.
» Ils pesèrent exactement. »

Je me suis rappelé ce portrait quand Proudhon, à la tribune, avec un calme et une simplicité dont les témoins seuls peuvent avoir l'idée, faisait trépigner, bondir et voler en éclat l'As-

semblée toute entière. Kant mettait Dieu, l'Ame et la Certitude dans la balance de sa Raison pure, pesait, ne trouvait pas de poids et soldat par zéro leur compte. Proudhon met dans la balance de sa logique la Société ancienne, la Propriété, le Suffrage universel, l'Assemblée elle-même devant laquelle il fait son opération. Il ne trouve à tout cela aucun poids dans sa balance et le dit à la Société, à la Propriété, au Suffrage universel et à l'Assemblée dont il fait partie. Il donne cela comme un résultat. C'est une pesée. C'est à sa balance et non à lui qu'il faut s'en prendre. Il se tient pour désintéressé dans l'affaire...

Proudhon et Pierre Leroux sont les deux extrêmes du Socialisme. Celui-ci est un Sentiment, celui-là un Chiffre.

Ils ont cependant tous les deux cela de commun, que le Sentiment ne se chiffre pas trop bas, et que le Chiffre a un sentiment assez prononcé de sa valeur.

§ ee. EN QUOI CONSISTE LE SOCIALISME DE PROUDHON.

Le Socialisme de Proudhon est ce que j'appelle un Socialisme *noueux*. Il s'arrête au premier des deux problèmes, à l'affranchissement du Travail, et le tranche par une négation absolue des droits du Capital. Quant au second, à la question de l'organisation de l'industrie, aux aspirations générales vers l'Association, il n'y reste pas seulement indifférent, il s'y montre fort hostile. Tout ce qui, dans la question sociale, touche aux sentiments, aux passions, aux accords, à la combinaison et à l'harmonie des forces humaines, à cette sainte Utopie, à ce Royaume de Dieu, à cette Jérusalem de fraternité, de bonheur et d'amour qui agite et tourmente la jeune pensée du siècle, il n'en tient compte ou le méprise! Rien de cela n'entre dans son froid calcul. C'est un teneur de livres exact, qui règle les comptes d'après sa méthode à lui. C'est tout l'opposé d'un utopiste dans le sens aspirateur que donnent aujourd'hui à ce mot ceux à qui on l'a appliqué par dérision et qui l'acceptent.

La gratuité du crédit et des instruments de travail, la destruction de tout intérêt ou bénéfice du Capital, tel est le but sur lequel il concentre tous ses efforts. Je ne crois pas la Banque d'Echange, à elle seule, capable de cette conséquence : jusqu'à preuve, je suppose qu'il faudrait bien y joindre quelque petit décret autorisant les fermiers à ne plus payer les fermages, les locataires à ne plus payer les loyers, les débiteurs à ne plus payer les intérêts, et leur donnant à tous des facilités pour se libérer du principal.

J'ajoute que, cela fait, la logique conduit Proudhon, bon gré mal gré, la où il prétend ne pas aller, à un véritable Communisme d'Etat. Car, après tout, ce procédé revient toujours, purement et simplement, au point principal du Communisme, à la mise dans

le domaine commun de tous immeubles et instruments de travail, et, comme conséquence nécessaire, à une répartition par l'Etat-Banque-générale, de l'usufruit des instruments de travail, c'est-à-dire des fonctions industrielles. — Un socialiste, quoiqu'il fasse, y fut-il plus rétif encore que Proudhon, je le défie de ne pas arriver à l'Organisation du Travail ; et quoi que fasse un socialiste qui procède d'une manière quelconque de la destruction de la Propriété, je le défie de ne pas tomber en Communisme.

La puissance de Proudhon, et elle est grande, est toute entière dans ses négations. Il est l'homme de la logique pure, ce qui ne veut pas dire que sa logique soit toujours droite. Il est, en sus, la Négation incarnée ou plutôt idéalisée. Il a tout nié, et, sous ses formes successives, il s'est cent fois nié et dévoré lui-même. Cela amuse beaucoup le *Constitutionnel* et toutes les bonnes gens qui savent peu ce que c'est que le travail des idées dans l'humanité ou dans un cerveau actif. Il y a beaucoup de citoyens qui n'ont jamais eu d'idées contradictoires (par cette première des dix-huit raisons qui dispense des dix-sept autres) : parlez-moi de ces gaillards-là, pour bien digérer et bien dormir! — Revenons à la Négation propriétaire, seule chose que, dans toutes ses pérégrinations, Proudhon n'ait jamais abandonnée.

Dans une société où des millions d'hommes travaillent, travaillent, travaillent toujours sans pouvoir jamais, frappés de l'impuissance éternelle et fatale des damnés de l'enfer païen, arriver à l'aisance ou à la fortune, tandis que des millions d'oisifs ou de spéculateurs, vivent grassement de leur inertie ou des bénéfices énormes de leurs menées d'accaparement, de jeu et d'agiotage, rien ne peut résister à la force dissolvante de cette Négation redoutable. Aussi Proudhon en s'adressant, avec son imperturbable tempérament de chiffre pur, à la Propriété représentée suivant son expression par l'Assemblée nationale, a-t-il pu dire, sans exagération si la société actuelle ne se transforme pas : « Citoyens Représentants, je suis fâché que ce que je vous » dis vous fasse rire, parce que ce que je vous dis vous tuera. »

On n'a jamais, en effet, arrêté l'essor de l'idée dans le monde. On le tenterait aujourd'hui avec moins de succès que jamais. Une idée, quelle qu'elle soit, gagne du terrain, — c'est un des premiers titres de noblesse de l'esprit humain, — en proportion des obstacles violents et des persécutions qu'on lui oppose.

Or, je demande comment l'ancienne société pourrait se reconstituer, comment le crédit aristocratique pourrait se rétablir : ce crédit si fragile, si instable, que la moindre crise, le moindre vent révolutionnaire qui d'aventure vient rider la face des eaux, le renverse comme un château de cartes; si peu brave et si peu vivant que les moindres appréhensions le suspendent dans sa propre insécurité, le glacent et le congèlent dans son propre égoïs-

me; ce crédit enfin qui meurt fatalement, faute de cette *confiance* qu'il est incapable d'inspirer par lui-même? Je demande comment ce crédit, qui était le grand ressort industriel et commercial de l'ancienne société et qui est brisé, pourrait se rétablir lorsque l'idée de l'illégitimité absolue de la Rente du Capital fait des progrès immenses dans les populations ouvrières des villes et ne peut tarder d'envahir aussi celles des campagnes? Sous cette idée-glaive, comment referez-vous des *effets de confiance* ou *de crédit* (*credo*), tant que cette confiance ne résultera pas de la solidarité démocratique des valeurs elles-mêmes? Le crédit personnel, aristocratique, l'ancien crédit parasite et insolidaire est mort et bien mort, soyez-en convaincus. Proudhon a dit en terminant son discours que ce crédit-là ne se relèverait pas, parce que le Socialisme avait l'*œil sur lui*. C'était une assertion profonde et qu'on n'a pas comprise. Cet œil qui fascine, qui tient mort le crédit de la Féodalité financière, et l'empêche de ressusciter, c'est l'Idée socialiste, principalement celle de Proudhon. Venez-en donc à bout!

On craint le Communisme : on a bien tort. Sauf par la négation qu'il contient, le Communisme n'exercera jamais des séductions bien redoutables sur l'esprit des populations. Le paysan surtout est généralement invulnérable au Communisme.

§ II. PRENEZ-Y GARDE.

Mais calculez donc un peu la portée de ceci. Supposez qu'au sein des difficultés des transactions, des impossibilités de la réorganisation commerciale et financière ancienne, sous ces flots troublés et bourbeux du grand fleuve de la misère publique dont les eaux montent, montent incessamment, incessamment envahissent et vont tout inonder ; supposez que, dans cette dissolution colossale du vieux monde européen dont les lambeaux se détachent et tombent comme vous le voyez et comme nous le voyons encore mieux que vous ; supposez que cette idée apparaisse aux populations : « — Les droits du Capital inerte et passif sont une » usurpation inique sur ceux du Travail, élément actif et seul » créateur ; — La Rente de la Propriété est un privilège seigneu» rial qui doit aller rejoindre tous ses aînés dans la grande fosse » de la justice des Peuples et des Révolutions ; — il y a, parmi » ces socialistes sur le compte desquels on nous avait débité » tant de mensonges et de sottises (car à la fin tout s'éclaircit), » des hommes qui ont démontré cela; qui réclament pour le Tra» vail, seul producteur, tous les fruits de la production ; qui ne » dérangent rien à la société ; qui ne nous appellent pas à vivre » en commun, à abandonner ce que nous avons, à changer notre » genre de vie contre nous ne savons quoi, au contraire ; — Ces » hommes veulent FAIRE DÉCRÉTER une seule chose à savoir : Tou-

« tes les redevances du Capital, sous toutes ses formes, sont abo-
» lies ; tous ceux qui font valoir leurs propriétés continuent à
» les faire valoir; tous ceux qui exploitent celles des autres conti-
» nuent à les exploiter, mais exclusivement pour eux-mêmes.
» Les instruments de travail seront aux travailleurs sans rede-
» vance aucune. Plus d'intérêt ni de rente à payer; des facilités
» pour se libérer avec les propriétaires; tous les fruits de la
» production aux producteurs. QUE CES SOCIALISTES VIENNENT
» AU POUVOIR, ET TELLE SERA LA LOI..... »

M. Thiers suppose que la Révolution de 89, en détruisant les maîtrises et les jurandes, et en confisquant les propriétés de la Noblesse et du Clergé pour les distribuer à bon compte à la Bourgeoisie victorieuse, a épuisé tout ce qu'il y avait à prendre; qu'il n'y a plus de dépouilles à partager, plus de privilèges à détruire, plus de parts d'aucun gâteau à offrir aux masses.

Je lui fais observer que l'Europe est au début d'une Révolution dont celle de 89 était un simple prologue; que cette Révolution a le caratère social; que la question posée est celle du Travail et de la constitution de la Propriété; que les opinions des socialistes, même les plus négateurs à l'endroit des privilèges de la Propriété, ne peuvent pas paraître à M. Thiers et à tous les défenseurs de la vieille société telle qu'elle est, plus illégitimes, plus fausses, plus spoliatrices et plus odieuses que celle des philosophes, des politiques et des tribuns de la Bourgeoisie ne paraissaient fausses, illégitimes, spoliatrices et odieuses à la Noblesse, au Clergé, à la Royauté, à tous les anciens privilégiés : que cependant ces dernières opinions ont eu et ont toujours pour elles les classes qu'elles ont affranchies et enrichies par les destructions qu'elles ont opérées, par les spoliations qu'elles ont pratiquées, accomplies et légalisées. Elles ont même pour elles les historiens qui ont raconté ces pratiques, ces affranchissements, ces destructions, ces spoliations.

M. Thiers croit-il donc si difficile de faire admettre à tous les industriels, à tous les commerçants, à tous les fermiers, à tous les hommes qui travaillent enfin, ou du moins à un fort grand nombre : Que le crédit doit être gratuit; que le Travail est seul légitime possesseur des fruits de la production; que le Capital inerte a droit à se manger lui-même s'il peut se manger, mais qu'il n'a aucune redevance à réclamer du Travail ?

L'idée de Proudhon, non telle qu'on la comprend encore, non telle qu'il a prêté à la faire défigurer, mais telle qu'elle est en elle-même, et telle qu'elle sera bientôt comprise, — car une idée simple finit toujours par être comprise, surtout de ceux qui ont intérêt à la comprendre, — cette idée n'aura pas en dernière analyse de bien grosses forces contre elle. Comme idée, comme doctrine, dans l'ordre des intérêts, (pour s'accorder avec une idée qui

leur sourit, les intérêts ne demandent pas tant d'arguments de droit que Proudhon, le Saint-Simonisme et le Communisme n'en apportent contre les privilèges de Seigneur Capital); comme doctrine, dis-je, Proudhon après tout n'aura contre lui que les rentiers, les banquiers, et ceux des propriétaires qui afferment leurs propriétés. Il promet le crédit gratuit à tous les industriels, à tous les commerçants, à tous les cultivateurs. Il ne demande à personne sa propriété : il se contente de la frapper de stérilité entre les mains de celui qui ne la fait pas valoir, et d'en attribuer tous les fruits à celui qui la travaille. Calculez les forces de la société, les *forces vives* surtout, et dites-moi ce que l'idée de Proudhon est destinée à rencontrer d'obstacles dans les intérêts et par conséquent, en gros, dans les consciences? L'industrie, le commerce, l'agriculture, tout ce qui travaille et qui souffre, n'est pas éloigné de venir à cette séduisante idée du crédit gratuit — qui est vraie pour l'échange des produits, non pour la circulation indéfinie des instruments de travail. Il ne faut, quelquefois, qu'une année de misère et de développement habile d'une idée pareille pour que, même dans ce qu'elle a d'exorbitant, surtout peut-être à cause de ce qu'elle a d'exorbitant, elle s'universalise.

Je sais bien que vous répondrez : « Mais tout cela est impossible! mais ce serait un épouvantable cataclysme! mais, mais, mais!... » Je ne vous dis pas le contraire. Je connais tous vos mais ; peut-être bien que je pourrais même en ajouter dont vous n'auriez pas eu l'idée tout de suite, ami lecteur. Mais, vous répondrai-je à mon tour, tout cela n'y fait pas grand chose. Quand une idée est en train, elle va. On s'est battu pour tant de choses dans ce monde! Connaissez-vous l'histoire des révolutions et des guerres? Rappelez-la vous ou lisez-la? Cette histoire vous démontrera que jamais question n'a été posée sur un terrain plus brûlant, jamais n'a mis en vibration des intérêts plus intimes, plus énergiques, et jamais n'a pu ranger à elle un si grand nombre de partisans, intéressés et agresseurs, contre un si petit nombre de défenseurs. Et quels défenseurs? Pour résister aux forces vives de tout ce qui travaille, riches, aisés ou pauvres, la petite armée des oisifs, des usuriers, des banquiers et une collection de rentiers généralement cacochimes!

— Mais on n'arrive pas là avec la paisible Banque d'Echange toute seule! Mais, avant d'arriver là, il faudrait traverser une révolution, et quelle révolution?...

— Faites-moi le plaisir de me dire si au bout de la Philosophie du dix-huitième siècle, il n'y avait pas 89, 92 et 93, et si cela a empêché l'idée philosophique de marcher?

— Et faites-moi le plaisir de me dire encore si 89, 92 et 93 devaient réaliser tout ce que les enthousiasmes du temps atten-

daient de l'avènement de la Philosophie? Et si la déception de l'avenir a empêché la révolution de se faire? Et je vous demanderai, ce qui est bien autrement révélateur encore, si nos déceptions révolutionnaires du passé nous ont empêché de refaire des révolutions nouvelles? Enfin, me soutiendrez-vous que nous pouvons sortir de ce cercle sanglant et fatal des révolutions avant d'avoir prononcé la dernière formule historique de l'affranchissement du Peuple, réalisé une société de frères, et trouvé le moyen d'abolir l'esprit de mécontentement, de guerre et de révolte, par l'aisance générale, le travail attrayant et le bonheur de tous?

— Si vous êtes de cet avis, je vous félicite. Cela du moins, jusqu'au réveil, vous évitera de mauvais rêves.

§ 99. PRINCIPE DU PARATONNERRE

D'après ce que nous venons de dire, le Socialisme de Proudhon, par l'absence de toute idée organisatrice du travail et de l'industrie, par la conservation de toutes les formes actuelles de l'individualisme, par la concentration de tous ses efforts sur la suppression pure et simple de tout rendement propre du Capital, — et quoique logiquement ces idées me paraissent conduire à un Communisme ultérieur, — le Socialisme de Proudhon, dis-je, tend bien plutôt aujourd'hui à la constitution d'un parti politique, d'un formidable parti fermier, commerçant et prolétaire, qu'à celle d'une Ecole sociale proprement dite. — Et ce parti politique, ce n'est autre chose que le dernier terme logique du développement de la NÉGATION RÉVOLUTIONNAIRE.

Ce terme, on le voit, se lie donc très régulièrement au passé. Comme beaucoup d'autres fruits, bons ou mauvais, du grand arbre de l'histoire, l'idée de Proudhon apparaît aujourd'hui à son temps et à sa saison.

Je répète, en terminant, que vous n'avez qu'un moyen de conjurer la force irrésistible de cette Négation, qui dévorerait votre vieille société bien plus vite et en moins de bouchées que vous ne paraissez le croire: C'est de vous pénétrer pour les classes qui souffrent d'un amour plus ardent, d'un sentiment plus sympathique que cette idée n'en comporte elle-même; de compenser par le sentiment ce qu'elle a d'excessif dans l'expression du droit; de comprendre enfin *les droits du Travail* dans la plénitude de leur légitimité, et de vous dépêcher, en ouvrant largement les voies du Crédit démocratique et de l'Association, de prouver au Peuple que la société va rendre facile à tous l'accès de la propriété, de l'éducation, de l'aisance, faire promptement et par grandes légions, de véritables hommes libres, de véritables citoyens, c'est-à-dire des propriétaires.

Pourquoi repoussez-vous donc comme des brigands, comme

des sectateurs de Sainte-Guillotine, comme des ennemis de Dieu et des hommes, sous le nom commun de socialistes, tous ceux qui vous proposent des MOYENS pour ces choses? Faire, par masses et par légions, de nouveaux propriétaires en accroissant considérablement la richesse publique, sans rien prendre à perpersonne, en améliorant au contraire toutes les positions actuelles, même les plus grandes ; et puis, introduire enfin un peu de fraternité, un peu d'amour et d'accord en lieu et place de vos divisions, de vos jalousies, de vos terreurs et de vos haines réciproques, est-ce donc une pensée si mauvaise? Et cela ne vaudrait-il que de grands coups de pied dans les reins de tous ceux qui vous le proposent? — Tenez, vous réfléchirez et vous reviendrez à des sentiments plus raisonnables et plus humains envers les Socialistes qui, après tout, sont vos frères, et qui, au fond, ne voient généralement eux-mêmes en vous que des frères.

Je gage que si vous le vouliez, vous feriez la conquête de Proudhon lui-même... Vous avez en main le gâteau qui rendrait traitable Cerbère. Demandez-lui bienveillamment de vous expliquer le mécanisme de la Banque d'Echange et montrez-vous favorables à cette institution, dont le principe n'a rien que de légitime. Je parie qu'en vous y prenant de cette façon, vous désarmeriez ses rigueurs. La chose vaut la peine que vous y pensiez. Vous ne savez pas où vous poussez le Socialisme, et où le Socialisme ainsi poussé vous mènera si vous vous obstinez contre lui dans les errements d'une guerre aveugle. — Çà vaut la peine d'y penser.

ABOLITION DE LA FAMILLE.

Je ne terminerai pas sans fournir quelques preuves de plus des connaissances profondes qu'ont tous ceux qui combattent le Socialisme, ceux surtout qui crient le plus fort, des idées et des éléments qui le composent.

§ hh. LES FEMMES EN COMMUN.

Il est convenu que le Socialisme n'est autre chose que l'abolition de la Propriété et de la Famille.

La Propriété, vus certains Socialismes, cela peut se concevoir; mais la Famille! Qui donc, parmi les Socialistes, poursuit la Famille, en veut à la Famille, se propose de détruire la Famille? Je me suis souvent demandé où les valeureux champions de la Famille avaient pris cela? A la fin, le *Constitutionnel* a éclairé ce problème.

Le *Constitutionnel*, à ce qu'il paraît, compense son ignorance profonde du Socialisme moderne par de fortes études sur le Socialisme ancien. Il a découvert, dans la République de Pla-

ton, si j'ai bonne mémoire, cette idée ingénieuse : Que les femmes doivent être communes afin d'éviter les jalousies et surtout afin que chaque enfant, dans l'indétermination de sa paternité, fasse bénéficier tous les hommes mûrs à la fois, chacun de ceux-ci pouvant être son père, du respect et de l'affection filiale que la nature lui inspire pour son auteur.

Cette découverte faite, crac! le *Constitutionnel* en coiffe le Socialisme moderne. Voilà pourquoi nous sommes tous des promiscuitaires et des ennemis de la Famille. Nous avons du moins, depuis que le *Constitutionnel* nous l'a appris, la satisfaction de savoir comment.

Platon vivait dans une société où la femme, confinée dans le gynécée, était encore aux trois quarts la femme matière du harem oriental, une femelle pure et simple. Que Platon, en présence de ce genre de femme, ait poussé jusqu'au bout le principe logique du communisme de sa république, c'est très bien. C'était son idéal. Il prévenait son monde que l'usage commun des femmes ne pouvait avoir lieu que dans une République parfaite. Passons-lui cela. Mais aujourd'hui que les droits civils de l'épouse et le spiritualisme chrétien ont commencé le développement de la liberté de la femme et, par suite, de sa personnalité, de sa dignité, et inventé l'amour *platonique* — ainsi nommé sans doute, parce qu'il ne pouvait guère être connu de Platon ni de ses contemporains, — je demande où sont les cervelles qui aient hébergé cette idée saugrenue du divin parleur des jardins d'Académus?

Observons la logique de la société honnête, érudite et universitaire. Platon est un homme divin, un saint, un ange. On nous apprend à adorer ce grand esprit, cette âme céleste, ce précurseur du christianisme. Je ne m'inscris point, notez-le, contre la grande valeur intellectuelle de Platon. Or, Platon est le premier et le plus intrépide des communistes. Son communisme est ce qu'il y a de plus absolu et de plus foncé dans le genre. Nous venons de voir jusqu'où il mène le principe et la chose!

Cependant, les socialistes qui ne sont pas communistes, et les communistes eux-mêmes qui restent en deçà de Platon, de l'honnête Platon, du divin philosophe conservateur Platon, mais qui n'ont pas comme lui l'avantage d'être enterrés depuis deux mille cent quatre-vingt quinze ans, tous ceux-ci sont des misérables, des brigands, des barbares et des infâmes....

Le bon et vertueux Thomas Morus, pour avoir eu la tête tranchée en 1535 par son doux maître Henri VIII, jouit, malgré l'Utopie communiste dont il est l'auteur, du même bénéfice. Quant à Cabet et autres qui ne sont coupables d'aucune invention, qui ont les mêmes idées que celles du lord grand chancelier d'Henri

VIII, les mêmes que celles de Platon, moins la communauté des femmes et l'exploitation des esclaves, ils ne méritent que le mépris de tous les honnêtes gens et, en sus, un bout de corde. O logique ! je te bâtis un temple et j'y dresse un autel : M. Cousin, traducteur de Platon, restaurateur de son culte et pourfendeur du Socialisme, y dira la messe. Et vous tous, savants, érudits, intelligents avocats de la Propriété, intrépides défenseurs de la Famille, impuissants crocheteurs des portes fermées, mais hardis enfonceurs des portes ouvertes, vous y recevrez la bénédiction du grand prêtre. *Amen*.

Je vais constater un autre point non moins curieux.

§ ii. LES SOCIALISTES MORAUX.

Cabet est, en fait de rapports des sexes, trés orthodoxe et tout à fait patriarcal.

Leroux a poussé, par réaction contre Enfantin, l'idéal monogamique jusqu'à l'absurde. On peut faire, de la monogamie à perpétuité et forcée, l'objet d'une prescription civile ou religieuse, d'un devoir, d'une loi sociale. On n'en fera jamais une loi naturelle dans l'humanité. C'est pourtant ce que veut Leroux malgré les protestations de la nature, et les annales de l'histoire intime du cœur humain dans tous les temps et dans tous les lieux.

Quant à Proudhon, en sa qualité d'individualiste et malgré son énorme bosse de *destructivité intellectuelle*, il est resté, sur ce point, invariablement cloué aux bonnes doctrines. Cela s'explique : le cœur humain et les passions ne sont rien pour lui. J'ai déjà dit que son Socialisme est arithmétique et ne sort pas des quatre règles.

§ jj. LES SOCIALISTES IMMORAUX.

Il n'y a guère aujourd'hui que nous autres qui, théoriquement et spéculativement du moins, soyons suspects à cet égard. Nous nous permettons de penser que, dans cet ordre de relations comme dans tous les autres, la liberté sagement ordonnée, le libre accord des âmes, est la condition *sine quâ non* de la dignité des personnes, de la loyauté des mœurs, de la vérité et de la sincérité des rapports. Dans des conditions convenables, dans un milieu bien préparé, toutes précautions prises en faveur des enfants, de la filiation régulière des générations et de la paternité, nous serions assez disposés à ce que la loi rendît facultative la rupture des liens mal assortis, des unions troublées, incompatibles, empoisonnées.

Nous tenons pour immoral en soi, la captivité de l'esprit dans la matière, de l'âme dans la forme légale, l'esclavage grossier du cœur, la possession brutale et charnelle du corps de la femme

par un mâle dûment autorisé, mais qui n'a jamais possédé ou qui ne possède plus le cœur.

Cette profanation de ce qu'il y a de plus délicat et de plus saint aux sources vives de la noblesse et de la dignité de l'espèce humaine, ce corps obsédant impudiquement l'âme qui le repousse, constituent pour nous l'ADULTÈRE PAR EXCELLENCE. Cet adultère peut être légalisé par une formule, par un article du code, par un maire, il ne saurait, pour autant, en être moins immoral et moins odieux.

Nous nous trompons sans doute: nous devons le croire, puisque notre sentiment soulève l'indignation et les saintes colères de toutes les moralités immaculées de la société de Saints au milieu de laquelle nous avons le bonheur de vivre; de tous les pudiques libertins qui se signent au mot de divorce; de tous ces austères fornicateurs si passionnés pour la famille qu'ils ne perdent aucune occasion d'en commencer de tous les côtés, d'en semer à droite et à gauche et d'accroître celles de leurs voisins; de ces magistrats sévères et de ces vieux pairs de France qui poussent le prosélytisme des bonnes doctrines jusqu'à entretenir des troupeaux de lorettes rien que pour avoir l'occasion de leur enseigner, aussi fréquemment que l'âge et les affaires le leur permettent, la fidélité que le mari doit à la femme aux termes de la loi civile et religieuse. Joignez-y les Représentants en traitement secret; les vertueux rédacteurs des premiers-Paris des journaux les plus honnêtes, dont les désordres publics accompagnent si bien les tirades puritaines; les athés qui sont pour la religion; les roués qui sont pour la vertu; les intrigants qui n'ont que le devoir, l'ordre et les bases de l'ordre social à la bouche; l'Académie des sciences morales dont c'est l'état; les dévotes qui se damnent avec leurs amants uniquement pour ne pas manquer de sujets de mortifications pieuses au confessionnal; tous ces messieurs qui, devenant fort occupés et se faisant vieux, sont devenus hermites; et les dames de ces messieurs, principalement à partir du jour où elles ont commencé à ébrécher le contrat et mis des cornes à leurs lunes de miel: ajoutez enfin tout ce qui se conforme à la loi conjugale strictement et rigoureusement, comme l'ont fait nos pères, et comme nos enfants s'apprêtent à le faire au plus tard quand ils se préparent au baccalauréat.

L'autorité de tous ces témoignages est écrasante, j'en dois convenir. Je le répète donc! en songeant, pour l'avenir, à un système de divorce qui, toutes conséquences fâcheuses évitées dans la pratique civile et sociale, affranchirait la femme, sauvegarderait sa personnalité et sa dignité, anéantirait le *droit du seigneur*, — aboli pour le manant mais maintenu sur l'épouse, — cesserait enfin de prostituer la loi à la consécration de l'adul-

tère des corps et des âmes : en songeant à cela pour l'avenir, nous devons être dans l'erreur. Cependant nous n'avons pas le bonheur, comme tant d'autres, de maîtriser nos convictions et d'en changer à volonté.

Nous ne pouvons donc qu'ouvrir nos consciences aux flots de lumière que les partisans de la monogamie à perpétuité et forcée, sans divorce possible, y pourraient verser. Dès qu'on nous aura prouvé, — en principe et toutes circonstances pratiques réservées,—l'immoralité inhérente à la liberté de séparation des époux qui se détestent, et la moralité de la loi qui oblige une femme à entrer dans le lit d'un homme qu'elle n'aime pas et à y subir toutes ses odieuses gentillesses : dès que cette preuve sera faite, pour ma part, je me rendrai. Jusque-là je continuerai à penser que tout engagement perpétuel, absolu, sans résiliation possible, est une chose contraire à la nature, à la raison, à la morale et à la religion, et que l'on a monstrueusement matérialisé la parole de Jésus-Christ sur ce point comme sur tant d'autres.

La lettre tue et l'esprit vivifie, a dit l'Apôtre. L'esprit de l'Évangile, qui est l'essor même de la liberté et du spiritualisme, ne supporte pas le sens grossier, formaliste et brutal qu'on lui donne encore à ce sujet. Quand Jésus dit : « Vous ne désunirez point *ce que Dieu a uni*, » il n'entend pas parler des époux qui ne s'aiment pas ou qui se haïssent ; par la bonne raison que des époux *désunis* ne sont pas *unis*, encore moins *unis par Dieu*, qui n'unit que *par la grâce*, c'est-à-dire *par l'attrait*, c'est-à-dire *par l'amour*.

Nous prévenons, en passant, les Écoles du matérialisme religieux et du formulisme théocratique, que les temps de l'exploitation de l'Évangile contre la liberté, au profit de toutes les dominations, sont finis. Evangile ou doctrine de la démocratie et de la liberté, c'est tout un. Les Pharisiens et les Princes des Prêtres ont beau regimber : l'esprit crève la lettre et emporte les lourdes formules sous lesquelles ils l'ont si longtemps tenu captif. Le siècle de Voltaire, qui a glorieusement brisé la théocratie, a repoussé la religion. La fumée et le désordre du combat expliquent cette erreur. Mais en renversant la bastille théocratique où le Christianisme étouffait, ils en ont dégagé le divin esprit. Bien loin de repousser l'Evangile, le siècle actuel s'en empare. C'est ce qui ruine et achève le parti des Princes des Prêtres, des réactionnaires prétendus religieux, des oppresseurs du clergé secondaire, de tous les genres de Pharisiens et de Jésuites, le parti qui a fait trop longtemps d'une religion de liberté un instrument d'esclavage. Vous prétendez trouver, dans l'Evangile, la consécration du viol légal et de l'adultère ! Gardez vos interprétations grossières et blasphématoires et servez-vous en pour vous. L'avenir se servira des siennes.

Je le dis carrément, à la barbe des tartufes de tous les genres, des caffards de la morale et de la religion, en face de toutes les hypocrisies que je déteste : je ne vois rien de criminel en soi ni dans l'amour, ni dans la variété et le changement des affections. S'il est immoral d'aimer sans autorisation et sans contrat, s'il est damnable d'avoir aimé plus d'une fois, je demande à être lapidé par ceux qui sont sans péchés, à moins qu'ils ne soient en même temps sans cœur. J'attends les coups sans grande crainte.

Ce que je trouve immoral et odieux, moi, ce ne sont pas les essors libres des affections sincères que je défie aucun homme de bonne foi et d'intelligence d'oser condamner formellement et en elles-mêmes : c'est la contrainte en affaires de cœur, d'abord; ce sont, ensuite, les hypocrisies, les mensonges, les trahisons, les désordres, l'abandon des pauvres filles séduites, l'abandon des enfants, l'adultération des familles par la fausse paternité, la prostitution de tous les degrés et de toutes les classes, toutes les infamies, enfin, qui résultent de ces quatre causes : la misère, le manque de développement moral, le mépris de la femme et l'absurde inflexibilité d'une loi contre laquelle se sont toujours révoltés et se révolteront toujours la liberté et la nature. Tant que l'amour ne pourra pas être loyal, honnête, honorable et honoré, sans aliéner sa liberté, cette grande source de bonheur, d'enthousiasme et de perfectionnement de l'humanité, restera une source de vices, de crimes et d'ordures. Mais cette glorieuse transformation de l'amour par la liberté n'est pas faite pour une société corrompue jusqu'à la moëlle des os, comme celle dont vous êtes les plus beaux ornements, ô scandaleux défenseurs de la vertu, du devoir et de la famille ! Ce n'est pas à vous qu'est réservée cette terre promise. Il faudra bien quelques générations pour purger l'humanité de toutes les souillures avec lesquelles la liberté et la dignité de l'amour sont incompatibles..... Jusque-là continuez à maquignonner l'amour.

Me voilà bien compromis. Tant pis. Je ne cacherai jamais une pensée noble, humaine, conforme à la conscience et à la vérité, pour plaire à la grande cohue des hypocrites et des imbéciles. Courbe la tête et flatte qui voudra les préjugés ! ce n'est pas ma manière. Que ceux qui prennent la liberté pour devise, n'en veuillent ni pour le cœur ni pour la femme ; qu'ils préfèrent, — sous prétexte d'ordre, comme on l'a fait pour justifier et défendre toutes les oppressions séculaires, — l'esclavage et la contrainte là justement où la contrainte est le plus indigne et le plus ignoble, c'est leur affaire. Pour moi, je n'admets comme société parfaite, comme idéal vers lequel il faut marcher, qu'un

Ordre où la contrainte et la loi ne sont plus nécessaires, où chacun, toujours en possession de la plénitude de son droit, de la plénitude de sa personnalité et de sa liberté, fait librement et volontairement le bien par amour pour le bien, et parce qu'il n'a plus d'intérêt à faire du mal à ses frères.

Cet Idéal est l'idéal chrétien. Dans une société vraiment chrétienne, où l'on aimera ses frères comme soi-même, et Dieu — la Vérité, le Bien absolu, — par-dessus toutes choses, chacun sera libre, et il n'y aura plus besoin de gendarmerie, de jugerie, ni de loi, ni par conséquent de législateurs, ô mes collègues! — C'est notre congé en règle... Malheureusement, celui-là, nous avons encore du temps devant nous pour le prendre. Mais ce temps viendra. Jésus-Christ nous l'a promis, et je ne crois pas qu'il soit venu, pour rien, annoncer l'avènement du Règne de son Père sur la terre et nous stimuler à en préparer les voies. La philosophie, la poésie, le cœur humain et la science ont ratifié la promesse du prolétaire de Nazareth : nous savons même aujourd'hui comment il faut s'y prendre pour l'accomplir. Donc moissonneurs, un peu de patience! il fait chaud et les blés mûrissent.

De tous ces aveux, il résulte clairement que c'est nous, et nous seuls qui, sur le point en question, sentons le roussi. Nous voulons d'abord l'émancipation civile et sociale de la femme, par des conditions qui lui garantissent, comme à l'homme, une existence décente, l'éducation morale et le développement des vocations natives et des aptitudes. C'est de ces conditions sociales nouvelles, que nous attendons ensuite, pour l'avenir, sa liberté, la propriété pleine, entière, inaliénable, de sa personne, et la dignité qui en sera la conséquence.

J'ajoute, puisque je me confesse, que j'ai proposé dans la Commission de Constitution, en demandant un vote et la consignation au procès-verbal, que les femmes majeures ne fussent pas privées du droit de suffrage. J'ai dit à mes collègues que je savais bien que ma proposition ne serait pas prise en considération, mais qu'il y avait commencement à tout; que puisque le domestique mâle, trop souvent une brute, qui sert une femme intelligente, recouvrait aujourd'hui son droit de participer à la formation de l'Assemblée qui fait les lois auxquelles il est soumis, je ne concevais pas pourquoi sa maîtresse, soumise aux lois comme lui, serait privée du droit d'élire; que je ne comprenais pas pourquoi la femme continuerait à n'être qu'une *chose* politique comme elle avait été si longtemps une *chose* civile; que les femmes ont un droit tout aussi légitime que les porteurs de barbe, à faire représenter leurs intérêts; que si l'âme avait été disputée à la femme au beau milieu des temps de barbarie, dans un Concile de Mâcon, elle y avait du moins passé à une majorité

de trois voix ; que je n'entendais pas me montrer au dix-neuvième siècle en arrière du susdit concile, etc.....

Ma proposition n'a pas été accueillie avec la dérision qu'on pourrait croire. On a paru comprendre qu'on n'avait aucune raison à articuler en présence du suffrage *absolument universel* des mâles, pour justifier le préjugé qui exclut formellement la femme de la sphère du droit et la retranche du pays légal. Enfin, après le vote où j'ai seul, il est vrai, levé la main, un de mes collègues qui représente aujourd'hui la France dans une grande nation voisine et qui ne passe pas pour un utopiste, n'a pu s'empéché de faire cette réflexion : « Il est cependant certain, messieurs, que dans cinquante ans on ne comprendra guère cette » exclusion, et que nos idées, à ce sujet, pourront bien paraître » à nos enfants ce que nous paraissent, sur d'autres points, » celles de nos pères lorsque nous remontons de cinq ou six siè» cles en arrière... »

Si, après cette confession de mes sentiments, et de nos vues d'avenir, je dis que c'est précisément ici l'objet sur lequel Cabet et surtout Proudhon et Leroux ont lancé contre nous les attaques les moins justifiées, les plus morales et les plus furibondes, et que cependant on les dénonce chaque jour eux-mêmes avec une âpreté qui nous venge trop, puisqu'elle est injuste, de vouloir détruire la Famille, ne vous aurai-je pas édifié, mon bon lecteur, sur la compétence des orateurs du parti anti-social ? Ne vous aurai-je pas démontré la profondeur des études de ces messieurs sur les idées et sur les opinions des diverses Écoles socialistes ?

Comme le *Journal des Débats* et le fondeur du taureau de bronze, auquel nous avons dû l'assimiler, voici donc à leur tour Cabet, Leroux et Proudhon pincés dans la mécanique qu'ils avaient fabriquée contre nous-mêmes. En adversaires généreux, nous n'épargnons rien, comme on voit, pour les dégager, à notre propre détriment, de cette position fâcheuse. C'est ce qui s'appelle se mettre en travers d'un coup déloyal porté à des adversaires. Avec notre défense des droits du beau sexe, celà, si l'on était juste, devrait du moins nous valoir que l'on reconnût le Phalanstère pour la *fine fleur de Chevalerie* du Socialisme. Mais, bast ! on s'en servira tout simplement pour prouver que nous sommes des infâmes et crier contre la *promiscuité* phalanstérienne. (Voir le *Constitutionnel*, l'*Univers* et *tutti quanti.*)

L'abolition de la Famille ! la promiscuité ! la dégradation morale de la femme ! la bestialité du troupeau à la place de la dignité de l'amour ! En vérité, malgré ma longue habitude de la calomnie de l'idée par l'ignorance des uns, par la mauvaise foi calculée et la lâcheté des autres, quand j'entends adresser à des

hommes comme nous ces accusations monstrueuses, je ne puis m'empêcher de bondir ! mais misérables menteurs et vous Béotiens qui nous prêtez des doctrines pareilles, est-ce que vous croyez donc que nous ne faisons pas partie de l'humanité ? est-ce que nous n'avons pas nos femmes, nos mères, nos sœurs, nos filles ? est ce que nous sommes des troglodites, étrangers aux plus simples sentiments de moralité et de dignité, que l'humanité a développés dans son sein, pour que vous osiez nous attribuer les infâmies qui souillent vos cerveaux, et dénoncer les socialistes comme les ennemis de la pudeur et de la famille ?

Il est vrai que cela vous est si commode ! — « Nous protégeons la société contre ces affreux ennemis de la Propriété et de la Famille ! » — « nous sauvons la Famille et la Propriété ! » quand je pense qu'avec ces mots-là vous vous tirez de tout, que c'est avec cela que vous vous rassurez vous-mêmes et que vous faites vos petites affaires électorales, vos succès de tribune, je comprends les motifs qui vous les mettent si souvent à la bouche.

Allez, ignorants et intrigants, idiots, banquistes et saltimbanquistes, continuez à vous servir de vos moyens. Imitez vos ancêtres les payens qui accusaient aussi les socialistes du temps de manger les enfants et de commettre les plus abominables turpitudes dans leurs catacombes. Vous voulez empêcher la Vérité, la Liberté, la Dignité humaine et le Bonheur général de passer... vos calomnies serviront contre nous comme ont servi celles de vos ayeux contre le Christianisme...

Arrière donc les Satisfaits, les Repus, les Bedaines vertueuses, et tous les Égoïsmes luxurieux et noyés dans la matière ! arrière les entreteneurs, les libertins effrontés et les libertins honteux, les adultères affichés et les adultères cachés, arrière les intrigants de tous les calibres ! je vous défends de parler morale et vertu, et de calomnier le Socialisme.

Peuple ! enquerre-toi de la vie de tous ces Conservateurs de la Misère et de la Prostitution, qui prétendent se faire, contre nous, les sauveurs de la Famille...

J'ai posé clairement, nettement, carrément, dans une brochure de trois sous, intitulée *Immoralité de la Théorie de Fourier*, cette question de la liberté en affaires de cœur ; c'est court et précis. Qu'on y réponde. Si on me démolit cela, comme je ne cherche que la vérité des choses et la dignité de l'humanité, je me rends et fais amende honorable. Si on n'y répond pas, je ne réponds pas, moi, aux déclamations impures et calomnieuses, et je persiste.

§ 21. Les effets des rivalités de métier.

En mon âme et conscience; très sérieusement, quoique sous une forme parfois familière, (je déteste les échas-

ses et ne fais jamais d'effort pour me rendre solennel et ennuyeux; on n'est que trop souvent l'un, même en ne voulant pas être l'autre); sans rancune pour beaucoup d'attaques injustes, violentes, passionnées de nos collègues en Socialisme, que nous avons réfutés dans l'ordre des principes, mais envers qui nous avons toujours pratiqué la fraternité et la justice; amicalement enfin, mais sans faiblesse, j'ai exposé, comme je le comprends, les caractères et les tendances de leurs idées diverses.

Nous n'avions jamais eu pour Pierre Leroux que des paroles bienveillantes. Leroux a dirigé contre Fourier des attaques furieuses, où la seule chose qu'il ait bien prouvée, c'est qu'il ne l'avait ni étudié, ni compris, pas même lu.—Il en sait encore, à l'heure qu'il est, sur Fourier, autant que M. Thiers. — Et puis, s'agit-il aujourd'hui de faire la guerre à Fourier, aux livres de Fourier, aux opinions personnelles de Fourier? Fourier est mort. Il s'agit aujourd'hui de savoir ce que la société, pour son bien, peut tirer des œuvres de ce génie colossal.

Que Fourier ait eu ses écarts, qu'il ait eu des idées fausses, excentriques, extravagantes, immorales si vous voulez, ce n'est pas même la question. Le donnons-nous pour un dieu, pour un prophète, pour un verbe infaillible? Est-ce que Arago rejette les lois de Keppler et celles de Newton par cela qu'il se soucie peu, j'en suis sûr, des commentaires de celui-ci sur l'Apocalyse et des doctrines harmoniques et astrologiques qui ont guidé l'autre dans ses découvertes sublimes? Non, la question n'est pas où vous l'avez mise malveillamment. Fourier propose une *méthode*, un *procédé* constituant, prétendons-nous, la découverte de la loi naturelle de l'Organisation, le moyen de réalisation de l'Ordre par la Liberté, c'est-à-dire de l'Harmonie. Or, un PROCÉDÉ, une MÉTHODE, c'est quelque chose d'entièrement indépendant des opinions personnelles, morales ou immorales, de celui qui en fait la proposition. Ce qu'il s'agit de juger, c'est un instrument, non un homme. Tant que cela ne sera pas fait, nous avons le droit de ne pas même écouter vos paroles; car elles ne sont que déclamations vaines. Vous n'êtes pas à la question. — Fourier est un homme abominable, et ses livres témoignent que son imagination l'emportait souvent dans les régions du délire..... soit! accordé! Anathème à Fourier! Mais la LOI SÉRIAIRE est aussi dans ses livres, et avec cette LOI SÉRIAIRE nous prétendons sauver et harmoniser le monde. Quand vous voudrez discuter sérieusement, c'est cela qu'il faudra aborder.

Voici un fruit d'une espèce nouvelle. Il est enveloppé d'un brou et d'une coque. Le brou est amer et épais, et la coque très dure. Nous avons pris la peine d'enlever le brou, de casser la coque, et nous vous offrons fraternellement le fruit intérieur.

Or, que faites-vous, messieurs les amis du genre humain? Agissant en ennemis et en barbares, vous ramassez quelques bribes de ce brou; vous en extrayez l'amertume; vous y ajoutez, en grande proportion, de méchantes drogues; puis, offrant cela au public, vous lui criez que nous sommes des empoisonneurs!

Mangez donc le fruit, et, s'il est bon et nourrissant, faites-en goûter aux autres. Quant au brou, jetez-le : nous ne vous demandons pas même d'admettre la possibilité que, plus tard, on en puisse extraire la base d'une liqueur excellente.

Pelez la poire, enlevez-en le cœur pierreux, enlevez le ver si elle en contient. Mais ne dites pas au public, en lui présentant ces résidus mêlés à toutes sortes d'ordures : Voici les poires de Fourier! voilà les fruits du Phalanstère! — Ramassez votre paquet, Pierre.

Quant au citoyen Proudhon, que nous avons discuté, mais pour qui nous n'avions jamais eu que des paroles bienveillantes, il a poussé, contre Fourier et contre nous autres, la violence de l'attaque jusqu'aux symptômes de l'épilepsie. Je crois que, quelque part, il nous a traités de mendiants et d'escrocs. Nous ne lui avions jamais fait de mal, au contraire. Ces excès de nos confrères ne nous ont pas fait dévier d'une ligne à leur égard. Nous avons regretté pour eux de telles extravagances; nous leur avons rendu quelquefois une taloche dans le moment; nous avons continué à réfuter décemment, et par voie de discussion, celles de leurs idées qui nous paraissent fausses, à rendre hommage à leur talent quand ils en montraient, à chercher consciencieusement les parties saines de leurs poires et à les faire goûter à nos lecteurs. C'est notre méthode. Les colères jalouses, les fureurs à froid, les traits envenimés lancés contre des hommes dont on connaît fort bien cependant la conscience et le dévouement; tout cela s'émousse sur nous et tombe à terre sans nous faire éprouver seulement la petite demangeaison que cause un insecte. C'est pour cela que nous répondons en riant à ces férocités. *Telum imbelle sine ictu,* qui ne fait de mal qu'à celui qui l'a lancé.

Reste le grand Lama du Communisme icarien. Ce vénérable patriarche engorgé d'amour, qui serine nuit et

jour son grand air de fraternité, cet homme si bon, si tolérant, si évangélique, il a employé la moitié ou le quart de son *Populaire*, depuis qu'il paraît, — cinq à six ans environ, — à nous faire *per fas et nefas* le plus de mal qu'il a pu. — Et en échange de quoi ? — En échange des bons procédés qu'il ne cessait de trouver dans la *Phalange* et dans la *Démocratie*, seuls organes où il ait jamais été défendu pour ses droits, défendu contre des accusations fausses, défendu contre des adversaires injustes, et défendu à notre grand détriment ; — car, à cette chevalerie, nous ne gagnions que de passer pour des communistes auprès des bourgeois, tandis qu'auprès de ses lecteurs ouvriers il nous faisait passer pour des aristocrates, des ennemis de Dieu dans le ciel et de Cabet sur la terre.

Il est vrai que nous étions coupables envers lui d'avoir nos idées, et de nous soucier peu d'adopter ce qu'il prend pour les siennes. Chose affreuse ! nous nous sommes permis de discuter le Communisme, de déduire les motifs pour lesquels, à tort ou à raison, nous ne sommes pas communistes ! Ce qui l'horripilait surtout, c'était de nous voir avertir la Société — en maintenant très ferme, à l'idée communiste, son droit comme idée, — des dangers sérieux que contiennent toutes les doctrines négatives de la Propriété, et de la nécessité d'en paralyser les redoutables conséquences, non en leur faisant violence — ce qui serait gratuitement odieux, — mais en travaillant sérieusement à l'affranchissement et à l'amélioration du sort des prolétaires.

Ce pauvre Cabet, qui se fait vieux, en est venu à croire que lui-même, lui Cabet, de sa personne, il est le Communisme et que, parce qu'il est le Communisme et qu'il ne veut pas de violence, l'idée négative du Communisme ne saurait amener le moindre dégât dans le monde. C'est une hallucination en règle. De sorte que toute discussion qui touche au Communisme, lui fait une blessure quelque part. Pour moi, j'ai manqué à tous mes devoirs envers lui, notamment aux élections dernières. On combattait partout ma candidature dans le Loiret avec l'argument à la mode. J'étais représenté comme un communiste enragé. Hé bien ! croiriez-vous que j'ai eu l'infamie de répandre, dans le département, une pièce où j'avais réuni vingt ou trente citations prises le long de mes écrits depuis quinze ou vingt ans, où je me montrais, à toutes les époques, fort peu partisan de la communauté des biens ! J'ai poussé la trahison jusqu'à citer des

passages où j'avais défendu le principe de la Propriété contre M. Cabet, en le défendant lui, Cabet, contre ceux qui lui prêtaient des idées violentes. En même temps la *Démocratie* le portait sur sa liste générale de candidats pour Paris, où elle inscrivait tous les chefs socialistes, Proudhon, Pierre Leroux, etc., mais il m'escamotait fort proprement sur la sienne. — Enfin, je me suis conduit d'une façon abominable !

Malgré cet aveu de mes torts, je trouve le vénérable monopoleur de la fraternité trop personnel, trop intolérant et trop atrabilaire pour un grand Lama. Il n'existe absolument qu'un moyen de vivre en bonne intelligence avec lui : c'est de se faire Icarien soumis, ce qui n'est pas donné à tout le monde ; car, pas plus que le Phalanstère, l'Icarie n'est encore devenu un goût général. Je renonce donc, pour ma part, à m'entendre sur quoi que ce soit avec le patriarche. J'y ai perdu mon huile et ma peine et j'en donne ma démission. Ma foi, tant pis ! la République et le Socialisme se tireront de là comme ils pourront...

En vérité, on ne comprend rien à ces grands esprits ! Il me semble que si je me sentais du génie, si j'avais inventé quelque chose comme l'Icarie, seulement la Triade ou la Banque d'échange, si je faisais Ecole enfin, cela me rendrait encore plus tolérant et plus juste envers les systèmes des autres, et plus disposé à leur reconnaître, sur mes idées, leur droit de discussion légitime et de bon aloi, que je ne le suis sans avoir rien créé. Mais il paraît que je juge ici comme un aveugle des couleurs ; et, quand je me rappelle que Fourier n'était pas toujours commode, qu'il était même quelquefois extravagamment injuste envers ceux qui ne pensaient pas comme lui, j'en reviens à excuser M. Cabet et les autres. La nature fait payer ses grands dons par de petites faiblesses. C'est ce que nous appelons, au Phalanstère, de l'égalité *compensative*.

§ 22. Les conditions sérieuses du Ralliement des Socialistes.

Je suis très partisan du ralliement des Socialistes. Si nous avons péché à ce sujet, nous autres, ce n'est certes pas pour n'y avoir point donné la main, mais peut-être pour l'avoir fait sans assez de réserves. Le ralliement des Socialistes n'est point du tout la confusion des drapeaux, non plus que l'absorption d'une Ecole, qui a des idées, des plans, un système, une science et de la raison, dans ce tourbillon confus d'aspirations, de bons et de mauvais sentiments, d'idées vraies et d'idées absurdes, de dé-

vouements et de colères qui constituent aujourd'hui le Socialisme.

C'est pourtant ce que des amateurs nous demandent sous prétexte de ralliement. Pas de ralliement, à moins qu'on ne mette dans sa poche ses idées si on en a, pour n'en pas plus avoir les uns que les autres. Tel est le principe.

Je leur en demande bien pardon; mais il y aura ralliement des Socialistes le jour où, chacun maintenant ce qu'il croit vrai chez lui et repoussant nettement ce qu'il croit faux chez les autres, les Socialistes feront cela avec justice, avec bonne foi, dans les termes d'une discussion intelligente, en frères qui veulent s'éclairer et éclairer l'humanité, non en sauvages, en furieux, en jaloux, en dominateurs ou en sots. — Telle est la première condition du Ralliement. C'est tout l'opposé de la confusion des drapeaux; c'en est la légitime et libre distinction.

La seconde consiste à manifester l'accord sur tous les points où il existe, à faire sentir le lien, la solidarité, la force du Socialisme dans tous ce que ses différents éléments ont de commun, et à sentir fortement cela soi-même.

A ces conditions, chacun des éléments du Socialisme apportera d'autant plus de force au grand mouvement général de la rénovation du monde, qu'il se sentira plus dégagé, plus libre, moins solidaire des idées qui ne sont pas les siennes. Il ne s'agit point de compromettre les idées les unes par les autres, et les hommes de même. Accord dans ce qui est commun; Distinction dans ce qui diffère; pleine liberté, mais convenance et fraternité dans la discussion: voilà ce que nous avons toujours demandé, toujours pratiqué, et ce que l'on a peu mis en usage à notre égard.

Que chacun de nous amène au Socialisme par son avenue en l'élargissant et la faisant agréable et belle; que chacun pêche avec ses filets et montre librement en quoi ils diffèrent de ceux des autres. Le Socialisme n'y perdra pas. Beaucoup entreront par une porte qui ne seraient jamais entré par telle ou telle autre.

Voilà les voies et moyens du véritable ralliement des Socialistes.

Chacune de nos Ecoles, quand Ecole il y a, n'est pas seulement en présence des autres; elle est en présence de la société qu'il faut convertir, de l'humanité qu'il faut sauver, affranchir, harmoniser. Le Phalanstère priserait beaucoup les bonnes grâces de M. Cabet; il tient plus encore à la

vérité, à sa foi, et au monde qu'il s'agit d'éclairer et d'amener. Et, pour terminer par une observation décisive, nous dirons qu'il y a des masses de non-socialistes et d'anti-socialistes destinés à se convertir à ce que nous croyons la vérité sociale, tandis que je suis bien certain que M. Cabet et quelques autres ne s'y rendront que quand il n'y aura plus moyen de faire autrement.... encore n'en voudrais-je pas répondre.

Donc : indépendance complète ; séparation très nette et trés tranchée des principes qui s'opposent et des drapeaux dont les couleurs jurent ensemble ; mais loyauté, justice et fraternité dans la polémique des doctrines, et, en même temps, union très forte dans les intérêts communs du Socialisme, défense et soutenance synergique de ses droits, de son but, de ses aspirations et de toutes les idées acceptées à la fois par tous ses éléments.

Voici un écrit où je me montre ce que je suis, Phalanstérien pur-sang. J'y maintiens très nettement ce qui nous sépare des autres. J'y parle des idées et des hommes avec une entière franchise. Pas de confusion, pas d'amalgames, pas de promiscuité d'idées, pas le moindre sacrifice de principe. Croit-on, de bonne foi, que ce livre soit destiné, pour autant, à faire bien du mal au Socialisme dans le monde? Sans vanité, je crois qu'il lui sera plus utile qu'une grande tartine d'idées vagues, ou bien une ratatouille de principes contradictoires bouillis dans une longue sauce insipide de sentiments confus.

On voudrait faire, du Socialisme et du reste de la société, deux camps ennemis, deux partis politiques dont le premier serait destiné à écraser l'autre, conformément aux instructions et méthodes de toutes les Révolutions antérieures. Je comprends parfaitement cette disposition chez ceux qui, dans leur esprit, *suppriment* la Propriété. La Propriété est trop bien fondé dans la nature humaine comme principe, trop vivante, trop énergique et trop puissante comme intérêt et institution, pour se laisser supprimer bénévolement. Il est donc certain que si cette suppression était la condition formelle, nécessaire, de la solution du problème social, du problème posé aujourd'hui par le développement historique de l'humanité, ce problème pourrait difficilement se résoudre autrement qu'au moyen d'une grande guerre civile terminée par l'écrasement du parti propriétaire.

Or, comme les principes entraînent toujours les esprits sur la pente de leur logique, je ne suis pas étonné de voir des communistes, ayant même sincèrement hor-

reur de toute violence, tendre à donner au Socialisme ce caractère de parti exclusif, politique, hostile, révolutionnaire.

Le Socialisme ne prendra pas ce caractère de parti étroit et violent. Il restera la grande et irrésistible aspiration du temps, le grand courant des sentiments et des idées appelées à rendre applicables la Philosophie, la Démocratie et le Christianisme, à en réaliser les grandes formules. Au lieu d'écraser tel ou tel intérêt, tel ou tel élément de la société, il attirera à lui et convertira tous ces éléments, tous ces intérêts, parce qu'il a en lui de quoi les servir tous, de quoi les sauver tous, les unir tous.

Et le Socialisme ne serait que l'Anti-Socialisme s'il ne possédait cette puissance de socialisation, de conciliation, d'union universelle. S'il prétendait écraser les intérêts anciens au profit des intérêts nouveaux, les droits acquis au profit des droits à acquérir, les aînés dotés au profit des cadets déshérités, il serait aussi anti-social que le sont aujourd'hui ses adversaires; car ses adversaires aujourd'hui ne sont pas anti-sociaux parce qu'ils défendent les intérêts et les droits acquis de la Bourgeoisie: ils sont anti-sociaux parce qu'ils ne comprennent pas et repoussent les intérêts et les droits du Peuple.

Pour nous, nous sommes du grand PARTI SOCIAL, ouvert à tous, où tous sont appelés, où tous viendront, quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse. Nous sommes de ce grand Socialisme, et nous sommes, avant tout, de l'ECOLE SOCIÉTAIRE, c'est-à-dire de l'Ecole qui résout tous les problèmes sociaux par la LIBERTÉ, par l'ASSOCIATION FACULTATIVE ET VOLONTAIRE.

Au reste, les destinées du Socialisme ne tiennent pas aux travers des personnes qui le représentent. Voltaire, Rousseau, Diderot eux-mêmes et les autres, faisaient fort mauvais ménage au siècle dernier: la Philosophie en a-t-elle moins été un mouvement unitaire et la cause décisive des grands phénomènes politiques et sociaux de son siècle? Que nos collègues, les Voltaire, les Rousseau et les Diderot du Socialisme, tirent donc sur nous, à boulets rouges, si tel est encore leur bon plaisir. Je leur donne d'avance l'absolution. Ils pourront, ainsi faisant, se créer des torts personnels, mais ils ne feront pas grand mal au Socialisme.

§ 25. Utilité providentielle de toutes les formules du Socialisme.

Je crois sincèrement, fermement que la Vérité, la Paix,

l'Ordre, la Liberté et l'Avenir sont chez nous. Si je ne le croyais pas, malgré vingt-quatre années de conviction et vingt années de travaux dans notre ligne, je me sens parfaitement libre et dégagé. J'irais immédiatement ailleurs. J'aime beaucoup qu'on me montre que je me suis trompé. Toutes les fois que cela m'arrive je trouve que c'est moi qui gagne.

Mais tout en croyant fermement, en voyant clairement que la vérité théorique et pratique, que la grande synthèse sociale est chez nous, je reconnais l'utilité providentielle et la légitimité historique des autres formes du Socialisme, — même des moins douces, des plus étroites et des plus fausses.

Si Dieu n'a pas créé que des brebis et des agneaux, il faut croire qu'il avait ses raisons. C'est à l'intelligence humaine à comprendre le pourquoi, à en profiter, et à multiplier les bonnes races.

Dans le monde subversif et faux où nous vivons, telle erreur, à un moment donné, a été plus utile que telle vérité. En grammaire et en algèbre, deux négations valent une affirmation; et si la théorie des interférences a prouvé qu'en ajoutant de la lumière à de la lumière on fait dans certains cas de l'ombre en physique, dans l'ordre moral, quelquefois, de l'ombre sur de l'ombre fait de la lumière.

Il peut donc être très bon, aujourd'hui, que le Socialisme ait à sa disposition quelques bonnes paires de griffes. Des soins que les bergers ne se seraient peut-être pas pressés de prendre par tendresse pour les moutons, il est bien possible qu'eu égard aux loups, ils s'en occupent. L'histoire des moutons, des bergers et des loups a été jusqu'ici celle de l'espèce humaine. Dieu, et le Socialisme aidant, nous finirons par en sortir; mais nous y sommes encore. Il est certain que les loups ont été utiles aux moutons plus qu'on ne pense.

§ 24. Qu'est-ce qui n'est pas un peu révolutionnaire en ce temps-ci?

J'ai exposé les caractères et les dangers du Socialisme. Je l'ai fait dans un but instructif et salutaire. Je l'ai fait franchement, et je complète mon œuvre de franchise. Oui, j'en conviendrai, il n'est pas jusqu'au pacifique et débonnaire Phalanstère qui n'ait lui-même aussi ses dangers, pour la vieille société si elle s'obstine. M. Denjoy paraît s'en être douté. N'est-ce pas lui qui a dénoncé, à la tribune, comme une chose anarchique, détestable et abominable, l'invocation de l'AVÈNEMENT DU RÈGNE DE

DIEU SUR LA TERRE, prononcée dans un banquet par notre ami Vauthier, ingénieur des ponts et chaussées et phalanstérien pur-sang?

Je préviens M. Denjoy, cependant, qu'il n'est plus guère possible d'interdire le *Pater*, et qu'il reste peu de chances d'empêcher qu'on croie résolument à l'avènement que sur la parole du Fils nous y demandons au Père, alors qu'on a vu briller dans l'avenir la resplendissante image du palais des Phalanges. Cela met le règne de la misère et du diable en baisse dans les esprits.

C'est révolutionnaire, je le sais. Pourtant il faut que la réaction s'y résigne. MM. Denjoy, Montalembert et consorts auront beau dénoncer, discourir ou gémir: le trône de Satan est miné comme tous les autres, et c'est à grands pas que la République du bon Dieu s'avance. S'instaurera-t-elle sans faire son 24 Février? je l'espère, et il ne dépendra pas de nous qu'il en soit ainsi. Toutefois, dans la prévision de certaines transitions possibles d'un régime à l'autre, je hasarderai de donner aux hommes éloquents qui ne veulent pas de cette République-là, un conseil en vue de leurs plus gros clients : C'est de prier le Dieu *qui punit les voleurs* de ne pas se montrer trop sévère... J'ajoute, en combinant deux proverbes, qu'il n'est pas prudent « de trop parler de corde dans le pays des pendus. »

J'ai dit que le Phalanstère lui-même, par le splendide Idéal qu'il pose à côté d'une Réalité odieuse, pourrait bien être indirectement aussi un danger pour cette réalité en tant qu'elle ne voudrait pas bouger, et quelque peu révolutionnaire. Mais est-ce la peine de parler de si peu dans un moment où l'on relit l'Evangile, où l'on se remet à exhumer les paroles des Apôtres et des Pères, et où l'on défend l'Ordre et la Propriété... avec le Vicaire savoyard?

Chers conservateurs, vous voyez une paille révolutionnaire dans l'œil du Phalanstère, et vous ne voyez pas les bornes révolutionnaires qui sont dans les vôtres!

En vérité, en vérité, j'ai beau chercher, je ne trouve aujourd'hui rien, rien, mais rien qui ne soit révolutionnaire. Je ne sais pas si j'ai sur les yeux des lunettes rouges; mais les blancs me paraissent d'un rouge encore plus foncé que tout le reste. Et quand je dis les blancs, je parle des blancs de toutes les couleurs. Et, parmi les blancs, ceux qui me paraissent les plus rouges, — voyez donc l'aventure, — ce sont précisément les plus blancs : je veux dire les blancs de plomb, les blancs d'argent et les blancs de lys... Vous avez beau-

coup trop d'esprit et de connaissances minérales et botaniques pour ne pas savoir ce que, par ces trois blancs-là, je veux dire.

Et tenez, messieurs de Montalembert et Denjoy, et tant d'autres, et vous-même monsieur Dufaure, vous, âme sincère, droite, honnête et, je le sais, d'un titre pur, vous qui êtes né avec un tempérament démocratique, eh bien! cette idée que vous croyez prudente, conservatrice et préservatrice par excellence et que je vais vous dire, c'est, à moi, tout ce qui me semble au monde de plus révolutionnaire! Vous redoutez que le Peuple croie à l'aisance générale, au Travail Attrayant, au Règne de Dieu, au Bonheur réalisable sur cette terre. Il vous semble, — à vos divers points de vue que je me garde de confondre, — il vous semble que vous auriez tout gagné si le Peuple voulait cesser d'y croire, d'y tendre, et si vous pouviez lui faire reprendre la vieille croyance eux misères fatales, nécessaires, indestructibles sur cette terre...

Or, laissez-moi vous le dire : Après nos cent années de Philosophie et de Libre examen, nos soixante années de Révolutions et le reste, si le Peuple aujourd'hui perdait cet espoir d'une société heureuse, que vous paraîtriez heureux de lui pouvoir ôter, savez-vous la conclusion qui en sortirait? Il en sortirait ce petit raisonnement que je vous livre : « Ah! la misère est éternelle! il faut toujours
» ici bas des malheureux, des pauvres, des déshérités
» qui s'échinent pour les autres, qui mangent du pain
» noir et qui n'en mangent pas toujours, pour faire venir
» le pain blanc de ceux qui ne font rien venir... Eh bien!
» chacun son tour! ! » ... Vous comprenez la suite du raisonnement...

Révolutionnaires pour révolutionnaires, je me crois, permettez que je vous le dise, un révolutionnaire bien plus conservateur que vous quand je tiens au Peuple ce langage — qui est ma foi :

« Non ! cette terre n'est pas la vallée des larmes éter-
» nelles! Non, Dieu notre père à tous ne nous a pas dé-
» voués fatalement ici bas aux inéluctables misères. Dieu a
» des aînés et des cadets dans l'histoire, il n'y compte pas de
» bâtards. Notre terre est nourricière et féconde. La science
» est toute puissante. Le génie industrieux de l'homme
» a déjà réalisé des prodiges, et nous ne sommes encore
« qu'au début de ses créations merveilleuses. Le travail
» bien organisé peut tout! Rien ne limite ses essors et
» nos espérances glorieuses. Il y a sur cette terre de
» Dieu, sous le soleil de Dieu, place pour tous les en-

» fants de Dieu, sans qu'il soit nécessaire qu'on s'y serre
» trop, qu'on s'y comprime ou qu'on s'y égorge.

» Le travail! le travail! le travail! Il y a des milliers
» de féconds travaux à faire, des milliers de sources de
» prospérité à ouvrir, et des millions de bras et de cer-
« veaux qui manquent de travail ou qui travaillent impro-
» ductivement, ou, pis encore, qui travaillent les uns con-
» tre les autres! On peut décupler le travail et centupler
» ses fruits : il suffit d'en savoir intelligemment combi-
» ner, agencer et organiser les forces.

» Tout homme venant au monde est une puissance,
» une mine de richesses sociales, un trésor de vocations,
» de facultés et d'aptitudes; et nous gaspillons ces tré-
» sors du génie et de la puissance humaine, nous ne sa-
» vons pas exploiter ces mines inépuisables! Nous lais-
» sons croupir ou végéter, dans l'ignorance, dans l'abru-
» tissement, dans la fainéantise, ou bien nous armons,
» les unes contre les autres ces facultés divines et créa-
» trices. Allons! espoir, courage et charité! marchons à
» la conquête du Nouveau - Monde. Endurons patiem-
» ment les privations de la route. En avant les pionniers
» de l'humanité! Si nous n'aboutissons pas cette fois
» nous-mêmes, nous aurons préparé la voie par où arri-
» veront nos enfants, les générations qui vont venir! »

Et quand on lui dit cela, au Peuple, il comprend! Et quand il a compris, il a foi et il espère. Et quand il a foi et qu'il espère, il travaille et il aime.

Et puis, comme nous lui expliquons qu'après tout, c'est d'une sage et intelligente organisation des choses et non de destructions et de violences qu'il s'agit, il étudie, il propage, il se fait docteur et apôtre. Et si vous vouliez, comme lui, étudier un peu et vous ouvrir un peu à l'Espérance et à la Foi, ah! dès qu'il verrait que, vous aussi, vous espérez et vous croyez, et que vous cherchez comme lui, que vous voulez ardemment comme lui, il vous tendrait bien vite, en signe de paix, sa main calleuse et rude; et toute rude qu'elle soit, cette main, vous sentiriez que de douceur dans sa fraternelle étreinte!

Etudiez un peu, espérez un peu et aimez beaucoup; et vous verrez si tout, avec lui, ne va pas vous devenir facile!

Vous ferez du Peuple ce que vous voudrez, quand vous voudrez, c'est moi qui vous le dis. Vous pouvez m'en croire, parce que je l'ai pratiqué et le connais.

Est-ce donc un bien affreux révolutionnaire, celui qui vous

parle ainsi? Ah! il serait si bon et si doux de s'entendre... mais vous ne voulez pas encore! vous n'avez pas le temps de vous convertir! vous tenez encore à vos préjugés, ou plutôt ce sont vos préjugés qui vous tiennent. — Quoi! la raison nous viendrait de ces Socialistes..... ce n'est pas possible! Des utopistes, des fous, des *partageux*, des insurgés, allons donc! — Ce *donc* veut dire qu'il nous faudra encore échanger plus d'un coup. Soit! ceux que nous vous appliquerons auront du moins cela de bon qu'ils feront tomber vos écailles: (Dans le symbolique de la nature, les écailles sont les analogies des préjugés —Voyez Fourier.) — Et après nous être bien rossés, nous nous entendrons. — Si cependant nous nous entendi-ions tout de suite? Qu'en dites-vous?

Croyez-moi, les Socialistes ne sont pas si noirs que vous vous l'imaginez. Donc, des horions, tant que cela vous fera plaisir; la paix quand vous voudrez. Les Socialistes sont à vos ordres. On ne peut plus de bonne volonté et de déférence. La condition de la paix, c'est que vous ouvriez les yeux sur ce qu'ils proposent pour le Peuple et pour vous-mêmes. — Il faudrait pourtant bien tâcher de ne pas commencer les guerres sociales. On ne peut pas savoir où nous irons, si une fois cela commence.....

IV.

LES ADVERSAIRES DU SOCIALISME.

§ 23. Les Vivants.

Nous avons passé en revue les principaux affluents du Socialisme.

Est-ce que tout le Socialisme est contenu dans ses affluents?

Pas plus que l'Océan n'est contenu dans les fleuves qui s'y déchargent.

Le Saint Simonisme, le Phalanstérianisme, les diverses Ecoles communistes, et le Parti-Proudhon, ne sont que les formules, les sources, les centres de vibration, les foyers de fumée, de lumière ou de feu du Socialisme. Le Socialisme intégral, c'est tout cela réuni, et, en outre, tous les ébranlements, toutes les vibrations, toutes les idées, tous les sentiments, toutes les explosions et toutes les flammes que ces énergies diverses, combinées avec les traditions historiques, philosophiques, chrétiennes et révolutionnaires, ont communiqué à l'opinion, à la masse humaine, à la masse vivante et pensante, chez tous les

peuples civilisés. Oui, chez tous, en France, en Allemagne, en Angleterre, dans l'Europe entière, et déjà, quoiqu'en dise M. de Tocqueville, qui ne reconnaîtrait plus son Amérique, aux Etats-Unis et même aux Républiques méridionales.

Le Socialisme est aujourd'hui partout.

Voyez tout cequi s'écrit, tout ce qui s'imprime, les livres, les brochures, les journaux, les romans, la poésie, la prose: de quoi tout cela est-il imbibé? Et tous ces projets, toutes ces propositions qui poussent de toutes parts, qui semblent sortir partout de terre comme les germes au printemps, tomber du ciel comme les grenouilles et les crapauds après une pluie d'orage? Le Socialisme est partout, vous dis-je! Vous en êtes inondés.

Mais voyez donc ce que vous dites vous-mêmes pour le combattre! rendez-vous compte des efforts que vous faites pour le saisir, le dompter, le vaincre! et, par dessus le marché, de l'inutilité de ces efforts.... Vous n'êtes pas des Hercules, et lui il est un Antée; et, dès que vous l'avez mis à terre, la Terre sa mère lui rend des forces dix fois, cent fois supérieures à celles que vous avez déployées pour l'abattre.

Le Socialisme est dans l'opinion, dans l'air, dans le Peuple.

Il est aussi insaisissable que le Choléra.

Il se joue de vos résistances vaines.

L'eau que vous jetez sur lui pour l'éteindre, se change en alcool et en huile, irrite et grandit ses flammes.

Et vous-mêmes, sans que vous vous en apperceviez plus que du mouvement de la terre, qui cependant vous fait faire de 200 à 300 lieues chaque minute, il vous emporte...

Est-ce que M. Thiers, « après y avoir beaucoup songé, » beaucoup pensé, beaucoup réfléchi » (comme toujours) n'a pas accouché lui-même d'un petit fœtus socialiste? Qu'est-ce donc que ses réserves de certains travaux de l'Etat pour les temps de chomage, sinon un avorton du Socialisme, et du plus absurde encore?

Dès que le Socialisme va se faire un peu comprendre en haut, devenir un peu possible, paraître un peu nécessaire, vous allez voir quels progrès fera M. Thiers en Socialisme! il boudera bien un peu, comme il a boudé la République; il se fera un peu prier; mais il finira, le temps venu, par se montrer tout disposé à sauver la République sociale, comme nous le voyons tout prêt déjà à sauver la République démocratique, comme il l'était hier à sauver la Royauté, comme il le sera demain à sauver

l'Empire. M. Thiers est né sauveur. Un peu plus tôt, un peu plus tard, son inextinguible dévouement le conduira à vouloir sauver le Socialisme. Vivez un on deux ans, et vous verrez.

Qu'est-ce qui oserait prononcer aujourd'hui à l'Assemblée nationale, avec ce suprême dédain qu'y mit, en son fauteuil, M. Sauzet, président de l'ancienne Chambre, les paroles suivantes : « Nous sommes ici pour faire des » lois, et non pas pour nous occuper à donner de l'ou» vrage aux ouvriers ? »

Parce que la brutale et aveugle insurrection de juin a été vaincue, parce que l'on n'a pas inscrit textuellement le *Droit au Travail* dans la Constitution, quelques-uns imaginent que le Socialisme a perdu du terrain. Pauvres aveugles! Il en a énormément gagné. Il en a gagné même à l'Assemblée nationale.

§ 26. Les Morts.

Voilà donc, n'est-ce pas, qui est bien établi : le Socialisme est plus fort que vous. Il est vivant, et vous êtes des morts. Et vraiment oui, des morts, car vous ne vivez pas. Voyons, vivez-vous? gouvernez-vous? Quel signe de vie donnez-vous? Où est votre politique, à l'intérieur, à l'extérieur? Qu'est-ce que vous voulez? qu'est-ce que vous proposez? Pensez-vous à quelque chose? Pas d'idée, pas d'action, pas de volonté; inertie, passivité, stagnation; impossibilité radicale de faire un mouvement quelconque; paralysie même de la pensée! Et pourtant vous avez des finances pour vingt-sept mois, l'ensemble des forces publiques, une armée de 500 mille hommes, tous les attirails, tout le bataclan d'un gouvernement centralisé, et pas d'embarras à l'extérieur; car l'Europe aristocratique, l'Europe que vous ne devriez pas craindre et que vous craignez, est encore plus mal hypothéquée que vous. Et vous ne faites rien, RIEN, RIEN, RIEN! vous attendez le retour de la confiance, vous regardez *si le printemps s'avance...*

A quels signes reconnait-on la mort, sinon à l'absence des signes de la vie?

Et ne prenez pas pour de la vie les mouvements intérieurs de votre vieille société. Il y a des mouvements intérieurs dans tous les cadavres. Cela s'appelle la décomposition.

Et pourquoi êtes-vous morts? Pourquoi? Parce que, au lieu d'entrer avec sagesse, avec prudence, les yeux ouverts, mais enfin d'entrer résolument en voie de Socia-

lisme; au lieu de demander au Socialisme ce que vous n'avez pas, ce qui vous manque, l'idée du temps, la foi du temps, et, par conséquent, la force du temps et la vie vivante, vous vous obstinez à demeurer dans le cadavre de la vieille forme sociale, essayant de le galvaniser. Or, la science vous dit qu'en galvanisant un cadavre, on ne fait qu'une seule chose : on en rend la décomposition plus hâtive.

En politique comme en religion, la vie c'est la foi. Où est votre foi? A quoi croyez-vous? à la Monarchie? Allonsdonc! les enfants croient encore à Croquemitaine, mais à la Monarchie vous ne les y feriez plus croire. A la République? Mais la République, qu'est-ce que cela? Une pure forme mécanique. Que doit-elle faire, la Republique? voilà la question. Comment y répondez-vous? Rien, Rien, Rien, pas de réponse. Vous n'avez donc pas la foi; vous n'avez donc pas la vie; vous êtes donc morts. Or, le Socialisme a la foi.

Lé So cialisme a foi à la Société nouvelle, à la jeune Société qu'il porte dans ses flancs, qu'il sent remuer dans ses flancs, et qu'il aime d'un amour dévoué et maternel. Il y a plus; lui seul, entendez-vous bien, lui seul a une foi solide aujourd'hui à la République.

Les douze mille socialistes qui vous ont combattus en Juin, des socialistes bien insensés, des socialistes criminels, j'en conviens (il y a des criminels partout), ces douze mille hommes, égarés en grande partie, coupables en petit nombre (Lamoricière lui-même l'a déclaré franchement à la tribune), ces socialistes que vous transportez, je vous le demande à vous-mêmes, ne sentez-vous pas en eux les plus énergiques, les plus intrépides soldats de la Republique? Bien employés, bien conduits, des hommes de cette trempe ne seraient-ils pas vos forces les plus vives contre toutes les usurpations monarchiques? Vous le comprenez-vous mêmes, et, dans le tête à tête, ous en convenez.

Le Socialisme, dans ses écarts, dans ses aspirations, dans ses aveuglements, dans ses haines et dans ses colères, peut devenir criminel, et il l'est quand il provoque à la guerre civile, quand il prend les armes contre le produit du Suffrage universel. Mais ses haines, ses violences, l'énergie de ses révoltes elles-mêmes, prouvent qu'il est vivant. Vous me direz qu'il a été vaincu dans ses violences. Oui, et tant mieux. Il est bon qu'il reçoive des leçons quand il devient factieux; qu'il apprenne à se faire pacifique, calme, respectueux pour l'ordre et la légalité:

car, fort comme il l'est, maître comme il l'est de l'avenir, c'est par le calme, par la raison, par l'idée, non par la force brutale qu'il doit conquérir les âmes, organiser la société nouvelle.

Mais s'il a été vaincu dans sa violence, il ne l'a été que par des intérêts qu'il doit convertir et non pas briser, associer et servir et non anéantir, et j'observe que des intérêts ne sont pas des Idées. Des intérêts menacés s'unissent un jour pour le combat. Mais ces intérêts sans Idée se divisent le lendemain de la victoire. Croyez-vous n'en avoir pas la preuve?

Des Intérêts sans Idée, c'est toujours la mort. Sans Idée et sans Foi, vous n'êtes que de purs intérêts, des faits, des aggrégations friables de matière morte.

Vous êtes donc morts! — Toujours la même conclusion... c'est désespérant.

Or, puisque vous êtes morts, que c'est convenu, que pourtant vous ne le comprenez pas bien encore, que vous ne savez pas encore bien pourquoi, il faut que je vous le dise. Et qui sait si, en m'écoutant bien, vous ne trouveriez pas moyen de ressusciter? C'est cela qui serait un miracle! Je vous offre d'en essayer.

§ 27. Pourquoi vous êtes morts.

Vous n'avez encore rien compris, vous ne comprenez rien encore à votre temps, à la société moderne, actuelle, à ses besoins, à ses nécessités, à ses passions, aux idées qui se développent en elle.

On dit que deux ou trois jours avant le 24 février, Louis-Philippe engagea gaiement un Anglais à différer son départ, afin de voir « comment se menait une émeute à Paris. » Croyez-vous que le roi-citoyen connaissait bien, le 22 février, l'esprit de son peuple?

M. Guizot se prenait pour un grand politique et il était placé pour avoir des renseignements sur l'état du pays. Pensez-vous qu'il en connût bien les dispositions véritables?

Croyez-vous que la cour de Marie-Antoinette et la noblesse avaient une notion bien claire de l'état des âmes dans le royaume et dans la bonne ville de Paris, quant l'on dansait si joyeusement à Versailles, la veille de la prise de la Bastille?

Et Charles X et les siens, et tant d'autres? et le roi de Prusse, qui fait aujourd'hui même du *veto* sur le droit chasse, et reproduit si textuellement Louis XIV?

Cependant à toutes ces époques, les signes des temps

étaient fort visibles. Quand le ciel est noir et que le tonnerre gronde, il semblerait qu'il n'est pas difficile de prévoir l'orage.

Je vous l'ai déjà dit et vous le savez bien vous-mêmes : Les Idées qui montent sont les forces vives des nations, comme la sève au printemps est la force vive de la nature. Rien n'y résiste.

Au dix-huitième siècle, en France, la force vive c'était la Philosophie.

La Philosophie du dix-neuvième siècle c'est le Socialisme.

Or, avant 89, la Noblesse connaissait eaucoup mieux la littérature, les idées et les œuvres de la Philosophie du dix-huitième siècle, que la Bourgeoisie ne connaît depuis quinze ou vingt ans celles du Socialisme.

Cette Noblesse ne comprit pourtant pas que la Philosophie était la force du temps, et qu'une transformation politique et sociale en était la conclusion irrévocable. La notion de la toute-puissance politique et sociale des Idées philosophiques et de leur incarnation dans la Bourgeoisie et dans le Peuple, n'entrait pas dans l'intelligence de la Cour, du Clergé supérieur et de la Noblesse.

Réfléchissez maintenant à ce qui se passe depuis dix-huit ans.

Depuis dix-huit ans, sous toutes ses formes diverses, le Socialisme travaille. L'activité philosophique et politique, qui était dans la Bourgeoisie avant 89, dont la Bourgeoisie tenait encore, en phase descendante, le dé sous la restauration, elle l'a tout à coup abdiqué en 1830.

Qu'a fait depuis 1830 la Bourgeoisie officielle, l'Oligarchie influente? Victorieuse, maîtresse du terrain, elle a cessé de penser. Elle s'est engraissée, elle s'est endormie. Elle a abdiqué l'idée pour devenir un intérêt, pas autre chose. En fait de Philosophie, elle s'était fait ce pâle Eclectisme dont elle ne s'est seulement plus occupée depuis 1830, que pour en faire débiter à la jeunesse les pillules opiacées, par la vertu des traitements universitaires et du programme exigé des bacheliers. Quant à la politique, à l'intérieur, elle n'a eu qu'une formule passive, la Résistance, et à l'extérieur une formule non moins passive, le Renoncement systématique et l'Abaissement continu.

Qu'est-ce que c'était que cette Philosophie et cette Politique? L'abandon absolu de toute activité, de toute initiative, pas autre chose ; la négation de l'action, rien de plus. Pour parachever la description symptômatique de la Bourgeoisie parlementaire de 1830, ajoutez que l'Op-

position n'y faisait elle-même que du vent et des intrigues.

Entre temps, le Socialisme travaillait. Il produisait, il formulait avec l'invincible activité de l'Idée dont l'heure a sonné, tous les éléments, bons ou mauvais, mais historiquement logiques, du dogme démocratique et social du dix-neuvième siècle.

De même qu'une partie intelligente, généreuse, initiatrice de la Noblesse, avait compris les philosophes du dix-huitième siècle, et s'était fait philosophe elle-même; de même, — et dans des proportions beaucoup plus considérables, le cercle étant beaucoup plus grand, — une partie généreuse, intelligente, initiatrice de la Bourgeoisie, comprenait le Socialisme et se faisait Socialiste. Quant au Peuple, lui, par sa position, il était fatalement destiné à comprendre.

Le foyer d'activité de la pensée et de la force nationale s'était donc déplacé; et, chose incroyable! la Bourgeoisie officielle, électorale et parlementaire, l'Oligarchie des Satisfaits ou de ceux à qui il ne manquait que des portefeuilles pour l'être, c'est-à-dire la Gauche et la Droite comme le Centre, s'obstinaient tous trois à rester, de tout ce mouvement des idées au-dessous d'eux, dans une fabuleuse ignorance...

Que de fois nous les avons avertis! que de fois, pendant ces dix-huit années, nous leur avons crié : « Mais » occupez-vous donc des choses sérieuses, du mouve- » ment des esprits, du travail qui s'accomplit dans les » idées, des problèmes à résoudre, des solutions qu'on » en propose, des solutions qu'il leur faut trouver si » celles que l'on propose sont insuffisantes! »

Que de fois nous leur avons répété : « Malheureux, » songez-y donc, vous gouvernez! vous avez charge des » corps et des âmes, et vous abandonnez les corps à la » misère, et vous ne vous souciez pas même de connaître » ce qui se passe dans les âmes! »

Que de fois, précisant davantage, leur rappelant que la Noblesse avait méconnu les besoins, les idées. les droits de leurs pères, comme ils méconnaissaient les idées, les droits et les besoins du peuple, et qu'elle l'avait payé cher, nous leur dépeignions cette fatale analogie du position, leur disant : « Le Peuple, aujourd'hui, » dévore des masses de publications socialistes. Il existe » toute une littérature, immense, que vous ne connais- » sez pas et qui grandit chaque jour! Il se fait un » énorme mouvement de presse, de librairie, de prose » et de poésie populaires, de petits livres à deux sous,

» à cinq sous, à dix sous, et d'ouvrages plus considera-
» bles, de journaux, de pamphlets, de *canards*, de *fac-*
» *tums* de tous genres, dont vous ne soupçonnez pas
» même l'existence! et tout cela forme, au-dessous de
» votre somnolence et des misérables discussions de vo-
» tre sphère parlementaire, un courant formidable que
» vous devriez au moins connaître! La Noblesse du temps
» passé lisait du moins les philosophes, connaissait leurs
» écrits. Vous, vous dédaignez tellement les choses du
» Peuple, que non-seulement vous ne savez pas ce qu'il
» lit et ce qu'il pense, mais qu'encore vous ne voulez pas
» croire qu'il pense et qu'il lise! »

J'ai vu, moi, des députés d'alors, bonnes gens du reste, mis en contact fortuit avec des ouvriers socialistes, tomber des nues et rester les bras cassés, de tout ce qu'ils avaient entendu. L'un d'eux, à un déjeûner chez lui, racontait à ses collègues un étonnement de ce genre. Il confessait qu'il n'y avait pas, à la Chambre, un seul homme en état de raisonner comme ces ouvriers qu'il avait entretenus, sur de très graves problèmes, inconnus à la Chambre. Répondant à mes observations, en s'adressant à ses collègues, il leur disait : « C'est parfaitement
» vrai, messieurs, ce que dit Considerant; depuis que
» nous sommes maîtres des affaires, nous nous endor-
» mons sur nos sièges. » — Le lendemain, il n'y pensait plus le brave homme, et ronflait sur son banc plus fort qu'aucun autre. Voilà les hommes!

§ 28. Prédictions, et à quoi elles ont servi.

J'ai dit tout cela à M. Guizot lui-même. Jugez combien cela lui a servi! Je lui ai fait lire ce qui suit, extrait d'une brochure (encore de trois sous) que j'avais publiée en 1833, sous le titre de *Politique nouvelle*, joignant à la remise de l'écrit un commentaire verbal :

« *Filiation de l'Opinon nouvelle.* — L'Opinion nouvelle se lie au passé et y tient par ses racines. Le dix-neuvième siècle continue le dix-huitième. La pensée, la passion du dix-huitième siècle, a été la réalisation des idées de Vérité, de Justice et de Liberté dans les institutions humaines, et l'introduction de la Liberté, de la Tolérance et de la Raison dans le domaine des croyances. Malheureusement le dix-huitième siècle s'est mis à la tâche sans en avoir calculé les conditions. Arrivé à la pratique, il s'est jeté dans la voie des négations : il a cru qu'il suffirait, pour atteindre son but, de renverser l'ancien régime et de faire subir, purement et simplement, aux institutions politiques, une transformation libérale.

« Ainsi, le dix-huitième siècle a voulu ce que veut le dix-neuvième. Seulement celui-ci commence à reconnaître que les négations pures et simples de l'autre, et que les modifications simplement politiques, poursuivies et obtenues par l'Ecole libérale, sont fort loin de réaliser ce que voulait le dix huitième siècle avec une ardeur si jeune et une passion si belle, et ce que veut aujourd'hui le dix-neuvième avec une foi moins vive en ce moment (1843), sans doute, mais avec plus de maturité et de raison.

» Le dix-neuvième siècle a trop fait de ruines et trop peu d'organisation ; il a renouvelé, il est vrai, l'ordre politique, il en a mis le principe et la forme en harmonie avec l'esprit moderne. Le principe représentatif n'est plus attaqué sérieusement aujourd'hui en France. Les partisans de l'ancienne monarchie eux-mêmes y sont de fait ralliés, et Henri V monterait sur le trône qu'il ne pourrait porter aucune atteinte au système électif, dont sans doute il élargirait même la sphère plutôt qu'il ne la saurait restreindre. Ce principe est une conquête définitive. Or, le principe représentatif et électif étant conquis, ainsi que le principe de l'égalité devant la loi, il n'y a plus de réforme sérieuse à tenter dans l'ordre spécialement dit constitutionnel ou politique. Il ne peut plus être question, dans cet ordre, que d'applications plus ou moins larges et plus ou moins sérieuses du principe électif, ce qui n'est dès lors qu'une affaire de modifications secondaires, modifications que le temps et le progrès des choses amèneront naturellement et paisiblement. » — (J'observe que j'avais bien raison en 43. Seulement on n'a pas eu l'esprit d'élargir. et l'on a fait rompre.)

» Il n'y a donc plus de révolution *politique* à faire ou à craindre, parce que, *sur le terrain politique*, le principe électif et celui de l'égalité native des citoyens, sont conquis et reconnus en droit, c'est-à-dire que le principe démocratique est maître de ce terrain, et qu'il ne s'agit plus désormais que de réglementer l'usage du droit pour en mettre l'exercice en harmonie avec les développements successifs du progrès social.

» Mais l'humanité ne s'arrête pas. Elle est condamnée, et c'est sa grandeur et sa gloire, à une activité incessante. Quand un peuple a réalisé un progrès, il devient fatal qu'il commence une tâche nouvelle. C'est sa loi : s'il ne la suit pas, s'il s'arrête, s'il se repose et s'endort, il entre immédiatement en décadence.

» Aussi est-il déjà visible que la France entrerait bientôt en pleine décadence si elle continuait à écouter plus longtemps les *Révolutionnaires rétrogrades* qui cherchent à la retenir dans les misérables querelles politiques d'un passé accompli, et les *faux Conservateurs* dont la politique passive et assoupissante s'efforce d'étouffer l'activité nationale,

» Grâce à Dieu, grâce au génie de l'Humanité et de la France,

il n'en sera pas ainsi : les esprits s'ébranlent déjà pour l'accomplissement de la tâche nouvelle.

» *Transition des préoccupations politiques aux préoccupations industrielles et sociales.* — La question de fond, la question de principe et de système étant vidée sur le terrain politique de la constitution gouvernementale, l'activité intellectuelle devait nécessairement se transporter sur le terrain économique et social. Il y a plus de trente années qu'un grand génie a établi les raisons de ce fait qu'il prédisait alors à haute voix. La transformation qui s'accomplit aujourd'hui démontre avec éclat la valeur de cette prédiction et des vues scientifiques sur lesquelles elle reposait.

» Le caractère principal de l'Evolution nouvelle est donc exprimé par ceci : Que la conquête du principe de l'*égalité devant la loi*, l'organisation de l'*unité administrative* et du *système représentatif* (expression du *principe électif*) étant des faits accomplis, RIEN DE CAPITAL ne restant par conséquent à faire sur le terrain *politique ou constitutionnel* proprement dit, l'activité intellectuelle va se diriger, à l'intérieur, sur les questions sociales, et spécialement sur les questions économiques.

» *Division des partis sur le terrain social.* — Or, on verra se produire sur le terrain *social* les trois tendances qui ont caractérisé plus ou moins nettement l'Evolution *politique* :

» 1. — Les uns porteront sur ce terrain nouveau l'esprit révolutionnaire, et voudront procéder par des négations, des renversements, beaucoup plus graves, beaucoup plus périlleux dans cet ordre que dans l'ordre purement politique. » — (On en est là.)

» 2. — Les autres, par ignorance, par frayeur, par esprit de réaction, se mettront aveuglément et obstinément en travers de la route du progrès. Ces immobilistes sociaux ne feront qu'accroître l'énergie et les haines révolutionnaires des premiers, et fournir à la violence de ceux-ci des justifications ou des prétextes. » —(On en est là.)

» 3. — Enfin l'Opinion vraiment libérale à laquelle la victoire est assurée, et qui ne saurait tarder à rallier tous les bons esprits, est celle qui recherchera sagement, mais ardemment, les conditions d'un progrès pacifique, régulier, *favorable* A LA FOIS *aux intérêts de toutes les classes.*

» Cette troisième opinon aura donc pour caractère d'être essentiellement *organisatrice*, de procéder par les voies de la *Science* et de l'*Expérience*, et enfin de demander au principe de l'*Association* la solution de toutes les difficultés qui seront pour les deux autres Opinions des prétextes et des occasions de guerre. L'organisation sociétaire des intérêts divergents est, en effet, le seul moyen d'amener à l'union les éléments qui se com-

battent sur le terrain social. » — (Nous en sommes depuis longtemps là et l'on y viendra.)

» *Application.* — Pour mieux dessiner ces trois Opinions, il suffit de les mettre en jeu sur l'objet capital de l'Evolution nouvelle, la *Propriété* et le *Travail.*

» La première Opinion agira révolutionnairement contre la Propriéte, et prétendra l'anéantir au nom des droits du Travail. Le parti qui se formera sur le développement de cette opinion reproduira le mauvais côté, le côté déclamatoire, haineux, jaloux et violent de la Philosophie du dix-huitième siècle et du mouvement politique qui en a été la conséquence. Telle est déjà la tendance prédominante des *Communistes* et des différents ennemis de la Propriété, quoiqu'il y ait aujourd'hui pourtant de notables dissemblances entre eux. » — (Est-ce clair aujourd'hui?)

» La seconde Opinion non-seulement réagira violemment contre la première, mais elle refusera de reconnaître en principe la nécessité de donner des garanties au Travail et d'améliorer la position des travailleurs en régularisant et organisant l'Industrie. » — (Est-ce clair aujourd'hui ?)

» Ce parti inintelligent et aveugle répond, trait pour trait, mais avec une physionomie bourgeoise, à l'aristocratie de l'ancien régime, par la méconnaissance des besoins, des intérêts et des droits nouveaux, de leur légitimité et de leur puissance. » — (Est-ce clair aujourd'hui ?)

» La troisième Opinion reconnaîtra et défendra les droits de la Propriété et ceux du Travail ; elle démontrera que ces droits, loin d'être hostiles en principe, sont positivement conciliables ; que l'incohérence industrielle et la concurrence anarchique sont aussi défavorables aux intérêts des maîtres qu'à ceux des ouvriers ; que les uns et les autres ont besoin de mesures sagement régulatrices du mouvement industriel, et que l'Association de la Propriété et du Travail consolide le premier intérêt en garantissant les droits du second. Cette Opinion partagée par les hommes éclairés, les esprits larges et les cœurs généreux, dans toutes les classes, se mettra en tête du mouvement nouveau, préviendra le choc des partis violents et dirigera glorieusement l'Evolution dans la voie bienfaisante des réalisations pacifiques et des améliorations fécondes. Cette Opinion sera le *vrai Libéralisme*, le *nouveau Libéralisme*, le *Libéralisme social.* » — (Oui, et cette opinion triomphera, *quoiqu'il arrive* !)

» Ainsi, cette Politique nouvelle et vraiment sociale, à laquelle seule il est donné d'organiser pacifiquement la Liberté et la Démocratie, peut seule aussi calmer les haines des partis, prévenir ou apaiser l'hostilité des classes et établir l'ordre matériel et l'ordre moral au sein d'une société profondément ébranlée par

cinquante années de révolutions, et tourmentée par des besoins impérieux en présence desquels les hommes de la Vieille Politique restent sans idées et sans intelligence, les uns ne sachant qu'*irriter* et *agiter*, les autres que *résister* et *comprimer*, aucun *développer*, *harmoniser*, *associer* et *satisfaire*. C'est cette Politique à la fois PROGRESSIVE et CONSERVATRICE, qui maintiendra, qui consolidera en améliorant, en transformant, en réformant, en organisant ; c'est cette Politique qui est destinée à gouverner la Société et qui enterrera la Politique des *résistances aveugles* et la Politique *révolutionnaire*, sur quelque terrain que l'une ou l'autre de celles-ci veuille se porter. » — (Oui, vous dis-je, et cette Politique triomphera !)

» *Point d'appui général.* — Evidemment notre époque ne peut pas être une époque illibérale et rétrograde ; elle aime fondamentalement le progrès. Ses tendances progressives ne sauraient être douteuses. D'un autre côté les leçons que nos révolutions nous ont données ont été assez dures pour que notre siècle ne se jette plus à l'étourdie dans la voie des renversements. (On l'y a forcé !) Le principe de la Propriété est d'ailleurs un principe trop humain, d'un intérêt trop général et dont la sphère pratique est aujourd'hui trop étendue pour qu'il puisse être jeté à bas comme l'a été en 89 le principe féodal, affaibli et ruiné par l'œuvre des siècles antérieurs. L'opinion révolutionnaire ne saurait donc prévaloir. Une résistance aveugle aux progrès légitimes, une imprudente méconnaissance des besoins, des intérêts et des droits du Travail, pourraient seules irriter les classes ouvrières et provoquer les guerres sociales contenues dans la formule générale de l'Evolution nouvelle, mais que le développement de la Politique dont nous exposons les principes conjurera facilement.

» Ainsi les intérêts, les principes, les besoins de la Stabilité et ceux du Progrès, les expériences cruelles du passé et le mouvement de l'Opinion déjà ébranlée : tout se réunit pour assurer le triomphe prochain de la Politique Nouvelle dont nous nous contentons ici de résumer les données générales, mais dont toutes les bases scientifiques et positives ont déjà reçu de nombreux développements dans d'autres écrits. »

Voilà ce que j'écrivais en 1843. Voyais-je trouble?

Voilà ce que je faisais lire et ce que j'expliquais en 1846 à M. Guizot.

Qui voyait vrai, de M. Guizot, le grand homme d'Etat, le chef de la Bourgeoisie, l'homme pratique, ou de Considérant le rêveur, le théoricien, l'utopiste? Lequel des deux comprenait son temps, voyait la réalité, savait les choses? lequel des deux était l'utopiste? lequel, le rê-

veur? lequel, l'homme pratique? Ah! que l'avenir rira bien en voyant qui ce siècle curieux prenait pour ses fous, qui il appelait ses sages!

J'ai donc cherché à faire comprendre à M. Guizot la gravité de la situation, les dangers d'une politique égoïste, matérialiste, inerte et de pure résistance; l'impossibilité d'arrêter le cours des idées, d'entraver l'évolution démocratique et sociale, la nécessité de prendre en main résolument les intérêts du peuple, ne fut-ce qu'en vue des intérêts de la monarchie et de la bourgeoisie; la facilité de conquérir le peuple, de l'enlever aux bavards creux de l'opposition parlementaire en servant sa cause, en mettant la monarchie avec lui contre la féodalité financière comme elle s'était mise avec les communes contre la féodalité nobiliaire; les inévitables révolutions qui surviendraient si le pouvoir régulier n'acceptait pas lui-même la mission sociale, démocratique et organique de l'époque nouvelle.

M. Guizot m'a répondu que oui, que sans doute, que c'était très bien, qu'il fallait s'occuper du peuple et de ces questions, qu'il n'avait pu s'en occuper encore, qu'il s'en occuperait quand il aurait le temps....... Mais que la propriété et la famille étaient deux citadelles imprenables. — Je lui répondis que personne ne songeait, que je susse, à prendre d'assaut la famille; mais que si la propriété était imprenable, elle pouvait du moins être attaquée vigoureusement, et qu'il en pourrait résulter de grands dégâts qu'il sierrait de prévenir en prévenant la guerre. — En somme, l'effet obtenu fut exactement le même que si je lui avais chanté *Femme sensible*. Mais il est à Londres, Louis-Philippe est à Claremont et nous sommes en République démocratique. En quoi serons nous demain? Je m'en doute bien un peu; mais ce dont je ne doute pas, ce que je puis affirmer d'autorité, c'est que d'ici deux ou trois ans au plus, et quoique d'ici-là il arrive, nous serons en République démocratique et SOCIALE.

Je dis donc aux réactionnaires de toutes les couleurs, aux badauds impérialistes et monarchistes de toutes les souches, aux badauds de la bourgeoisie qui s'en prennent à la République de la crise des affaires, quand les affaires avaient si bien dégringolé depuis dix-huit mois en pleine paix et en pleine monarchie, et aux badauds de la République pure et simple qui croient qu'on aurait tout fait dès qu'on aurait consolidé la forme républicaine, et qui n'ont songé qu'à mettre un autre habit à la société monarchique : je dis aujourd'hui à tous ces badauds, à tous

ces niais, à tous ces politiques grotesques, à tous ces hommes d'Etat risibles, à tous ces grands enfants, à tous ces pouparts de 30 à 70 ans, à toutes ces espèces de la collection du grand musée national des antiques, je leur dis ce que je répète depuis vingt ans, ce que j'ai écrit chaque année cent fois depuis 1830, ce que j'expliquais à M. Guizot en 1846; — et je le leur dis aujourd'hui avec deux autorités de plus, celle du 24 Février démocratique et social de la France, et celle de la grande Révolution européenne !

§ 29. Impuissance.

Avouez, mes maîtres, que cette Révolution de Février vous a bien surpris. Pardieu ! vous ne vous y attendiez guère. Au bout de vos banquets, il y avait, dans votre pensée un petit mouvement d'opinion, borné à la sphère bourgeoise et parlementaire, une petite râclure de réforme électorale, et puis, pour vous, ces bien-aimés portefeuilles du papa d'Oliban, des places pour vos amis, et, en politique, toujours le même air: seulement vous auriez tenu la clarinette. On s'en aperçoit de reste aujourd'hui que c'eût été toujours le même air. Le *National* lui-même qui avait, sous l'ancien établissement, la fatuité de se croire impossible, le *National* pourfendeur, batailleur, casseur et vainqueur, n'est-il pas aux affaires? En quoi, je vous prie, — je ne parle pas du talent de tribune, de l'autorité du regard, du geste et de la parole, — mais en quoi, sauf cela, l'infortuné Bastide diffère-t-il de M. Guizot, ministre de l'intérieur ? — Par les intentions, les désirs sans doute. Mais après vos antécédents, après l'installation d'une République en France et au milieu de la Révolution européenne, ce qui rend votre politique plus honteuse et plus piteuse que celle que vous avez tant honnie et bafouée, ô mes Purs de la veille, ce sont précisément vos intentions et vos désirs.

Au moins M. Guizot était dans ses idées monarchiques et aristocratiques quand il était dans sa politique. Vous, vous n'avez pas même l'excuse de vos idées, au contraire, pour emboiter servilement le pas dans tous ses pas, pour vous faire rentortiller comme Louis-Philippe par l'Aristocratie anglaise, pour rentrer dans cette politique passive, inerte, lâche, qui ment à toutes les traditions généreuses de la France et qui la déshonore en la faisant mentir aux engagements solennels qu'elle a pris envers les peuples opprimés, envers les peuples qui ont compté sur elle, à qui elle a promis son appui, et que vous laissez écraser et égorger à ses portes. Louis-Philippe n'a du moins pas

laissé rentrer les Hollandais à Bruxelles, et M. Molé avait défendu aux Prussiens d'y venir; Casimir Perrier avait pris Ancône et serré la bride aux Autrichiens... de combien de mépris cependant n'avez-vous pas accablé ces hommes? — Et encore vous avez pour vous le grand courant de la Révolution européenne!

Et d'où vient malgré vos bons désirs, malgré vos intentions qui vous condamnent, malgré votre conscience qui se révolte en dedans contre vous mêmes au point de vous donner ces airs patibulaires que vous nous montrez, d'où vient votre impuissance, votre inertie, la platitude de votre politique à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur?

Cela vient de ce que vous ne comprenez pas votre temps, de ce que vous ne connaissez pas votre époque, de ce que vous êtes des Fossiles de l'évolution politique précédente au lieu d'être des Vivants de l'évolution politique et sociale actuelle!

Cela vient de ce que vous ne savez rien et que vous le savez bien! de ce que vous n'avez pas deux idées, pas une! de ce que vous n'avez pas foi dans le pays, parce que vous ne pouvez pas avoir foi en vous-mêmes, parce que vous sentez que vous n'avez en vous rien de ce qu'il faut pour l'entraîner, pour l'enlever, pour l'enthousiasmer, ne comprenant, je le répète, ni votre temps, ni ses besoins, ni ses problèmes!

Rien de ceci ne s'adresse à vos personnes que je ne suspecte pas, que j'estime, que j'honore, que j'aime, que je préfère à celles qui pourraient aujourd'hui vous remplacer, que je soutiens comme on mange des merles. Mais vos bonnes intentions prouvent superlativement l'impuissance absolue que j'affirme être ici le caractère indélébile non-seulement de vous, mais de toutes les pétrifications de la politique pure, de tous les genres de crustacés politiques que leurs écailles ont rendu imperperméables aux rayons des idées actuelles de l'humanité, de toutes les taupes qui n'ont pas vu la lumière de leur époque, de toutes les plus fortes têtes enfin dont la force ne serait que débilité et imbécillité, tant qu'elles n'auraient pas compris les grandes, les glorieuses Destinées nouvelles du monde.

Rien, rien, rien sans la lumière et sans la foi! et, je vous le répète, seule aujourd'hui l'Idée sociale est lumière, seule elle allume aujourd'hui la foi dans les âmes, seule elle projète dans les esprits l'intelligence de la politique moderne.

Si vous vous rendiez compte historiquement, politique-

ment, socialement, de l'état actuel du monde, du travail qui s'y accomplit, de la grande évolution palingénésique qui s'y fait, vous sentiriez l'irrésistible puissance des forces cosmogoniques qui en décomposent l'ancienne organisation oppressive pour le recomposer suivant la liberté; et dès que vous, gouvernement d'un peuple qui s'appelle le peuple français, vous sentiriez ces forces, elles passeraient en vous-mêmes. Vous sentant dans le mouvement de l'histoire, dans l'invincible courant de l'humanité, avec la vie, avec Dieu qui est dans les Peuples, vous feriez partager au Peuple initiateur de France votre sentiment et votre foi; vous l'illumineriez par la révélation glorieuse de sa propre mission; — de cette grande mission dont, en punition de ce qu'il l'avait remplie avec égoïsme et domination sous l'Empire, quinze années de disputes mesquines sous la Restauration et dix-huit années de matérialisme et de corruption sous Philippe, lui ont fait perdre momentanément le noble souvenir.

En proclamant les grands principes de l'indépendance des peuples, de la paix dans la liberté; en proclamant la justice et le droit; en signifiant le terme de toute oppression et de toute conquête dans la sphère de votre activité; en vous mettant avec ce qui doit être et ce qui sera inévitablement, vous seriez à la tête de toutes les forces morales, de toutes les forces vives, de toutes les forces démocratiques, historiques et sociales de l'Europe entière.

En ayant foi dans les destinées nouvelles de la France et du monde, en lançant cette foi rayonnante autour de vous, au milieu du désarroi général des vieilles choses, de la colossale débâcle de l'Europe, vous feriez de la République française l'étoile polaire de tous les intérêts légitimes et de tous les droits, le soleil de la rénovation et de la liberté.

Ayez foi au monde nouveau et à la France, qu'on le sache en Europe, et parlez! Qu'on vous sache résolus à soutenir la bonne cause, et vous n'aurez pas un coup de canon à tirer pour que la justice, l'humanité, la raison et le droit triomphent. Mais vous n'avez l'air résolus qu'à conserver votre irrésolution, à ne rien oser, à ne rien vouloir, à désespérer les opprimés et à rassurer les oppresseurs.

La confiance! la confiance! Vous attendez le retour de la confiance!... Ce n'est qu'en ralliant, c'est-à-dire en agissant, ce n'est qu'en entraînant les âmes, qu'on ramène la confiance. La confiance ne renaît pas comme cela, sans cause. Il faut la commander, la confiance. La confiance c'est la foi. A quoi donc le pays que vous gou-

vernez peut-il avoir foi, si vous n'avez pas seulement foi en vous-mêmes?

Voici ce que l'on fait :

On expose une politique grande, noble, juste, glorieuse, conforme à la destinée du pays, à la révolution d'où l'on sort, aux besoins de l'époque. On expose les moyens de la réaliser, à l'intérieur par l'accord des intérêts et des classes, à l'extérieur par la protection des peuples qui brisent le joug odieux des ennemis de la démocratie, lesquels sont les ennemis de la France. On frappe les esprits, on les échauffe, on emporte les âmes vers un but d'activité capable de passionner un grand peuple. On parle aux sentiments généreux, on parle aux intérêts, on leur fait comprendre que le salut de tous est dans le ralliement de tous; on leur montre un ordre stable, définitif, fondant la paix universelle, le travail, la prospérité du monde sur l'indépendance et la libre confédération des peuples, les immenses développements de la production, du commerce, des échanges et de la richesse qui surgiront de cette grande unité, de cette Sainte-Alliance des nations succédant à celle des despotismes. Alors, les intérêts que vos incertitudes tuent à petit feu, irritent et hostilisent, écoutent et se raniment; ils ressuscitent avec la vie nationale, ils s'organisent dans son mouvement, ils reprennent confiance en vous voyant agir et gouverner, concourent avec vous, vous secondent et vous servent.

La Foi transporte les montagnes. Ayez la foi, et vous serez forts, vous qui, avec les ressources matérielles immenses dont vous disposez, ne pouvez pas seulement transporter un grain de sable.

Créez la confiance en créant l'action; ayez une idée, donnez un but à l'activité nationale; faites-nous savoir où nous allons; gouvernez. Si les pilotes lâchent la barre; s'ils perdent la tramontane; si leur boussole est folle; s'ils ne savent d'où vient le vent, où poussent les courants, de quel côté est la terre : comment, au milieu de la nuit et de la tempête, la confiance renaîtrait-elle à bord?

§ 30. Je parle de tous les Morts gouvernants ou pour le moment possibles.

Mais, encore une fois, lecteur, comprenez bien mes paroles. Ce n'est pas uniquement de ceux qui sont aujourd'hui au Pouvoir que je parle. Remplacez-les par d'autres représentants du passé, par d'autres morts, ce sera toujours la même chose. Ce sera même bien pis

quand viendra, sous une figure quelconque, le tour de la réaction ; vous verrez.

Je parle donc de tout ce qui est possible, jusqu'au triomphe du Socialisme, jusqu'à l'avènement régulier de l'Idée sociale au gouvernement. Tous ces éléments qui n'ont pas la science, la foi et la vie, sont fatalement dévoués à l'impuissance ou à la violence. Ce sera toujours le même air, celui des trépassés. Ceux qui rament aujourd'hui aux bancs de la galère gouvernementale sont honnêtes, bien intentionnés. Ils veulent sincèrement la forme républicaine. Ils ont le sentiment qu'elle doit être un instrument de progrès ultérieurs. A deux ou trois individualités près, c'est ce que nous pouvons avoir de mieux aujourd'hui. Il est à désirer qu'ils restent tout le temps que la transition doit durer, ou, ce qui serait mieux encore, qu'en s'éclairant ils inaugurent eux-mêmes la politique vivante, la politique nouvelle. Mais, au gouvernement, il est rare qu'on acquierre. On applique ce que l'on a, ce que l'on sait : c'est pour cela que je nourris peu d'espoir que mon désir se réalise.

Quoi qu'il en soit, qu'on retienne ceci. Comme Samson, l'Hercule libérateur des Hébreux, la France est l'Hercule libérateur des peuples modernes. Or, la force de Samson était dans ses cheveux ; et les cheveux, dans la symbolique de la nature, qui est en même temps celle de la langue sacrée, représentent ce qui sort, ce qui émane, ce qui rayonne de la tête : les idées et la volonté. Hé bien ! la force de la France aussi est dans ce qui rayonne de sa tête, dans ses idées, dans son dévouement, dans sa volonté. Comme la perfide épouse de Samson, Dalila vendue aux Philistins, Philippe, qui avait épousé la France en juillet 1830, l'a abandonnée et lui a coupé les cheveux pendant son sommeil ; mais les cheveux de la France commençaient à repousser : on l'a bien vu au 24 Février. Et vous, républicains de la veille ! républicains sans foi et sans idée, qui l'avez reprise des bras du monarque et qui la tenez encore pour un moment dans les vôtres, ce que Philippe a fait traîtreusement vous le refaites bêtement... Vous ne voyez pas que, — pour un temps qui ne sera pas long, il est vrai, — vous allez de nouveau l'énerver et la livrer aux Philistins.

La force de la France est avant tout une force morale. Son autorité est dans sa parole, dans son attitude, dans son dévouement à la cause des peuples, dans sa confiance au droit, à son étoile, aux destinées grandioses de la démocratie et de la liberté. Cette force immense, vous

l'anéantissez! vous détruisez par la platitude de votre politique la foi des peuples dans la France! La tribune de la République devrait être, pour son gouvernement, un foyer rayonnant de chaleur et de lumière. C'est à cette tribune que vous devriez faire votre diplomatie, diplomatie de justice, de raison, de droit démocratique. Or, jamais là tribune n'a éte plus terne et plus muette que vous ne faites celle de la République; et votre diplomatie, héritée et copiée de celle que vous avez tant vilipendée, se cache, se glisse et se traîne dans l'ombre, ne pouvant regarder le soleil et redoutant le moindre jour.

Ah! que l'ancien rédacteur du *National* doit être humilié et souffrir dans la peau de cet infortuné Bastide, ministre des affaires étrangères de la République! de cette République menteuse, honteuse et la queue basse, qui ne tient pas ses engagements solennels, qui fait bien pis que ce que la plume du *National* s'indignait tant de voir faire à la monarchie philippiste. Et tous ces vainqueurs que nous essayions en vain de calmer et de rendre un peu pacifiques quand ce n'était pas le temps de faire tant de tapage! ce doit être pour eux un affreux supplice d'être ce que nous les voyons après avoir été ce qu'ils se sont montrés. Mais regardez-vous donc un instant tels que vous êtes aujourd'hui, de cette tribune des journalistes où vous étiez hier, regardez-vous sur vos bancs de ministres et dans vos fauteuils présidentiels, et dites-nous ce que vous pensez des figures que vous y faites?

Je le dis sincèrement: ce ne sont pas les bons désirs qui manquent à la plupart d'entre eux, mais l'Idée et la Foi qui font oser et réussir. Je suis donc convaincu que plus d'un parmi eux souffrent de douloureux martyres, et font, par le fait, une œuvre intime de dévouement en restant au Pouvoir.

L'œuvre n'en est pas meilleure; mais le sentiment les honore; c'est la preuve la plus formelle que je sache de votre radicale et ridicule impuissance, ô républicains purement formalistes de la veille! républicains qui avez repoussé des pieds et des mains l'idée de votre temps, républicains de la lettre morte, républicains qui n'avez voulu rien étudier ni rien apprendre, républicains pour qui la République a été le plus grand des désappointements, parce qu'ayant pris une forme constitutionnelle pour un état social et un moyen pour un but, maintenant que la forme est là et que vous tenez le moyen, vous êtes bien embarrassés, ne sachant qu'en faire....

En vous donnant la République au 24 Février, le Peu-

ple vous a certainement joué un mauvais tour; il vous a coupé l'herbe sous le pied. La République vous a finis, accomplis, consommés. N'ayant plus à poursuivre cette *forme*, vous n'avez plus de raison d'être. Aussi ne conçois-je aujourd'hui rien de plus confondu et de plus mystifié, ni même de plus fossile déjà et de plus antédiluvien qu'un républicain de la veille, pur de toutes idées sociales, et à qui le 24 Février n'en a pas appris quelque chose. Il y en a encore de cette variété à l'Assemblée et au dehors. Quelques-uns même ont trouvé moyen de conserver leurs illusions et de se croire très importants, plus qu'importants, nécessaires à la France et à la République! J'ai l'explication de ce phénomène; aussi me passe-t-il dans l'esprit des réflexions inédites sur les lois naturelles de la pétrification dans les couches successives des idées de l'humanité, toutes les fois que mes yeux se reposent sur leurs figures ou que je leur demande en passant comment va la santé.

§ 31. Procédé pour reconnaître si l'on est mort ou vivant.

Orléanistes, impérialistes, légitimistes et républicains anti-sociaux de la veille, vous n'êtes plus de ce monde. Vous êtes de ces morts de l'Evangile dont la fonction est de s'enterrer les uns les autres. Et comme il ne manque pas de gens, dans les temps de transition, qui ne savent pas bien ce qu'ils sont, je donne ici la recette pour *se connaître soi-même*, — ce que recommandait avant tout la sagesse antique. Cette recette est courte, la voici : «Se » taire, se recueillir un moment, et écouter si l'on en» tend dans son cœur une voix qui crie : VIVE LA RÉ» PUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE! »

Ceux qui entendent cette voix sont vivants, et vivants en raison du sentiment et de la clarté avec lesquels ils la comprennent.

Ceux qui n'entendent pas cette voix sont morts. — Morts! morts! morts!

Et c'est vous-mêmes qui dites cela, qui le dites chaque jour, qui le dites par vos œuvres, qui l'articulez dans les paroles que la vérité vous arrache. Les morts confessent la vie. *Habemus confitentes mortuos*. Vos aveux pleuvent partout. Tenez, ce matin, 1er novembre, jour de la Toussaint (pardieu! c'est précisément la veille de votre fête), avant de reprendre ma plume, je viens de parcourir vos journaux, et, comme tous les jours, j'y ai trouvé, de ce que je vous dis, vingt preuves. J'en ai même trouvé une magnifique dans le *Constitutionnel*; — voir son article

de ce jour, et le rapport cité par lui, où M. Fayolle constate « le découragement, la défaillance de la vieille so» ciété, » et, sauf quelques précautions obligées de langage, en signale la cause en socialiste intelligent. Le *Constitutionnel*, confessant ici M. Fayolle, est un gros mort confessant un vivant. — Voulez-vous, dans le *Courrier français*, la fin d'un long travail en dix ou quinze articles, intitulé : l'*Ordre du jour*, par M, Ducuing, un adversaire du Socialisme. Ecoutez les aveux désespérés de ce jeune publiciste :

...» Si nous nous montrons ainsi faibles et impuissants, lorsque nous devrions nous montrer énergiques et forts, c'est que le génie du doute étend sur nous ses ailes sinistres. L'heure où nous sommes est encore plus triste que douloureuse ; car la société nous apparaît vide de croyances et de foi. Elle est encore plus sceptique que la loi, et voilà pourquoi elle s'égare en de vaines et démoralisantes récriminations. Les esprits les plus croyants, et je parle aussi des plus résolus, se laissent attiédir et décourager par le froid et le vide qui se font autour d'eux. Combien y en a-t-il encore parmi nous qui croient à la vertu d'un principe et qui conservent assez de ferveur pour en poursuivre le triomphe ? On les compte, et ce qu'il y a de plus lamentable, c'est que ceux-là précisément ont perdu la bonne voie. Oui, les seuls croyants sont aujourd'hui les socialistes : c'est là ce qui les rend forts contre leurs adversaires, ce qui pareillement les rend dangereux pour la société qu'ils égarent.

» Le doute ! le doute ! voilà ce qui nous énerve et ce qui nous perdra !

...» Qu'un représentant parle aujourd'hui de son enthousiasme républicain, de son amour du peuple, on ne l'écoute déjà plus ; on se moquera de lui demain. Personne ne trouve plus au fond de son cœur assez de sincérité pour en laisser échapper ses inspirations généreuses, crainte d'extravagance. Voilà où nous en sommes !

...» La fraternité est sur notre devise, mais est-elle bien réellement au fond de nos cœurs ? Nous invoquons des principes ; mais en dehors de quelques règles de droit, froides comme une lettre morte, sur quoi reposent-ils ? Il semble qu'on ait ouvert la boîte de Pandore sur cette pauvre France déshéritée, et qu'il ne soit resté au fond que l'égoïsme. Ah ! mieux vaudraient les superstitions du jeune âge que cette décrépitude morale qui est un signe manifeste de décadence. Nous nous disons républicains, et nous ne croyons sincèrement à rien !

...» L'esprit de critique a vaincu l'inspiration, l'esprit d'initiative. A celui qui viendrait proposer une idée nouvelle ou un projet fécond, nous répondrions : « *Vous êtes trop Galilée* ! » Ce mot, devenu fameux, peint bien la situation d'esprit où nous sommes. Nous n'avons plus, Dieu le sait, l'intelligence du dévouement qui fait les grandes choses : un citoyen qui voudrait se sacrifier à la patrie ne saurait comment s'y prendre.

» Moi-même, qui tranche ici si hardiment du docteur et de l'homme d'Etat, l'affirmation est plutôt sur mes lèvres qu'au fond de mon esprit troublé et hésitant. Je parle comme si j'étais sûr de moi et de mes idées, et pourtant je me débats, agité et tremblant, au milieu du doute qui m'environne. Je crois que je veux de bonne foi le juste et le bien, qui sont la manifestation de l'égalité et de la fraternité. Je le crois ! Mais je sens en même temps toutes les notions du bien et du juste s'effacer en moi au courant de cette atmosphère pervertie qui détend tous les ressorts de mon esprit et de mon âme. Si je parle ainsi de moi, c'est pour avoir le droit de dire ce que sont les autres, qui ne valent peut-être pas mieux que moi.

» Pour trouver aujourd'hui le courage et la résignation que donnent les croyances, il ne nous faut pas regarder en haut de la société, *il faut regarder en bas*. Et jusqu'où ne faut-il pas descendre ? jusqu'à ces mêmes insurgés qui pourtant ont mis en péril la société tout entière. Oui, c'est en eux seulement que réside cette force inpondérable qui soutient le moral des nations dans l'adversité : eux seuls peut être ont compris la mort sainte et héroïque de l'archevêque de Paris ; car c'est eux seuls qu'elle a touchés.... ».

Est-ce clair ? L'aveu est complet, et ce n'est pas un socialiste qui parle, au contraire. C'est un jeune mort, qui se désespère, il est vrai, de vivre mort au milieu des morts. Il est en voie de résurrection puisqu'il fait, pour devenir vivant, des efforts louables. Je constate qu'il dresse, y compris le sien, votre extrait mortuaire général et en règle.

Mais je m'apperçois que j'ai suivi un sentier à côté de ma route : j'y reviens.

§ 32. Conclusion sur les causes de votre trépas.

Je disais que la Révolution de Février vous avait bien étonnés. Vous ne vouliez qu'une petite pression d'opinion, et vous avez eu, le 24, la République démocratique et sociale !

C'est que vous aviez compté sans l'intervention, sur la scène de votre comédie parlementaire, d'un acteur nouveau, qui en a fait un drame révolutionnaire et *social*. Il est vrai qu'il a surgi tout à coup, inattendu, imprévu, comme le *Deus ex machinâ* des tragédies antiques. Cet acteur dédaigné, ce personnage qui ne comptait pas, c'était le Peuple : le Peuple à qui vous aviez appris à lire, et qui avait lu les Socialistes, que vous ne lisiez point, qui était de son temps dont vous n'étiez plus.

Avouez que l'explosion sociale, qui a été une seule et même chose avec l'explosion de la République vous a bien autrement étonné encore que celle-ci. Vous n'y compre-

niez rien ; vous n'en pouviez croire vos yeux ni vos oreilles. Quoi donc ! ce Socialisme dédaigné, inconnu ; ces droits nouveaux, ces utopies, ces rêves ; tout cela, une force déjà irrésistible ! Oui, vraiment, et depuit huit mois cette force a décuplé sa puissance, et je vous annonce qu'au train dont marchent les choses, elle l'aura centuplée dans six.

Mais vous vous êtes bien dépêchés de clore vos oreilles et vos yeux forcément ouverts un instant par le fracas de cette Révolution ; et aujourd'hui déjà vous vous rendormez, — pour ne pas déranger vos anciennes habitudes !

Voilà-t-il pas, en effet, que vous vous plaisez maintenant à vous persuader que, sans Louis Blanc et le Luxembourg, on n'eût point vu surgir le Socialisme ! oubliant que le Luxembourg n'est venu que parce que le Socialisme avait surgi... Croyez-vous donc que si le Socialisme n'eût pas, lui-même, dans la personne du Peuple, proclamé la République ; que s'il n'eût parlé dans les rues, aux Tuileries, à l'ancienne Chambre, place de Grève, à l'Hôtel-de-Ville, on eût ouvert à un ouvrier les rangs d'un Gouvernement, et donné à Louis Blanc un Luxembourg ? — Donc, vous tâchez de vous rendormir. Eh bien ! vous avez tort.

Vous avez tort, car le Peuple veille toujours ; car la Bourgeoisie en masse est en train de devenir Peuple par la communauté de la gène, de la misère, du travail stérile ou du manque de travail, et par la communication électrique des fortes idées dont l'air est chargé. Le Socialisme qui, seul, peut donner le crédit, le travail, le bien-être, rétablir les affaires, rouvrir les sources desséchées de la prospérité publique ; le Socialisme devient de plus en plus, chaque jour, le refuge des intérêts, des âmes et des espérances. Le parti des Vivants gagne, gagne au détriment du parti des Morts ; — des Morts qu'à chaque heure, en enseignant, il ressuscite par légions et voit entrer dans ses cadres.

Voulez-vous un dernier *signe ?* Voyez si nombre de personnages qui ne savent encore rien du Socialisme, de politiques purs, de gens *qui veulent arriver*, ne se font pas déjà socialistes *pour arriver ?* Quelle meilleure preuve vous faut-il que le Socialisme est ce qui grandit, ce qui monte ? Les intrigants et les ambitieux y viennent ! C'est cela qui est révélateur.

Il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, on n'avait encore entendu parler de rien. Le Saint-Simonisme était encore dans sa coque, et nous étions, pour notre part, avec

Fourier, — ce pauvre fou si dédaigné d'abord, tant baffoué plus tard, — trois phalanstériens, un sourd, une femme et un écolier... Quel corps d'armée pour conquérir le monde! Mais nous nous savions sur la grande route de l'Avenir et de l'Humanité. Essayez donc aujourd'hui de compter les socialistes! dénombrez aujourd'hui, si vous pouvez, les forces engagées et déployées sur la route!

Voilà donc le fait bien constaté. Vous connaissez les causes de votre trépas. De même que la Noblesse, plus aveugles, plus légers, plus insensés et plus coupables qu'elle, — car vous aviez les enseignements de son histoire et de la vôtre; vous aviez vos antécédents, vos luttes contre elle avec le Peuple que vous aviez poussé au combat au nom des droits méconnus, des principes de justice, de liberté, d'égalité et de fraternité, à qui, en un mot, *vous aviez appris les Révolutions*;—comme la noblesse, dis-je, et bien plus qu'elle encore, vous avez dédaigné le Peuple, ses idées, ses droits, et méconnu ce grand courant d'espérances, d'aspirations et de vues nouvelles qui constituent, sous le nom de Socialisme, au dix-neuvième siècle, la pensée et la force vive de l'humanité vivante, comme elles avaient constitué cette force et cette pensée, sous le nom de Philosophie, au dix-huitième.

Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous préparé, qu'avez-vous seulement pensé pour le Peuple, pendant vos dix-huit ans de règne, de petites querelles entre vous, dans votre misérable sphère électorale et parlementaire? Rien, rien, rien! On vous dénonçait les misères des travailleurs, vous n'écoutiez pas! On vous dénonçait les vices de la société, vous fermiez les oreilles! On vous montrait les plaies saignantes de l'industrie, de l'agriculture, du travail, de la propriété elle-même : rien, rien ne vous détournait de votre bavardage et de vos intrigues.

Entre temps, le Peuple faisait ce que vous ne vouliez plus faire : il pensait, il lisait, il étudiait, il discutait les problèmes sérieux, il mettait en question votre société comme vos pères avaient mis en question la société des nobles. Et le Socialisme grossissait comme la marée monte. Puisse ce que j'écris pour vous, vous faire comprendre qu'il monte encore, qu'il monte toujours! Votre salut est à ce prix. Si vous voulez résister, vous êtes perdus, vous serez pilés comme du verre, broyés... comme vous avez broyés les autres ! Rappelez-vous 89, 90, 91, 92 et 93. Il n'y avait guère alors qu'une forme et des droits politiques en jeu. C'était peu de chose. Aujourd'hui, c'est la

Propriété et la Société qui sont l'objet du différent. L'affaire me paraît autrement sérieuse. Si nous nous y engageons trop mal, je vous le dis, la civilisation européenne frise la mort. Il y a une chance pour que l'Europe soit décomposée, pillée, ravagée, incendiée et cosaquée en quelques années.

La Noblesse a eu le gouvernement de la société quand elle était active, conquérante, organisatrice;

L'Eglise l'a eu;

La Royauté l'a eu;

Vous l'avez pris vous-même au nom de tous, au nom des droits et des intérêts de tous, par la force des idées.

Or, vous avez délaissé les droits et les intérêts qui n'étaient pas les vôtres et cessé de suivre les idées. — C'est donc maintenant votre décadence et le tour du Peuple.

Vous trouvez peut-être que je vous parle un peu dur. Avec de l'alcali et de fort vinaigre j'ai fait revenir des noyés. Je ne sache pas qu'on en ait jamais ressuscités avec de l'huile d'amandes douces. Or, je travaille à vous ressusciter.

Et puis, voyez-vous, je vous sifflerais des idylles *sub tegmine fagi*, ou je me tairais pour vous plaire, ou j'irais renoncer au Socialisme, à ses pompes et à ses œuvres, sur le baptistaire de la rue de Poitiers, que le Socialisme n'en irait pas moins, lui, son train et son allure. Il est lancé, c'est fini. Ce ne sont pas de ces choses-là qu'on arrête. Il a pour lui le courant, le vent et la marée. Qu'y pouvez-vous faire? Mettez-vous avec la marée, le vent et le courant, cela seul est sage, cela seul est bon, cela seul est sûr. Autant c'est folie et danger de prétendre gouverner contre ces trois forces, — surtout quand on n'a ni charbon, ni feu, ni vapeur, — autant la navigation devient facile quand on se met avec elles. Donc, choisissez.

§ 53. Convertissez-vous pendant qu'il est temps.

Je voudrais bien finir. Mon texte s'allonge. J'avais écrit les premières lignes de ceci comptant faire, pour la *Démocratie pacifique*, un article de deux colonnes, en tête d'une nouvelle édition de *Jésus-Christ devant les conseils de guerre*. Voyez, ô mes ennemis, officiers et sous-officiers du parti anti-social, combien, avec vous, la conversation a de charmes, et quelle est mon ardeur à vous convertir! Souvent malade, empêtré de besogne, l'Assemblée, la Commission municipale, celle des prisonniers politiques, un Congrès phalanstérien, la *Démocratie pacifique*, les visiteurs de tous genres et le diable aidant, il

m'a fallu, depuis cinq semaines, veiller bien des nuits, jusqu'à quatre et cinq heures du matin, pour vous griffonner ceci et corriger les épreuves maudites. Eh bien ! je fais cela pour vous ! Je voudrais vous réveiller, vous éclairer, vous toucher. Si je me permets de vous pincer, de vous battre, de vous casser de bons arguments sur le dos, c'est pour essayer de vous faire réfléchir. Nous avons averti pendant dix-huit ans vos prédécesseurs. Je voudrais bien ne pas perdre avec vous mon temps, comme je l'ai fait avec eux; vous donner quelques idées, vous empêcher de nous mener à quelque Révolution nouvelle. N'en est-ce pas assez, de Révolutions? Et si des coups de verbe un peu durs pouvaient, en suscitant votre somnolence, vous forcer à lire et à penser, vous apprendre un peu de Socialisme et conjurer les coups de fusil, aurais-je grand tort de ne pas vous parler dans ce style administratif, académique, ou parlementaire qui donne le bâillement aux statues de marbre de l'Institut ou du palais de l'Assemblée elles-mêmes? Je vous en ferais bien, si je voulais, de ce style châtré et honnête; mais vous ne liriez pas; tandis que, ceci, vous le lirez. Vous n'êtes, hélas! sensibles qu'aux mots. Les idées vous ennuient, les vérités vous irritent; vous voulez qu'on vous montre tout en beau et que l'on vous berce pour vous aider à dormir. Je ne voudrais pas, moi, vous laisser aller au sommeil sous le mancenillier...

Et de fait, voyez-vous, c'est une situation bien grave que celle où les Influences qui composent le gouvernement légal et régulier de la société, ne sont pas les organes initiateurs de ses progrès nécessaires. Quand le sentiment des besoins, les forces vives et l'idée d'une époque sont d'un côté, et le gouvernement de la société de l'autre, les explosions sont inévitables. Les majorités purement numériques, mais inertes et sans idées dans le pays n'y font rien. Seules, les minorités actives, passionnées, croyantes, comptent en temps révolutionnaire.

Louis XVI et sa Noblesse, Charles X et ses Emigrés, Louis-Philippe et ses Satisfaits, ne sont pas tombés pour une autre cause que celle dont je parle. Frédéric-Guillaume de Prusse,—comme Metternich, comme tant d'autres qui sont par terre ou qui vont y être,—devra sa chute au même motif.

J'ai essayé de vous démontrer que le Socialisme était l'irrésistible force historique du temps, l'idée même de l'époque; qu'il fallait le prendre corps à corps et résoudre ses problèmes ou périr. Nous n'avons plus de roi, plus

de bouc émissaire à charger, avec les siens, des péchés d'Israël, et à renvoyer, par la voie de Cherbourg ou du Havre, à Holy-Rood ou à Claremont. Une nouvelle Révolution serait le signal d'une guerre civile épouvantable. Il faut à tout prix l'éviter. Or, pour l'éviter, il n'y a qu'un moyen : c'est que vous Gouvernement, vous Bourgeoisie, vous Influences, vous consentiez à étudier le Socialisme, à l'entendre à fond, et à vous faire socialistes vous-mêmes, afin de le contenir, de le diriger, de prendre, dans la pratique sociale, l'initiative du Progrès dont il renferme les germes, et qu'ils vous appartiendrait de féconder et de faire mûrir. C'est le seul moyen d'écarter les dangers.

Je vous donne de bons conseils; suivez-les. Je n'ai pas plus de goût que vous pour les discordes civiles. Je déteste plus que vous les révolutions et les guerres. Je vais même si loin à cet endroit, qu'à vos yeux j'en suis utopiste. Eh! bon Dieu! croyez-vous donc que je ne sache pas qu'en fait de questions organiques, de travail, de crédit, d'association volontaire, d'harmonie et de Phalanstère (toutes mes marottes), les coups de fusil, le sang et les déchirements intestins sont des procédés qui ajournent ou brisent les solutions au lieu de les installer? Le Socialisme, chauffé révolutionnairement au rouge et voulant triturer la société à la guise des idées fausses et violentes qui prendraient nécessairement le dessus pendant la tourmente d'une Révolution de la Misère, d'une guerre sociale de la Pauvreté contre la Richesse, amènerait infailliblement une nouvelle Terreur. Or, nous connaissons l'histoire, et nous savons, nous autres socialistes de pacification, d'organisation et de science, que les plus emportés verraient bien vite en nous des modérés, des girondins et des traîtres, et que, en attendant leur tour, notre affaire serait bientôt faite. Nos idées resteraient sans doute. Leur avènement étant *absolument nécessaire*, dans un délai prochain, à l'existence de la société, la société, qui a l'instinct de la vie les fera certainement triompher; mais il est fort probable que nous laisserions nos peaux dans la bagarre. S'il le faut, soit! Cependant, nous aimerions autant les conserver, et, pour nous, pour vous, et pour tous, éviter la débâcle.

La conversion de la Bourgeoisie dirigeante au Socialisme, telle est donc la chose désirable et urgente.

Permettez que, pour achever de vous y préparer, je vous édifie sur l'impuissance et la vanité de tous vos moyens de RÉSISTANCE. C'est par là que mon sermon va finir.

§ 34. Nullité de vos forces matérielles.

Il y a d'abord vos forces matérielles.

Une armée de 500 mille hommes; la garde mobile; les baïonnettes de la garde nationale; les bastilles qui environnent Paris; l'immense masse des intérêts industriels et autres, auxquels vous prêchez l'horreur des réformes sociales; etc.

Sans doute tout cela c'est quelque chose. Si vous le voulez bien, pourtant, nous allons le rayer.

Nous sommes convenus, en effet, que la force matérielle n'est rien sans la force morale, sans la force de l'Idée.

A quoi ont servi, à Charles X, et l'armée et la masse numérique de la nation qui ne demandait pas sa chûte, et la garde nationale elle-même qui ne voulait qu'un changement de ministère, et qui a pourtant expédié le pauvre vieux roi chevalier à Cherbourg?

A quoi ont servi, à Louis-Philippe, les bastilles sur lesquelles il avait tant compté, l'armée, la masse de la nation et des intérêts, et la garde nationale qui s'est trouvée si surprise d'avoir fait faire au Peuple une République?

Tout cela, *à un moment donné*, ne sert donc à rien, à rien du tout...

Les grosses armées sont, d'ailleurs, des institutions barbares et monarchiques, incompatibles, en temps de paix, avec un Etat républicain-démocratique. L'Armée se désorganisait déjà à vue d'œil sous Louis-Philippe.

Les idées d'égalité, le suffrage universel, l'indépendance du vote, le droit politique introduits dans l'Armée, sont des principes *contradictoires* avec le dogme absolu de l'obéissance passive, sans lequel il n'y a pas de descipline sévère, ni par conséquent de grosse Armée possible en temps de paix. Si les Etats-Unis avaient été obligés d'entretenir un corps de quelques centaines de mille hommes, il y a longtemps qu'ils ne seraient plus en République. Voyez les Républiques de l'Amérique méridionale. Elles sont sans cesse tourmentées de secousses nouvelles. Pourquoi? Ce sont des éruptions de la lèpre des généraux de la guerre de l'indépendance et du militarisme qu'elles ont conservé.

D'ailleurs l'Armée démocratisée, et qui sort du Peuple, se trouve nécessairement en lien sympathique avec le peuple.

Vous envoyez à Paris des régiments pour garder le Peuple socialiste de Paris. Le Peuple les socialise. Et quand

vous vous appercevez que vos régiments sont gangrenés, pestiférés comme dit l'aimable M. Léon Faucher, vous les envoyez en province, quelque part où ils auront bientôt mis la peste, si elle n'y est déjà. Votre Armée devient un moyen de propagation du Socialisme en grande échelle; voilà tout. Déjà les soldats et les sous-officiers se socialisent vivement. Leur alliance avec l'ouvrier contre la garde mobile, cimentée en quelques jours, est assez instructive.

Une Armée dans une République démocratique, une Armée qui vote, est une Armée qui a le droit de penser, qui parle politique et Socialisme, qui discute ses candidats et leurs opinions, discute et critique l'Assemblée qu'elle a nommée, discute, critique et contredit l'opinion de ses chefs? En temps de paix, quand elle n'est pas occupée avec l'ennemi, elle devient donc nécessairement un corps politique. Or, un corps politique armé, quand il est considérable, sent ou croit bientôt qu'il est lui-même la plus grande force politique du pays et tend à dominer. Vos soldats citoyens deviennent nécessairement des prétoriens. Nous voici donc en décadence et en Bas-Empire.

La guerre est un fait barbare; les Armées, des institutions barbares. Les progrès de la raison des peuples doivent faire disparaître la guerre, et transformer les Armées *destructives* en Armées *productives*. Le dogme principant de la République démocratique, *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, est une triple contradiction avec la guerre et les Armées.

On conçoit une gendarmerie dans une République démocratique, on n'y conçoit pas une Armée permanente. Voyez si les Etats-Unis et la Suisse ont des armées permanentes. La République détruit l'Armée *destructive*, ou l'Armée *destructive* détruit la République. D'ailleurs vous n'aurez pas de bonnes armées, à moins que le soldat ne soit réellement soldat et ne reste un temps assez long sous les armes,—ce qui est incompatible avec la République démocratique.

Il y a, dans les choses, une logique profonde, invincible, que les imbéciles ne comprennent pas;—et, malheureusement, en tout ce qui touche à la grande transformation historique de la société, à cette transformation nécessaire, inévitable, dont on s'obtine à ne pas laisser entrer le sentiment et l'idée dans sa tête, nos grands politiques, nos hommes d'Etat éminents sont exactement comme les imbéciles.

Quoi! vous croyez à la nécessité permanente d'une Ar-

mée de trois, quatre ou cinq cent mille hommes dans le pays, et vous donnez à ce grand corps militaire l'exercice du droit de vote, le maniement de la Souveraineté !!! Vous croyez cela compatible avec la discipline militaire qui est une Servitude? avec le dogme de l'obéissance passive sans lequel il n'y a pas d'Armée permanente régulièrement possible? —Vous êtes fous!

Ah! qu'une Armée française s'enflamme au sentiment démocratique, qu'on écrive sur son drapeau *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, à condition de lui donner à soutenir ce principe, à le faire triompher en Europe en volant au secours des peuples opprimés; je le conçois! L'enthousiasme du but et l'action la maintiendront, dévouée et disciplinée, dans une lutte conforme aux principes nouveaux inscrits sur ses enseignes. Mais si votre Armée n'est destinée qu'à peser sur les populations, qu'à comprimer la force expansive des principes que vous lui avez livrés à elle-même, il y a dans sa donnée, alors, une contradiction logique qui ne permet pas qu'elle subsiste, au sein de votre Etat républicain, passive et disciplinée et en même temps démocratique, comme vous la rêvez! Votre Armée deviendra donc, dans les circonstances nouvelles, socialiste ou prétorienne. Elle deviendra très probablement l'un et l'autre. C'est le plus beau gâchis que, dans l'ordre de vos idées, vous ayiez pu préparer.

Vous êtes bien enfants ou bien aveugles si vous ne voyez pas que la formule du Suffrage universel, même à l'exclusion des femmes, est de trois siècles en avant de votre état social actuel. (Je dis trois siècles en calculant d'après la marche des trois siècles antérieurs: car, depuis 80 à 100 ans surtout, le mouvement social est du genre de ceux qu'on appelle en physique *accélérés*; et l'on peut, en 20 ans, aujourd'hui, si l'on agit avec intelligence, gagner plus de terrain qu'on n'en a gagné dans les trois grands siècles de progrès scientifiques, industriels et sociaux que nous venons de traverser.)

Vous êtes, en vérité, bien inconsidérés, bien enfants, bien utopistes si vous ne voyez pas l'abîme qui sépare cette formule politique de votre formule sociale. La première est l'expression absolue, l'expression définitive du droit politique. La seconde n'a encore, quasi, réalisé le droit social, l'aisance, la sécurité, l'éducation et la moralité nulle part.

Quoi! vous croyez à la nécessité permanente des Armées de guerre, de la Misère et de la Domesticité, cette abdication de la personnalité, cette location de la vo-

lonté, cette forme à peu près textuelle et toujours dégradante de l'Esclavage, et vous avez donné le suffrage au Prolétaire, au Soldat et au Domestique! Est-ce que libre Suffrage, exercice de la Souveraineté, et Servitude militaire ou Domesticité ne sont pas des termes qui jurent entre eux? Vous croyez tout cela compatible! vous voulez que tout cela aille ensemble!.... vous êtes de bien plaisants utopistes, ô mes hommes pratiques et mes sages!

Le progrès vous emporte, il est plus fort que vous, il fait plier votre faible raison et vous noie dans vos contradictions politiques et sociales, voilà la vérité.

Moi qui n'ai jamais pensé que le Suffrage universel valût que l'on révolutionnât pour lui la société, je l'ai accepté avec enthousiasme quand une Révolution, déterminée par la folie de Louis-Philippe, de M. Guizot et de leur impure Oligarchie, nous l'ont donné presque sans coup férir. C'est une conquête d'autant plus précieuse pour nous, Socialistes, qu'elle débarrasse le terrain d'une cause incessante de querelles politiques; qu'étant le droit même, le dernier terme théorique du droit en politique, elle ne laisse plus, sur le tapis, que la question sociale; qu'enfin, cette formule politique étant à 300 ans de la formule sociale, elle force nécessairement celle-ci à presser le pas pour se mettre rapidement à sa hauteur.

Avec le Suffrage universel, vous voilà bien forcés d'apprendre à lire et à écrire au Souverain, de préparer les voies et moyens de son éducation physique et morale, de verser sur lui à flots l'instruction, la prospérité, l'aisance, toutes les conditions de la liberté et de la souveraineté. — C'est ce que je veux.

Pas d'Armée possible avec cette loi démocratique, sauf pour la défense et le triomphe du principe démocratique. Donc, il vous faudra bien, — après la dernière grande guerre que vous auriez pu éviter et que je vois venir, — aviser à vous passer d'Armée, c'est-à-dire préparer la paix au dehors et l'accord au dedans, ou du moins transformer vos Armées purement destructives en armées productives pendant la paix et susceptibles de prendre le mousquet s'il devenait encore nécessaire. — C'est ce que je veux.

La Domesticité, la Mendicité, et le Salariat, toutes ces formes modernes du vieil Esclavage, font, avec la Souveraineté, des hypostases incompatibles. Moi qui veux faire disparaître, qui sais qu'on peut faire rapidement disparaître ces trois figures de la dégradation humaine, j'ai voté pour le Suffrage universel avec lequel elles ne

sont pas compatibles. A la bonne heure moi, j'ai été logique.

Le Suffrage universel ne donnera jamais de plus mauvais choix, c'est impossible, que ne nous en donnait le Suffrage oligarchique des deux cent mille censitaires, cela d'abord me rassure; mais cette formule étant, je le répète, à trois cents en avant de la formule sociale, elle fera marcher celle-ci au pas accéléré, au pas gymnastique, au pas de course. — C'est surtout pour cela que, indépendamment du droit, j'y tiens.

J'ai donc été conséquent, moi qui crois à la forme sociale parfaite, à la forme sociale où il n'y aura plus de misérables, de domestiques, de salariés, ni de sol'ats pour tuer.—Mais vous, qui ne croyez rien de cela possible, qu'avez-vous fait?

Je suis extravagant d'admettre que la Société pourra se passer de salariés, de domestiques, de soldats, de bourreaux (vos bourreaux votent, par Dieu! et n'est-ce pas flatteur, quand on est Représentant, de se dire: « J'ai eu la voix du bourreau de mon département; je » suis mandataire de mon bourreau, je représente mon » bourreau, un excellent bourreau, un bourreau conser» vateur et qui pense bien!). Vous pouvez croire que je suis extravagant, dis-je: Aristote NE CONCEVAIT PAS UNE SOCIÉTÉ QUI PUT SE PASSER D'ESCLAVES, Platon non plus, ni tous les grands génies de l'antiquité. Cependant, la première phase du développement des doctrines du charpentier de Nazareth, du Socialiste Jésus-Christ, combinément avec les mœurs de l'invasion germaine, nous ont fait une société beaucoup plus confortable, beaucoup plus riche, et où l'on est mieux servi sans esclaves qu'avec des esclaves. Vous ne comprenez pas une société sans salariés, sans soldats, sans bourreau et sans domestiques, soit! Cela, tout en vous donnant quelque chose de commun avec Aristote et d'autres génies, ne prouve nullement l'impossibilité de la chose. Quoi qu'il en soit, je suis peut-être utopiste pour comprendre cela et le poursuivre; mais que n'êtes-vous pas, vous qui n'y croyez point et qui donnez au bourreau, au soldat, au salarié et au domestique le signe de l'indépendance, de la dignité, de la Souveraineté! Allez, nos maîtres, vous n'êtes pas forts.

Je reviens, et je dis: Contre l'Idée, contre le développement du Socialisme, de la République démocratique et sociale, des aspirations invincibles du temps; contre la logique des principes, des traditions révolutionnaires,

contre les forces vives du temps, vos forces matérielles, vos canons, vos baïonnettes, vos bastilles et vos armées ne pèsent pas une once.

Donc, nous rayons cela.

Supprimée, la Force matérielle, à l'*Avoir* de la Résistance. La Force matérielle vous fera banqueroute au moment où vous compterez le plus sur elle.

§ 35. Nullité de vos forces morales.

Examinons le compte de votre *Avoir* moral.

J'espère, ici, n'être pas long : la besogne est en partie faite, ce n'est guère, maintenant, qu'à récapituler.

Vous voilà donc en train, pour résister aux Socialistes et aux Républicains, de fonder le *grand parti modéré* (la plume me démange d'écrire ce *grand*-là avec six *r*), le *grand parti des honnêtes gens et des gens capables*.

C'est ainsi que vous l'appelez.

Il a le *Constitutionnel* pour *Moniteur* officiel, le *Constitutionnel* de M. Thiers, où M. Thiers se fait appeler, gros comme le bras, le Chef du grand parti modéré, ce qui provoque immédiatement les réclamations du *Siecle* — lui-même. Touchante disposition d'accord !

Vous espérez donc faire un parti fort et uni, de ces débris de légitimisme, d'orléanisme, de bonapartisme, de jésuitisme, joints à beaucoup de bonnes âmes qui ont peur de l'abolition de la propriété et de la famille, un parti dont la rue de Poitiers nous offre le curieux spécimen ?

Des ambitions éreintées, des partis éteints, des aveuglements, de vieilles haines mal plâtrées, des peurs, des intrigues plus ou moins doucereuses et tortueuses, plus ou moins brouillonnes et pétulantes, des éléments usés qui se méprisent les uns les autres, qui se rendent réciproquement la justice de n'avoir nulle foi les uns dans les autres ; c'est avec cela que vous allez former le grand parti qui empêchera le Socialisme de passer. Pauvres gens !

Prenez donc les noms des importants de votre réunion, voyez à quels éléments ces noms correspondent dans le pays, et dites-moi si vous n'êtes pas plaisants de prétendre faire un parti uni, compacte et fort avec tout cela. Vous nous donnez bien à rire.

Le grand parti modéré ! Qu'est-ce cela ? Je ne connais rien de plus violent que la plupart de ces modérés. — Le parti des honnêtes gens ! Ouais !.. Nous ne sommes donc ni modérés, ni honnêtes, nous tous qui ne sommes

pas de ce parti-là? — Le parti des gens capables! — Ah! par ma foi, ceci devient trop fort.

Capables, dites-vous? Est-ce que nous ne vous connaissons pas? Ne vous avons-nous pas vus à l'œuvre? N'avez-vous pas été, vous, légitimistes, le gouvernement avant 89, le gouvernement de 1814, le gouvernement de 1815 à 1830? Qu'avez-vous fait? — Vous vous êtes fait chasser de 89 à 93 une fois, une seconde fois en 1815, une troisième fois en 1830. — Et vous, orléanistes, n'avez-vous pas été au gouvernement de 1830 à 1848; vous, MM. Thiers, Molé, M. Guizot qui va revenir, et les autres? Nous vous avons vus à l'œuvre. Nous savons de quelle force vous êtes pour manier la Société présente et en résoudre les formidables problèmes. Qu'avez-vous fait? Vous avez travaillé dix-huit ans à vous faire chasser au 24 février! Voilà votre titre de capacité.

Je sais bien que M. Thiers, grâce à la transcendante fatuité dont il est doué, la seule chose par laquelle il soit vraiment grand, dégage volontiers sa responsabilité de la politique qui a amené le 24 Février, parce qu'il avait l'avantage de ne pas être, ce jour-là, au ministère. Pure plaisanterie! On n'a joué qu'un air, de 1830 à 1848: c'est vous qui l'avez dit. Mais vous prétendez que vous jouiez l'air autrement que M. Molé ou M. Guizot! c'est vrai: M. Molé le jouait, du moins, avec une certaine dignité que vous n'y avez jamais mise. Quant à M. Guizot, il n'a pas fait à la France le mal que vous lui avez fait vous-même. Qu'est-ce qui a poussé l'inconsistance, l'incapacité et la folie jusqu'où l'a fait l'homme du 1er Mars? l'homme de la guerre générale pour un bout de Syrie au pacha d'Egypte? l'homme des îles Baléares? l'homme qui est parvenu, en trois mois, à tourner l'Europe entière, peuples et rois, contre nous; et à propos de quoi?

Je dis qu'on n'a jamais fait preuve, au Pouvoir, d'une incapacité plus notoire, d'une suffisance plus insuffisante, d'un esprit plus gratuitement brouillon, que le chef du grand Parti des gens capables, qui n'a jamais été pris au sérieux par aucun cabinet de l'Europe. Je prétends que la bosse de la présomption et de la suffisance est telle dans ce petit cerveau, qu'elle y détruit tout équilibre, de telle sorte que, quand cette petite personnalité est au pouvoir et se trouve engagée avec des évènements et des puissances, l'erreur qu'elle commet sur son propre poids fait chavirer la balance et la conduit à une folie caractérisée.

Certainement, l'histoire ne pourra expliquer les extravagances du 1er Mars que par une folie de vanité et de suffisance dûment classée en pathologie cérébrale. On n'avait jamais conduit la Politique d'un grand pays dans un abîme aussi profond de fanfaronnades, de ridicules, de hontes et de mystifications de tous les genres. Pour moi, je le dis sincèrement, je ne comprends pas qu'on ait dirigé le cabinet du 1er Mars et qu'on ose montrer son front en public. Après un pareil ministère, j'aurais changé de nom et je serais allé vivre au Brésil, aux Marquises, en Australie, en Icarie, je ne sais où. M. Guizot a le droit de rejeter sur M. Thiers la plus grande responsabilité des bassesses d'une Politique qui était la liquidation de la maison 1er Mars et de sa banqueroute de raison et d'honneur politique.

Ah ! vous êtes le grand parti des honnêtes gens et des gens capables ! C'est avec ces mots-là, que vous prétendez encore une fois duper le grand troupeau bêlant, engluer les intérêts aveugles, escamotter leur confiance, et faire échec aux républicains et aux socialistes que vous donnez en masse, au pays, comme des malhonnêtes gens et des imbéciles. Eh bien, pour savoir ce que vaut la capacité et l'honnêteté du parti des honnêtes gens et des gens capables, nous n'avons qu'à donner un petit coup d'œil sur les faits et gestes de ce parti si fort et immaculé.

§ 56. La moralité du grand parti de l'honnêteté.

Il faut que M. Thiers me comprenne bien. Je ne suis pas de ces gens qui n'ont aucune justice pour leurs adversaires. Mon opposition contre un ministère, pas plus que contre un homme n'est jamais aveugle et systématique. M. Thiers a été accusé de toutes sortes de choses infâmes, de tripotages coupables, de jeux de bourse, etc. Je crois tout cela de la calomnie. Quand on joue, à tort ou à raison, dans un grand pays un rôle aussi important que M. Thiers, on n'est pas un coupeur de bourses. Le trait saillant du caractère de M. Thiers, c'est une transcendante outrecuidance. Or, tout défaut a sa qualité. La suffisance hyperbolique de M. Thiers lui sert de balancier pour l'empêcher de tomber dans l'improbité d'argent. Cette suffisance est toute sa force. C'est elle qui lui donne, malgré une incapacité politique prouvée et archiprouvée par les dix-huit années pendant lesquelles il a été souvent ministre et toujours chef de parti, malgré la petitesse, la légèreté, le néant de ses vues, la folie de sa conduite au pouvoir dans les circonstances les plus

graves ; c'est cette incomparable suffisance qui lui donne cet aplomb de tribune, ces airs napoléoniens, cette impertinence oratoire dont il assaisonne les banalités que sa faconde facile débite à la foule, qui impose toujours aux badauds, qui le fait passer auprès d'eux pour un grand esprit, un homme qui sait tout, qui a, comme il le répète à satiété beaucoup étudié, étudié à fond tout ce sur quoi il parle, — lui qui n'a rien approfondi du tout, lui qui, par la nature même de son esprit tout extérieur, superficiel et voltigeur, est incapable de rien approfondir.

Ne lui enlevons donc pas la force de sa faiblesse. Qu'il continue par son outrecuidance à dominer les ignorants que son papillotage et son papillonnage éblouissent, et qu'il soit entendu qu'un homme qui fait de si beaux tours d'adresse sur la grande corde politique, ne donne pas dans les tours de gobelet et de bâton. L'escamottage des hommes, des idées, des questions et des portefeuilles n'est point compatible avec celui des gros sous. Un grand prestidigitateur en haute politique ne s'abaisse point à des escroqueries de bourse et de télégraphe.

Cela est vrai et nous le reconnaissons loyalement. Mais cela, par malheur, ne dégage que la personne de M. Thiers, et ne prouve nullement la moralité de son entourage, de son monde, de son cortège, des hommes qu'il groupe autour de lui, non plus que de sa politique. Je dis plus, je dis que M. Thiers, le chef du parti des gens honnêtes, est destiné, sauf quelques exceptions honorables sans doute, à être toujours fort mal accompagné.

L'oranger est un arbre pur, il est souvent couvert d'insectes plats et rongeurs dont je tais le vilain nom. M. Thiers passe pour avoir cela de commun avec ce beau végétal. Je vais lui dire comment il serait difficile qu'il ne fût pas habité comme l'oranger.

M. Thiers méprise les principes et le droit, et il en fait parade. Je l'ai entendu, à l'ancienne Chambre, repousser la réforme électorale en disant de ce ton hautain qu'on lui connaît, que tout ce bruit de *droits* qu'on faisait sur cette question *expirait à la porte de cette enceinte* (de l'enceinte de la Chambre) ; que les *droits* se créaient à la Chambre, qu'il n'y en avait pas au delà de la loi, etc. Si bien que le droit, la justice, la raison, c'est ce qui est voté par 221 voix contre 220, ou toute autre majorité ! rien de plus et rien d'autre ; enfin, cette négation du droit en dehors du fait, qu'il professe d'ailleurs en toute circonstance. Je retrouverais au besoin les paroles textuelles

au *Moniteur*, mais je les ai encore dans les oreilles, tant j'ai été indigné de les entendre prononcer et applaudir à tour de bras par les corrompus qui formaient le chœur.

M. Thiers est donc le matérialisme incarné, le fatalisme théorique et pratique, la négation absolue de l'Idéal, l'homme qui ne comprend pas que les mots Foi, Espérance et Charité puissent appartenir à la langue politique et sociale d'un grand peuple. Il a horreur, — il se complait à le répéter devant les effarouchés pour les engluer et parce que rien ne le satisfait comme l'expression cynique de son athéisme politique et social, — il a horreur de l'innovation et du progrès. Le monde est comme il est : bien ou mal, peu lui importe. C'est la grande scène de la vie. Les uns travaillent comme des forçats, crèvent de faim ou vivent dans toutes les misères et meurent dans toutes les douleurs ; les autres, sans travailler ou bien en spéculant sur le travail des pauvres diables, en agiotant, en accaparant, en maquignonant, en faisant des opérations *heureuses*, vivent grassement et princièrement ; les capitaux s'entrechoquent dans les luttes de la concurrence anarchique et meurtrière, dite *liberté du travail*; ils écrasent sous leurs éclats le travail véritable, le travail direct, le travail sérieux, le travail pénible qui produit la richesse ; de grosses maisons se ruinent et tombent ; les maisons moyennes ralent dans une gêne perpétuelle ; quelques intrigants marchandeurs, spéculateurs, entremetteurs, nés sous l'étoile de l'habileté et du savoir faire, s'élèvent au dessus des ouvriers leurs frères, dont ils deviennent bientôt, — en leur qualité de parvenus de la spéculation, généralement les plus vils de tous, — les plus acharnés contempteurs. Vous croyez que tout cela fait sourciller M. Thiers? pas le moins du monde. C'est la grande scène de la vie ! c'est le monde comme il est ! comme le bon Dieu a voulu qu'il fut ! Chacun pour soi et Dieu pour les habiles.

Cependant M. Thiers est bon enfant. Il a aussi bon cœur qu'un autre. S'il avait eu le monde à faire, peut-être l'aurait-il fait autrement. Mais il l'accepte comme il est. Il est homme de pratique, homme de bon sens. Il a horreur du progrès, de l'innovation, de l'Idéal, du Socialisme, et, après en avoir pris son parti une bonne fois, il se complait dans la description de la grande scène de la vie ! Il n'entend pas qu'on y introduise une autre Providence que celle du hazard et du savoir-faire !

En vérité, quand je me mets face à face avec la pensée fataliste et athée de ces hommes éminents, je me demande

comment il peut leur entrer dans l'esprit qu'ils sont faits pour gouverner cette grande et terrible époque où tout est à faire, d'où doit sortir un nouveau monde? Je reste stupéfait devant cette ambition sans motif et sans but, cette ambition qui n'a d'autre objet que l'égoïste satisfaction d'elle-même? Ah! si j'avais, comme vous, l'âme aride et desséchée par le vent glacé du scepticisme, si je ne croyais à rien, à rien! si mon cœur était hermétiquement fermé, comme les vôtres, à toute foi, à toute espérance, à toute grande charité sociale, Dieu m'est témoin que je quitterais à l'instant l'arène de cris et de poussière où glapissent vos voix criardes, pour aller dans quelque coin où ne viendraient pas de journaux, planter des pommes de terre dans un bout de jardin, pêcher tranquillement à la ligne, et faire à de pauvres paysans un peu de bien s'il m'était possible. Ames sans boussole, esprits sans but, cœurs sans espérance et sans foi, sceptiques cruels, athés, fatalistes, que faites-vous au milieu des combats de la vie nouvelle! Morts, allez enterrer vos morts.

Mais non, vous aimez le Pouvoir, vous voulez le Pouvoir! Quand vous n'y êtes pas, vous intriguez pour le rendre impossible à ceux qui le tiennent. Il vous le faut! il vous le faut! Je parlais tout à l'heure d'oranger; la vérité me ramène à une image plus juste. Les cadavres aussi attirent les insectes. Et quel autre cortège pouvez-vous avoir qu'une nuée de moustiques et des légions de vers? Vous n'avez ni foi, ni principes. Vous méprisez l'idée même du droit. Tout est pour vous moyen d'intrigues politiques, de petites tactiques. Vous inspirez un légitime dégoût à tout ce qui porte au cœur une foi quelconque. Vos avances au clergé réussissent peu. J'entendais, il y a quelques jours, dans la rue, des prêtres causer: l'un d'eux disait aux autres, et les autres approuvaient: » Nous nous entendrons encore mieux, soyez-en sûrs, » avec les socialistes et les rouges, qu'avec ces athées et » ces voltairiens qui, Thiers et le *Constitutionnel* en » tête, nous font aujourd'hui des avances. » Voyez d'ailleurs comment elles sont reçues, vos avances, par les journaux du clergé!

Donc, votre cynisme politique vous destine à attirer, en grande majorité, autour de vous, cette nature d'hommes qui remplacent les principes par les intrigues, la foi par le savoir-faire et qui sont philosophes et esprits forts à l'endroit de beaucoup de scrupules de conscience.

Voilà pourquoi tous vos passages au Pouvoir ont été des époques de tripotages et de scandales; voilà pour-

quoi, grâce à votre principe qui consiste à mépriser les principes, votre entourage, votre coterie, et par conséquent votre Pouvoir, seront toujours dépourvus de toute consistance fondée sur la considération, la moralité et les principes.

Veut-on que je rappelle les dernières traces laissées dans l'opinion publique par le gouvernement de ce parti des *honnêtes gens* que le *Constitutionnel* cherche à restaurer à grands coups de tambour depuis six ou huit mois, en faisant à la République et à tous les gouvernements qui se sont succédé jusqu'ici à travers les plus grandes difficultés, tout le mal possible, en ne leur épargnant aucun genre d'insinuations et d'attaques et en s'alliant enfin avec M. Louis Napoléon? — Suivez les dates :

Constitutionnel, 26 juillet.

Annonce du traité du 15 juillet.

« Ce fait, qui paraît certain, est si grave, que nous nous abstenons pour aujourd'hui de toute réflexion. »

Constitutionnel, 27 juillet.

« Il est certain que le traité dont nous avons parlé existe, et nous en avons fidèlement reproduit le sens. Lord Palmerston revient à ses anciens errements; il ne veut pas que la Porte et l'Egypte s'arrangent à l'amiable......

» Quels que soient les traités qui interviennent, dans quelques limites qu'on les exécute, la France a, dans cette question, sa ligne de conduite toute tracée, et dans aucun cas son assistance ne peut manquer au vice-roi. »

Constitutionnel, 28 juillet.

Article sur les conséquences du traité du 15 juillet et des hostilités entre le pacha et le sultan.

« La France doit prévoir dès à présent ces grandes éventualités. Elle ne verrait pas de sangfroid une main mise sur l'empire turc. »

Exposé des ressources militaires et financières de la France.

30 juillet.

Déclaration faite par lord Melbourne à la chambre des lords que des négociations sont suivies entre la Porte d'une part, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse de l'autre, pour le réglement des affaires d'Orient sans le concours de la France, et que les négociations ont fait de tels progrès qu'il n'y manque guère que la ratification.

Baisse de 1 fr. 25 le 2 août à Paris.

Presse du 31 juillet.

30.— « La bourse était lugubre aujourd'hui. Du jeudi 23 au jeudi 30, le 5 0/0 a baissé en sept jours de 6 fr., et le 3 0/0 de

5 fr. 40 c. Ce soir, à Tortoni, la dépression continuait. De scandaleux bénéfices ont été faits ; nous voulons croire que c'est à l'insu de M. Thiers, car il n'y aurait pas de nom pour qualifier une spéculation à la baisse, ainsi fondée sur l'infaillibilité de ses propres fautes ! »

Constitutionnel du 1er août.

Exposé de tout ce qu'a fait le ministère pour empêcher le traité du 15 juillet.

Du 4 août.

« La *Presse* nous dit que nous représentons M. Thiers. Nous ne croyons pas, nous, que la *Presse* représente M. Molé. M. Thiers avouerait le *Constitutionnel ;* M. Molé n'avouerait pas la *Presse.*»

5 août.

CHAMBRE DES COMMUNES.

LORD PALMERSTON. Je nie qu'il y ait aucune disposition de la part du gouvernement de S. M. à abandonner cette alliance, cette union intime avec la France, à laquelle j'ai toujours attaché la plus grande importance... bien que dans cette occasion particulière le dissentiment entre la France et les autres puissances ait été jusqu'à empêcher le gouvernement français de s'associer à l'arrangement qui était l'objet de la convention, cependant j'ai une confiance et une espérance bien fondées que ce dissentiment temporaire ne sera pas de nature à influencer les sentiments modérés des deux pays...

Constitutionnel du 10 août 1840.

« S'il reste encore quelques nuages, au moins faut-il reconnaître que les intentions actuelles du ministre sont excellentes, et qu'il regrette les malentendus qui se sont élevés entre les deux pays. »

Il reprend ce thème le lendemain, et termine ainsi : « Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'un homme d'Etat puisse agir en sens contraire de ses protestations... Nous sommes donc sûrs que les actes répondront aux paroles, et que *notre union avec l'Angleterre, un moment ébranlée, aura repris bientôt toute son intimité, et se fortifiera encore des malentendus qui viennent de la compromettre.* »

Ce jour-là le 5 p. 100 se relève jusqu'à 116.50, et le 3 p. 100 à 82.50. Les spéculateurs, confiant dans les déclarations successives du *Constitutionnel*, dans ses relations avec le cabinet, avaient cru à des communications diplomatiques.

Messager du 11 août 1840.

« Les journaux ont donné diverses explications du discours de lord Palmerston. On a supposé que certaines de ces explications avaient été inspirées par le gouvernement. C'est une erreur que nous négligerions de rectifier, ainsi que beaucoup d'autres, si elle ne pouvait avoir des conséquences graves.

» Nous devons donc déclarer que le cabinet n'a aucune part en tout ce qui a été dit à ce sujet. »

Commerce du 12 août 1840.

« Le bruit s'est répandu cette après-midi que le gouvernement venait de recevoir l'avis d'une révolution qui aurait éclaté à Constantinople.

» Les journaux du soir ont été consultés avec empressement, mais ils ne contenaient rien à ce sujet. Il est certain que le bâtiment à vapeur de l'Etat le *Cocyte* est arrivé le 7 à Toulon, venant de Constantinople.... Si les bruits qui circulent étaient vrais, il serait à regretter encore une fois qu'ils fussent parvenus d'abord à quelques privilégiés, et que la communication qui leur en aurait été faite, coïncidât avec un mouvement de baisse dans les fonds.

» M. Thiers, plus que tout autre, devrait éviter de voir son nom ou celui de ses amis, mêlé à des tripotages de bourse. »

Presse du 12 août.

« Les politiques à la suite de M. Thiers qui ont fait invasion à la Bourse, y ont répandu aujourd'hui, 11, la nouvelle d'une émeute qui aurait éclaté à Constantinople. Cette nouvelle, que nous avons tout lieu de croire sans fondement aucun, a produit une baisse de 50 centimes. C'est ce qu'on voulait. Les bénéfices réalisés par plusieurs *vertueux* et *belliqueux* journalistes étaient aujourd'hui à la Bourse l'objet de toutes les conversations, et ce soir même il en était fort question. »

Presse du 13 *août*.

« Le parti de la politique à la baisse s'est encore beaucoup agité aujourdhui à la Bourse, mais presque infructueusement.

. . . . » On commence enfin à savoir à quoi s'en tenir à la Bourse sur l'ardeur guerrière et le puritanisme financier des vertueux *et belliqueux* échos de M. Thiers. »

Presse, du 15 août.

« La baisse a encore fait aujourd'hui de nouveaux progrès (14) : le 5 pour 100 a fléchi de 1 fr. 15 c. à terme, et le 3 pour 100 de 85 c. Cette baisse n'a pas seulement pour cause la gravité de la situation; elle est surtout l'effet des manœuvres qui ont pour *principal instrument le journalisme ministériel.* »

Commerce du 19 août 1840.

« Une évaluation que nous ne pouvons garantir, mais qui nous vient de personnes ayant autorité dans la matière, porte à la somme presque incroyable de 22 millions les différences payées à la bourse pour la liquidation du mois dernier... On raconte tout haut dans la Bourse des choses presque merveilleuses sur des profits scandaleux. On cite des noms, on dresse la liste des bénéfices ; et la morale publique aurait encore à rougir de ce qui se passe dans certaines régions. »

Constitutionnel du 19 août.

« Le rôle de la presse change avec les circonstances qui ont changé la position de la France devant l'Europe. La discussion

n'est presque plus engagée de parti à parti : elle l'est de peuple à peuple. Dans cette polémique internationale, c'est la susceptibilité de toute une nation qu'on ne peut blesser par les écarts de la parole. L'irritation qu'on excite chez les peuple passe bientôt dans les résolutions et dans les actes de leurs gouvernements. C'est une phrase de bulletin qui a rompu la paix d'Amiens. »

Presse du 19 août.

Les journaux ministériels ayant fini par dire que l'Angleterre n'avait pas eu l'intention d'insulter la France, et ayant cessé d'être provocateurs pour se placer sur le terrain de la discussion, la *Presse* dit :

..... » Oui, sans doute, la presse ministérielle, depuis un mois eût mieux fait... de se borner à bien définir la question, à éclairer l'opinion sur sa véritable portée, que d'échauffer tout d'abord les esprits, de les pousser à l'exaltation, pour en rabattre ensuite. Mais, si elle eût agi ainsi, *on n'aurait pas pu réaliser à la bourse les bénéfices qu'on y a faits à coup sûr!* Ce qui y a été perdu et gagné ne s'élève peut-être pas à plus de six à sept millions ; mais la France aurait eu meilleur marché d'en donner vingt, pour que tous les journaux ministériels imitassent la circonspection que nous avons gardée..... »

Presse du 21 août.

« Le 5 0[0, qui avait fermé hier (19) à 11 195, après s'être élevé aujourd'hui au commencement de la bourse à 112 40, a fermé à 110 40, ce qui fait une baisse de 2 francs entre le premier et le dernier cours... Cette baisse considérable a eu pour cause les bruits qu'on a répandus de nouveau des blocus d'Alexandrie et de Saint-Jean-d'Acre par les Anglais, et de l'occupation de Candie par les Français.... Nous nous bornerons seulement à faire remarquer qu'on choisit toujours, pour mettre en circulation des nouvelles graves et inquiétantes, le jour où les feuilles ministérielles ont opéré dans le sens inverse, c'est-à-dire le jour où, par plus de modération dans leur langage, elles ont rendu l'espérance que la paix ne sera pas troublée. Tout paraît calculé avec un art infini pour créer des intermittences de hausse et de baisse et rendre les fluctuations plus considérables. »

Débats du 22 août.

(Art. du 21.)

« La bourse d'hier a offert un grand scandale ; de nouvelles très graves ont circulé toute la journée, et ont produit parmi les spéculateurs une véritable terreur panique, et, malgré l'invraisemblance et l'absurdité de ces bruits, il faut avouer que la panique a été artistement préparée et habilement exploitée.....

.....« Ce qu'il y avait de vrai au fond de tous ces mensonges, c'est que le gouvernement avait reçu hier une dépêche télégraphique de Toulon..... Le ministère possède deux journaux officiels qui ont paru hier au soir, qui ont annoncé que le paquebot d'Alexandrie est arrivé le 19 à Toulon, et qui n'ont rien dit des évènements de la bourse. »

Gazette des Tribunaux du 23 août.

« L'opinion publique est vivement émue des scandales dont la Bourse est le théâtre. Ceux-là seuls restent impassibles et calmes dont le devoir est de prévenir et de réprimer de semblables méfaits. Le gouvernement se tait au bruit des nouvelles frauduleuses qui viennent en aide au honteux tripotage des spéculateurs ; le ministère public se tait quand il sait le délit, quand il en peut connaître les auteurs, quand la loi pénale est violée au grand jour, quand les coupables font pour ainsi dire eux-mêmes trophée de leurs prouesses ; il n'y a pas là seulement une scandaleuse impunité qui compromet la morale publique, et fait douter de la justice; il y a aussi peut-être matière à de graves recherches sur les causes d'une telle indifférence, et il serait à craindre pour ceux qui tiennent en leurs mains l'action du pouvoir, que l'opinion publique en arrivât à commenter trop longtemps la tolérance dont ils couvrent les friponneries de l'agiotage.

« Nous n'insisterons pas sur ce qu'il y a eu de grave, surtout dans la crise de jeudi dernier, sur l'incompréhensible silence du ministère, qui a permis que la nouvelle d'un commencement d'hostilités dans le levant se répandît, se fortifiât, restât une journée tout entière sur le tapis-vert de la Bourse, tandis qu'il avait entre les mains, depuis la veille, une nouvelle contraire ; qui, le soir, dans les journaux qu'il fait payer au budget, a cru devoir encore fermer la main aux vérités qu'il tenait, et qu'il a permis seulement à un organe privilégié du lendemain de faire tardivement connaître. Nous ne répéterons pas ce que tout le monde dit ; — quels sont les instigateurs de ces coupables manœuvres, — quels sont ceux qui en profitent, — à quelles relations de politique ou de famille ils les doivent, — quel est celui qui, des mains d'un seul agent de change, a reçu, ces jours derniers, 1 million 164 000 fr. de différence. Sur tout cela, nous n'apprendrions rien à personne, pas plus à l'opinion publique, qui en gémit, qu'à l'autorité qui est chargée de sévir.

. . . .

« Au reste, il y a de la part du gouvernement quelque chose de mieux à faire que de donner des démentis équivoques ; c'est.... de provoquer une enquête judiciaire qui permettra de faire à tous justice en mettant au grand jour le tableau des coupables déprédations qui, depuis trois semaines, dévorent la fortune publique. »

Moniteur parisien du 25 août.

« M. le garde-des-sceaux vient de donner ordre au ministère public d'informer sur les faits qui se sont passés à la bourse ces jours derniers. »

La Presse, du 26 août.

« Les journaux ministériels, qui n'ont pas reproduit l'article de la *Gazette des Tribunaux*, n'ont pas trouvé un seul mot pour relever le fait d'une différence de 1 million 164 000 fr. touchée des mains d'un seul agent de change, par une personne dont le nom est le secret de tout le monde. . . . .

. . » De quel nom qualifier la conduite des dépositaires du pouvoir qui, lorsqu'ils ont des nouvelles dont la connaissance appartient également à tout le monde, ou ne doit être donnée à personne, en font en réalité un scandaleux monopole dont l'exploitation est livrée à leurs proches et amis ? »

Et dans un petit article du même jour :

« On disait ce soir que M. Dosne, beau-père de M. Thiers, et receveur-général du département du Nord, avait dû quitter Paris pour se rendre à Lille. Ce départ, qui aurait été provoqué par une allocution d'un député, dans le salon même du président du conseil, prêtait à des commentaires que nous nous abstenons de rapporter. »

Presse du 27 août.

« Puisque le *Messager* (propriété du gouvernement) a pris l'habitude de nous répondre, nous allons lui fournir l'occasion de le faire encore demain.

« *Oui ou non, M. Dosne, beau-père de M. Thiers, a-t-il, à la dernière liquidation, joué et réalisé des bénéfices à la baisse des fonds publics ?*

« Nous acceptons d'avance le démenti, la Bourse l'appréciera. »

Presse du 29 août.

« Nous avons, il est vrai, dit deux mots du départ de M. Dosne. Ces deux mots ont blessé la susceptibilité de M. Thiers. Mais comment n'a-t-il pas compris plus tôt que dans un moment où l'agiotage était si vivement excité, où il était si facile à une personne habitant l'hôtel de la présidence, assistant aux dépêches reçues ou envoyées, aux décisions prises, jouissant d'un grand crédit financier, ayant des relations avec d'importantes maisons de banque, où il était si facile enfin de réaliser d'immenses bénéfices en une seule ou en quelques bourses, la place de M. le receveur-général du département du Nord n'était pas à Paris, près de son gendre, mais à Lille, près de sa recette. »

Presse du 29 août.

« Le démenti du *Messager* d'hier soir a été accueilli aujourd'hui (28) à la Bourse, non seulement avec incrédulité, mais avec hilarité. M. le juge d'instruction Boulloche a entendu aujourd'hui le rédacteur du journal l'*Office de publicité*. L'enquête se traîne et s'égare sur des traces où elle ne pourra ramasser que des propos sans consistance. Si M. le juge d'instruction a la volonté de recueillir des renseignements sérieux, que ne se faisait-il autoriser à demander à M. le gouverneur de la Banque de France communication des mandats que MM. les agents de change ont délivrés en paiement de différences de la liquidation de juin, et particulièrement de ceux dont on a débité le compte de l'un d'eux, M. C...? »

L'enquête, comme de juste, se garde bien de s'enquérir ; la toile tombe sur le drame boursico-financier et

la gravité des évènements qui surviennent le couvre d'un silence protecteur...

Les journaux d'où ces extraits sont tirés ne sont ni du parti rouge, ni du parti socialiste, c'est-à-dire du grand parti des malhonnêtes gens. Ces extraits cependant suffisent pour rappeler à l'opinion publique combien l'entourage de M. Thiers, les journaux avec lesquels il manœuvre et les hommes qui le servent, forment un bon noyeau pour la composition du parti de la moralité, de l'honnêteté et de toutes les vertus champêtres et politiques.

Le *Moniteur* officiel du parti de M. Thiers, le *Constitutionnel* est-il entre les mains d'un homme politique, d'un homme de principes? Il appartient à M. Véron. M. Véron est connu pour un spéculateur, un homme d'affaires, pas autre chose. M. Véron pourrait sans doute, à cause de la pâte qui a commencé sa fortune, prétendre au titre de chef du parti pectoral en France; mais pour être à la tête du parti moral, nous ne lui connaissons pas de titres suffisants. M. Véron n'en est pas moins le Verbe de ce grand parti. C'est M. Véron et M. Thiers qui défendent la famille et la vertu, qui vengent la morale, qui fondent la grande ligue des gens honnêtes et austères, qui luttent contre l'immoralité socialiste et assurent les bases de l'ordre social!

Eh bien! voulez vous que je vous dise ce que vous faites et ce que sont vos déclamations, vos sermons, vos grandes colères, et tout le mouvement que vous vous donnez? — Vous jouez la comédie et vous faites de l'intrigue, pas autre chose. Je le prouve.

Vous attaquez avec fureur le Socialisme. Vous avez loué un rédacteur chargé de vous fournir sept articles antisociaux par semaine. C'est sa fonction au *Constitutionnel*, à cet homme. Savez-vous pourquoi vous faites cela? — Oh! que oui, que vous le savez bien, compères, et ce n'est pas pour vous que je vais le dire.

D'abord, je le reconnais, le Socialisme étant l'adversaire acharné de l'agiotage, de l'accaparement, de la spéculation, du maquignonage, de tous les affaires habiles en un mot, auxquels votre monde gagne beaucoup d'argent légalement et sans travailler, vous n'aimez pas le Socialisme en lui-même. Mais vous n'avez pas, pour autant, contre lui une colère sérieuse: d'abord, parce que vous êtes des gens de trop d'esprit, — les sceptiques ne se mettent pas en colère, — ensuite parce que le Socialisme a beau crier, vous ne croyez ni à son efficacité pour transformer la société ni à sa puissance pour la culbuter. Le

Socialisme est une idée et vous ne croyez pas à une idée. Pendant dix-huit ans vous n'avez pas voulu le voir; aujourd'hui que vous le voyez, que vous le touchez, dans les conditions mêmes qui ont vaincu l'incrédulité de St-Thomas, votre incrédulité persévère. Vous vous moquez parfaitement du Socialisme entre vous; mais vous vous en servez admirablement devant le public. Voilà votre affaire.

Vous avez vu les badauds avoir peur du Socialisme, et vous avez compris que dans cette vieille société restaient debout deux sentiments dont l'exploitation n'a jamais manqué son effet, et au moyen desquels Philippe a si longtemps fait tout ce qu'il a voulu, la Peur et l'Egoïsme. Alors votre rôle était tout tracé et bien facile. Louer au *Constitutionnel* quelqu'un pour avoir tous les jours une tartine violente, *ab hoc et ab hâc*, contre le Socialisme; tirer les ficelles du fantôme pour bien effrayer et courroucer les badauds; épouvanter, irriter, diviser, et finalement racoler une queue indéfiniment plus longue que celle dont le *Charivari* nous gratifie, — mais sans œil pour y voir, à la différence de la nôtre, — voilà votre tactique.

Vous vous êtes dit : Le pays n'a pas grande confiance en nous. C'est vrai qu'il est payé pour cela. Il nous a vu travailler. Nous avons été aux affaires, et nous les avons embrouillées et gâchées Dieu sait comme ! Mais le pays a peur. Redoublons sa peur, soufflons-lui la colère, envenimons tout, empêchons que l'on écoute les Socialistes, que l'on distingue ce qu'il peut y avoir de bon et de fécond de ce qu'il y a de subversif dans toutes ces idées nouvelles qui ont eu l'insolence de croître et de multiplier malgré nos dédains. Posons-nous en chefs de la peur, des colères, des préjugés. Crions fort, très fort, plus fort que personne. Le troupeau de l'ignorance, de la peur, du préjugé, la grande cohue des sots, qui est toujours la majorité, se disciplinera autour de nous et nous prendra pour des Dieux sauveurs.

Voulez-vous la preuve que vous n'êtes pas sérieux dans vos colères, et que tout cela est jonglerie pure? (jonglerie, en politique, cela s'appelle habileté : écrivant vite, ce n'est pas toujours l'expression la plus parlementaire qui me vient la première.)

En voulez-vous une preuve INCONTESTABLE? — C'est que c'est vous, vous-mêmes qui avez propagé le Socialisme sur la plus grande échelle, et que vous le propagez encore...

Voyons! Eugène Sue venait de se convertir au Socia-

lisme ; il venait de terminer cet abominable chef-d'œuvre socialiste des *Mystères de Paris*, qui avait ému la France et eu cent éditions, une dans tous les coins du monde civilisé. Votre organe, le *Constitutionnel*, réduit à la pure politique de M. Thiers, râlait tristement et misérablement. Il restait 1 800 abonnés!.. Qu'avez-vous fait? Vous avez rassemblé de l'argent et préparé un grand coup, une grande affaire. Vous avez offert à Eugène Sue 100 mille francs par an pendant quinze ans, pour avoir le monopole de sa plume socialiste, de cette plume qui, par le véhicule du feuilleton des *Débats*, venait d'*ensocialipester* la France et l'Europe! Pardieu! vous saviez bien que c'était du Socialisme que vous achetiez si cher! Mais vous comptiez sur l'attrait de ce Socialisme, cent fois plus dangereux et plus contagieux sous la forme du roman-feuilleton que sous toute autre, pour ramener les abonnés à l'organe du grand parti des honnêtes gens, et l'argent dans la caisse! Et, avec l'accompagnement d'affiches-monstres et de grosse musique que vous y avez joint, le tour ne vous a pas mal réussi. Seulement, vous avez demandé à Eugène Sue d'assaisonner son Socialisme d'une capilotade de jésuites, à cause de vos traditions. Cela allait à Eugène Sue, qui n'était pas fâché de mettre la puissance de la mauvaise association pour le mal, en regard de celle de la bonne pour le bien. Donc, il vous a donné du *Juif errant* et du *Martin*, du Socialisme très vert et beaucoup plus foncé que le nôtre, par parenthèse. Et vous avez répandu vos feuilles empoisonnées à autant de centaines de milliers que vous avez pu!

Est-ce de la fable ou de l'histoire?

Et aujourd'hui encore, qu'est-ce que les *Sept péchés capitaux* que vous publiez? Du Socialisme, du Socialisme pur, plus fort et plus tranché en doctrine que le précédent. Seulement, je le reconnais, vous ne passez plus à l'auteur le Socialisme *sous forme de réflexion*. Il le met dans le roman, dans la fable, dans les faits. C'est du Socialisme en action. Mais de la phrase dictatique, on l'en prive. La situation ne le permet plus. Le tableau est socialiste; seulement vous ne souffrez pas qu'on écrive au bas : Ceci est un tableau socialiste. Au contraire, vous avez dit quelque part : Les romans de M. E. Sue, que nous continuons à publier, *ne sont plus socialistes*. — Gaillards!

Vous voyez donc bien que vous n'êtes pas des hommes sérieux, et que vos tartines anti-sociales et vos grandes colères sont pure jonglerie.

Et le livre de la *Propriété* de M. Thiers ! en voilà une de plaisanterie. Les effarouchés et les peureux sentent le besoin de voir la Propriété défendue et les Socialistes écrasés. Bon ! un livre sur la Propriété et contre les Socialistes, ce serait un coup de partie pour redevenir chef de parti. Vite donc un livre sur la Propriété et contre le Socialisme ! Voici la division, la table des matières : il faut que cela soit broché rapidement. On remarque que M. Thiers a écrit cette fois d'un style... qui n'est pas le sien. Quelque couleur, de l'image, de la littérature, et non plus le robinet d'eau claire du discours parlementaire, du premier-Paris du *Constitutionnel* ou de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Mais je ne chipote pas là-dessus. M. Thiers, après tout, est bien capable d'avoir écrit cela lui-même et en quinze jours. Tout ce qui y concerne la défense de la Propriété (l'affaire capitale) et l'attaque du Socialisme est si superficiel, si misérable, si nul ! Tout cela accuse une si profonde ignorance de ce que l'on y prétend écraser, des arguments qu'on y devrait réfuter, que j'ai vu de jeunes Socialistes de première année, sachant à peine leurs petits livres élémentaires, rester ébahis d'une telle pauvreté. « Mes bons jeunes gens, leur ai-je dit, vous » n'avez pas compris... Vous avez cru, âmes candides, » qu'on avait écrit un livre pour redresser des idées faus- » ses, pour réfuter des raisonnements vicieux, pour raf- » fermir des principes ébranlés, pour ramener à la Pro- » priété les gens qui s'en éloignent et démonter les bat- » teries de ceux qui l'assiègent.

» Eh ! certes oui, si l'on se fût proposé ce but sérieux, » vous auriez bien raison d'être étonnés. Alors il eût fallu » étudier, lire, prendre connaissance des ouvrages et des » idées socialistes, approfondir les principes des diverses » Ecoles, se rendre compte des systèmes, des théories, » des arguments vrais ou faux ; savoir d'abord ce que » l'on voulait réfuter, reconnaître les positions de l'en- » nemi, l'emplacement de ses pièces, la valeur de ses for- » ces, de ses magasins, de ses réserves. Mais il s'agissait » bien de cela ! Il fallait tout simplement tirer en l'air, » tirer à poudre, obtenir beaucoup de bruit, de vo- » lume et de fumée et avoir l'air de rester maître du » champ de bataille...

» Il fallait, en un mot, faire un ouvrage publié à grand » fracas dans le *Constitutionnel*, que le peuple socialiste » n'y lirait pas (5 sous le numéro) ; un livre dont la *re- » production en tout ou même en partie serait formelle- » ment interdite* pour ne pas nuire à l'édition à *trois*

» *francs*, ainsi cotée en faveur du peuple, ô patriotique
» désintéressement de l'auteur et des éditeurs ! ; un livre
» enfin que les badauds de la queue à former liraient ou
» ne liraient pas, mais trouveraient dans les deux cas
» superbe, péremptoire en faveur de la propriété et dé-
» cisif contre les socialistes.

» Comprenez-vous maintenant, ô jeunes gens, qu'il ne
» s'agissait pas de faire du bien à la Propriété, en conver-
» tissant ceux qui s'en sont éloignés, en retenant ceux
» qui s'en éloignent, en réfutant sérieusement les Socia-
» listes; mais de plaire à la Propriété, de la flatter, et de
» lui offrir une apparence de hachis du Socialisme. En
» un mot, il ne s'agissait pas de servir la cause de la
» Propriété, mais bien de se servir de la Propriété pour
» sa cause à soi. On a voulu faire un livre pour les Bour-
» geois qui croient à la Propriété et qui détestent le So-
» cialisme, c'est-à-dire une manœuvre politique, et non
» une bonne action sociale. En ce temps-là, on songeait à
» la présidence de la République. Telle a été la première
» idée de ce livre, ô mes bons jeunes gens. »

Et de fait, moi qui défends depuis 1828 la Propriété contre les Saints-Simoniens, les Communistes, les Proudhonnistes, et qui viens encore de batailler ce soir jusqu'à minuit et demi, en faveur de la part du Capital, contre un de mes amis qui prétend qu'il sera bon de s'en passer dans l'avenir, je déclare hautement que si la cause de la Propriété ne pouvait pas être soutenue autrement que ne le fait M. Thiers, je serais depuis longtemps dans le camp de ses adversaires.

M. Thiers était cependant si content de ce livre qu'il en a donné une première édition à l'Assemblée nationale le 13 septembre, initiant par avance le public socialiste à sa suprême ignorance. De ce ton enseignant et tranchant qui caractérise son débit, d'ailleurs toujours clair et spirituel, M. Thiers a appris à l'Assemblée qu'il y a quatre espèces de Socialismes :

Celui de M. Proudhon,

Le Communisme,

L'Association (il se trouve que l'Association c'est chez M. Thiers le système de Louis Blanc, et M. Thiers le distingue du Communisme !)

Enfin... le Droit au Travail !

M. Thiers faisant du Droit au Travail un des quatre systèmes du Socialisme, ceci passe toute permission. C'est le Pirée pris pour un nom d'homme ! et cela a été *enseigné* d'un ton doctoral, parfaitement dégagé et sûr de

soi, à l'Assemblée nationale qui, en assez grand nombre, a parbleu bien coupé dans la science de M. Thiers et pris le Pirée... je veux dire le Droit au Travail pour un système. Et, au fait, je me demande pourquoi M. Thiers se donnerait la peine de savoir ce qu'il dit? En débitant spirituellement des banalités que les badauds politiques sont toujours enchantés d'entendre professer par un parleur agréable et qui passe pour fort, il produit l'effet qu'il veut. Il obtient mieux encore quand il leur enseigne tranchément des choses qu'il ignore et qu'ils ignorent eux-mêmes, à la condition d'avoir beaucoup d'aplomb et d'entrer dans tous leurs préjugés. Gagnant tout ce qu'il désire par ces deux procédés, pourquoi se donnerait-il une peine quelconque pour faire sur quoi que ce soit des études inutiles?

Si l'Assemblée nationale n'avait pas de notions claires sur les lapins et les crocodiles et que M. Thiers eût un intérêt politique quelconque à passer pour fort en histoire naturelle, il expliquerait sans sourciller à l'Assemblée que le lapin est une variété de crocodile, le crocodille une espèce de lapin, et le résultat demandé serait produit. Tout dépend de la manière de présenter les choses. « Voulez-vous savoir ce que c'est que le lapin? (Si-
» lence!) Voulez-vous que je vous dise ce que c'est que
» le crocodille? (A droite: Ecoutez! écoutez!) Eh! mon
» Dieu, j'ai beaucoup étudié, beaucoup approfondi ces
» questions d'histoire naturelle; j'ai fait sur celle-ci en
» particulier un livre; j'ai observé ces animaux dans les
» contrées qu'ils habitent; j'y ai consacré les trois
» quarts d'un de mes voyages; ce sont de ces choses qu'un
» homme qui a eu l'honneur de manier les affaires d'un
» grand pays ne doit pas ignorer; j'ai chez moi des col-
» lections nombreuses de ces animaux; je pourrais les
» apporter à cette tribune; mais ce serait inusité; je ne
» veux pas abuser des moments de l'Assemblée. (Parlez!
» parlez!) En deux mots, en deux mots, si vous voulez
» me prêter cette attention bienveillante à laquelle vous
» m'avez accoutumé... (Oui! oui! parlez!)

» Je sais, messieurs, je n'ignore pas que les Socialistes
» soutiennent que le crocodile et le lapin n'ont pas le
» moindre rapport de parenté. Eh bien! il faut que mes-
» sieurs les socialistes me permettent de le leur dire, et
» je ne prendrai pas quatre chemins pour leur dire cela,
» (Très bien!) je le dirai à cette tribune, au grand jour de
» cette tribune nationale où la vérité n'est jamais pro-
» clamée en vain! où toutes les erreurs fatales à la so-

» ciété viennent se briser devant les reflets du bon sens » de ce grand pays que vous représentez. Eh bien ! c'est » une erreur de plus, ajoutée à toutes les illusions dan- » gereuses, fallacieuses.... (Bravo ! très bien !) au moyen » desquelles les socialistes ont gangrené l'esprit peu cul- » tivé, facile à égarer, d'une portion des ouvriers des » villes (A droite : C'est cela ! très bien !) et menacé l'or- » dre social que nous raffermirons, que vous raffermirez, » que votre prudence, votre esprit de sagesse, votre ma- » turité... (Bruyants applaudissements à droite.) Les » Socialistes, messieurs, ont intérêt à bouleverser les » éléments des sciences naturelles : savez-vous pourquoi ? » C'est que la Propriété, qui est l'objet de toutes leurs » attaques, n'a pas seulement ses bases dans l'ordre lé- » gal des sociétés, elle a ses bases, et les plus solides, dans » l'ordre de la nature... (Explosion d'enthousiasme.) » Cela continue à couler ainsi pendant trois quarts d'heure ou une heure ; la droite est ravie ; pas mal de la gauche, qui voudraient bien résister, se sentent entortillés, et en fin de compte, clair comme le jour, le crocodile est une espèce de lapin, et M. Thiers lui-même un fameux... crocodile. — « On apprend toujours quelque chose avec ce diable de petit homme-là, » disent en jubilant ses amis à toutes les bonnes figures qu'ils rencontrent pendant la suspension de la séance. Le tour est fait.

M. Thiers n'a-t-il pas eu l'aplomb de soutenir à la tribune, carrément, comme un fait, comme une chose évidente, connue de tous, incontestable, « que le Socialisme » ne s'étend qu'aux ouvriers des villes, que jamais les So- » cialistes ne se sont occupés de l'agriculture et des agri- » culteurs !... » M. Thiers, qui prononce avec dédain, à l'occasion, le mot de Phalanstère, dans une réclame électorale ou ailleurs, ignore donc qu'un Phalanstère est l'habitation saine, économique et somptueuse d'une Association de quatre cents familles de cultivateurs ; il ignore donc que le principal ouvrage de Fourier, publié en 1822, ouvrage d'où est sorti, souvent par voie de mutilation et de déformation, en grande partie tout ce qui constitue les idées du Socialisme moderne, a pour titre : *Traité de l'Association domestique* AGRICOLE. Il ignore que le Saint-Simonisme, que le Communisme, que toutes les variétés et les nuances du Socialisme, à quelques exceptions près, ont toujours entendu reposer en pleine terre, puisqu'elles visent à l'absorption et à l'organisation du travail social tout entier !

La *Démocratie pacifique* a amusé pendant quinze jours

ses lecteurs avec les contradictions, les puérilités, les ignorances et les bourdes de tout genre dont fourmille le livre de M. Thiers ; elle eut pu faire durer ce jeu six mois et ne pas épuiser la matière. Quand on fait un livre sur le Socialisme, et qu'on y prend un carré pour un cercle, un crapaud pour un chameau, un blaireau pour un cheval pur sang, la poudre à poudrer pour la poudre à canon, le tonnerre pour un paquet d'allumettes chimiques, etc., on donne une belle marge à la critique de ceux qui savent. Qu'importe à M. Thiers ? Il sait très-bien que les Socialistes ne seront pas dupes de la mystification, mais ce n'est pas sur eux qu'il entend agir. Les ignorants applaudissent, cela suffit.

C'est donc l'audace extrême dans l'ignorance suprême ! l'indifférence innée pour la vérité des choses aussi bien que pour le droit et les principes ! enfin la transformation de tout en moyens, en procédés au jour le jour, en ficelles pour faire jouer des ressorts donnés. La vie politique entière de M. Thiers est notre gage. Toujours de la tactique, et sans jamais s'en trop cacher, tant il compte (et il a bien raison) sur la sottise générale.

Hé bien ! la création du grand parti des *honnêtes gens*, qui est une tactique plus audacieuse que toutes les autres, et qui, rien que par sa dénomination, jette l'injure à tout ce qui reste en dehors, cette tactique-là ne réussira pas. On n'a jamais fait un parti de la vertu, ou seulement en ayant l'apparence, sans une foi sérieuse ou au moins des airs vertueux. La légèreté, l'outrecuidance, la largeur de la conscience au sujet des procédés, la transformation de tout en moyens, et la justification cynique de tous les moyens par le succès, ce ne sont pas là des bases pour un grand parti de la morale et de la vertu. M. Thiers ne sera pas le Caton de cette époque. Il y faudrait un fanatisme de principes que n'exprime point sa petite figure sceptique et sensuelle. Mais le chef du grand parti des badauds et des moustiques, à la bonne heure.

§ 37. La capacité du grand parti des gens capables.

Nous avons expliqué comment et pourquoi il y a des gens qui croient à la capacité politique de M. Thiers. Dans ce pays-ci, l'agilité, le savoir-faire et l'esprit, joints à un aplomb solide, ont toujours donné des réputations et de l'autorité pour un temps.

Mais qu'on cite un acte, une conduite de gouvernement ou de parti, quelque chose enfin qui soit, pour M.

Thiers, un titre de capacité supérieure. Je serais bien aise de connaître quelque chose.

Je le suis depuis dix-huit ans. Souvent j'ai constaté qu'on lui faisait d'absurdes querelles ; je me sens parfaitement disposé à le louer demain s'il fait ce soir quelque chose de bien ; mais enfin je ne connais rien qui l'indique sérieusement comme un homme d'État de quelque supériorité. Bien au contraire, et son inconsistance ne lui a valu que des mystifications en Europe où on ne l'a jamais pris au sérieux : et l'on a eu bien raison ; je n'en veux qu'une courte preuve.

La question d'Orient chauffait. Le ministère du 12 Mai, composé d'hommes que M. Thiers regardait comme insuffisants, et qui n'avaient pas il est vrai sa suffisance, avait compris qu'il ne s'agissait pas le moins du monde du sultan et du pacha, que c'était une question européenne avant tout, qu'elle devait être résolue par le congrès des Puissances. La partie engagée etait spécialement l'affaire des routes de l'Orient, par l'Isthme de Suez et l'Euphrate. Il n'y a pas d'enfant qui ne comprenne que l'Angleterre aurait usé son dernier homme et son dernier scheling plutot que de laisser constituer, à cheval sur l'Isthme et sur la Syrie, une force qui pût dominer ces routes et les lui interdire un jour.

Hé bien ! savez-vous ce que voulait M. Thiers ? C'est lui qui l'a dit, de sa bouche, à la tribune de la chambre des députés, quand il cherchait à liquider, avec des phrases, sa banqueroute du 1er Mars. Constantinople étant trop loin pour que la France y pût exercer une prépotence, M. Thiers la voulait à Alexandrie : « J'ai toujours pensé que » nous ne pouvions pas avoir une influence prépondé- » rante à Constantinople ; qu'il fallait, en vue de la Mé- » diterranée, fonder cette influence à Alexandrie... »

La France, d'après M. Thiers, devait donc, au nom du droit européen, du droit de tous, tenir en échec les prétentions exclusives et l'égoïsme de la Russie à Constantinople. C'était la politique dictée à M. Guizot, son ambassadeur en Angleterre. Très bien !

En même temps elle devait, contrairement au droit européen, au droit de tous, contrairement au premier intérêt de l'Angleterre, se ménager une influence prépondérante, c'est-à-dire poursuivre des prétentions égoïstes et exclusives sur l'Egypte et la Syrie !

En même temps l'Angleterre était notre *magnanime alliée*, toute notre politique extérieure se traduisait par l'alliance anglaise, nous devions sacrifier notre marine à

cette alliance, et ne songer qu'à nous montrer redoutables à nos voisins continentaux!

M. Thiers était tellement persuadé (toujours l'effet de cette même inexprimable suffisance) qu'il ferait ce qu'il voudrait de lord Palmerston, qu'il l'amènerait où bon lui semblerait, que, au moment même où il se disposait à suivre à Alexandrie une politique contre laquelle l'Angleterre eût plutôt, et avec raison, fait mille ans la guerre que d'en accepter les conséquences, M. Thiers arrangeait la querelle très envenimée de l'Angleterre avec le roi de Naples, et rendait ainsi à lord Palmerston la liberté d'une partie de ses forces navales!

L'Angleterre a 80 à 100 millions de sujets dans l'Inde. Ses conditions de vie se trouvent dans ce monde oriental dont l'Isthme de Suez et la ligne de l'Euphrate sont les routes directes. L'Angleterre ne consentira jamais à l'établissement, en Egypte et en Syrie, d'une force qui puisse lui barrer ces routes. Il n'appartient, d'ailleurs, qu'à une politique étroite, misérable, barbare, et par dessus le marché absurde, de prétendre les lui barrer. L'Angleterre représentait ici un intérêt de progrès et de civilisation, et la France, sous la conduite de M. Thiers, un intérêt d'ambition barbare et d'égoïsme.

Mais soit! Quelque misérable, quelque absurde que l'on puisse trouver l'idée, acceptons-la. La conséquence inévitable, infaillible, nécessaire, c'est que nous avons contre nous la Grande-Bretagne, et que nous ne pouvons nous saisir, directement ou indirectement, de cette clef de l'Orient que par une guerre de mille ans, si l'Angleterre et nous nous pouvons entretenir mille ans la guerre.

Eh bien! M. Thiers entendant ainsi la question d'Orient, M. Thiers la résolvant par la prépotence de la France en Egypte, imaginait qu'il aurait facilement raison de l'Angleterre! que lord Palmerston en passerait par où il voudrait! il proclamait l'alliance anglaise, et se hâtait d'arranger le différend anglo-napolitain pour que Palmerston eût la disponibilité de toutes ses forces dans la Méditerranée!!!

Si c'était ici le lieu de reprendre l'histoire de cette question, de retracer les débats auxquels elle a donné lieu en novembre et décembre 1840, dans les Chambres françaises, nous en ferions suer par tous les pores les preuves de cette inconséquence, de cette légèreté, de cette fatuité politique, de cette folie qui aboutissait à la guerre au printemps, à une guerre absurde, injustifiable avec toute l'Europe continentale, peuples et rois contre nous,

couronnement de la politique du chef de parti de la capacité !

Nous autres, pauvres utopistes, gens incapables, grands visionnaires, nous n'avions cependant pas laissé passer un jour sans exposer la solution vraiment rationnelle et politique de cette grande question : la Neutralisation des routes de l'Inde et l'établissement, en commun, sous le protectorat de toutes les Puissances, d'une grande voie de communication maritime à travers l'Isthme. Telle était la grande idée sur laquelle la diplomatie française devait glorieusement poser la question. Tous les bons esprits acceptent aujourd'hui, comme la véritable, cette solution sur laquelle, ainsi que sur tant d'autres nous avons été de dix ans en avance de l'opinion publique. Cela n'empêche pas que nous restions des rêveurs extravagants, des crétins, et que M. Thiers ne soit un homme pratique et éminent.

Nous ne refuserons pas à nos lecteurs le plaisir de trois échantillons du *Constitutionnel* qui ont leur prix. Attention aux dates.

Constitutionnel du 7 juillet 1840.

La confiance que le pouvoir inspire au dedans crée *son ascendant au dehors*. Sans sacrifices d'intérêts, nos rapports avec l'Angleterre, refroidis sous l'influence d'une autre politique, ont été améliorés par une politique nouvelle ; témoin cette noble réponse du cabinet anglais à la demande en restitution des cendres de l'empereur. *L'affaire d'Orient, entravée par une intervention inopportune dont la France aurait eu le tort de prendre l'initiative, se montre aujourd'hui sous un aspect favorable. Tandis que le projet d'une conférence à Londres reste suspendu, l'espoir d'une transaction directe et prochaine surgit d'Alexandrie et de Constantinople.*

Constitutionnel du 13 juillet 1840.

Dans quel état le cabinet du 1er mars a-t-il trouvé l'affaire d'Orient ? L'offre imprudente d'une médiation européenne, loin de rapprocher les parties, aurait divisé les médiateurs. L'irritation entre toutes les puissances mêlées directement ou indirectement à ce conflit était extrême ; une solution paraissait impossible. Aujourd'hui on ne niera pas que la question ne se présente sous un aspect beaucoup plus calme. Qu'a fait à cela le ministère ? Ce n'est pas à nous à dévoiler les secrets d'une diplomatie que nous ne connaissons pas ; *mais cette question, qui donnait des alarmes, n'en inspire plus pour le moment. Il semblait qu'on allait prendre des résolutions violentes contre le Pacha ; on ne paraît plus le craindre aujourd'hui*. On regardait en général un arrangement comme impossible, entre la Porte et l'Egypte, et *aujourd'hui, les dispositions les plus pacifiques et*

les plus accommodantes semblent animer les deux parties. Nous ne pourrions pas dire quelle part le cabinet a prise dans ces résultats ; mais ce que nous tenons pour incontestable, *c'est que la suite et la fermeté apportées dans la politique, depuis quelque temps, n'ont pas pu rester sans influence sur les décisions des autres cabinets.*

Constitutionnel du 17 juillet 1840.

Les affaires extérieures étaient plus ou moins compromises, il les a habilement conduites, et, merveilleusement aidé par les circonstances, il a assisté *au dénouement de la guerre civile en Espagne*, terminé le différend entre l'Angleterre et Naples, et *accéléré la solution de la grande querelle d'Orient*. Ce sont là des faits incontestables, des résultats acquis, où il y a la part de la fortune, sans doute, *mais aussi la part très grande de l'habileté.*

Trois jours après, on apprenait le traité 15 juillet, signé précisément deux jours avant que le *Constitutionnel* narrât en ces termes les hauts faits diplomatiques de son héros ! Le lendemain, 18, avait lieu l'insurrection de Barcelone, qui enlevait le pouvoir à notre auguste nièce Marie-Christine, et en investissait Espartero !...

Nous pourrions faire des citations tout aussi bouffonnes des autres journaux voués, en ce temps-là, à l'éloge des plus grandes extravagances de M. Thiers. Le *Courrier français*, qui, sous la direction de M. Léon Faucher, s'était jeté dans la guerre jusqu'au cou, et embouchait, à faire pitié, la trompette des fanfaronnades et de la conquête du Rhin, nous en fournirait de mirobolantes. M. Léon, conquérant ! Ces gens-là ont pourtant fait à la France un mal énorme. Ils ont irrité profondément les peuples allemands, reformé contre nous la coalition européenne, et n'ont laissé au pays, en se retirant, comme M. Dufaure l'a dit avec raison à M. Thiers le 29 novembre 1840, d'autre parti que la résignation.

Voilà pourtant ce qu'ont fait *les hommes capables* quand ils avaient le Pouvoir dans des circonstances faciles. Jugez-les à leurs œuvres. Aux fruits ou connaît l'arbre.

En résumé :

Depuis huit mois, le *Constitutionnel* nous répète sur tous les tons qu'il est l'organe des hommes de la haute probité et de la haute capacité ; que la République ne peut être fondée, affermie que par ces hommes ; que le salut de la France est attaché à M. Thiers, au *Constitutionnel* et à leurs amis ; que la politique du pays ne peut être empreinte que par eux d'un caractère moral et glorieux.

Ces assertions et les odieuses accusations portées contre tous les membres du Pouvoir depuis la Révolution de février, toutes les manœuvres poursuivies au grand jour et dans l'ombre au profit de l'élévation de M. Thiers et de la politique du *Constitutionnel*, méritaient bien que nous rappelassions quelques-uns des faits et gestes de capacité et de probité de ce parti qui doit donner à la République les bases morales et solides sous la conduite de MM. Thiers, Véron et Ce.

Nous avons vu M. Thiers prétendant faire la politique la plus hostile qu'il fût possible de concevoir contre l'Angleterre, et en même temps rendant à l'Angleterre la disponibilité de toutes ses forces dans la Méditerranée!...

La seule observation de Naples exigeait une diminution très-sensible de l'escadre de l'amiral Napier ; le pacha d'Egypte ayant une flotte nombreuse et bien équippée, le capitan pacha ayant livré la flotte turque, le pavillon français ralliait des forces très considérables. C'est dans cette situation que M. Thiers, après avoir en vain essayé de détacher l'Autriche de la quintuple alliance et s'être fait honteusement éconduire de partout, rappela glorieusement la flotte à Toulon, fit déclarer, par ses ridicules acolytes de la presse, qu'il commencerait la guerre au printemps, escamota les fortifications de Paris pour le compte de son compère Louis-Philippe, et, rappelant déplorablement les souvenirs de l'Empire, prétendit faire retomber sur les peuples de l'Allemagne ses déconvenues orientales, maritimes, égyptiennes et anglaises... Nous ayant mis ainsi tout le monde à dos en Europe, il quitta le Pouvoir, ne nous laissant de choix qu'entre une guerre barbare, inavouable, absurde, ou le honteux abaissement qui nous condamna au mépris de l'Europe jusqu'à ce que le 24 Février et le Manifeste de Lamartine nous eussent, en un moment, réhabilité de la banqueroute d'honneur et de bon sens qu'il avait fait faire à son pays

Lord Palmerston avait donc eu raison de ne pas prendre au sérieux M. Thiers, de penser, selon la lettre de M. Guizot, ambassadeur, à M. Thiers, en date du 23 juillet, »Qu'au moment décisif, quand cela deviendrait sérieux, la France céderait... que les quatre feraient ce qu'ils avaient entrepris ; que la France se tiendrait tranquille, et que, l'affaire finie, malgré la mauvaise humeur, les choses reprendraient leur ancien cours...» Et l'on sait que lord Palmerston, quand il ne parlait pas à

notre grave ambassadeur, employait de bien autres expressions encore, disant qu'il ferait passer Louis-Philippe et M. Thiers par le trou d'une aiguille. Il savait bien de qui il parlait.

On proposerait pour chef d'un parti de probité et de moralité un homme comme M. Dufaure, que cela se comprendrait; mais M. Thiers, flanqué de tous les roués, de tous les sceptiques, de tous les matérialistes, de tous les intrigants, de tous les faiseurs qui chanteraient un *Te Deum* le jour de sa rentrée aux affaires et de leur rentrée à la Bourse, non ! Par la tournure de son esprit et par son défaut absolu de convictions, par sa versatilité, sa légèreté, par son petit génie brouillon, M. Thiers ne sera jamais chef que du parti des intrigants politiques, avec une détestable queue d'intrigants de tous les autres genres.

Quand à la capacité, en dehors de la prestidigitation de la tribune et du talent d'écrivain prolixe, mettant les faits à la place du droit et ses inventions à la place des faits, je la lui dénie complètement. Jamais homme n'a plus tristement gouverné un pays et un parti. Au pouvoir, M. Thiers a ruiné la politique française, et, pour s'être alliée à lui, l'opposition parlementaire s'est vue tomber dans ce genre d'anéantissement politique qui suit toujours le mépris des principes.

Qu'on me cite un acte politique de M. Thiers, un seul, dénotant un homme supérieur ! Je me charge d'en citer cent et encore cent et cent autres démontrant l'infériorité, l'étroitesse, la suffisance folle, le mépris des principes et le caractère inconsistant et brouillon du sujet.

Voilà le sauveur du pays, l'Hercule chargé d'écraser l'hydre du Socialisme !

M. Thiers a passé dix-huit ans à être continuellement compère et dupe de Louis-Philippe et son dernier acte de complicité, sa dernière coquetterie pour se refaire possible sous le père, ou tout au moins se préparer à être le ministre de la régence, a enlevé à la dynastie d'Orléans la seule chance de salut qu'elle conservât... M. Thiers était pourtant bien *dévoué*. Ecoutons seulement quelques-unes de ses paroles dans la discussion de la régence.

Séance du samedi 20 *août* 1842.

« J'ai parlé dans mon bureau avec peu de respect du POUVOIR CONSTITUANT, et je m'en excuse; mais savez-vous pourquoi j'ai montré pour ce pouvoir si peu de respect ? C'est qu'en effet *je n'en ai pas du tout.* »

. . . .

» La nation, représentée par la chambre des députés, d'un
» accord unanime, a contracté avec la dynastie ; elle lui a dit :
» Voilà à quelles conditions nous vous *appartenons comme*
» *sujets*, selon la loi de la *dynastie dépositaire* de la loi que
» nous fondons.

(Violente explosion de murmures à l'extrême gauche.)

Plus loin, s'adressant au côté droit qui l'interrompait en lui disant qu'il ne fallait pas exagérer le principe de l'hérédité monarchique :

« .... Vous avez raison de parler au nom de votre droit de
» citoyens ; là, vous êtes inviolables, et c'est notre honneur que
» vous le soyez ; car nous tenons la parole que vous n'avez pas
» tenue ; c'est notre honneur que vous soyez inviolables ; mais
» quand vous parlez au nom de votre passé et de vos souve-
» nirs, prenez garde, c'est nous qui vous les rappellerons ;
» ils seraient la condamnation de ce que vous représentez.

. . . .

» Pour moi, quand la charte a institué la royauté comme
» nous l'avons, en lui donnant une masse de pouvoirs énormes,
» l'unité du pouvoir exécutif, le droit de paix et de guerre, le
» commandement des armées, le droit d'administrer tout ce qui
» compose le gouvernement, tous les pouvoirs enfin ; quand
» elle lui a donné l'inviolabilité, quand elle lui a donné l'héré-
» dité, l'hérédité du prince capable au prince incapable, et
» quelquefois, comme cela s'est fait en Angleterre, au prince
» aliéné, sans que le pays en fût moins grand, dans ma con-
» viction, ce n'est pas un présent qu'elle a fait à la royauté,
» *c'est une institution profonde, admirable, qu'aucun doc-*
» *teur de droit public n'a inventée, que la nature seule a in-*
» *ventée dans les grands pays. Pour moi, c'est l'invention*
» *admirable du génie, non pas de tel ou tel génie, mais du*
» *vrai génie de l'homme.*

. . . .

» *J'adhère à la charte, non pas seulement comme à une*
» *lettre écrite, mais de toute la puissance de mon esprit. Je*
» *crois que la royauté qu'elle a faite est la bonne royauté,*
» *la seule que le bon sens moderne pût conseiller, la seule*
» *qui satisfait à tous les intérêts.* »

Si, avec ces convictions, M. Thiers n'a pas sauvé la monarchie, nous demandons comment, avec ces mêmes convictions (elles étaient trop profondes et trop absolues sans doute pour avoir pu changer), comment M. Thiers sauvera la République ? Nous demandons comment un homme qui admirait à ce point la charte et le gouvernement monarchique, dont cette forme était la seule idée, la seule philosophie, la seule religion, comment cet homme a osé venir dans une Constituante républicaine, et s'y donner l'air de vouloir s'associer à la fondation d'une République ? Nous demandons enfin à tous les badauds qui admettent que, après tout, leur intérêt le plus cher

aujourd'hui, c'est la consolidation et la pacification de la République, que nulle autre forme n'est désormais possible, que toutes les tentatives de restaurations impériales, légitimistes ou orléanistes, sont grosses seulement de horions, de sang et de misères, nous leur demandons comment ils ne comprennent pas qu'ils devraient laisser faire la République aux démocrates, et ne pas leur jeter des intrigues et des embarras dans les jambes, en donnant force à des hommes ayant les antécédents, les habitudes et le genre de facultés politiques de M. Thiers?

Je termine en répétant que M. Thiers a perdu la politique de la France par sa déplorable et extravagante administration du 1er mars ; que l'Opposition s'est perdue en s'associant à lui; qu'il a enfin perdu la monarchie en repoussant la régence d'une femme respectée et populaire en France, pour ne laisser en réserve, à la monarchie, au premier accident de l'impopularité de Louis-Philippe, que l'impopularité du duc de Nemours....

Vantez-nous donc la haute capacité politique de M. Thiers, et sauvez-moi la société avec un pareil sauveur.

Il faut donc rayer M. Thiers, et le grand Parti sauveur à sa suite, de l'*Avoir* de la Résistance.

P. S. Et les légitimistes ! les légitimistes, ces représentants de l'honneur et de la chevalerie qui s'allient aujourd'hui *sub invocatione Ludovici Napoleonis*, avec l'homme qui a acheté leur folle, mais brave duchesse de Berry à l'infâme Deutz, et qui l'a déshonorée à Blaye à la face de l'Europe entière ! — Fi ! fi donc !

Et vous vous croyez quelque force quand vous en êtes réduits les uns les autres à de telles alliances ! Allons, Ruines, débarrassez-nous le chemin, que la Démocratie et l'Humanité passent...

§ 38. Le Socialisme impérialiste.

Que vous reste-t-il donc, ô représentants de la vieille Société ? A quoi en êtes-vous réduits? Vous avez une telle foi en vous-mêmes que vous voilà forcés de vous faire des fétiches ! Voilà tous mes éminents, mes grands hommes politiques subissant l'affront d'un engouement ridicule du peuple ignorant des campagnes, pour un *nom* dont les titres politiques au gouvernement du pays se réduisent aux deux risibles équipées de Boulogne et de Strasbourg !

Il fait beau voir toutes ces têtes qui se croient *possibles* capituler avec leur sentiment intime, et après s'être exprimées dans les termes les plus méprisants sur le candidat impérial, s'apprêter à devenir ses ministres, servir platement sa candidature ou se réserver gravement pour sauver le pays sous son inspiration.

Sauvez donc la société avec votre Aigle vivant!

Mais, pardieu! j'y songe; à quoi pensez-vous donc? il est Socialiste, votre Prétendant.

Avez-vous lu, M. Thiers, l'*Extinction du paupérisme*, par votre Prétendant? Avez-vous parcouru, ô *Constitutionnel*, cette œuvre d'abomination! Tout ce que vous avez combattu, écrasé, conspué à la tribune s'y trouve réuni en 53 pages, ô M. Thiers! je viens de lire cela à l'instant, 4e édition, chez Ed. Tremblaire, rue Neuve-des-Petits-Champs, 36, septembre 1848. Septembre 1848! 4e édition, à la barbe de vos discours, ô M. Thiers! et de vos anathèmes, ô *Constitutionnel!* D'abord, j'y trouve, chap. 1er, toutes les idées générales du domaine commun du Socialisme, de fort bonnes idées, ma foi, que nous ne renions pas, nous autres, que nous louons d'autant plus franchement qu'on nous les a prises plus textuellement; et jusqu'aux critiques qui vous déplaisent le plus, celle-ci, par exemple, contre les caisses d'épargne : « Vouloir soulager la misère des hommes qui n'ont » pas de quoi vivre, en leur proposant de mettre tous » les ans de côté *un quelque chose* (sic) qu'ils n'ont pas, » est une dérision ou une absurdité. » — M. Charles Dupin, je vous invite à vous voiler la face.

« Qu'y a-t-il donc à faire? Le voici. Notre loi égalitaire » de la division des propriétés ruine l'agriculture; il faut » remédier à cet inconvénient par une association qui, » employant tous les bras inoccupés, recrée la grande » propriété et la grande culture sans aucun désavantage » pour nos principes politiques. »

Et là-dessus, mon prince nous broche un projet de quatre-vingt-six colonies agrico-militari-socialistes, au prix de 300 millions, prélevés, ô horreur! sur le budget de l'Etat, et destinés, voyez page 34, à envahir un jour... le monde! pas moins que cela... « Quand il n'y aura plus » assez de terre à assez bas prix en France, l'association » établira des succursales en Algérie, en Amérique même; elle peut un jour envahir le monde! car partout » où il y aura un hectare à défricher et un pauvre à nourrir, elle sera là avec ses capitaux, son armée de travailleurs, son incessante activité. »

Ce pauvre M. Thiers et son *Constitutionnel* se doutent-ils, quand ils crient si haut contre les ateliers sociaux-les colonies agricoles et tous les moyens proposés par les Socialistes pour les premières réalisations du droit au travail, c'est-à-dire, n'est-ce pas, *pour organiser la grève*, que leur candidat à la présidence a fait réimprimer, en septembre 1848, ceci :

« Lorque l'industrie privée aura besoin de bras, elle » viendra les demander à ces dépôts centraux (ateliers » sociaux), qui, par le fait, maintiendront toujours les » salaires à un taux rémunérateur ; *car il est clair* que » l'ouvrier, *certain de trouver dans les colonies agrico-* » *les une existence assurée*, N'ACCEPTERA DE TRAVAIL *dans* » *l'industrie privée qu'autant que celle-ci lui offrira des* » *bénéfices au-delà du strict nécessaire que lui fournira* » *toujours l'association générale.* »

Est-ce clair ?

Je trouve, page 22 :

« Ces institutions charitables, au milieu d'un *monde* » *égoïste*, LIVRÉ A LA FÉODALITÉ DE L'ARGENT, doi- » vent produire le même effet bienfaisant que les monas- » tères qui vinrent, au moyen-âge, planter au milieu des » forêts, des gens de guerre et des serfs, des germes de » lumière, de paix et de civilisation. » — Comparaison flatteuse pour le régime actuel.

Est-ce tout ? — Ecoutez, s'il vous plait (page 50) :

« Aujourd'hui, la *rétribution du travail* est abandon- » née AU HASARD OU A LA VIOLENCE. C'est LE MAI- » TRE QUI OPPRIME ou l'ouvrier qui se révolte. »

Page 52 :

« La pauvreté ne sera plus séditieuse, LORSQUE L'O- » PULENCE NE SERA PLUS OPPRESSIVE. »

il y a, par ma foi, du bon dans l'*Extinction* de M. Louis-Napoléon, et l'on s'apperçoit qu'il a été longtemps lecteur assidu et renteur de la *Démocratie pacifique*. On peut espérer qu'il condescendrait peut-être à retirer ce qu'il a mis de lui dans ce petit travail, à déraidir, à désimpérialiser et démilitariser son Socialisme, à le rendre plus flexible, plus pratique, plus conforme aux idées de liberté, à s'éloigner un peu plus de la caserne pour se rapprocher du Phalanstère. Avec ces modifications, en élargissant un peu son triste idéal, si M. Bonaparte avait consenti d'ailleurs à ne point prendre sa princerie au sérieux, à renoncer catégoriquement à ses droits *légitimes*, à faire oublier ses équipées de prétendant par quelques années de travaux louables, à donner à la République des

garanties sérieuses, à ne pas réserver sa couronne et son sceptre, à ne pas tripoter avec les instincts égoïstes et réactionnaires, à ne pas se faire une candidature d'images et de bons hommes, à demander à la France éclairée ce qu'il demande à la France ignorante, etc., etc., à ces conditions-là nous aurions bien pu, un jour, lui donner, nous autres socialistes, nos voix pour une présidence.

Mais qu'il soit aujourd'hui patrôné par tous les pourfendeurs du Socialismes ; que M. Thiers, qui n'a pas assez de sarcasmes contre toutes les idées, bonnes et mauvaises, justes et absurdes, qui défraient les 53 pages de la petite brochure que son prétendant vient de réimprimer, se soit fait, avec le *Constitutionnel* et *tutti quanti*, le hérault de cette candidature ; voilà qui couvre certainement de honte et de confusion et le *Constitutionnel* et M. Thiers, et toutes les autres Eminences anti-sociales qui ont passé au candidat du Socialisme impérialiste.

Vous veyez bien que vous avez beau faire, beau vous retourner, le Socialisme est partout, sous une forme ou une autre. A chaque pas que vous faites vous tombez dedans. Vous en trouvez jusqu'au bec de votre Aigle....

§ 39. L'Apocalypse.

Mais quoi, me faudra-t-il donner un coup de talon dans toutes vos planches de salut pour prouver qu'elles ne sont que des planches pourries ? A quoi bon ? Demandez-vous chacun le cas que vous faites des planches de salut des autres, et le cas que ceux-ci font de la vôtre... Tenez, vous nous faites pitié, avec vos restaurations de monarchie impériale, de monarchie aînée, trois fois chassée, de monarchie cadette, étouffée sous ses hontes en pleine paix, en pleine puissance. Vraiment ! c'est quand les vieux empires s'écroulent, quand les sceptres tombent sous le vent de la colère des peuples comme les feuilles en automne, que vous songez à nous ramener la monarchie dans cette France qui avait déjà coupé la tête à un brave homme de roi parce qu'il était roi, quand toute l'Europe était encore monarchique et se battait pour la monarchie ! Vous n'avez pas encore pu comprendre que l'histoire se fait avec des idées, vous croyez toujours qu'elle se fait avec des intrigues. Eh bien ! moi je vous dis que vos prétendants ce sont des coups de fusils de plus entre nous, et des balles dans le ventre pour eux, voilà tout. Avec cela, ramenez la confiance.

Quand vous voulez faire marcher la société avec les idées qui la faisaient marcher autrefois, c'est comme si

vous ramassiez les feuilles sèches tombées d'un arbre et que vous essayiez de les remettre en place. L'arbre ne portera de feuilles que celles de la nouvelle pousse, entendez-vous bien!

Vous êtes profondément divisés, incapables de vous réunir, de faire corps, et surtout de faire âme... Je vois vos haines, vos colères, vos passions violentes, vos baisers de Judas. Vous êtes sans foi, sans cohésion et sans accord possibles. Autour de quelle croyance unirez-vous les cœurs? Montrez-nous un drapeau? un symbole? Quel gage aux intérêts, quel espoir, quelle nourriture aux âmes? — Passez, passez donc, nuées de poussière.

Comment! en pleine paix, après quinze ans, puis dix-huit ans de prospérité toujours croissante, vous avez eu deux révolutions, deux expulsions de familles royales; des crises industrielles de plus en plus graves, une corruption, un avilissement de l'esprit public et des mœurs nationales comme on n'en avait jamais vu depuis la décadence de l'Empire romain, et vous croiriez cette société capable de tenir! Mais lisez seulement vos journaux, voyez ces débordements d'accusations réciproques, de haines, de calomnies! ce dénigrement universel! cette impopularité qui vient saisir quiconque est au pouvoir depuis huit jours! Et vous croyez cette société gouvernable et disciplinable?

Depuis soixante ans, l'esprit français est saisi d'une rage de critique, d'opposition et de dénigrement, devant laquelle rien ne peut rester debout. Cette disposition est providentielle. Le peuple initiateur, dès qu'il a atteint l'époque où une vieille forme sociale est à remplacer par une autre, doit avoir dans l'esprit une disposition corrosive et destructive suprême à laquelle rien ne puisse résister. Il le faut pour que l'ancien Ordre ne puisse se rétablir; il le faut pour que toutes les idées qui doivent servir à la construction du nouveau soient passées à l'étamine; car, sur mille idées que l'on propose, il y en a toujours neuf cent quatre-vingt-dix-neuf de saugrenues, et il est bon qu'on les éprouve rudement toutes avant de s'en servir. Vous voyez que votre propre scepticisme, comme invincible agent de dissolution, est lui-même un élément providentiel. Cela doit vous faire plaisir de vous raccrocher à la Providence par quelque bout.

Je proclame la mort de la vieille société. *Vorwærtz!*

La société nouvelle qui tend à surgir du chaos du vieux monde est une société de paix universelle, d'accord des

individus, des peuples et des races, de travail, de richesse et d'association.

Liberté, salut! ton règne arrive.

Qu'est devenue la sagesse des oppresseurs, des Metternich, des Guizot, des Philippe, des aristocrates de la vieille Allemagne, des exploiteurs des peuples en tout pays! Le souffle de Dieu balaie tous ces prétendus sages.

Les temps de l'exploitation de l'homme par l'homme et par la bête sont passés.

Les signes sont manifestes.

Les rois de la Banque, les princes de la finance sont tombés avec ceux de la politique pour ne plus se relever. Le vieux crédit féodal est mort. Le travail, la confiance, la production de la richesse, sont suspendus jusqu'à la constitution du crédit démocratique et socialiste, jusqu'à l'entrée régulière en voie d'association fraternelle du Capital avec le Travail et le Talent.

Trois grands mouvements tourmentent le sein de l'Europe.

Il se fait un travail de races et de nationalités. Les nationalités et les races s'ébranlent pour réaliser leur indépendance.

Il se fait un travail de liberté politique. Les peuples, dont le droit politique était naguère encore le droit féodal, s'élancent à la conquête du droit nouveau proclamé par la France en 89, et réalisé dans sa dernière formule générale par la Révolution de Février.

Se fait, enfin, le travail socialiste, le travail de l'affranchissement social du Peuple par la création de nouveaux rapports économiques. La France et les peuples les plus avancés s'agitent pour remplacer le morcellement, l'égoïsme et l'antagonisme divergent, par une société fondée sur l'association, l'accord fraternel, la liberté réelle et l'unité d'action.

Ecoutez à l'orient de l'Europe, en Italie et dans toute la Slavie, depuis les bouches du Danube jusqu'à la Baltique, en Illyrie, en Hongrie, en Bohême, en Pologne, dans les provinces occidentales de la Russie, et jusque dans les anciennes provinces de la Scandinavie, écoutez le bruit que fait le dégagement des races et des nationalités. Quel chaos déjà! et quelles luttes se préparent....

Ecoutez, en Allemagne, le travail révolutionnaire de la démocratie politique. Toujours l'aveuglement et la folie sur les trônes et l'invincible ardeur révolutionnaire dans les masses qui conspirent leur affranchissement. Hourra! hourra pour les peuples.

Ah! que de sang, que de larmes, que de misères et de cadavres coûtent à l'humanité les extravagances furieuses de ces monarchies et de ces aristocraties qui se prétendent des droits sur les nations, et qui résistent avec les débris de leurs puissantes organisations militaires et despotiques aux tendances libres du monde! Heurra! hourra pour les peuples! A bas tous ces sceptres, tous ces jougs qui empêchent les peuples de se donner la main, de former leur définitive et Sainte-Alliance.

L'Italie à l'Italien! l'Allemagne à l'Allemand! l'Irlande à l'Irlandais! tous les éléments slaves libres chez eux et confédérés! Plus de domination d'une famille sur un peuple, d'un peuple ou d'une race sur un autre peuple ou sur une autre race. Que les variétés de l'espèce humaine se groupent suivant leurs libres affinités. C'est la condition première de leur libre accord; car il n'y aura pas de paix sur le continent tant que l'Italie, la Pologne, la Hongrie, la Bohême, etc., conspireront contre le joug de l'étranger. La liberté pour tous, ou la révolution et la guerre à l'ordre du jour de l'Europe en permanence!

Nicolas, czar de toutes les Russies, salut à toi! salut à toi, grand instrument de la Providence! à toi, l'homme fatidique appelé à faire marcher la Révolution et la Démocratie en Europe et à sauver la liberté!

Dès que j'ai vu manquée l'occasion de Février, cette magnifique et sublime occasion de ralliement universel en France autour du drapeau républicain; dès que grâce au désaccord et à l'absence d'idées au gouvernement provisoire, j'ai vu les uns, un instant qui a suffi pour tout gâter, se trompant de soixante ans, effrayer les esprits par d'absurdes restaurations du ton et des allures de la première révolution, les autres les épouvanter par les prédications d'un socialisme raide, étroit et inacceptable; dès que j'ai vu qu'on ne savait pas rallier et entraîner les âmes, instaurer à la place du vieux crédit tombé des institutions nouvelles et démocratiques, inspirer confiance et foi au nouveau régime, l'inaugurer par des bienfaits, fonder le crédit foncier, le crédit mobilier et le crédit personnel sur la libre association des valeurs, et, dès lors, la défiance, l'égoïsme, le matérialisme aveugle, les préjugés, les intrigues, et bientôt la passion réactionnaire, divisant et affaiblissant la France, la faisant dévier de sa grande mission protectrice de la démocratie en Europe, annulant son influence morale à l'extérieur et renouant la politique honteuse de la monarchie philippiste; dès que j'ai vu ces choses, ô Nicolas! je n'ai plus

compté que sur toi pour sauver la liberté en Europe !

Il se lèvera bientôt en effet le jour où tu croiras venu le moment de marcher. Tes hordes asiatiques s'ébranleront! Tu feras appel au panslavisme! Tu seras plein d'espoir et dévoré d'ambition et d'orgueil. Tu t'entendras avec ton beau-frère de Berlin, avec ton cousin de Vienne, et, sous prétexte d'appui à donner aux couronnes et aux bases de l'ordre social en Europe, tu avanceras sur l'Allemagne et l'Italie....

Alors, ce sera le grand jour; alors, toutes les forces de la démocratie européenne, ralliées par toi contre toi, se lèveront comme un seul homme; tu joueras, vis-à-vis l'Europe et les rois de l'Allemagne, le rôle que la coalition a joué vis-à-vis la France et le malheureux Louis XVI. Le sol retentira sous les pas des chevaux, sous les roues des canons; les peuples entonneront une immense *Marseillaise*, et c'est à la suite de cela que l'Europe ne sera pas cosaque, ô Czar, mais républicaine.

Entre temps, ce grand mouvement d'affranchissement politique et national se compliquera des bouillonnements de la révolution socialiste, et le calme ne renaîtra pas avant

Que chaque peuple ne soit libre chez lui;

Que l'Europe centrale et méridionale ne soit une grande confédération d'Etats républicains;

Que les peuples les plus avancés ne soient en voie d'organiser régulièrement les institutions de la République fraternelle et sociale, pour donner bon exemple et prompt espoir aux autres.

Jusque-là, Soulèvements, Révolutions, Misères et Guerres civiles et Guerres étrangères d'un bout à l'autre de l'Europe, avec le Choléra brochant sur le tout. Mais le Choléra est bien peu de chose au milieu des désastres de la liquidation des iniquités du vieux monde.

Il eût été cependant facile d'épargner à l'humanité cette crise suprême! Si l'on eût su faire reprendre la greffe sociale sur la République politique en Février, la France sauvait le monde sans coup-férir.

Je crains bien qu'il soit tard aujourd'hui, et que les anti-sociaux refusant de se convertir assez tôt, l'Apocalypse ne s'accomplisse de nouveau.

Une fois déjà, elle s'est accomplie la prédiction du vieux Jean :

L'Empire romain a mis quelques siècles à crouler.

Aujourd'hui, les choses vont plus vite.

Depuis soixante ans, nous avons fait le travail de trois

siècles du temps des Romains. Depuis l'invention de l'imprimerie et de la vapeur, *les Morts vont vite.*

La monarchie absolue a terminé sa carrière historique par une manifestation glorieuse sous la forme de l'Empire napoléonien.

Il est probable que cette dernière forme est destinée à recevoir sa caricature et à faire enterrer à jamais sous le ridicule l'illusion de ses glorieux souvenirs. Le nom impérial brillera deux mois, pour être bientôt dévoré par le dénigrement du siècle, comme tous les autres pouvoirs que l'on pourra encore imiter du passé.

Entre temps les peuples se convertiront rapidement au Christianisme, c'est-à-dire au bon Socialisme, au Socialisme à la fois scientifique et évangélique.

Cette fois, la Science éclairant le Sentiment, nous aurons les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre.

Au reste, voici les paroles du vieux Jean. Princes de la terre, rois, aristocrates, hauts et puissants seigneurs de la féodalité financière et mercantile, exploiteurs de tous les genres écoutez votre horoscope :

Annonce de la condamnation et de la ruine de cette grande prostituée qui vient d'être décrite. Consternation de ceux qui lui étaient unis. Joie des anges et des saints.

1. Après cela, je vis un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut éclairée de sa gloire ;

2. Et il cria de toute sa force : elle est tombée la grande Babylone ; et elle est devenue la demeure des démons, la retraite de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau impur et haïssable ;

3. Parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa prostitution, que les rois de la terre se sont corrompus avec elle, et que les marchands de la terre se sont enrichis par l'excès de son luxe ;

4. J'entendis aussi une autre voix qui venait du ciel et qui dit : Sortez de cette ville, mon peuple, afin que vous n'ayez point de part à ses péchés, et que vous ne soyez point enveloppés dans ses plaies ;

5. Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités ;

6 Traitez-la comme elle vous a traités ; rendez-lui au double selon ses œuvres ; dans le même calice où elle vous a donné à boire, donnez lui à boire deux fois autant ;

7. Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion de ce qu'elle s'est élevée d'orgueil, et livrée au luxe ; parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis sur le trône comme reine ; je ne suis point veuve, et je ne serai point sujette au deuil ;

8. C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil, et la famine, viendront fondre sur elle en un même jour, et elle périra par le feu, parce que Dieu qui la condamnera est puissant ;

9. Alors les rois de la terre qui se sont corrompus et ont vécu dans le luxe avec elle, pleureront sur elle, et frapperont leur poitrine en voyant la fumée de son embrasement ;

10. Ils se tiendront loin d'elle dans la crainte de ses tourments, et ils diront : Hélas ! hélas ! Babylone, grande ville, ville si puissante, ta condamnation est venue en un moment.

11. Les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises ;

12. Ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toute sorte de bois odoriférants, de toute sorte de meubles d'ivoire, et de pierres précieuses, d'airain, de fer et de marbre ;

13. De Cinnamome, de senteurs, de parfums, d'encens, d'huile, de vin, de fleur de farine, de blé, de bêtes de charge, de brebis, de chevaux, de carosses, d'esclaves et d'âmes d'hommes ;

14. Les fruits aussi dont tu faisais tes délices t'ont quittée, toute délicatesse et toute magnificence est perdue pour toi, et tu ne les retrouveras jamais ;

15. Ceux qui vendent ces marchandises et qui se sont enrichis avec elle, s'en tiendront éloignés dans l'appréhension de ses tourments, ils pleureront et soupireront ;

16. Et ils diront : Hélas ! hélas ! qu'est devenue cette grande ville qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate et parée d'or, de pierreries et de perles ?

17. Car toutes ces richesses se sont évanouies en un moment. Et tous les pilotes et tous ceux qui sont sur mer, les mariniers et ceux qui trafiquent sur mer, se sont tenus loin d'elle ;

18. Et se sont écriés en voyant la place de son embrasement : Quelle ville, disaient-ils, à jamais égalé cette grande ville ?

19. Ils ont couvert leur tête de poussière, jetant des cris accompagnés de larmes et de sanglots, et disant : Hélas ! héas ! cette grande ville, qui a enrichi de son opulence tous ceux qui avaient des vaisseaux en mer, se trouve ruinée en ce moment ;

20. Ciel! soyez-en dans la joie; et vous aussi, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu vous a fait justice d'elle ;

21. Alors un ange fort leva en haut une pierre semblable à une grande meule de moulin, et la jeta dans la mer, en disant: C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité, en sorte qu'on ne la trouvera plus ;

22. Et la voix des joueurs de harpe et des musiciens, ni celle des joueurs de flûte et de trompette, ne sera plus entendue chez toi, et nul artisan de quelque métier que ce soit, ne s'y trouvera plus, et on n'y entendra plus le bruit de la meule ;

23. La lumière des lampes ne luira plus chez toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus ; car tes marchands étaient les princes de la terre, et toutes les nations ont été séduites par tes enchantements ;

24. On a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été tués sur la terre.

. . . .

1. Après cela, je vis un Ciel nouveau et une nouvelle Terre; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

2. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la Ville Sainte, la Nouvelle-Jérusalem, qui venait de Dieu, étant parée comme une épouse qui s'est parée pour son époux.

3. Et j'entendis une grande voix qui venait du trône, et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; car il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu demeurant avec eux sera leur Dieu.

Si l'on voulait cependant travailler tout de suite au Royaume de Dieu, organiser la Nouvelle Terre, et préparer les Nouveaux Cieux, il serait peut-être temps encore d'échapper au cataclysme apocalyptique...

Si on s'obstine à ne le pas vouloir, l'Ange de l'extermination sonnera la trompette d'airain, et sa meule broiera le vieux monde.

Je crois que l'acte final pourra bien durer cinq ou six années. Auquel cas ces années seront des siècles.

Il y a plus de cent ans que l'Apocalypse nouvelle est commencée, et que le dénouement se prépare.

§ 40. Aux Rouges et aux Purs.

Les réactionnaires qui sèment l'intrigue et la peur, pour récolter l'avortement des ambitions cupides et la guerre

civile, ne déversent pas leurs calomnies seulement sur toutes les espèces de Socialistes; ils excitent encore la colère des populations abusées contre tous les républicains sincères et dévoués, qu'ils traitent de *rouges*. Tout ce qui veut fermement la conservation de la République, — la seule chance d'ordre qui reste, — tout cela est *rouge*... c'est bien entendu.

Je reconnais les écarts et les extravagances de certains exaltés de la République démocratique, comme je l'ai fait pour les éléments analogues de la République sociale. Mais je n'en trouve pas moins odieuses les abominations dont sont l'objet des hommes de conviction et d'humanité dénoncés aux populations comme des brigands à cause de la chaleur de leur patriotisme.

La plupart des Représentants que l'on désigne sous le nom fâcheux et rétrospectif de Montagnards, sont des hommes pleins de cœur, de bons sentiments et d'amour de l'humanité. On les fait passer pour des tigres altérés de sang : ils ont tous voté l'abolition absolue de la peine de mort.

Ils forment un parti qui a le tempérament et l'ardeur bouillante de la jeunesse, ses emportements, ses fougues souvent peu réfléchies. Ils manquent de maturité; ils ne sont point encore un parti de gouvernement, j'en conviens; mais ils sont animés de bons, d'excellents désirs. Les opinions violentes, spoliatrices et terroristes qu'on leur attribue sont d'odieuses calomnies, et, en somme, ils valent mille fois mieux et offrent beaucoup plus de garanties de modération véritable que les réactionnaires prétendus modérés qui leur prêtent l'amour de la guillotine.

La Montagne vient de passer, avec armes et bagages, au Socialisme : c'est un signe d'intelligence et d'avenir. Ceux-ci, du moins, comprennent que la République doit servir à quelque chose au peuple et organiser la prospérité publique. Ils comprennent qu'il ne suffit pas, pour que tout soit au mieux, qu'une forme de gouvernement soit conquise et que les Citoyens tels et tels remplacent Messieurs tels et tels au Pouvoir.

Depuis que la réunion de la rue Taitbout est entrée dans ces voies nouvelles, Proudhon tire chaque jour sur elle à boulets rouges. Qu'est-ce à dire? Est-il donc fâché, celui-là, que le Socialisme fasse des progrès ou bien craint-il la concurrence? Au reste, Proudhon a la manie de la démolition. Il faut qu'il attaque, qu'il détruise, qu'il contredise. Soit. Il est comme cela. Chacun sa na-

ture. Quand on est né avec des dents pointues et la bosse de la morsure, il faudrait bien de la vertu pour se retenir de déchirer tous les jours quelqu'un ou quelque chose.

Pour nous, nous nous réjouissons de cette conversion d'un parti d'anciens politiques purs. C'est un signe à ajouter à beaucoup d'autres pour montrer où va l'esprit du temps, et, de plus, c'est une force.

Que la Montagne étudie sérieusement et entraîne à l'étude sérieuse de la Science sociale les masses vives sur lesquelles elle a de l'action dans le pays. La première Révolution avait à *détruire* l'Ordre ancien. Celle-ci a à *organiser* l'ordre nouveau. Trêve aux formules, au ton et aux allures violentes de 93. Les fortes études de l'avenir doivent remplacer les souvenirs du passé. Que la conversion de la Montagne ait cette heureuse influence sur les esprits ardents et jeunes qu'elle représente et dont elle a la confiance, et elle aura bien mérité de la France et de l'Humanité.

Il ne manque pas de gens aujourd'hui qui se pavanent en disant : « Je suis Socialiste, mais je n'appartiens à aucune Ecole. » Qu'est-ce à dire ? En traduisant, cela signifie : « Je suis Socialiste parce que c'est de ton et je me mets » dans le courant, mais je n'ai rien appris et, en der- » nière analyse, je reste un âne. » Soit !... qu'il y ait beaucoup de Socialistes de cette espèce, c'est très bien. Il n'est pas absolument nécessaire que dans un parti, non plus que dans une armée, tout le monde pense. Il faut beaucoup de *en-avant-marchons* purs et simples, pour former une grande opinion envahissante. Mais tous ceux qui ont de l'intelligence, qui veulent compter pour autre chose que pour des zéros donnant du nombre aux chiffres à gauche, tous ceux qui veulent servir avec quelque efficacité la cause de l'Avenir, ceux-là ne peuvent pas rester des Socialistes vagues, confus, ignorants et sans idées. Il faut qu'ils étudient les solutions, qu'ils les connaissent à fond, qu'ils les acceptent ou les rejètent avec connaissance de cause. Il ne suffit pas de faire un flot, il faut encore que le flot soit intelligent, ou tout au moins intelligemment dirigé.

Je sais bien qu'il est de ton de soutenir que le Peuple a l'intelligence suprême, que le Peuple résout les problèmes, etc... Oui, cela fait bien dans un club, dans un journal qui vise à la grande vente, dans une réclame électorale ; c'est une opinion très portée. Pour moi, qui crois aux besoins, aux droits et aux bons sentiments du Peu-

ple, je ne crois pas à sa science infuse, et je tiens ceux qui font semblant d'y croire pour des hableurs.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de faire des partis comme par le passé, des partis qui n'aient qu'à devenir forts. Ce n'est plus une question de *pouvoir*, c'est une question de *savoir*,

Quand il n'y avait qu'à démolir, qu'à détruire des privilèges, ou à décréter des droits, il ne s'agissait que d'avoir le dessus. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Les prolétaires seraient maîtres sans contestation du gouvernement, qu'à moins de *savoir* organiser de nouvelles conditions économiques, cela n'avancerait de rien du tout. La transformation du Salariat est un problème. Sans le *Savoir*, le *Pouvoir* n'y peut rien faire.

Hélas! sur ce point capital, nous n'avons que trop raison aujourd'hui. Ah! Républicains purs, qui vous obstiniez à rester dans l'ignorance des questions sociales, qui n'aviez pas assez d'anathèmes contre nous parce que, disiez vous, nous endormions ce que vous appeliez l'esprit public, parce que nous nuisions à ce que vous appeliez le travail révolutionnaire, vous rappelez-vous aujourd'hui nos querelles?

Vous nous disiez : — Une Révolution d'abord.

Nous vous disions : — Qu'en ferez-vous?

Vous répondiez : — La Révolution fera ses hommes, trouvera les solutions des problèmes. Rien n'est fécond comme une Révolution! (J'avais déjà cette querelle textuellement avec ton frère, en 1832, mon pauvre Eugène. Où sont donc les hommes et les solutions, c'est à toi que je le demande?)

— Oui, répondions-nous, rien n'est fécond comme une Révolution préparée par des idées, faite par les hommes de ces idées. Mais une Révolution qui n'est pas préparée par des idées, et qui est faite par des ânes!...

Eh bien! vous avez travaillé pendant dix-huit ans à une Révolution. Grâce à Louis-Philippe, vous avez eu la République. Vous avez même eu pendant deux mois et demi la dictature la moins contestée qui se vit jamais. Qu'avez-vous fait? — Vous avez montré votre profonde ignorance, votre profonde incapacité en fait de réorganisation, donné votre petite mesure et prouvé la stérilité de toute Révolution qui n'est pas faite par des idées mûres. Voilà tout!

Si cependant vous nous aviez écoutés à temps, quand nous vous vous disions : « Avant tout, il faudrait savoir » ce que nous voulons. Voyons, supposons-nous maîtres

» du Pouvoir, de la France, du Gouvernement. Qu'est-ce » que nous ferions pour le peuple, pour le bien du pays ?»

Hélas ! hélas ! pendant dix-huit ans nous vous avons demandé de mettre cela à l'ordre du jour de la discussion, et nous vous disions : « Voyez l'avantage de cette » manière de procéder ! Trouvons les moyens de prospérité et de bonheur du pays. Quand nous serons d'accord, quand nous connaîtrons bien ces moyens, quand » ce que nous voudrons sera bon, bien raisonné, efficace, nous l'enseignerons au pays. Alors, nous y mettant tous, le pays sera bientôt édifié. Il acquerrera des » idées, il saura ce qu'il veut, il le demandera avec nous » au gouvernement, et si le gouvernement refuse de donner ce que le pays voudra, la Révolution sera bientôt » faite. Et cette Révolution, faite en vue d'un but déterminé, sera féconde ; elle ne dévorera pas ses enfants ; » le pays réalisera spontanément ce dont il aura la volonté, la conscience. L'idée qui aura fait la légitimité » de la Révolution en fera la fécondité.

» Une nation, pas plus que la plus belle fille du monde, ne peut donner autre chose que ce qu'elle a. Or, » aujourd'hui, vous disions-nous à satiété, la nation » française n'a pas d'idée. Les anciennes opinions sont » détruites, les nouvelles ne sont pas faites. Il n'y a pas la » moindre apparence d'une foi collective quelconque. » Que voulez-vous que tire de là un suffrage aussi universel qu'il vous plaira ? Le néant ne vous donnera » toujours que le néant. »

C'est vrai qu'à la fin les autres en ont tant fait, ils ont poussé si loin l'indignité, la lâcheté, l'insolence et l'infamie, que nous étions devenus aussi révolutionnaires que vous. Tout, tout! un cataclysme universel plutôt que la continuation de ce qui était ! La mort violente de la société plutôt que l'asphyxie dans le cloaque où nous étions enfoncés déjà jusqu'aux lèvres ! Oui, mais nous ne cessions de vous prévenir que le suffrage universel, sans L'IDÉE, SANS LA SCIENCE DE CE QU'IL FAUT, ne vous donnerait pas grand chose de mieux que l'ancien suffrage. Vous avez un premier échantillon qui ne sent encore des sentiments généreux de Février. Mais qu'a-t-il produit ? qu'a-t-il enfanté ? que sait-il ? que veut-il ? que peut-il ?— Et puis, attendez le second...

Républicains, démocrates, vous tous qui aimez le peuple, votre pays et l'humanité ; vous qui sentez résonner de nobles cordes dans vos poitrines, je vous le dis : En France, nous n'avons plus rien à *détruire*.

Nous avons à *construire*.

Or, pour construire, IL FAUT SAVOIR.

Si vous n'étudiez pas la Science Sociale, certes les mécontentements, les besoins, les aspirations et les ambitions de toute nature feront un parti, un parti qui grossira, qui pourra devenir formidable. Mais sans la Science, ce parti ne sera qu'un parti aveugle, et, à un moment donné peut-être, qu'un immense flot de barbarie...

Démocrates sincères, étudiez, étudiez, étudiez, et faites étudier tous ceux sur qui vous avez influence.

Les hommes qui fulminent contre le Socialisme, et ceux qui s'instituent Socialistes sans connaître à fond les principales sources du Socialisme, sans avoir étudié les solutions sérieuses que le Socialisme propose, ne sont pas plus sérieux les uns que les autres.

En dernière analyse, le vrai problème à résoudre est celui-ci : Etablir entre les éléments de la production, le Capital, le Travail et le Talent, des rapports favorables, justes et fraternels, capables d'accroître dans une grande proportion la richesse publique, et d'en étendre équitablement l'augmentation sur toutes les têtes. — Il n'y a pas de violences ni d'ignorances qui jamais résolvent ce problème-là.

Et ce n'est pas tout de s'instruire. A la lumière de la science il faut joindre la chaleur de l'amour. Aujourd'hui, comme au temps du Christ, il s'agit toujours d'affranchir des esclaves, et de remplacer par une société fraternelle une vieille société de misère, de fourberie et d'oppression. Vous n'y parviendrez pas avec un parti de violence, de haine, d'envie et de colère. C'est une nouvelle explosion du sentiment évangélique dans l'humanité qu'il faut pour sauver le vieux monde. Si vous n'êtes pas religieux, vous pouvez avoir un jour la force de l'ouragan qui déracine et renverse, vous n'aurez pas celle de la nature qui prépare les germes et du soleil qui les féconde.

Plaçons-nous sincèrement sous l'invocation de l'Evangile. Revendiquons-le pour nous, montrons-nous de vrais apôtres de la fraternité. Que les bourgeois et les riches sachent de nous que nous les considérons eux-mêmes comme nos frères, et qu'ils n'ont rien à craindre des Socialistes intelligents et sérieux ; que les pauvres espèrent en nous et nous aiment ; à ces conditions seules le Socialisme deviendra une force régulière, salutaire et directrice. — Jusque-là, du combat, du combat, et rien que les conséquences du combat....

Tenez, croyez-moi, jetez par dessus bord votre impôt progressif, et toutes ces petites mesures sans portée, qui sentent la violence, qui peuvent être très justes en principe ; mais qui, en réalité, ne rapporteraient aux pauvres que des avantages miscroscopiques, imperceptibles, et qui ne valent pas la dixième partie des querelles et du mal qu'elles feraient naître. Présentez des solutions organiques. La moindre institution de crédit ou de réforme commerciale, la moindre amélioration dans l'ordre économique, vaudra cinq cents fois mieux que toutes ces mesures facilement exploitées contre vous par les habiles et qui, si vous y teniez beaucoup, prouveraient effectivement que vous n'avez devers vous pas grand'chose.

Si vous voulez améliorer l'état de la société, il faut savoir améliorer l'état de la Commune. Tant que vous ne saurez pas comment organiser la justice, l'aisance, l'éducation, la liberté, l'accord, le bonheur et le travail dans une commune, vous resterez trente-six mille fois incompétents pour organiser tout cela en France; car la France, c'est trente-six mille Communes à rendre prospères.

Tout Socialisme qui ne sait pas organiser la Commune rurale mieux qu'elle ne l'est aujourd'hui, peut avoir une valeur de déclamation, de destruction, de révolution; mais une valeur d'organisation et de pratique, il est bien évident que non.

Donc, voici ce que je dis à ceux qui veulent être des ouvriers sérieux dans la construction de la société nouvelle :

Lisez l'Evangile pour vous pénétrer de son esprit et de sa chaleur;

Et étudiez les conditions scientifiques de l'introduction de la liberté, de l'égalité et de la fraternité dans la Commune,—attendu que vous n'aurez jamais, dans la Société, qui est une collection de Communes, ce que vous n'aurez pas su préalablement mettre dans la Commune.

C'est pour cela qu'il est grotesque et qu'il serait plaisant s'il n'était lamentable, de voir depuis soixante ans la France et l'Europe s'escrimer à faire des Constitutions d'Etats, destinées à tomber les unes sur les autres en écrasant les peuples, mais se bien garder de mettre seulement en question la réorganisation de la Commune, la Constitution de la Commune, l'établissement d'une Commune-modèle.

La solution du Problème de la Commune, pourtant, résoudrait TOUT.

Et, de plus, rien n'est plus facile que de faire des ex-

périmentations locales des diverses combinaisons que l'on peut proposer pour une meilleure organisation de la Commune et d'améliorer les solutions par des tâtonnements successifs.

Mais bast! n'est-ce pas trop simple? Ne vaut-il pas mieux faire à chaque instant une révolution? bouleverser l'Etat? s'arracher le pouvoir? ruiner l'industrie, le commerce et l'agriculture? C'est bien plus pratique! Les choses se sont toujours passées comme cela. Laissons donc aux Phalanstériens l'idée de l'amélioration de la société par l'étude de l'amélioration de la Commune; laissons cela aux Phalanstériens, à ces utopistes, à ces imbéciles; qu'ils s'occupent de ces billevesées, conjointement avec leur mer de limonade, leur queue de trente-deux pieds, ce sont leurs affaires... et continuons, nous, à faire des constitutions, des révolutions et à agrandir par tous les moyens usités les sources des misères publiques.

§ 41. Qu'on ne parle pas de l'origine des fortunes.

Je n'ai donc rien trouvé de solide et de résistant en dehors du grand mouvement socialiste, aspiration de l'humanité au XIXe siècle.

Le temps des guerres et de la spoliation, de la force brutale, est passé. Le temps du travail et de la production est arrivé, et ceux qui travaillent ne veulent plus, comme cela s'est fait depuis cinq ou six mille ans, travailler pour le compte d'une minorité de fainéants, d'oppresseurs ou de spéculateurs...

Le dévoloppement de plus en plus rapide de ce droit nouveau dans l'opinion publique et dans la conscience des travailleurs, c'est l'invasion du Socialisme. Le besoin chaque jour croissant de liberté, de justice, de bien-être, d'aisance, c'est la force invincible du temps.

A ce besoin, qu'avez-vous à répondre, ô vous, qui voulez pulvériser le Socialisme?

Vous répondez: « Travaillez (*sous-entendu* pour nous).
» Le travail est le père de toutes les vertus. Souffrez et
» résignez-vous. »

Eh bien! de cette réponse-là on n'en veut plus.

Puisque le Travail crée la Propriété et que la Propriété c'est la Liberté, les travailleurs veulent un Travail qui les enrichisse et qui les rende libres.

Ce sont les légitimistes, les descendants des anciens nobles qui se sont montrés avec la bourgeoisie financière du *Constitutionnel*, les plus acharnés contre le Socialisme dans ces derniers temps.

Or, Messieurs, sur quoi vous fondez-vous et qu'avez-vous à dire de juste et de logique au Socialisme même au plus radical et au plus violent?

Voyons. Vous criez à tout rompre contre Proudhon, qui a dit : La propriété, c'est le vol, et vous voulez que l'on rapprenne au Peuple à croire au Dieu qui punit les voleurs. Vous faites de la vertueuse colère contre ces misérables qui veulent dépouiller les propriétaires, les hommes qui ont le plus laborieusement gagné leur fortune, qui veulent enlever à celui-ci le produit de ses sueurs, à celui-là le produit des sueurs de ses pères.

Pas tant de paroles, et au fait.

Où donc, messieurs de la légitimité, messieurs les fils de l'ancienne noblesse, où avez-vous gagné vos fortunes? Quand est-ce que vous ou vos pères vous avez CRÉÉ les valeurs dont vous êtes en possession? Faites-nous donc un peu les preuves de l'origine de vos propriétés?

Vous voilà parfaitement d'accord aujourd'hui avec les coqs de la bourgeoisie, avec ses hommes d'Etat, ses historiens?

Or, que nous ont appris ces historiens? Qu'ont prouvé au dernier siècle les écrivains, les philosophes de la bourgeoisie, et que nous ont répété les écrivains et les publicistes de la Restauration?

Que les seigneurs, les barons, les comtes, les ducs, tous les plus ou moins hauts personnages de la féodalité, dont vous êtes les descendants, étaient des spoliateurs, des brigands, qui se sont emparés de la terre en la volant à main armée, qui se sont enrichis par mille droits odieux, qui ont enfin opprimé, pressuré, dépouillé le manant, le bourgeois et le pauvre monde pendant mille ans et plus.

Voilà, au dire de l'histoire faite par vos amis d'hier, l'origine unique, unique, entendez-vous bien, de vos fortunes, car vos pères n'ont jamais TRAVAILLÉ.

Vos pères n'ont jamais travaillé, jamais rien créé, jamais rien produit. Vos richesses sont très légales sans doute, puisque la loi les consacre. Mais aux yeux de la raison, de l'équité et de l'histoire, elles originent de la spoliation, du vol, du brigandage féodal et de tous les genres d'exactions. — Est-ce vrai?

Et que dites-vous à votre tour des fortunes de la bourgeoisie? Vous en dites : Spoliation ou spéculation! biens nationaux achetés pour rien ou gains de trafics, de jeu, d'agiotage. Fortunes prélevées sur des ouvriers rançonnés, gagnées par des traitants, par du maquignonnage, par des coups d'accaparement, de hausse ou de baisse. Enfin,

vous médisez fort, entre vous, des fortunes de la bourgeoisie. Est-ce que nous n'avons pas lu vos auteurs ? Ne savons-nous pas ce qu'ont dit et écrit les vôtres depuis cent ans et plus sur les fortunes bourgeoises ? A-t-on jamais dépensé plus de mépris que vous ne l'avez fait sur ce chapitre ?

Mais, de fait, qui est riche ? Sont-ce les classes qui travaillent ? Non. On ne s'est jamais, jamais, entendez-vous bien, enrichi en travaillant, en produisant. Les exceptions sont imperceptibles.

Vous n'aimez pas que l'on dise cela. Vous vous plaisez à dire pompeusement le contraire. Eh bien ! vous mentez pompeusement, voilà tout... et vous le savez bien que vous mentez, cela disant.

Le travailleur ne s'enrichit nulle part ; c'est la règle.

Celui-là seul qui peut s'enrichir, c'est celui qui en fait travailler d'autres, qui gagne sur des travailleurs ou sur des produits du travail : le maître, l'entrepreneur, le marchandeur, ou bien le spéculateur et le marchand.

En travaillant toute sa vie, si l'on ne spécule pas, si l'on ne gagne sur le travail de personne, on ne gagne pas, on n'a jamais gagné de quoi vivre un peu et se faire enterrer. Les imperceptibles exceptions confirment la règle.

Que les adversaires du Socialisme ne soulèvent donc pas la redoutable question de l'origine des fortunes. On n'en trouverait pas une sur mille due purement au travail. Cette question est oiseuse. On ne peut pas faire une liquidation depuis le commencement des choses. Il faut partir d'où l'on est et améliorer rapidement le sort de ceux qui souffrent. Telle est notre opinion, à nous phalanstériens. Mais il faut que ceux qui jouissent sachent bien qu'ils ont du bonheur, et voilà tout, et qu'il est parfaitement sûr que depuis que le monde est monde, ceux dont les dûrs labeurs créent les richesses sociales au lieu d'être ceux qui s'enrichissent sont ceux qui, en masse, restent pauvres. Les oppresseurs, les spéculateurs et les habiles, seuls à très peu d'exceptions près, se sont enrichis.

Ainsi donc, pas plus dans les faits économiques que dans les faits historiques, que dans vos traditions classiques morales, philosophiques, vous ne pouvez trouver le moindre appui sérieux contre le Socialisme : et le Socialisme le plus radical et le plus violent lui-même a de quoi vous clouer la bouche à tous comme je l'ai surabondamment prouvé dans ce livre. Oui ! si le Socialisme violent et qui nie la Propriété a tort, ce n'est pas contre vous, ce n'est pas vous qui pouvez le lui prouver, et lo-

giquement, philosophiquement et historiquement il vous écrase.

§ 42. Aux Chrétiens sincères aussi bien qu'aux Pharisiens catholiques et protestants.

Voici maintenant pour finir la partie :

Cette sainte Religion chrétienne, cet Evangile de liberté et de fraternité, on sait ce que, les temps du Christianisme primitif une fois passés, nous en avons vu faire. Une alliance anti-chrétienne avait été conclue entre les puissances de l'Eglise et les puissances du Monde, et la Religion de liberté était devenue une théocratie, un fétichisme et un bâillon. Jamais plus grand crime n'a été commis sur la terre que la corruption séculaire de cette Religion.

On sait quels combats gigantesques ont été livrés depuis Luther jusqu'à la fin du siècle dernier contre cette pétrification théocratique. Tous nos bourgeois réactionnaires ont encore les bustes de Voltaire et de Rousseau dans leur cabinet. Les voilà cependant qui n'ont pas honte de faire volte-face et d'invoquer, athées et païens qu'ils sont, non point l'Evangile, ils l'auraient en horreur, mais cette religion arrangée, sous le nom du Christianisme, pour endormir le peuple, pour le mâter, pour lui apprendre qu'il doit se crever de travail, souffrir, travailler, souffrir encore, travailler toujours, et qu'il ne doit pas être heureux en ce monde, parce que Dieu ne le veut pas.

Eh bien, notre siècle ne s'y trompera pas comme il a été permis au précédent de le faire. Notre siècle remonte aux sources du Christianisme, et, loin d'attaquer le Christianisme, c'est avec le Christianisme qu'il s'apprête à vous écraser, pharisiens hypocrites.

Le Christianisme a été dirigé contre le vieux *Monde*, contre la Civilisation romaine, contre la société païenne de son temps.

Or, votre société est toujours la société païenne et romaine. Vos esclaves sont des prolétaires, des ouvriers, des manœuvres, des domestiques, voilà la différence: et pour l'égoïsme, pour le matérialisme, pour l'avidité, la cupidité et toutes les passions basses et viles, votre société rendrait des points à celle d'Auguste et de Caligula. L'Evangile témoigne contre votre société, et les temps sont passés où vous pouviez facilement faire du Christianisme un instrument d'oppression et d'exploitation.

Voyons donc, ô vous tous qui combattez le Socialisme aujourd'hui, vous d'abord les catholiques pharisiens, vous les anti-chrétiens de l'*Univers*, et tous ceux de votre

Ecole, hommes de domination, de mensonge, d'aigreur et de fureur, vous qui servez si bien à ruiner au reste le faux christianisme, le christianisme théocratique, qu'avez-vous à dire des propositions socialistes extraites des livres saints, que voici réunies dans JÉSUS-CHRIST DEVANT LES CONSEILS DE GUERRE ?

Et vous que nous ne confondons pas avec ceux-ci, vous qui n'êtes pas des artisans de fiel, de haine et de mensonge, mais qui, par ignorance du caractère primitif et véritable du Christianisme, croyez devoir tenir en abomination tout ce qui, de près ou de loin, touche au Socialisme, lisez ! vérifiez les citations ! et dites-nous quelles impressions font sur vous ces paroles ? Ce sont des Saints, des Docteurs, des Pères, des Apôtres qui parlent le langage des Socialistes, un langage souvent plus violent que celui des plus radicaux parmi ceux-ci ?

Et vous, Prêtres !

Et vous, Evêques !

Et vous, notre Saint Père Pie IX, qui avez, au début de votre pontificat, lancé une Encyclique contre le Socialisme !

Ah ! certes, quand le Socialisme ne tirait ses propositions que de lui-même, vous pouviez passer dédaigneusement et garder le silence.

Mais aujourd'hui, ô Clergé ! c'est avec vos propres textes, les textes sacrés, les textes des écritures que le Socialisme marche à la conquête des âmes !

Vos plus grands Saints étaient de grands, de terribles socialistes !

Il n'y a plus moyen de se taire ! il faut parler. Les fidèles attendent ce que vous direz devant ces textes redoutables.

Et ceci n'est pas tout, hélas ! c'est une affaire qui ne fait que commencer. Le Socialisme, ayant mis la main à l'étude des premiers siècles, vous en réserve bien d'autres...

Pour moi, je ne crains pas de dire que les Apôtres et les premiers chrétiens se sont trompés en faisant du Communisme ; que les Docteurs et les grands Saints des premiers siècles se sont trompés en soutenant qu'il était criminel de tirer du capital un revenu, quelque menu fut-il. S'ils avaient l'AMOUR du peuple, ils n'avaient pas encore la SCIENCE SOCIALE.

Je ne me crois nullement obligé de partager leur manière de voir, leurs exagérations sur ces objets. Mais vous ! voyons ? vous voici forcés de parler. Il faut vous taire au-

jourd'hui devant les communistes, reconnaître même leur orthodoxie ou bien il vous faut foudroyer plusieurs Apôtres, damner vos plus grands Saints et brûler l'Evangile....

Que voulez-vous que pensent les fidèles en voyant vos anathèmes anti-socialistes tombant tout droit sur la tête des plus grands Docteurs de l'Eglise?

Et que doivent-ils croire en présence de ces citations redoutables qui pulvérisent les bases légales et économiques de la société d'iniquité qu'ils ont maudite et dont vous vous êtes faits les plus acharnés souteneurs?

Il faut pourtant prendre un parti!

Il faut qu'on sache avec qui vous êtes!

Etes-vous pour ou contre l'intérêt du capital?

Reniez-vous les décisions de vos Pères, des Docteurs et des Conciles contre le rendement de l'argent, et par conséquent de la terre et de toute valeur?

Etes-vous avec les Pères, avec les Apôtres, avec les Docteurs, avec les Conciles du côté de Proudhon?

Ou bien contre les Pères, contre les Docteurs, contre les Apôtres, contre les Conciles du côté des Economistes!

Parlez! vous ne pouvez plus vous taire, Docteurs de l'Eglise, Prédicateurs, Evêques, Archevêques, CARDINAUX, PAPE!

Il faut enfin que le VRAI SENS du Christianisme éclate. Il faut qu'on sache où sont les vrais chrétiens, et où sont les hérétiques, les traîtres à l'Evangile.

Le Socialisme s'élève du sein des peuples;

C'est un mouvement bien autrement fort et profond que celui de la Philosophie du dix-huitième siècle;

Le Socialisme revendique pour lui l'Evangile et les pures traditions de la Religion des faibles et des opprimés. Il expose ses titres et ses témoignages.

Qu'ont à dire ceux qui se prétendent les gardiens des témoignages, les conservateurs de la parole? Qu'ils parlent donc?

Mais ils ne parleront pas! ils ne parleront pas, car ils comprennent que le temps est venu où la lumière si longtemps mise sous le boisseau, va briller de tout son éclat, illuminer les peuples et couvrir de confusion ceux qui ont voulu faire du Christianisme une religion d'oppression et d'exploitation.

Vous vous tairez devant ces textes.

Vous vous tairez, c'est moi qui vous le dis.

Vous laisserez le VENIN extrait des écritures, des livres des Pères et des docteurs, couler dans le peuple, trou-

bler les consciences timorées et propager rapidement le Socialisme ; mais bien'ôt, à mesure que la liberté pénètrera dans le monde et que le véritable sens de l'Evangile et du Christianisme se révèlera aux populations, le clergé secondaire, le clergé démocratique, le clergé prolétaire, opprimé, esclave, se lèvera comme un seul homme et proclamera lui-même avec nous le sens libérateur.

Scribes, Pharisiens, Princes des prêtres, votre heure est proche.

Pourquoi ?

Parce que voici l'heure de la Démocratie, c'est-à-dire de l'Evangile dans le Monde et dans l'Eglise. Régénération de l'Eglise et rénovation du Monde.

Et vous sceptiques, athées, mécréants, fils de Voltaire, gens habiles qui venez de cimenter votre édifiante union avec l'autel du Christianisme paganisé, dites-nous donc un peu aussi votre opinion sur la doctrine des grands Saints, des Pères et des Apôtres touchant l'intérêt du Capital et les objets de Socialisme !

§ 43. Aux journalistes honnêtes, aux écrivains religieux et vertueux

O vous que j'estime entre tous, parce que les vertus que je chéris par-dessus toutes sont l'hypocrisie, le charlatanisme moral et la mauvaise foi, j'ai eu l'idée de vous préparer, avant de finir, votre besogne pour parler de ce livre, si toutefois vous ne préférez vous en taire.

Au lieu de faire connaître l'esprit d'un écrit socialiste, vous avez pour habitude et règle d'en fausser le caractère par des citations convenablement choisies de çà, de là, et commentées en conséquence.

Vous dépecez comme des harpies, et, comme des harpies, vous empoisonnez et vous empuantez les lambeaux.

Je voulais donc vous indiquer une série de petits passages, même des pages entières de cet écrit, que vous n'aurez qu'à accompagner d'un peu de votre texte pour prouver que c'est un livre abominable et que je m'y suis proposé :

La destruction de la propriété,
Id. de la famille,
Id. de la morale et de la vertu,
Id. de la religion,
Id. de la société,

L'excitation à la haine des classes, la guerre civile... enfin, tout ce qu'il vous plaira.

Mais j'ai réfléchi que vous étiez tellement expérimentés, tellement habiles dans cette honorable manière de travailler qu'une préparation de besogne vous serait une injure. Donc je m'abstiens.

EPILOGUE.

AUX PHALANSTÉRIENS.

J'ai fini... et cependant j'aurais encore bien des choses à dire. Mais c'en assez pour une fois. Ce qui suit s'adresse aux Phalanstériens, à ceux qui connaissent les moyens offerts par la SCIENCE POSITIVE pour tirer paisiblement la société de l'abîme, et faire régner dans le monde, au plus grand bien de tous, sans diminuer aucune position, par l'universalisation des privilèges et des avantages sociaux, la paix, la sécurité, la liberté, l'aisance, l'accord et le Travail Attrayant.

Donc, mon bon lecteur, si vous n'avez pas encore fait vos études élémentaires, si vous n'êtes pas encore bachelier en Science sociale, vous pouvez vous dispenser de lire cet Epilogue.

PHALANSTÉRIENS !

Voilà quarante ans que notre Maître, ce grand homme qui, sans doute, a commis des erreurs comme tous les hommes, mais qui n'en est pas moins le plus grand génie des temps modernes et le Père du Socialisme scientifique, voilà quarante ans que CHARLES FOURIER a annoncé au monde la découverte de la loi d'Harmonie.

Vous savez quel compte le monde lui a tenu de ses travaux.

Cela doit-il nous surprendre?

Qu'est-ce qu'une vie d'homme pour combattre la Subversion séculaire étendue sur un globe entier?

La loi de la subversion et du mal s'est appliquée sur lui dans toute sa rigueur. Victime auguste, il nous a laissé l'œuvre à achever et le reste du calice à boire.

Voilà vingt ans que nous travaillons, que nous buvons au calice.

Vous savez à travers quelles difficultés nous avons conduit notre tâche; vous y avez pris part et nous avez aidés, jour par jour, à les vaincre.

Chaque jour nous avons tenu la campagne et combattu, ayant sacrifié à nos idées, à notre foi rédemptrice, temps,

positions, carrières, fortunes. Nous avons mis dans notre Cause nos vies tout entières.

Eh bien! le moment est venu de redoubler de sacrifices et d'efforts, car nous touchons au couronnement de nos travaux

Le terrain est complètement débarrassé, la question politique vidée, la question sociale posée sur le grand tapis européen.

Il n'y a plus désormais que deux Partis :

Celui de l'égoïsme, de l'aveuglement, du *statu quo* ou de la rétrogradation, c'est-à-dire le grand Parti des Morts ;

Et le grand Parti des Vivants, le parti démocratique et social, le parti qui a pour lui toutes les traditions historiques, philosophiques et religieuses de l'humanité vivante.

Dans ce Parti, vous le savez, nous représentons la conciliation, l'accord, l'association et l'harmonie des intérêts et des droits anciens avec les intérêts et les droits nouveaux.

Or, les intérêts finiront par ouvrir les yeux.

Nous répondons à tous les intérêts, et personne ne comprend mieux que nous les droits, les aspirations et les sentiments de l'avenir.

Nous n'avons pas à nous faire parti, à viser au pouvoir, au gouvernement.

Nous n'avons qu'à propager largement nos idées, à répandre la lumière, à faire connaître avec une autorité croissante à la société les moyens de salut et à la presser pour obtenir d'elle l'expérimentation de ces moyens, par l'organisation d'une alvéole de la Société Nouvelle, d'une Commune associée, — solution élémentaire de tous les problèmes sociaux.

Est-il possible que la société, dans l'état où elle est, refuse longtemps cette expérimentation salutaire?

Pour moi, je me propose d'en faire officiellement la demande à la société française, légalement représentée par l'Assemblée nationale. Quel que soit le sort immédiat de cette demande, elle portera ses fruits. L'Assemblée nationale n'est peut-être pas, d'ailleurs, aussi éloignée qu'on le peut croire de favoriser des expériences sages et plausibles.

Je prépare cette demande : laissez-moi choisir le moment opportun pour la produire.

Quoi qu'il arrive, d'ailleurs, par la socialisation du parti démocratique tout entier, — vous voyez comme ce

mouvement marche, — le Socialisme sera bientôt une telle puissance, une telle force, qu'il faudra bien compter avec lui, l'étudier, l'examiner, entendre ses propositions.

On peut le repousser encore aujourd'hui; on l'écoutera, on l'appellera demain.

Or, s'il est une solution qui doive nécessairement être examinée, écoutée, favorablement accueillie, aidée dans un temps très prochain, c'est assurément celle qui n'est hostile à aucun intérêt, qui se présente avec des plans mûris, et qui contient, par ses principes mêmes, la conciliation des éléments en lutte.

La bourgeoisie ouvrira les yeux et deviendra raisonnable. La puissance du Socialisme, à défaut même de cette demi-conversion de la bourgeoisie, sera bientôt telle qu'il faudra que l'Idée sociale passe en acte et s'incarne dans des faits.

Vous voyez donc que l'heure est venue de l'application de nos idées, et par conséquent de leur triomphe et du salut de la société.

Le vieux monde agonise en Europe. Le nouveau monde va surgir. Les temps providentiels sont venus. Pas de défaillance au moment suprême et décisif! Serrons nos rangs et vive la France! d'où sortira le signal de la rédemption du monde...

Le grand parti démocratique n'a qu'une chose à faire : se cantonner dans la légalité, proscrire les brouillons, les incendiaires, se tenir ferme sur le terrain de la constitution républicaine ultérieurement perfectible par voie de révision, et développer par l'idée, par l'intelligence, par la science et l'amour, la question sociale.

Laissez-moi vous faire entendre ici les paroles que j'ai prononcées à la dernière fête où nous avons célébré l'anniversaire de la naissance de Fourier, et pénétrez-vous de ce sentiment profond que nous portons, le salut du monde;

Afin que, par nos actes, par notre dévouement, par nos efforts et nos sacrifices, nous soyons, en ces moments suprêmes, à la hauteur de notre religieuse mission sur la terre.

« Amis,

» Il nous est donné de comprendre les évènements que d'autres, réduits aux yeux du corps, voient et ne comprennent pas. Remercions-en celui dont, pour la onzième fois, dans cette fête improvisée, nous célébrons l'anniver-

saire de naissance; car c'est de lui que nous tenons la lumière.

» Que voient autour d'eux, devant eux, dans l'Europe entière, les hommes des idées mortes, les représentants du passé? Ils voient une société qui, après trente années de déchirements dans la guerre et trente années de consomption dans la paix, s'affaisse dans sa décomposition et tombe.

» Pour eux, les douleurs et les terreurs du présent se multiplient par les obscurités et les terreurs de l'avenir. Heureux sont-ils encore parce qu'ils pensent peu, parce qu'ils ne se questionnent pas. Car, je l'affirme, l'âme dévastée par un scepticisme mortel, l'esprit aride et vide de foi, s'ils se demandaient ce qui doit bientôt survenir, le seul spectacle que cette interrogation pût évoquer à leurs yeux, les frapperait d'une terreur apocalyptique et les ferait sécher sur place.

» Et que voyons-nous, nous qu'échauffe une charité ardente, que la foi fortifie, que la science éclaire? — Nous voyons un Monde Nouveau, resplendissant de clarté, de joie et d'amour, qui se dégage et sort des douleurs et des ténèbres du vieux monde.

» Et nous savons que ce Monde Nouveau remplacera bientôt l'ancien, — quoi qu'il arrive!

» Oui, ils sont bien à plaindre ceux qui, envisageant l'état du monde, ne trouvent sur son avenir rien de certain ni dans leur esprit ni dans leur cœur! Ils sont bien à plaindre, car les illusions ne leur sont même plus permises. Les vieilles sociétés pouvaient durer autrefois; mais depuis que l'esprit nouveau, l'esprit généreux de la Philosophie et de l'Évangile, plus fortement tendu aujourd'hui que jamais par les brûlantes aspirations du Socialisme, a fermenté dans les vieux vases, ceux-ci ne peuvent plus le contenir.

» Cette invincible tension des besoins et des idées du peuple qui acquiert mieux chaque jour la conscience de ses droits et de sa force, fait depuis soixante ans, sur toute la surface de l'Europe civilisée, éclater les vieux vases. Voyez ce que, après dix-huit ans de gouvernement des oligarchies et de prospérité croissante, à un faible mais généreux signal parti, — ô Providence! — de la vieille métropole du catholicisme lui-même, la Révolution de Février, en huit mois, a fait de la vieille Europe....

» Or, comment ce qui n'a pu tenir hier, appuyé sur le formidable faisceau des forces organisées de toutes les féodalités et de toutes les puissances monarchiques, com-

ment ce qui, hier, n'a pu se soutenir, se relèverait-il aujourd'hui et aurait-il une durée quelconque?

» Non, cette vieille société impossible hier, puisque hier, en pleine paix, elle s'est violemment suicidée, est définitivement condamnée, définitivement impossible, définitivement morte.

» Que leur reste-t-il donc à ceux qui, essayant de relever ce qui était, repoussent encore ce qui doit être? Il leur reste un cadavre. C'est le supplice de Mézence qu'ils s'imposent à eux-mêmes et qu'ils imposent à l'humanité vivante.

» Il s'agit de la rénovation de l'ordre social. Depuis plus de cinquante ans l'Ordre ancien est détruit. Nos pères ont fait dans leur propre sang cette besogne terrible. Il est temps que leurs fils se rallient et s'unissent pour l'édification de l'Ordre Nouveau. La guerre civile est le plus affreux des maux ; elle serait en outre aujourd'hui le plus absurde des anachronismes.

» Et cependant la guerre sociale nous menace, et quelle horrible guerre ! Conjurons-la, oh ! conjurons-la tous à force de bonne volonté, de charité ardente, de science bienfaisante, à force de lumière et d'amour.

» Que faut-il à la société? du travail, beaucoup de travail, énormément de travail pour désobstruer toutes les sources de la richesse et enterrer à jamais la misère.

» Et que demande le peuple? Demande-t-il à être amusé et nourri aux dépens de populations vaincues et d'esclaves, ou même aux dépens de la fortune des riches, qui serait tarie si vite à ce jeu du peuple païen de la cité des Césars?

» Non! Le peuple demande du travail. Il demande l'existence, l'éducation, la liberté, l'aisance et la dignité conquises par le travail. Il demande ce qu'il faut à la société tout entière! Qui donc sera responsable si, d'une telle réclamation, d'un besoin aussi moral, aussi humain, aussi chrétien, sort une convulsion universelle, un désastre, un cataclysme? qui, de nous qui affirmons que la solution du problème est facile et en offrons la preuve, ou bien de ceux qui nous repoussent, et qui nous frappent, ameutant contre nous les passions et l'ignorance?

» Amis, quoi qu'il arrive, nous savons que l'époque est venue et que la jeune humanité sortira de cette transition, déjà si douloureuse, le sceptre en main et le diadème sur la tête.

» L'homme est appelé à commander aux éléments, à parer et à embellir la terre, à régner sur ce monde dont Dieu lui a livré le commandement en le créant à son ima-

ge. « Chacun de vous sera Pontife et Roi, » a dit l'Apôtre. Place donc au Prétendant. Le Prétendant qui règnera c'est aujourd'hui le Peuple universel.

» Le passé ne périt pas, il se transforme. Comme la richesse, comme l'éducation, comme la science, comme la puissance, la royauté était un privilège ; n'abolissons pas les privilèges, sachons les généraliser.

» Voilà comment nous entendons, nous autres, la restauration de la royauté. Le Roi c'est le Peuple. Construisons-lui ses palais ; ses palais vous en savez le nom. Le grand architecte dont nous saluons fraternellement aujourd'hui le nom glorieux en a déposé les plans aux archives de l'humanité ; nous sommes les ouvriers dévoués à la construction du premier édifice. Le moment de bâtir est proche. Préparons le ciment et les pierres.

» Frères, la doctrine que nous servons est grande comme le monde qu'elle embrasse. Elargissons nos esprits et nos cœurs et faisons nos âmes à son image.

» A la science qu'elle nous livre joignons de plus en plus l'amour dont le Christ a allumé le divin flambeau sur la terre. La lumière qui manque de chaleur éclaire, elle ne féconde pas.

» Le temps nous presse ; les corps souffrent, les âmes gémissent, les populations plient sous le faix du mal et s'irritent, les haines s'aiguisent, les colères fermentent, les préjugés s'insurgent, les intérêts, les droits et les égoïsmes s'enrégimentent pour une lutte horrible. Hâtons-nous, et qu'à force de charité, d'intelligence et de dévouement, nous obligions bientôt les ténèbres elles-mêmes à bénir les rayons qui les feront lumière.

» Nous avons contre nous des intérêts alarmés que la peur rend méchants. Les égoïstes et les peureux sont des infirmes. Traitons-les par notre dévouement et sachons les guérir.

» Notre grande ennemie c'est l'ignorance. Que l'on sache ce que nous voulons et ceux qui nous combattent avec aveuglement porteront bientôt le drapeau contre lequel ils tirent.

» Il est parmi nos adversaires des hommes de tactique. Ils excitent les préjugés, passionnent et irritent les intérêts et les droits qui se croient menacés. Leurs attaques acharnées contre tous les éléments du Socialisme n'ont qu'un objet : Développer et coaliser toutes les peurs, afin de s'en faire une force et un cortège. Pour ceux-là, pour ces hommes d'intrigue, pour ces pharisiens de la politique et de la religion, pas de pitié. Que nos plumes et nos voix en fassent bonne justice.

» Quant à tous les autres, quels que soient contre nous leurs clameurs égarées, leurs préjugés et leurs colères, que les sources saintes de la charité apostolique ne tarissent jamais pour eux dans nos âmes.

» Frères, les temps sont accomplis. La conquête des droits politiques est réalisée. L'esprit moderne se trouve face à face, sans intermédiaire, avec les problèmes du Socialisme, de ce Socialisme qu'on affectait, il y a huit mois à peine, de traiter encore comme s'il n'était pas. Gloire au 24 Février! Le Socialisme a passé ce jour-là le Rubicon de l'histoire. Le sphinx a parlé. La question est faite, impossible de n'y pas répondre. Vive la République démocratique et sociale !

» Réjouissons-nous donc, malgré les douleurs du présent, car le temps de la rénovation est venu, et le jour n'est pas loin où nos ennemis nous béniront eux-mêmes.

» Que si, cependant, Dieu en préserve le monde ! si les aveuglements insensés, les intérêts inintelligents, les emportements réactionnaires et toutes les effluves putrides du vieux monde, devaient entasser au ciel des nuages diluviens, et qu'encore une fois ses cataractes dussent s'ouvrir ; en voyant venir un temps de désolation universelle et le cataclysme envahir les terres, nous serions navrés de douleur. Mais l'histoire du déluge ancien nous dirait celle du nouveau déluge. Dieu punit quelquefois l'humanité, jamais il ne l'abandonne. Cette fois donc on verrait encore l'Arche, renfermant dans son sein tous les germes des vies, braver les vents et voguer sur les eaux.

» Nous avons rassemblé patiemment et laborieusement les matériaux de l'Arche de régénération. Le ciel s'assombrit, Dieu nous aide ; il faut nous hâter de construire. »

Phalanstériens !

Je termine en deux mots cette allocution qui s'adresse à vous :

Nos personnes ne sont rien ; nos Idées sont le salut de la société.

Je ne sais ce qu'il adviendra de nos personnes, et si quelques-unes ne seront pas brisées dans la tempête.

Mais, au milieu de la tempête et sur le vaisseau qui porte nos Idées, nous pouvons aujourd'hui chanter en chœur :

« Océan, vieil Océan, tes vagues furieuses battent les
» flancs de notre navire ; tu n'en porteras pas moins ce
» navire au port. »

FIN.

NOTES

DU

SOCIALISME DEVANT LE VIEUX MONDE.

Note A.

Au moment même où j'écris ces lignes, on m'apporte le *Siècle* de ce jour (il n'est pas suspect le *Siècle!*) : je l'ouvre et je lis un article en 5 colonnes, intitulé : DES CAUSES DE L'ACCROISSEMENT DE LA MISÈRE A PROPORTION DU DÉVELOPPEMENT DE LA RICHESSE, où l'auteur, un économiste, copiant mot pour mot d'ailleurs les articles que nous avons faits et que nous faisons, nous socialistes, depuis vingt ans, et que Fourier avait faits depuis quarante, débute par ces lignes :

« Monsieur (M. le rédacteur du *Siècle*),

» S'il est un phénomène social digne d'attention, c'est certainement » celui de l'accroissement de la misère des classes laborieuses à mesure que progresse la richesse générale, et celui non moins extraordinaire et subordonné toutefois au dernier, de cette misère se révélant avec le plus d'intensité chez les nations les plus industrieuses » et les plus libres, telles que la France, l'Angleterre et la Belgique. » Puissances fatales, la richesse et le paupérisme, unis par un lien » adultère, s'avancent au milieu des populations désolées en les écrasant sous les roues de leur char, sans que celles-ci puissent leur opposer autre chose qu'un cri douloureux mais impuissant.

» A ceux dont l'optimisme ou l'incrédulité seraient assez fermes » pour résister à l'évidence de ce phénomène, il serait aisé de répondre en accumulant faits sur faits de nature à le prouver. Ce n'est pas » le but des considérations que j'ai l'honneur de vous présenter. Je ne » résisterai pas toutefois au désir de rendre cette évidence aussi palpable que possible à l'aide de quelques faits statistiques les moins » contestables. C'est l'Angleterre où le paupérisme s'étale avec un » luxe d'avilissement et d'abjection, où il est arrivé depuis si longtemps à l'état légal, qui peut le mieux nous fournir les données propres à mettre en évidence cet accroissement hybride de richesse et » de misère.

» Il me suffira d'exposer les faits suivants, qui, bien que puisés à » la source de l'existence de la nation anglaise, n'en sont pas moins » applicables en principe à la nôtre, à un degré moins étendu, mais » voilà tout. »

Et après avoir démontré en trois colonnes cet énoncé de critique socialiste que nous avons si souvent démontré nous-mêmes, votre auteur bien pensant, votre économiste, votre journaliste, s'empresse de conclure, et, pour être à votre ton, d'ajouter des calomnies sur le socialisme :

« Il est telle autre contrée, la France, par exemple, où, quoique » les choses nécessaires à l'entretien des classes laborieuses soient » d'un prix moins élevé qu'en Angleterre, leur salaire n'est pas en» core assez élevé pour être en équilibre avec ce prix.

» Il est donc évident que les souffrances des populations indus» trieuses sont déterminées par une double cause : parce que le sa» laire est trop inférieur par rapport au prix des choses nécessaires à

» leur existence, et parce que le prix de ces choses est trop élevé rela
» tivement au salaire.

» Il est non moins évident que si la puissance du salaire s'élevait
» au niveau du prix des choses, ou si ces prix s'abaissaient au niveau
» du salaire, l'équilibre désiré serait effectué, le moyen de faire vivre
» la population générale dans l'aisance serait réalisé.

» Là est donc tout le problème : établir ou plutôt rétablir l'équilibre
» entre la puissance d'acquisition du salaire et le prix des choses né-
» cessaires à l'existence générale de la population.

» Ce problème, *le communisme et le socialisme* ont découvert un
» moyen assez simple de le résoudre ; ce moyen, très naïf en effet,
» exige peu de science et de frais d'imagination : il consiste à élever
» arbitrairement, violemment, en dehors du libre arbitre des indivi
» dus, tantôt le chiffre nominal du salaire, tantôt à abaisser le prix
» des choses et à établir ainsi entre eux un équilibre purement artifi-
» ciel, tandis que cet équilibre, pour être normal et bienfaisant, doit
» naître des relations naturelles et libres des individus à raison de
» leurs besoins réciproques.

» Les expédients *du communisme et du socialisme* pour réaliser
» cet équilibre se réduisent, à bien dire, à prendre dans la poche de
» ceux qui ont plus pour donner à ceux qui ont moins. On peut donc
» affirmer à plus juste titre qu'on ne l'a fait de la propriété, que le
» communisme et le socialisme *seraient le vol organisé.*

» Il serait superflu, monsieur, de chercher à démontrer longue-
» ment l'absurdité, et, j'ose le dire, la barbarie de pareils moyens. Il
» suffit du plus simple bon sens pour comprendre, et *l'expérience*
» *désastreuse qui en a été faite* dans ces derniers temps l'a assez
» prouvé, que ce serait choisir la voie la plus impraticable pour at-
» teindre le but désiré. »

Vous voyez bien que ces faits de la condensation progressive des richesses aux mains des riches, de l'accumulation oligarchique des capitaux, et de l'accroissement de la misère, du paupérisme et du prolétariat, sont des produits corrélatifs aux développements de notre régime industriel, et que vos propres économistes sont obligés de le reconnaître comme nous-mêmes ! J'ajouterais dix mille citations et autorités à l'appui si je le voulais.

Note B.

Dans notre constitution économique actuelle, le prix payé au travailleur salarié, n'est nullement réglé par la valeur productive du travail. Si les bras sont rares, tel travail est fortement payé, dont le prix va s'avilir immédiatement s'il se présente, sur le *marché des bras*, une foule famélique. Voilà ce qu'affectent de ne pas voir et ce à quoi ne veulent pas répondre les savants souteneurs du régime économique sous lequel les salariés ont le bonheur de vivre en l'an de grâce 1848.

Note C.

M. Cousin réédite le *Vicaire savoyard*, condamné par l'Archevêque et par le Parlement de Paris, brûlé à Genève par la main du bourreau, plus violemment traité enfin par l'autorité sociale et la conscience des classes officielles de ce temps-là, que ne le sont, par les classes officielles de ce temps-ci, les écrits ou les discours des plus radicaux socialistes. Qu'en conclura la logique du peuple ? Elle en conclura que les condamnés d'une époque deviennent, à cinquante ou soixante ans de distance au plus, les oracles de sagesse de l'époque suivante ! Et si M. Cousin réédite pour le peuple le *Vicaire savoyard*, de Jean-Jacques, qui empêchera d'autres de rééditer, pour le peuple aussi et sous le patronage de M. Cousin et de l'Académie des sciences

morales et politiques, le fameux discours du même sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*, et ses foudroyants anathèmes contre le premier inventeur de la Propriété dans le monde ? Ah! pauvres impuissants aveugles, qui, au lieu de faire choix des idées vraies et fécondes que contient le Socialisme, c'est-à-dire la Philosophie du dix-neuvième siècle, essayez de vous cabrer contre elle en vous appuyant sur la Philosophie du siècle précédent, c'est-à-dire sur la prémisse du grand sillogisme social et sur Rousseau, son plus éloquent organe ! Que prenez-vous pour étayer votre édifice ?.... des barils de poudre. Tenez, je vous dirais bien, en trois lettres, ce que vous êtes; par politesse je vous le dirai en dix : Vous êtes des.... maladroits.

L'Académie des sciences morales et politiques, mise en demeure par le Chef du pouvoir exécutif, de sauver la société dans l'ordre moral, débute, par l'organe de l'illustre M. Cousin, en rééditant le *Vicaire savoyard!* Cette bévue, — et nous vous prévenons qu'en prétendant tuer le Socialisme, c'est-à-dire remonter le courant de la pensée philosophique et sociale et l'esprit de votre siècle, vous ne ferez que des bévues, — cette colossale bévue, disons-nous, vient d'inspirer à une femme, au noble et ferme esprit qui signe Daniel Stern, quelques réflexions que nous ne nous refuserons pas le plaisir de citer ici.

» Ce n'est pas un faible courant de l'opinion qui amène le chef de » l'école la plus dédaigneuse qui fut jamais à consacrer, comme il le » fait en ce moment, sa rare capacité à la glorification et à l'enseigne» ment de la philosophie populaire. Jamais, assurément, les adula» teurs du peuple n'ont rien imaginé de plus propre à caresser son » orgueil. Et plus on mettrait en doute la sincérité d'une telle con» version, plus on voudrait se montrer sévère envers un homme qui, » pendant une si longue période, aurait pu accomplir tant de choses » et en a fait si peu pour l'instruction des classes pauvres, plus on » devrait reconnaître qu'il y a là une justice providentielle qui » s'exerce à sa divine manière, en faisant ployer au souffle des révo» lutions les plus superbes esprits. Mais avançons d'un pas encore, » et voyons quel est l'auxiliaire que M. Cousin va réveiller dans sa » tombe pour lui demander aide et concours dans la mission qu'il » s'est donnée ? quel est le défenseur qu'il choisit à la société en pé» ril? quel est le livre auquel il vient en quelque sorte donner une » autorité nouvelle, en l'entourant du prestige de sa propre renom» mée et en l'invoquant comme une arche de salut? On croit rêver, » tant la chose devient invraisemblable.

» En l'année 1762, le 9 de juin, le parlement de Paris condamne, » comme *pernicieux et funeste aux mœurs*, un livre brûlé huit » jours après à Genève sur la place publique, en vertu d'un arrêt » du grand conseil, qui le déclare *impie et athée*. Les magistrats ge» nevois portent cette sentence dans l'intérêt de la *religion chrétien» ne, du bien public, des lois et de l'honneur du gouvernement*.

» Un mandement de monseigneur l'archevêque de Paris affirme » que l'auteur dudit livre « *s'est fait le précepteur du genre hu» main pour le tromper, le moniteur public pour égarer tout le » monde, l'oracle du siècle pour achever de le perdre.* » Il déclare » l'ouvrage « *également digne des anathèmes de l'Eglise et de la » sévérité des lois.* » Sa vertueuse indignation s'écrie : « *Malheur à » vous, malheur à la société, si vos enfants étaient élevés d'après » les principes de l'auteur d'*EMILE ! » Il condamne enfin ledit livre » comme « *contenant une doctrine abominable, propre à renverser » la loi naturelle et à détruire les fondements de la religion chré» tienne.*

» Eh bien, mon ami, c'est précisément ce livre *funeste, pernicieux* » et *abominable*, anathématisé par l'Eglise catholique et l'Eglise pro» testante, réprouvé en 1762 au nom de la loi divine et de la loi hu-

» maine, dont M. Cousin extrait en 1848 les pages incriminées, la
» *Profession de foi du Vicaire savoyard,* pour les placer en tête d'un
» cours de philosophie populaire. Il ne trouve rien de mieux, pour
» raffermir sur ses bases la société ébranlée, que cet ouvrage dé-
» crété, il y a un siècle à peine, d'impiété et d'athéisme. Qu'en dites-
» vous? N'est-ce point là une leçon plus saisissante que l'enseigne-
» ment du vicaire savoyard lui-même, y compris la préface de M.
» Cousin? Ce simple rapprochement de dates et de jugements ne
» nous fait-il pas toucher du doigt l'incohérence et la contradiction
» des principes qui, depuis un siècle, prétendent gouverner la société
» officielle? Ne projette-t-il pas une lueur effrayante sur l'anarchie
» au sein de laquelle cette société, livrée à tous vents de doctrine, s'a-
» gite et s'abîme chaque jour davantage? Que peut-elle attendre de
» l'avenir, cette société aveugle, quand les hommes qu'elle investit
» du soin de la conduire rallument et prennent pour fanal la torche
» incendiaire qu'en un temps si récent on éteignait du pied, de peur
» qu'elle n'embrasât le monde?

» Que va dire le clergé de France d'une telle insulte, d'un mépris
» si ouvertement affiché de ses décisions? Peut-il ne pas protester,
» ne pas fulminer de nouveaux anathèmes contre le philosophe déiste
» le philosophe éclectique? Peut-il demeurer indifférent au danger
» que vont courir les populations confiées à sa garde, quand une
» propagande officielle s'établit pour répandre des doctrines qu'il
» juge *impies, athées, abominables?*

» Comment, lorsque le chef de l'Etat fait appel à toutes les for-
» ces conservatrices de la société, prend-on si peu de souci du sacer-
» doce, c'est-à-dire de la plus solide, de la seule véritablement cons
» tituée des institutions sociales? Serait-ce oubli de l'Académie des
» sciences morales et politiques? Ne faut-il pas plutôt, dans ce pro-
» cédé offensant pour l'Eglise, reconnaître une vieille rancune uni-
» versitaire?

» Quoi qu'il en soit, le fait en lui-même ne perd rien de sa gravité.
» C'est un signe éclatant, irréfragable, de l'impossibilité d'un accord
» sérieux entre les hommes de l'ordre ancien, quelle que soit l'épou-
» vante qui les pousse en certaines circonstances les uns vers les au-
» tres. En vain des évêques catholiques et des pasteurs protestants
» tendraient-ils aujourd'hui la main à des philosophes, à des hommes
» d'Etat éclectiques ou sceptiques; en vain voudraient-ils se rallier
» sous une commune bannière et se *croiser* contre le génie de l'ave-
» nir; ces alliances pusillanimes ou hypocrites n'auront pas un jour
» de durée. Le vent de la dispersion soufflera sur leur bannière faite
» de mille pièces, et jonchera le sol de ses lambeaux.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne prétends point ici juger
» ni condamner M. Cousin. En ce qui touche Jean-Jacques, je ne me
» range à l'opinion ni du Parlement de Paris, ni du grand conseil de
» Genève, ni même de Mgr de Beaumont. Je pense avec l'Académie
» qu'un chef-d'œuvre tel que la profession de foi du Vicaire savoyard
» doit être mis entre les mains du peuple, et que les âmes simples y
» trouveront le plus noble et le plus excellent sujet de méditation, en
» même temps qu'un de ces parfaits modèles du grand style par qui
» s'épure le goût et s'élève l'intelligence.

» Mais je demeure frappé, et j'y insiste à dessein, de cette mysté-
» rieuse conduite des choses qui font converger aujourd'hui toutes
» les pensées vers le peuple. Je vois avec une joie indicible toutes
» nos sagesses chancelantes, déconcertées, rendre un involontaire
» hommage au génie populaire, et les plus grands esprits attirés, ab-
» sorbés dans ce courant immense, dont nul n'a sondé encore la pro
» fondeur ni ne soupçonne la force irrésistible. »

Note D.

On en jugera par quelques citations bien connues, mais que, pour faire honneur à l'intelligence de M. Cousin et à la première sortie de l'Académie des sciences morales et politiques contre le Socialisme, il n'est pas hors de propos de rappeler ici :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : « Ceci est à moi, » et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile (1). Que de crimes, de guerres de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! »

» Rien n'est si doux que l'homme dans son état primitif... Car, selon l'axiome du sage Locke, *il ne saurait y avoir d'injure où il n'y a point de propriété.*

.... De là commencèrent à naître, selon les divers caractères des uns et des autres, la domination et la servitude, ou la violence et les rapines. Les riches, de leur côté, connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres ; et, se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songèrent qu'à subjuguer et asservir leurs voisins : semblables à ces loups affamés qui, ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture et ne veulent plus que dévorer des hommes..........

.... Destitué de raisons valables pour se justifier et de forces suffisantes pour se défendre ; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits ; seul contre tous, et ne pouvant, à cause des jalousies mutuelles, s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche, pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain : ce fut d'employer en sa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquaient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres institutions qui lui fussent aussi favorables que le droit naturel lui était contraire..............

» Telle fut ou dut être l'origine de la société et des lois, qui donnèrent de nouvelles entraves au faible et de nouvelles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la loi de la propriété et de l'inégalité ; d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et, pour le profit de quelques ambitieux, assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude et à la misère.... »

Note E.

Voir entre autres écrits, pour la thèse de la légitimité et de l'utilité sociale absolue de la Propriété individuelle, la *Théorie du droit de propriété et du droit au travail,* par V. Considerant, 3e édition, 25 cent., à la Librairie sociétaire, et à la même librairie, la *Phalange, Vues historiques sur la Propriété,* par Alph. Gilliot, livraisons de mai et juin 1846 ; *de la Propriété et des diverses manières légitimes d'acquérir,* par D. Laverdant, livraison de septembre 1846.

---

(1) « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'USURPATION de toute la terre. » Pascal, Pensées. Première partie. Art. 9, § 53.

JÉSUS-CHRIST

DEVANT

LES CONSEILS DE GUERRE

Par VICTOR MEUNIER.

Deuxième édition considérablement augmentée.

Au Citoyen procureur-général de la République.

Citoyen,

J'ai l'honneur de vous annoncer que je viens d'achever et que je compte publier très prochainement l'HISTOIRE DE LA CONSPIRATION DE BABEUF POUR L'ÉGALITÉ.

Mon héros n'a pas précisément suivi la ligne tracée par le décret salutaire qui interdit toute discussion de la propriété. Mais :

Scribitur ad narrandum non ad probandum. J'écris pour raconter et non pour rien prouver.

Datée de l'an premier de l'état de siége, cette déclaration sera-t-elle taxée de pusillanimité? Vous n'y verrez qu'un éclatant témoignage de ma soumission aux lois de mon pays.

Comme l'a dit l'Assemblée dans une proclamation en date du 23 juin :

LE DROIT EST DANS L'OBÉISSANCE (P).

Je suppose, que l'histoire n'est point comprise dans *ce que* le général Cavaignac *a repris à la liberté* (Q), dans l'intérêt de la République; — semblable au chi-

rurgien qui ampute un membre pour faire profiter les autres, — avec cette différence ou cette analogie que le membre n'est perdu que jusqu'au jour du jugement et de la résurrection.

C'est l'histoire de maître Pancrace et de son œil.

— Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.

— Non, mon ami; je le tiens dans ma main.

Assurément, si, comme la chose eut lieu ailleurs il y a quelques dix-huit siècles, un homme paraissait aujourd'hui sur les rives de la Seine, et qu'il allât prêchant dans les rues et les carrefours :

L'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme;

Et la communauté des biens;

Injuriant les prêtres et les magistrats, traitant les commerçants de voleurs, lançant l'anathème aux riches, soufflant dans l'âme des pauvres des espérances insensées, vivant dans la société du bas-peuple, et n'ayant d'ailleurs ni domicile connu, ni moyens d'existence avérés;

Si, groupés autour de ce clubiste en plein vent, de nombreux disciples se faisaient l'écho d'une doctrine subversive des lois, des mœurs, de la religion, de la famille, de la patrie et de la propriété; mettant cette doctrine en pratique, poussant les simples à vendre leurs biens et à en distribuer le prix à tous, *selon le besoin que chacun en aurait*; s'ils appliquaient sans vergogne ce conseil éminemment communiste du Maître: « En quelque maison que vous entriez, demeurez-y, mangeant et buvant ce qu'on vous donnera. » — Ah! heureusement il y a des commissions militaires à Paris.

Je dis donc, que, si le divin Jésus, ses Saints Apôtres et les plus illustres Pères de l'Eglise renaissaient parmi nous, et que, séduits par leurs paroles, nous voulussions pratiquer ou seulement propager leurs doctrines, nous ne pourrions le faire sans violer notre DROIT D'OBÉISSANCE aux lois de la République et sans voir entraver cette précieuse *liberté d'aller et de venir* que la Constitution avait d'abord l'intention de nous reconnaître.

Ceci a-t-il besoin de démonstration? Peut-être. Tel se croit chrétien dont la religion consiste à assister aux offices, à s'humilier devant le prêtre, à s'approcher de la sainte table. Quelle erreur, citoyen! et combien de dévotes s'enfuiraient épouvantées si, du vestibule de la religion, pénétrant dans le temple, elles étaient sommées de pratiquer ces œuvres en l'absence desquelles la foi est

de nulle valeur, au dire de saint Jacques. — D'ailleurs, l'éclaircissement de cette thèse n'est pas inutile au succès de la petite précaution oratoire dont j'ai cru juste autant que nécessaire de faire précéder mon travail. Permettez donc que, dans un de vos moments perdus, j'aie l'honneur de vous faire connaître le Christ et ses Apôtres.

§ I.

Leurs maximes fondamentales, ô fidèles, l'auriez-vous cru ! nous jettent en plein communisme.

Entre une infinité de citations, je prends au hasard les suivantes :

Quiconque d'entre vous NE RENONCE PAS A TOUT CE QU'IL A, ne peut être mon disciple, dit le Maître. (Saint Luc, XIV, 33.)

De nombreux témoins vous attesteront, que, non contents de propager cette doctrine attentatoire à la propriété et à la famille, ils la mettent en pratique. On vous prouvera que « toutes choses sont communes entre eux, » et que, parmi eux, « personne ne dit jamais que ce qu'il possède soit à lui en particulier. »

Mais peut-être d'aussi brèves citations vous paraîtront-elles suspectes. Lisons donc ensemble les *Actes des Apôtres*.

Et tous ceux qui croyaient étaient *ensemble dans un même lieu,* ET AVAIENT TOUTES CHOSES COMMUNES ; *ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les distribuaient* A TOUS SELON LE BESOIN QUE CHACUN EN AVAIT.

Et ils étaient tous les jours assidus au temple d'un commun accord; et, rompant le pain de maison en maison, ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur. (Act. des Ap., II, 44, 45, 46.)

Et ailleurs :

Or, la multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme ; ET PERSONNE NE DISAIT QUE CE QU'IL POSSÉDAIT FUT A LUI EN PARTICULIER, MAIS TOUTES CHOSES ÉTAIENT COMMUNES ENTRE EUX.

Il n'y avait personne parmi eux qui fût dans l'indigence ; parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre ou des maisons les vendaient, et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu.

Ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun SELON QU'IL EN AVAIT BESOIN.

Ainsi Josès, surnommé par les apôtres Barnabas, c'est-à-dire fils de consolation, qui était lévite et originaire de Chypre,

Ayant un fonds de terre, le vendit et en apporta le prix et le mit aux pieds des apôtres. (Loc. cit., IV, 32, 34, 35, 36, 37.)

Je vous entends ; l'exemple de quelques fanatiques ne prouve rien, et l'empressement qu'on met à citer ce Josès indique assez que ceux qui se résignèrent à cet abandon de la famille et de la propriété ne furent jamais nombreux. — Le mal est bien plus grand que vous ne le pensez !

Il ne s'agit point ici, dit Salvien, d'une poignée de chrétiens. Leur petit nombre aurait pu affaiblir l'autorité de leur exemple. Il s'agit d'une multitude considérable de peuple, et l'on en peut juger par ce qui nous est rapporté dans les *Actes*, qu'au début même du christianisme 8 000 hommes, en deux jours, se joignirent à la nouvelle Eglise, sans compter les enfants et les femmes. Combien donc chaque jour ne grossit-il pas dans la suite le nombre des fidèles vivant en communauté. (Salvian, Cont. avarit. I, 3.)

Cela vous donne à penser. Voici qui va vous décider à intervenir.

Je reprends la suite du récit.

Mais un certain homme, nommé Ananias avec Saphira, sa femme, vendit une possession.

Et il retint une partie du prix, du consentement de sa femme, et il en apporta le reste, et il le remit aux pieds des apôtres.

Mais Pierre lui dit : Ananias, pourquoi Satan s'est-il emparé de ton cœur *pour te faire mentir au Saint-Esprit et* DÉTOURNER UNE PARTIE DE CE FONDS DE TERRE ?

Si tu l'eusses gardé, ne te demeurerait-il pas ? Et l'ayant vendu, n'était-il pas en ton pouvoir d'en garder le prix ? Comment cela a-t-il pu entrer dans ton cœur ? Ce n'est pas aux hommes que tu as menti, mais c'est à Dieu.

Ananias, à l'ouïe de ces paroles, *tomba et* RENDIT l'esprit ; ce qui causa une grande crainte à tous ceux qui en entendirent parler.

Je le crois bien !

Et quelques jeunes gens, se levant, le prirent, l'emportèrent et l'ensevelirent.

Environ trois heures après, sa femme, ne sachant rien de ce qui était arrivé, entra.

Et Pierre, prenant la parole, lui dit : Dis moi, avez-vous vendu le fonds de terre autant ? Et elle dit : Oui, nous l'avons vendu autant.

Alors Pierre lui dit : Pourquoi vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'esprit du Seigneur ? Voilà ; ceux qui ont enseveli ton mari sont à la porte, et ils t'emporteront.

Au même instant, elle *tomba à ses pieds* et RENDIT L'ESPRIT. Et ces jeunes gens étant entrés, ils la trouvèrent morte, et ils l'emportèrent, et l'ensevelirent auprès de son mari.

Cela donna une grande crainte à toute l'Eglise et à tous ceux qui en entendirent parler. (Act. des Apôt., IV, 36, 37, v. 1 à 11.)

Si ces citations ne suffisaient pas à éclairer votre religion, je pourrais puiser à pleines mains dans les livres des commentateurs. A quelles épreuves, citoyen, vos oreilles seraient soumises. Jugez-en :

Ecoutez peuples chrétiens et comprenez, s'écrie saint Basile... Nous qui jouissons de la raison, ne nous montrons pas plus cruels que les brutes. Celles-ci acceptant les produits de la terre comme des choses naturellement communes, en usent sans distinction entre elles; les chèvres paissent toutes ensemble sur une même montagne et les brebis dans un même champ ; on voit en outre certaines espèces d'animaux se secourir mutuellement dans les besoins de la vie. *Nous, au contraire, nous nous rendons propres les choses qui sont communes*, NOUS POSSÉDONS SEULS LES CHOSES QUI APPARTIENNENT AU PLUS GRAND NOMBRE. Vénérons et imitons dans les Gentils leur genre de vie si pleine d'humanité; il existait parmi eux des nations où une heureuse coutume réunissait TOUS LES CITOYENS AUTOUR D'UNE MÊME TABLE, POUR UNE COMMUNE NOURRITURE, ET DANS UN SEUL ÉDIFICE. Mais laissons là les exemples étrangers, et que les trois mille hommes rassasiés par le Seigneur avec un petit nombre de poissons, nous servent surtout d'enseignement. Enfin, la vie des premiers chrétiens doit nous remplir d'une généreuse émulation. Dans le principe, tout était commun entre eux ; ils avaient une vie, un esprit et des sentiments communs, de même qu'une table commune ; ils étaient animés d'une fraternité réelle, et leur charité n'était pas une fiction ; ils ne formaient tous ensemble qu'un seul corps, et leurs âmes diverses se confondaient dans une même volonté. (*S. Basil, homil. in divit.*)

Un mot de saint Jérôme :

Le juste fait de son pain le pain de la communauté. (Fragment du comment. sur le prophète Ezéchiel.)

Vous conviendrez que lorsqu'au 16 avril, au 15 mai et au 23 juin la partie modérée de notre population criait : Mort aux communistes ! elle n'entendait pas accorder un bill d'indemnité à ces plagiaires de M. Cabet. L'indignation publique dit assez ce qui vous reste à faire.

§ II.

Et, ne croyez pas que ces disciples, canonisés de Jésus, se bornent à faire de la communauté des biens un conseil dont la pratique soit facultative, vous n'auriez qu'une idée incomplète de leur audace.

« LA VIE COMMUNE EST OBLIGATOIRE POUR TOUS LES HOMMES, et premièrement pour tous ceux qui veulent servir Dieu d'une manière irréprochable et imiter l'exemple des apôtres et de leurs disciples. » (Saint Clément, Act. concil.)

Saint Clément ! un pape ? — Eh monsieur, à qui le di-

tes-vous? Devoir pénible! mais vous n'y manquerez pas.

Le même pape continue en ces termes :

L'usage de toutes les choses qui sont en ce monde doit être commun à tous les hommes. C'est L'INIQUITÉ QUI A FAIT DIRE A L'UN : CECI EST A MOI ; ET A L'AUTRE : CELA M'APPARTIENT. DE LA EST VENU LA DISCORDE ENTRE LES MORTELS. (Saint Clément I. P. act. concil.)

Ainsi Rousseau ne l'avait pas inventé!

Saint Ambroise ajoute son venin à celui de saint Clément. — Quels saints, citoyen procureur!

« La nature fournit en commun tous les biens à tous les hommes. Dieu a en effet créé toutes choses afin que la jouissance en fût commune à tous et que la terre devînt la possession commune de tous. La NATURE A DONC ENGENDRÉ LE DROIT DE COMMUNAUTÉ, ET C'EST L'USURPATION QUI A PRODUIT LE DROIT DE PROPRIÉTÉ. » (*Serm.* 64*, in luc, cap.* 16.)

Et l'état de siége?

Ces moutons, que leur docilité a rendus si fameux, ne suivaient pas la file plus exactement que ne le font ces chrétiens. J'aurais des volumes à citer : un passage de saint Grégoire le Grand, et nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui.

« *Qu'ils sachent*, s'écrie saint Grégoire, *que la terre d'où ils ont été tirés* EST COMMUNE A TOUS LES HOMMES, ET QUE, DÈS LORS, LES FRUITS QU'ELLE PORTE LEUR APPARTIENNENT A TOUS INDISTINCTEMENT. (S.-Grég., cur., Past. Voy, 3 adm. 22.)

Qu'on me ramène... à la liberté.

Eh bien! ce n'est rien! rien!! rien!!!—Vous fermez vos oreilles à ces prédications immorales, vous refusez de participer à un genre de vie énergiquement flétri par les républicains vertueux, et vous vous dites : « Voilà ; je vivrai à ma façon ; je m'adonnerai tout entier à mon honnête commerce, achetant à bas prix, vendant cher ; ou bien je jouerai loyalement à la hausse et à la baisse, et j'amasserai à la sueur du front de mes salariés une fortune pour mes enfants. » — Or, vous vous croyez quitte avec ces » fauteurs et instigateurs de rébellion » comme l'Assemblée les qualifie si justement. Ah! que vous les connaissez mal!

§ III.

Ils contestent, que dis-je? Ils vont jusqu'à refuser formellement aux riches le droit de disposer de leurs biens comme ceux-ci pourraient l'entendre. Ce n'est pas assez que leur Maître ait dit : « Les riches ne sont que les éco-

nomes des biens des pauvres. » Ils amplifient. Un nommé Jean, auquel une certaine facilité d'élocution a valu le surnom de Bouche d'or (saint Jean Chrysostôme), a dit, a écrit :

Vous n'avez pas reçu votre bien pour le dévorer et le prodiguer, mais pour en faire l'aumône. C'est le bien commun des pauvres que Dieu vous a confié. *Quoi que vous l'ayez acquis par de justes travaux, quoi qu'il vous soit venu par la succession paternelle, si vous n'assistez pas les indigents* JUSQU'A CONCURRENCE DE VOTRE BIEN, VOUS N'ACCOMPLISSEZ PAS CE QUE VOUS DEVEZ. (S. Jean Chrysost. de Lazat. concio 2.)

Dans quel guêpier, citoyen procureur, les dévotes étaient tombées et quel cierge elles me devront! Vous croyez que c'est tout? Voici un sieur Basile qui apostrophe les riches en ces termes :

Malheureux que vous êtes, que répondrez-vous au grand juge? Vous couvrez de tapisseries la nudité des murailles, et ne couvrez pas de vêtements celle des hommes! Vous parez les chevaux de housses précieuses et très riches, et vous méprisez votre frère qui est couvert de haillons! Vous laissez pourrir ou ronger du blé dans des granges ou des greniers et ne daignez point jeter les regards sur ceux qui n'ont pas de pain! Vous gardez de l'argent en réserve, et vous n'avez aucun soin de relever ceux que la nécessité abat ou opprime! Vous me direz : « A qui fais-je tort, si je retiens et conserve ce qui est à moi? » Et moi je vous demande quelles sont les choses que vous dites être à vous? de qui les avez-vous reçues? *Vous faites comme un homme qui étant au théâtre et s'étant hâté de prendre les places que les autres pourraient prendre, les voudrait tous empêcher d'entrer,* APPLIQUANT A SON SEUL USAGE, CE QUI EST LA POUR L'USAGE DE TOUS. C'EST AINSI QUE FONT LES RICHES, et s'étant mis les premiers en possession de choses qui sont communes, ils se les rendent propres en les possédant; car si chacun ne prenait que ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance et qu'on donnât le reste aux indigents, il n'y aurait ni riches ni pauvres. (*S. Basil magn. concio de divit. et paupert.*)

— Eh! malheureux, comment les pauvres vivraient-ils s'il n'y avait plus de riches? « Les riches sont l'estomac, dit Menennius, et les pauvres sont les membres. » Pourquoi les membres travailleraient-ils si ce n'était pour emplir la panse? — Vous avez raison, citoyen le procureur, cela est élémentaire, mais que voulez-vous!

Ils se tiennent tous entre eux comme les doigts de la main. Ecoutez saint Ambroise :

Qu'y a-t-il d'injuste dans ma conduite, dis-tu, si, respectant le bien d'autrui, je conserve avec soin mes propriétés personnelles? O IMPUDENTE PAROLE! Quelles sont ces propriétés dont tu parles?

D'où tiens-tu les choses que tu possèdes en ce monde? Quand tu apparus au jour, quelles richesses as-tu apportées avec toi?..... LA TERRE AYANT ÉTÉ DONNÉE EN COMMUN A TOUS LES HOMMES, PERSONNE NE PEUT SE DIRE PROPRIÉTAIRE DE CE QUI DÉPASSE SES BESOINS NATURELS DANS LES CHOSES QU'IL A DÉTOURNÉES DU FONDS COMMUN ET QUE LA VIOLENCE SEULE LUI CONSERVE. Rappelle-toi que tu es sorti nu du ventre de ta mère et que tu rentreras également nu dans le sein de la terre. (S. Ambros., serm. 64 in luc., cap. 16.)

Voulez-vous voir jusqu'où l'on peut descendre quand on s'est une fois écarté du sentier de l'honneur?

« QUICONQUE POSSÈDE SUR LA TERRE EST INFIDÈLE A LA LOI DE JÉSUS-CHRIST » dit saint Augustin. (*Credit, de comptempt mundi. Tract.* 9, *cap.* 2.)

Et d'un.

« La richesse et l'avarice sont la source de tous les maux. »

Ceci est de saint Paul.

Quant au chef d'avarice, dites vous, je suis désintéressé dans la question. En êtes-vous bien sûr?

L'avarice, à parler généralement, c'est, dit saint Astere, la passion d'avoir plus que le nécessaire. (S. Asterius. homil. 3. advers) (avarit.)

Ces gens là se sont à ce point identifiés avec ces folies, qu'ils mettent parfois à les exprimer une naïveté charmante. Voyez le bon trait de comédie :

De toutes les maladies de l'âme, la plus exécrable est la funeste passion de conserver ses richesses. (*Salvian cont. avarit lib.* 1.)

Oui, mais tout cela est sérieux, très sérieux!

Ce sera, si vous le voulez, l'histoire du serpent et de la lime, mais toujours est-il que les fondements de la société sont atteints par des discours du genre de celui-ci :

Allez, dit Jésus-Christ, et vendez non pas une partie de votre bien, mais tout ce que vous possédez, et donnez-le, non pas à vos amis, à *vos parents*, à VOTRE FEMME, A VOS ENFANTS; et pour dire encore quelque chose de plus, ne vous en réservez rien du tout par une timide prévoyance, de peur que vous ne soyez puni comme Ananie et Saphire; mais donnez tout aux pauvres, et employez ces richesses d'iniquité à vous faire des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. (St-Jérôme. *Lettre à Julianus.*)

Voulez-vous me dire ce qui resterait de la famille? Ils l'ont attaquée bien plus rudement encore, vous le verrez dans un moment. Remarquez seulement que ce passage de saint Jérôme renferme une véritable menace à l'adresse

de ceux qui ne se mettent pas nus comme la main, eux et leurs femmes et leurs enfants aussi. Et quelle menace ! le sort d'Ananie et de Saphire ! Procureur général, hésiteriez vous encore ?

Du reste, il dit vrai quand il invoque l'autorité de Jésus-Christ.

Donnez en aumônes ce que vous avez, et toutes choses vous seront pures. (S. Luc, XI, 41.)

On raconte qu'un pauvre jeune homme auquel ces dangereuses prédications avaient tourné la tête (c'était du reste un homme honorable, « possédant de grands biens ») vint trouver Jésus-Christ.

Et s'étant mis à genoux devant lui, il lui demanda : Mon bon maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ?

Mais Jésus lui répondit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu.

Tu sais les commandements : Ne commets point d'adultère, ne tue point, ne dérobe point, ne dis point de faux témoignage, ne fais tort à personne, honore ton père et de ta mère.

Il répondit : Maître, j'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse.

Et Jésus, ayant jeté les yeux sur lui, l'aima et dit : VA VENDS TOUT CE QUE TU AS et LE DONNE AUX PAUVRES, et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela viens et suis-moi t'étant chargé de ta croix.

Le jeune homme prouva bien qu'il n'avait pas complètement perdu la raison. Il s'en alla ; « tristement, » dit-on, mais enfin il s'en alla ; « car il avait de grands biens, » ajoute bêtement le nouvelliste.

Sur quoi Jésus-Christ fait cette méchante remarque :

Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu.

Et ses disciples furent étonnés de ce discours. Mais Jésus, reprenant la parole, leur dit : Mes enfants, qu'il est difficile à ceux qui se confient aux richesses d'entrer dans le royaume de Dieu !

Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.

Mais puisque tous, tant que nous sommes, nous avons eu le malheur d'être élevés dans des doctrines répudiées aujourd'hui par les gens de bien ; permettez que j'écrive un paragraphe à l'adresse de ceux dont l'esprit droit et le cœur candide n'ont point su découvrir le piège qui leur est tendu. Ils ont cru que la foi aux mystères suffisait pour leur mériter le titre de chrétiens dans cette vie et le salut dans l'éternité. Qu'ils écoutent la brutale parole de saint Jacques, et leur illusion cessera.

§ IV.

Tu crois qu'il y a un seul Dieu, leur crie saint Jacques; tu fais bien : les demons le croient aussi, et ils en tremblent. (Epît. cath., cp. II, v. 19.)

Ainsi, Monsieur, la foi sans les œuvres ne serait pas même une marque distinctive entre nous et le diable !

Ces paroles pleines de compassion et de douceur, dont vous êtes si généreusement prodigues, chères sœurs, envers les pauvres, ne sont, je dois vous en prévenir, d'aucune utilité pour votre salut.

Si un frère ou une sœur sont nus, et qu'ils manquent de la nourriture qui leur est nécessaire chaque jour;

Et que quelqu'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez, et que vous ne leur donniez point ce qui est nécessaire pour leur corps, à quoi cela servira-t-il ? (*Ib.*, v, 15, 16.)

Et sachez, blanches brebis, qu'il ne demande pas de quelle utilité ce serait pour le prochain; mais, question bien autrement sérieuse, à quoi cela servirait à vous-mêmes !

Que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? Cette foi le pourra-t-elle sauver ? (*Ibid.*, 14.)

A ces paroles si nouvelles pour vous, je vous entends, douces habituées des saints lieux : « A quel prix mériterons-nous donc la béatitude éternelle? « Et en effet, si élevé qu'en soit le prix, un tel marché serait un bon placement. Mais, pieuses égoïstes, avez-vous oublié les paroles du Sauveur, ou ne vous en a-t-on pas dit la portée?

Aimez Dieu par dessus toutes choses et votre prochain comme vous même.

Trouvez-vous le conseil trop vague?

Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les leur aussi de même, car c'est là la loi et les prophètes. (Matth. VII, 2.)

Ne comprenez-vous point encore?

Vendez ce que vous avez et donnez-le en aumônes, dit le Seigneur. (St-Luc XII. 33.)

Vous commencez à comprendre.

Vous allez comprendre tout à fait.

Ecoutez le précurseur prêchant la repentance dans « tout le pays qui est aux environs du Jourdain » :

Il disait donc au peuple qui venait pour être baptisé par lui

RACE DE VIPÈRES, QUI VOUS A APPRIS A FUIR LA COLÈRE A VENIR.....

La cognée est déjà mise à la racine des arbres. Tuut arbre donc qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu.

Alors le peuple lui demanda : « Que ferons-nous donc? »

Il leur répondit : QUE CELUI QUI A DEUX HABITS EN DONNE A CELUI QUI N'EN A POINT : ET QUE CELUI QUI A DE QUOI MANGER EN FASSE DE MÊME. » (Saint-Luc, III, 7, 9, 10, 11.)

C'est l'évêque Salvien qui vous en avertit.

Si vous ne disposez pas de vos biens en faveur des pauvres C'EST QUE VOUS NE CROYEZ POINT. Non, vous ne croyez point ; vous avez beau soutenir le contraire, vos actions démentent vos paroles. (Salvian, *cont. avarit*, *l.* 3.)

Nos biens? tous nos biens? demandez vous de votre plus douce voix.

Oui, chères colombes, et votre vie par surcroît!

Nous avons connu ce que c'est que la charité, *en ce que Jésus-Christ a donné sa vie pour nous ;* NOUS DEVONS DONC AUSSI DONNER NOTRE VIE POUR NOS FRÈRES.

Or, celui qui aura des biens de ce monde, et qui voyant son frère dans le besoin, lui fermera ses entrailles, COMMENT L'AMOUR DE DIEU DEMEURERA-T-IL EN LUI ?

Mes petits enfants, n'aimons pas seulement de paroles et de langue, mais aimons en effet, et en vérité. (1er *épit. cath.* de saint Jean, III, 16 à 19.)

C'est une chose remarquable à quel point ces gens-là s'entendent ; ainsi Saint Jérôme vous donne en d'autres termes un conseil identique :

Vous me demandez comment on peut devenir parfait... pour répondre Madame à la question que vous me proposez, je me servirai des propres paroles de Jésus Christ..... « Allez, vendez tout ce que vous avez ; donnez-le aux pauvres et suivez le Sauveur. » *Jésus-Christ ne dit pas donnez-le à vos enfants, à vos frères, à vos parents*, AUXQUELS, QUAND MÊME VOUS EN AURIEZ, VOUS SERIEZ TOUJOURS OBLIGÉE DE PRÉFÉRER LE SEIGNEUR. Mais « donnez-le aux pauvres, » ou plutôt à Jésus-Christ, QUE VOUS SECOUREZ EN LA PERSONNE DES PAUVRES ; lequel, étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous..... Comme donc vous n'avez point d'enfants, « EMPLOYEZ LES RICHESSES INJUSTES à vous faire plusieurs amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Ce n'est pas sans raison que l'Evangile appelle les biens de la terre, » des richesses injustes. « CAR ELLES N'ONT POINT D'AUTRES SOURCE QUE L'INJUSTICE DES HOMMES, ET LES UNS NE PEUVENT LES POSSÉDER QUE PAR LA PERTE ET LA RUINE DES AUTRES. Aussi dit-on communément, ce qui me paraît très véritable, que CEUX

QUI POSSEDENT DE GRANDS BIENS NE SONT RICHES QUE PAR LEUR PROPRE INJUSTICE, OU PAR CELLE DE CEUX DONT ILS SONT HÉRITIERS. (lettre de saint Jérôme à Hedibia.)

— Hélas, hélas! comment ferons-nous pour nous diriger dans une voie si nouvelle? — Rassurez-vous, tendres agneaux, vous aurez des pasteurs vigilants. Voici, par exemple, le conseil de saint Augustin :

Recherchez ceux qui sont dans l'indigence, et ne dites pas : « *Si on me demande, je donnerai*; *car comment ferais-je de semblables recherches*? » SOYEZ CURIEUX, SOYEZ CLAIRVOYANTS; FAITES VOS EFFORTS POUR DÉCOUVRIR D'OU CHACUN TIRE SA SUBSISTANCE. Personne ne vous blâmera de cette bienveillante curiosité. Ceux qui n'osent vous demander, prévenez-les, allez au devant d'eux.

Soyez curieuses, mesdames, quoi de plus facile! mais c'est de toute nécessité; car notez-le bien :

TOUTES LES FOIS QUE NOUS MANQUONS DE DONNER L'AUMONE NOUS DEVENONS SEMBLABLES AUX RAVISSEURS DU BIEN D'AUTRUI ET DIGNES DU MÊME SUPPLICE. (St.-Jean Chrysostôme.)

Je vous entends, chrétiens et chrétiennes, vous n'aviez point su à quoi vous vous engagiez en portant ce titre, et, de fait, on ne vous a pas consultés avant de vous le décerner. Mes frères et mes sœurs, la liberté des cultes est entière, et toutes les religions sont égales devant la loi. Vous pouvez vous dédire; il n'y a rien de fait.

— Oh non! mesdames et messieurs, vous vous trompez de porte; il n'y a point à marchander.—Je vous entends bien : « Nous jeûnons quatre fois l'an. » — C'est moins que rien. Ecoutez Chrysostôme :

Si vous jeûnez sans faire l'aumône, Dieu n'agréera pas votre jeûne, IL LE REGARDERA AVEC PLUS D'HORREUR QUE LES EXCÈS DE CEUX QUI S'ENIVRENT ET QUI SE GORGENT DE VIANDE. (S. J. Chrysostôme. *De jejun et eleemos.*)

C'est à renverser toutes les idées!—Vous priez matin et soir et vous récitez votre chapelet à midi;—impossible de vous donner le salut à ce prix.

La prière tire sa force de l'aumône, dit le même saint d'après l'Ecriture. Pratiquons l'aumône d'abord et ensuite la prière. (*Id.*)

Je vous ai comprise, épouse du seigneur, et je vous arrangerais volontiers; mais

La virginité même tient tout son éclat de l'aumône. SANS ELLE LES VIERGES LES PLUS IRRÉPROCHABLES SONT CHASSÉES DE LA CHAMBRE NUPTIALE DE L'ÉPOUX CÉLESTE. *Toute excellente qu'elle soit, la virginité n'est rien sans l'*AUMÔNE. — Sachez donc qu'il n'y a pas de salut a espérer pour celui qui néglige de pratiquer l'aumône. Quoiqu'il fasse, le riche qui ne rem-

plit pas comme il doit l'être le précepte de la charité, PÉRIRA NÉCESSAIREMENT DANS L'AUTRE MONDE. (*ibid.*)

Pieuses et nobles dames qui poussez la charité jusqu'à faire exhibition publique de vos charmes et de vos parures dans l'intérêt de l'humanité souffrante, avec quelle absence d'égards ce rude Chrysostôme vous parle :

C'est toujours un mal de se parer avec des objets précieux ; *mais c'est un mal bien plus grand de venir ainsi à l'église et de s'exposer en cet état au regard des malheureux.* SI VOUS AVIEZ LE PROJET DE LES SOULEVER CONTRE VOUS, VOUS NE POUVIEZ TROUVER UN MOYEN PLUS EFFICACE ; CAR IL Y A DE LA CRUAUTE A DISSIPER AINSI POUR LA SATISFACTION DE VOTRE LUXE LES BIENS que Dieu vous a CONFIES pour des ŒUVRES de charité. Considérez la foule des pauvres parmi lesquels vous passez ; *Votre magnificence les irrite dans la faim qui les presse et les dévore.* ET LEUR NUDITE CRIE VENGEANCE CONTRE CES VÊTEMENTS SUPERBES ET CET APPAREIL DIABOLIQUE. Ne vaudrait-il pas mieux soulager l'indigence, QUE DE SE PERCER LES OREILLES POUR Y SUSPENDRE LA NOURRITURE DES PAUVRES ET LA VIE D'UNE INFINITÉ DE MALHEUREUX.

Si sévère que puisse vous paraître le Saint, oh ! qu'incomparable est sa douceur auprès du châtiment que le FILS DE L'HOMME vous réserve, si vous ne vous empressez de faire pénitence, *id est* de renoncer aux *richesses injustes*, c'est-à-dire à cette *chose d'autrui qu'on possède quand on possède le superflu.*

Et ensuite il dira à ceux qui sont à sa gauche, retirez vous de moi, maudits, et allez dans le feu éternel, qui est préparé au diable et à ses anges.

Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné a boire.

J'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité.

Et ceux-là lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim ou soif ou être étranger, ou nu, ou malade, ou en prison et que nous ne t'avons point assité ?

Et il leur repondra : JE VOUS DIS EN VÉRITÉ QU'EN TANT QUE VOUS NE L'AVEZ PAS FAIT A L'UN DE CES PLUS PETITS DE MES FRÈRES, VOUS NE ME L'AVEZ PAS FAIT NON PLUS.

ET CEUX-CI S'EN IRONT AUX PEINES ÉTERNELLES. Mais les justes s'en iront à la vie éternelle. (Saint Matt. XXV 41 à 46.)

§ V.

Eh bien, citoyen procureur, vous n'avez rien vu encore. Seulement vous voilà convenablement préparé à ce qui va suivre.

Cette maxime de M. Proudhon : La *propriété, c'est le vol*, ces prétendus saints, ces docteurs illustres, ces martyrs la répètent, la développent ; en un mot, c'est pour eux parole d'Evangile.

Accusé Basile, approchez et répondez : « Quel est celui qu'on doit regarder comme voleur? »

SAINT JEAN-CHRYSOSTOME. Voici l'idée qu'on doit se faire des riches et des avares ; CE SONT DES VOLEURS QUI ASSIÈGENT LA VOIE PUBLIQUE, DÉVALISANT LES PASSANTS ET FONT DE LEURS CHAMBRES DES CAVERNES OU ILS ENFOUISSENT LES BIENS D'AUTRUI. (S. Joan. Chrysost. *de Lazaro concio.* I.)

M. LE PRÉSIDENT. Vous n'avez pas la parole. Basile répondez : Quel est celui qu'on doit regarder comme voleur?

SAINT BASILE. « C'est celui qui s'approprie à lui seul ce qui est à plusieurs particuliers. *N'êtes-vous donc pas un voleur, vous qui rendez propre à vous seul ce que vous avez reçu pour le communiquer et le distribuer à plusieurs*? » Si l'on appelle voleur celui qui dérobe un habillement, doit-on donner un autre nom à celui qui, pouvant sans se nuire, habiller un homme qui est tout nu, le laisse pourtant tout nu? LE PAIN QUE VOUS RETENEZ CHEZ VOUS ET DONT VOUS AVEZ TROP EST AUX PAUVRES QUI MEURENT DE FAIM ; LES HABILLEMENTS QUE VOUS GARDEZ DANS VOTRE ARMOIRE SONT A CEUX QUI SONT NUS ; LES SOULIERS QUI SE MOISISSENT CHEZ VOUS SONT A CEUX QUI N'EN ONT PAS ; L'ARGENT QUE VOUS CACHEZ DANS LA TERRE EST A CEUX QUI SONT RUINÉS. » (S. Basil, *mag. de avarit.*)

Est-ce clair? « A Charenton! » criez-vous. Vous croyez être au bout? je ne fais que commencer.

Greffier, prenez votre meilleure plume, et écrivez ce que va nous dire le sieur Grégoire dit le Grand.

UN RÉPUBLICAIN HONNÊTE : Monsieur le président, est-ce que vous êtes décidé à laisser durer cela jusqu'au bout? C'est bien violent, cependant! (Voyez dans le *Moniteur universel* la séance de l'Assemblée nationale du 31 juillet; discussion d'une poposition du citoyen Proudhon.)

SAINT GRÉGOIRE-LE-GRAND. « Ce n'est pas assez de ne pas ravir le bien d'autrui ; en vain ceux-là se croient innocents, qui s'approprient à eux seuls les biens que Dieu a rendus communs : *en ne donnant pas aux autres ce qu'ils ont reçu, ils deviennent* MEURTRIERS *et* HOMICIDES *parce que, retenant pour eux seuls le bien qui aurait soulagé les pauvres, on* PEUT DIRE QU'ILS EN TUENT TOUS LES JOURS AUTANT QU'ILS EN AURAIENT PU NOURRIR. Lors donc que nous donnons de quoi subsister à ceux qui sont dans la nécessité, *nous ne leur donnons pas ce qui est à nous, mais nous leur donnons* CE QUI EST A EUX. Ce n'est pas tant une œuvre de miséricorde que nous faisons, QU'UNE DETTE QUE NOUS PAYONS. » (S. Grég. *Reg. past.* p. 3. c. 22.)

VOIX DANS L'AUDITOIRE. C'est une menace à la société. — C'est un crime envers la société. — Nous ne pouvons entendre ces choses-là ! — Ce sont des extravagances. Ce sont de véritables folies ! — Rappelez-le à la pudeur ! — C'est intolérable ! (*loc. cit.*)

— Gendarmes, faites venir le prévenu Grégoire de Nysse.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE. Il eût été meilleur et plus juste, puisque nous sommes tous frères et unis par les liens du sang et de la nature, que nous partageassions tous également. Que si un seul veut se rendre maître de tout le bien, le posséder tout entier et exclure ses frères de la troisième ou de la quatrième partie, *celui-là n'est pas un frère,* MAIS UN TYRAN INHUMAIN, UN BARBARE CRUEL, ou plutôt *UNE BETE FAROUCHE* DONT LA GUEULE EST TOUJOURS OUVERTE POUR DÉVORER ELLE SEULE TOUTE LA NOURRITURE DES AUTRES.

LE CHOEUR. Il fallait faire le coup de fusil le 23 juin ! — Il fallait avoir du courage ! — Où étiez-vous donc dans les journées de juin ? — Vous êtes le Marat de cette doctrine ! — C'est vous qui avez allumé l'incendie ! — Il fallait aller aux barricades (*loc. cit.*).

LE CITOYEN SENARD. Il est trop lâche, il n'ira pas. Ces gens-là appellent derrière les barricades, mais ils n'y vont pas (*loc. cit.*).

QUELQU'UN. Mandrin n'en dit pas davantage (*loc. cit.*).

§ VI.

Après cela, citoyen procureur, vous comprendrez aisément que ces gens-là aient accepté les idées du citoyen Proudhon sur la gratuité du crédit. Sur ce point, Lactance est court, mais explicite :

Il est souverainement injuste, dit-il, d'exiger *plus qu'on a donné ;* en agir ainsi, c'est exploiter le prochain, c'est spéculer perfidement sur ses besoins. (Lact. I, 8, *Inst. Div.*, *c.* 17.)

Non seulement ils se sont approprié ces idées détestables, mais ils les développent avec une audace qui dépasse toute croyance. Permettez que je vous expose leurs opinions sur l'honorable corporation des banquiers.

Voici le compliment que leur adresse Saint Grégoire de Nysse :

La vie du prêteur est une vie paresseuse et insatiable ; il ne connaît point les travaux des champs, il veut que tout naisse pour lui sans semence et sans culture ; *sa charrue, c'est sa plume ; son champ, c'est le billet qui lui rendra le capital et le profit ;* SA SEMENCE, C'EST SON ENCRE. Enfin, la plume destinée à féconder son travail, c'est le temps nécessaire pour que

son argent augmente et lui rapporte des fruits mystérieux...; le prêteur n'a rien et il possède tout, s'arrangeant une vie toute contraire aux prescriptions des Apôtres... Homme cupide, rends à ton frère ce que tu lui a injustement ravi! (Greg. Nyss., *Orat. contr. usurar.)*

Vous ne serez pas surpris si je vous dis que les mêmes idées anti-économiques se retrouvent dans saint Jean Chrysostôme.

Quoi de plus révoltant, s'écrie-t-il, que de prétendre semer sans champs, sans pluie, sans charrue! Mais aussi ceux qui se livrent à ce genre d'agriculture pestiféré ne récolteront que de la zizanie, qui doit être livrée au feu éternel. (Chrysost. *Homil.* 57 *in Matth.*)

Seulement, suivant la pieuse habitude du Saint homme, ces affreuses doctrines se trouvent chez lui mêlées d'injures et de menaces. Eh bien! Chrysostôme est plein de douceur et d'urbanité auprès de Saint Grégoire de Nysse.

Celui qui nommerait vol et parricide l'inique invention du *prêt à intérêt* ne serait pas très éloigné de la vérité. Qu'importe, en effet, que vous vous rendiez maître du bien d'autrui, en escaladant des murs et en tuant des passants, ou que vous acquerriez ce qui ne vous appartient pas par l'effet impitoyable du prêt? O dépravation du langage!... Si quelqu'un, rencontrant un voyageur, lui arrache par force ou lui soustrait par ruse ses provisions, on le traitera de brigand et de voleur. Mais celui qui commet une injuste spoliation, en présence de témoins, et qui confirme son iniquité par des actes en bonne forme, est qualifié d'homme généreux, bienveillant, serviable. (Greg. Nysse. *Homil. inc. 4 Eccles.*)

Saint Ambroise n'est guère plus flatteur; jugez-en:

Tels sont vos bienfaits: *Vous donnez moins que vous ne recevez*; *même en secourant, vous dépouillez*; *vous mettez à profit le pauvre lui-même.* Celui qui vous paie l'intérêt est dans le besoin; il est forcé de vous emprunter pour payer la dette qui le presse, et il reste sans ressource pour lui-même. Hommes pleins de miséricorde, qui le déliez vis-à-vis d'autrui et le liez envers vous! Celui qui manque d'aliments, vous paie des usures, est-il rien de plus criant? *Cet homme cherche un remède, vous offrez le poison*; *il demande du pain, vous montrez le glaive*; *il implore la liberté, vous imposez la servitude*; *il soupire après sa délivrance, vous serrez le nœud qui l'étrangle...*

Vous buvez, et un autre fond en larmes; vous mangez, et votre nourriture suffoque les autres; *vous écoutez d'agréables symphonies, et un autre se consume en gémissements*; *vous vous enrichissez par des malheurs, vous cherchez votre profit dans les larmes, vous vous nourrissez de la faim d'autrui, vous gravez sur votre argent les dépouilles de vos*

victimes; et vous vous estimez riches, vous qui exigez du pauvre un salaire!

Ainsi, saint Ambroise paraît vouloir insinuer que c'est le travailleur qui fait vivre l'oisif. Mais cette proposition est heureusement condamnée par les bons économistes.

Après cela, qu'elle différence faites-vous entre un chrétien et un païen? N'était-ce pas un païen que ce Caton auquel on demandait : Que pensez-vous du prêt à intérêt? et qui répondait : Que pensez-vous de l'assassinat? — Et puis parlez-moi de progrès!

Et ces chrétiens ne se bornent pas à proscrire le prêt à intérêt, mais, en vrais sophistes qu'ils sont, ils *essaient* de justifier cette interdiction. Ecoutez saint Thomas :

Tout ce qui revient de profit à celui auquel j'ai prêté de l'argent est le produit de son industrie, de l'intelligence qu'il a mise à faire valoir cet argent; je ne dois point lui vendre sa propre industrie en lui prenant une part de son produit.

Ces gens-là ignoraient le premier mot de l'économie politique.

Ignorants? ce n'est point assez! — sans cœur par surcroît! Que doivent-ils avoir à la place du cœur ceux qui ont osé écrire ces lignes, que vous lirez avec une juste indignation :

Le prêt à intérêt n'est jamais permis, pas même dans les limites de ce qui est nécessaire pour vivre. (D. Thom., *Opusc.* 72, cap. 8.)

Eh bien, Monsieur, ce Thomas n'a même pas le mérite de l'invention.

Avant lui, un de ses pareils avait écrit :

Les rentiers osent dire : Je n'ai pas d'autre ressource pour vivre. Eh! n'est-ce pas ce que répondrait un voleur pris sur le fait? Ils n'en sont que plus coupables d'avoir choisi un art d'iniquité pour s'en faire un moyen d'existence, et d'avoir cherché à tirer leur nourriture précisément de ce qui offense celui de qui vient toute nourriture. (Saint-August., *in Psal.* 128.)

Contenez-vous, citoyen! Un mot seulement pour en finir, un mot qui résume tout, je l'emprunte à Saint-Bernard :

In furto comprehenditur usura. (Bern., *Serm. IV*, *super salve Regina*.)

C'est-à-dire :

L'usure n'est qu'une variété du vol.

C'est un contrat d'iniquité, dit saint Chrysostôme. (Homil. LVII, sur saint Matth.)

C'est une maladie, dit saint Basile. (*Epit.* I *ad Amphil.* cap. XIV.)

C'est une idolâtrie, répète après l'apôtre, saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile. (Epit. canon. à Letoius.)

Et, de peur qu'on ne s'y trompe, Saint Ambroise prend soin de nous avertir que

Tout ce qui s'ajoute au capital EST USURE. Donnez-lui, dit-il, le nom que vous voudrez, ce sera toujours une usure. (S. Ambros., *lib. de Tob.*, c. 14.)

Tout-à-fait d'accord en cela avec saint Jérôme :

Il y a usure, dit celui-ci, toutes les fois qu'on retire du prêt plus qu'on n'a donné. (S Hyeron., *in Ezech.*, c. 18.)

Ils n'auraient point eu de discussion là-dessus avec Saint Jérôme :

L'usure est le prix exigé pour l'usage de l'argent prêté.

Si vous voulez du moderne, Bossuet, après avoir cité les textes sacrés, s'exprime ainsi :

Par là s'établit aussi en quoi consiste l'usure, puisque la loi détermine clairement que c'est le surplus, ce qui se donne au-dessus du prêt, ce qui excède ce qui est donné ; et, selon notre langage, ce qui est au-dessus du capital.

A traduire le mot à mot selon l'hébreu, il faut appeler ce surplus *accroissement*, *multiplication* ; et c'est ce que la loi appelle *usure*, c'est-à-dire tout ce qui fait que ce qu'on rend excède ce qu'on a reçu. (Bossuet, *Traité de l'Usure.* Propos. I.)

C'est d'une monotonie désespérante !

§ VII.

Citoyen procureur, vous allez vous croire chez Nicolet.

Ce saint Ambroise a sur la banque des idées toutes particulières. Vous venez de voir ce qu'il pense du prêt à intérêt, opération parfaitement légale cependant. Eh bien ! ces gens-là sont à ce point dépourvus d'idées financières, qu'ils font une obligation de prêter à ceux qui ne pourront jamais rendre. Qui s'est jamais avisé de combiner le prêt gratuit avec le placement à fonds perdu ? C'est à faire mourir de rire un homme d'affaires.

Prêtez même à ceux de qui vous n'espérez pas recouvrer ce que vous avez perdu. Vous donnez peu sur la terre et vous recevrez beaucoup dans le ciel. Craignez-vous d'avoir affaire à un mauvais débiteur dans la personne de Jésus-Christ ? L'Evangile est votre caution. Si quelque riche de ce monde s'offrait pour garantir la solvabilité de celui qui veut emprunter de vous, vous vous empresseriez aussitôt de compter les espèces. Eh bien ! Dieu lui-même se porte garant pour tous les indigents, et

vous hésitez un instant, et vous cherchez encore une caution plus riche ! (S. Ambr., I, *de Tob.*, 16.)

Voilà une variété toute nouvelle de chantage ! La même indigence d'idées pratiques se remarque chez tous ces utopistes.

Cependant, ne vous y trompez pas, vous ne connaissez pas encore les vrais coupables. Saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse, saint Bernard et leurs pareils ne sont que des instruments ; le vrai coupable est celui qui a posé les principes que ceux-ci n'ont fait que développer ; le vrai coupable est celui qui a dit :

Donne à celui qui te demande et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. (S. Matt., V. 42.)

Et si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez de recevoir, quel gré vous en saurait-on ? (S. Luc, VI, 34.)

Le vrai coupable, c'est donc NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Après cela, comme il n'y a point de folies nouvelles sous le soleil, je ne vois pas pourquoi nous ne ferions pas remonter l'enquête jusqu'au delà du 24 février. Je prendrai donc la liberté de vous faire remarquer qu'un livre fort ancien, la *Bible*, professe la même opinion sur le prêt à intérêt.

Quand ton frère sera devenu pauvre, et qu'il te tendra ses mains tremblantes, tu le soutiendras, même l'étranger et l'habitant, afin qu'il vive avec toi.

Tu ne prendras point de profit de lui ni d'intérêt ; mais tu craindras ton Dieu, et ton frère vivra avec toi.

Tu ne lui donneras point ton argent à intérêt, et tu ne lui donneras point de tes vivres pour en tirer de profit. (Lévitiq. XXV, 35, 36, 37.)

Si ces gens-là étaient oracles de sagesse, comme quelques-uns le disent, et non de folie, comme vous l'admettrez, il nous faudrait regarder cette institution si éminemment philanthropique des monts-de-piété comme un monument d'iniquité. Les monts-de-pitié ne sont-ils pas désignés clairement dans le passage suivant :

Si tu prends en gage le vêtement de ton prochain, tu le lui rendras avant que le soleil soit couché.

Car c'est sa seule couverture, c'est son vêtement pour couvrir sa peau. Où coucherait-il ? S'il arrive donc qu'il crie : A moi ! je l'entendrai, car je suis miséricordieux. (Exod. XXII. 26, 27.)

C'est ainsi, qu'on enseigne l'ingratitude au peuple.

Vous savez sans doute, et, sinon, je me fais un plaisir de vous l'apprendre, que les Hébreux célébraient de sept

en sept ans une année solennelle, l'année de relâche, comme on l'appelait à juste titre; car jugez vous-même de quel relâchement d'idées financières une telle institution témoigne.

Et c'est ici....

C'est Dieu qui parle : Vous n'ignorez pas que la manie de ces anarchistes est de parler au nom de Dieu et du peuple qu'ils ont osé identifier dans cette maxime impie autant que fameuse: *Vox*... Mille pardons; *la voix du peuple est la voix de Dieu.*

Et c'est ici la manière de la célébrer : que tout créancier relâche ce qu'il aura prêté à son prochain, et qu'il ne l'exige point de son prochain ni de son frère quand on aura proclamé l'année de relâche à l'honneur de l'Eternel...

Afin qu'il n'y ait parmi toi aucun pauvre. (Deuteron. XV, 1, 2, 4.)

A prêter un tel langage à Dieu, autant vaudrait tout de suite diviniser le citoyen Proudhon : *Pater noster Proudhon, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua. Panen nostrum quotidianum da nobis hodiè, et libera nos à malo. Amen!*

Vous me direz : Voilà un singulier système de crédit! et qui trouvera à emprunter quand viendra le moment de cette liquidation périodique? Ces gens-là sont bien fins, citoyen procureur, ils ont prévu le cas :

Prends garde à toi qu'il n'y ait cette pensée impie dans ton cœur, et que tu ne dises; la septième année, qui est l'année de relâche, approche, et que ton œil, étant sans pitié envers ton frère qui est pauvre, pour ne lui rien donner, il ne crie contre toi à l'Eternel, et qu'il n'y ait en toi du péché. (Deuteron. XV, 90.)

Si ces funestes doctrines avaient de profondes racines dans le passé, quand le chef de ces socialistes leur a donné une forme et une vie nouvelles, elles ont depuis porté des fruits abondants autant qu'amers. Jusqu'au quatorzième siècle tous les Conciles semblent s'être donné le mot pour ébranler les fondements du crédit public et privé; voyez-les flétrissant à l'envi de l'épithète d'usurier le rentier honnête et l'obligeant prêteur.

Celui-là est un usurier, dit le Concile de Reims, qui, outre le sort principal, exige ou accepte quelque chose d'appréciable en argent.

Le Concile d'Adge est plus bref, mais non moins explicite.

Il y a usure, dès qu'on répète plus qu'on n'a donné.

Le Concile d'Elvire, tenu en l'an 305, ne s'arrête point en si beau chemin ; non content de blâmer celui qui fait valoir ses fonds, il lance sur lui l'anathème :

Un laïque qui s'est rendu coupable d'usure recevra, dit-il, son pardon, s'il promet de faire pénitence et de ne plus commettre d'exactions ; mais, s'il persiste dans son iniquité, qu'il soit rejeté de l'église, qu'il soit excommunié. (*Concil. Elib.*, *Can.* 20.)

Et prenez garde, de trouver la peine excessive, car votre doute même serait un crime. Cela a été décidé par un Concile tenu en 1311, un Concile présidé par un Pape ; le pape Clément V.

S'il arrive à quelqu'un, dit le concile de Vienne, de tomber dans cette erreur, qu'on peut affirmer en conscience qu'il n'y a pas de péché à prêter à usure, nous décrétons qu'il soit puni comme hérétique.

Et à cette occasion, Bossuet fait cette déclaration :

Personne dans l'Eglise n'a jamais réclamé contre ces décrets ; AU CONTRAIRE, ON S'Y EST SOUMIS COMME ON A TOUJOURS FAIT AUX CHOSES RÉSOLUES PAR LA TRADITION, PAR LES CONCILES MÊME GÉNÉRAUX, ET PAR LES DÉCRÉTALES DES PAPES ACCEPTÉES ET AUTORISÉES DU CONSENTEMENT DE TOUTE L'ÉGLISE.

ÇA DONC TOUJOURS ÉTÉ L'ESPRIT DU CHRISTIANISME DE CROIRE QUE LA DÉFENSE DE L'USURE PORTÉE PAR LA LOI ÉTAIT OBLIGATOIRE SOUS L'ÉVANGILE, ET QUE NOTRE SEIGNEUR AVAIT CONFIRMÉ CETTE LOI. (*Loc. cit.* 5me prop.)

Bossuet ! le grand Bossuet, l'aigle de Meaux, lui aussi, malade de cette peste !!

S'il faut en croire la Bible, et qu'en pensez-vous ? Dieu ratifiera la sentence des Conciles.

Eternel ! qui est-ce qui séjournera dans ton tabernacle ? qui est-ce qui habitera en la montagne de ta sainteté ?

Celui qui ne donne point son argent à usure... (*Psalm.* XV 1, 5.)

L'homme qui sera juste et qui fera ce qui est juste et droit,

Qui n'aura point prêté à usure, et qui n'aura point pris de surcroît...

Celui-là est juste ; certainement il vivra, dit le Seigneur, l'Eternel.

Qui prête à usure et qui prend du surcroît, vivra-t-il ? Il ne vivra pas quand il aura commis ces abominations-là ; il mourra très certainement et son sang sera sur lui. (*Ezech.*, XVIII, 5, 8, 13.)

Ainsi, l'excommuniation et le supplice dans cette vie, la damnation pendant l'éternité, voilà ce que mériteraient tant de républicains honnêtes. *Sancte Proudhon, miserere nobis !*

§ VII.

Mais les malheureux ne se contentent pas de contracter alliance avec M. Proudhon, on les trouve mêlés à toutes les idées subversives de ce temps.

N'est-ce point au Luxembourg qu'ont dû être recueillies les idées monstrueuses dont les citations suivantes portent l'empreinte ?

1re PIÈCE. — Leur Maître..... Mais, en si grave matière, il convient de citer textuellement. Je recours donc au livre qui continue de se vendre, en dépit des décrets de l'Assemblée nationale, et, ouvrant l'Evangile selon Saint Matthieu, je transcrivis ce qui suit :

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit dès la pointe du jour, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne.

Et, ayant accordé avec les ouvriers à un denier par jour, il les envoya à sa vigne.

Il sortit environ vers la troisième heure du jour, et il en vit d'autres qui étaient dans la place sans rien faire,

Auxquels il dit : Allez vous-en aussi à ma vigne, et je vous donnerai ce qui est raisonnable.

Et ils y allèrent. Il sortit encore environ la sixième et la neuvième heure, et fit la même chose.

Et, vers l'onzième heure, il sortit et il en trouva d'autres qui étaient sans rien faire, auxquels il dit : Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ?

Et ils répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Et il leur dit : Allez vous-en aussi à ma vigne, et vous recevrez ce qui sera raisonnable,

Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à celui qui avait le soin de ses affaires ; Appelle les ouvriers et leur paie leur salaire, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers.

Et ceux qui avaient été loués sur l'onzième heure étant venus, ils reçurent chacun un denier.

Or, quand les premiers furent venus, ils s'attendaient à recevoir davantage ; mais ils reçurent chacun un denier.

Et, l'ayant reçu, ils murmuraient contre le père de famille,

Disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et tu les a égalés à nous, qui avons supporté la fatigue de tout le jour et la chaleur.

Mais il répondit à l'un d'eux et lui dit : Mon ami, je ne te fais point de tort ; n'as-tu pas accordé avec moi à un denier par jour ?

Prends ce qui est à toi et t'en va ; mais je veux donner à ce dernier autant qu'à toi.

Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi ? Ton œil est-il malin de ce que je suis bon. (Matth. XX, 1 à 15.)

Ainsi, quelle que soit la durée de leur travail, tous les ouvriers reçoivent le même salaire.

Résumons : ci. . . . . ÉGALITÉ DE SALAIRE.

2e PIÈCE.— Parlant par parabole, l'un d'eux (Saül, dit Paul), s'exprime ainsi :

Celui qui avait recueilli beaucoup de manne n'en profitait pas davantage, et celui qui en avait recueilli peu n'en manquait pas, ci. . . . ENCOURAGEMENT A LA PARESSE, COMME AU LUXEMBOURG.

La paresse est conseillée d'une façon bien plus directe par le maître lui-même ; j'ose dire même qu'elle est commandée, bien plus, exaltée à l'égal d'une vertu dans le passage suivant. Vous y verrez, en outre, une fois de plus, s'il est un seul de ces bons sentiments prêchés aux masses par les économistes que ces fauteurs d'anarchie ne cherchent à étouffer. Ainsi, loin de se joindre à l'honorable M. Charles Dupin, pour convier les travailleurs aux jouissances cachées de la caisse d'épargne, voici comment Jésus-Christ les excite à cette fatale imprévoyance à laquelle ils ne sont déjà que trop enclins.

La scène se passait sur une montagne, Jésus-Christ était assis, ses disciples l'entouraient et le peuple avait la simplicité de l'écouter.

Nul ne peut servir deux maîtres, leur disait-il... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.

C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point en souci pour votre vie de ce que vous mangerez ou que vous boirez; ni pour votre corps, de ce que vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement?

Regardez les oiseaux de l'air ; car ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans les greniers, et notre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux?

Et qui est-ce d'entre vous qui par son souci puisse ajouter une coudée à sa taille?

Et pour ce qui est du vêtement, pourquoi en êtes-vous en souci? Apprenez comment les lys des champs croissent; ils ne travaillent ni ne filent.

Cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux.

Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, ne vous revêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi?

Ne soyez donc point en souci, disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? ou de quoi serons-nous vêtus?

Car ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses, et VOTRE PÈRE CÉLESTE SAIT QUE VOUS AVEZ BESOIN DE TOUTES CES CHOSES-LA.

Faites bien attention qu'en même temps qu'il prêche l'insouciance à ces pauvres gens, cet homme ne les engage pas à se résigner au dénuement qu'ils auront si bien mérité : « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses-là! » Et par quel moyen avouable se les procureront-ils donc ?

Mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus.

A bon entendeur, salut ! nous voilà en plein communisme.

Ne soyez donc point en souci pour le lendemain ; car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine. (S. Matth. VI, 24 à 34.)

Il paraît que d'honnêtes gens, éblouis par les beautés littéraires qu'ils croient reconnaître dans ce factum, en font leur lecture favorite. Pour moi, je le confesse, tout gouvernement me paraît inconciliable avec l'existence de pareils livres.

Et comme si ce n'était pas suffisamment clair, voici que saint Ambroise commente le détestable pamphlet :

Le Seigneur nous offre dans ce passage un exemple d'un remarquable à propos, que nous devrions suivre avec une entière confiance. Si les oiseaux du ciel, qui ne se livrent à aucun travail de culture, qui ne font aucune provision de récolte, reçoivent cependant de la divine Providence une nourriture qui ne leur fait jamais défaut, il est vrai *de dire que notre disette n'a d'autres causes que l'avarice*. En effet, ceux-là trouvent l'abondance dans le champ même qu'ils ont laissé inculte, PARCE QU'ILS NE PRÉLÈVENT AUCUN DROIT DE DOMINATION SPÉCIALE SUR LES FRUITS QUI LEUR ONT ÉTÉ DONNÉS POUR LEUR SERVIR D'ALIMENTS COMMUNS.

Nous, au contraire, nous avons perdu les avantages de la communauté en nous créant des propriétés privées ; car l'appropriation par l'incertitude qu'elle apporte dans les récoltes détruit toute sécurité pour l'avenir. Pourquoi donc, ô riche, tiens-tu si fort à ta fortune, quand Dieu a voulu que les choses nécessaires à la vie te fussent communes avec les autres être animés ? Les oiseaux du ciel ne revendiquent rien en propre, et ils ne savent pas ce que c'est que d'être envieux les uns des autres ; aussi la lèpre de l'indigence leur est-elle complètement inconnue. (St Ambros. *exposit. in Luc. Cap.* 12. v. 22, 23.)

3e PIÈCE.—Saint Paul dit ailleurs :

Il est écrit dans la loi de Moïse...

Et de fait, monsieur, cela y est écrit.

Tu n'enmusèleras pas le bœuf qui foule le grain. Est-ce que Dieu se soucie des bœufs ? ne dit-il pas ces choses principale-

ment pour nous? Oui, elles sont écrites pour nous, car celui qui laboure doit labourer dans l'espérance de recueillir, et celui qui foule le grain doit le fouler dans l'espérance d'y avoir part. 1re aux Corinth., IX, 9, 10.)

C'est-à-dire : ABOLITION DE L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME, toujours comme M. Louis Blanc.

Il y a quelque chose de bien plus fort, citoyen!

M. Louis Blanc dit, comme vous savez : « A chacun suivant ses besoins. » Eh bien! nos gens disent : « A chacun selon qu'il en a besoin. » Je n'invente rien, voyez Act. des Apôt., IV, 35. Ils ont platement copié l'auteur de l'*Organisation du Travail.*

Ménagez votre étonnement. M. Louis Blanc a dit encore aux délégués du Luxembourg : « Vous êtes rois. » (Voyez Bauchard, 3 vol. in-4°, Imprimerie nationale 1848.) L'un des prévenus, Jean, s'adressant à Dieu : « Tu nous a faits » rois et prêtres, et nous régnerons sur la terre. » Rien que cela, monsieur! Un homme d'une douceur évangélique, dit-on! Prenez la peine de vérifier (*Apoc.*, V, 10). Vous voyez que du moins ils ne se mettent guère en frais d'invention.

C'est-à dire que, si on les dépouille de tout ce qu'ils se sont approprié, en application sans doute de leur maxime sur la propriété, nous les mettrons nus comme la main. Après s'être affublé des oripeaux de MM. Proudhon, Louis Blanc et Cabet, les voici qui se parent des plumes de Fourier et de son Ecole.

Où saint Jean Chrysostôme peut-il avoir puisé l'idée d'une association d'où « *résulterait un bien-être immense pour le riche et pour le pauvre, et où l'avantage ne serait pas plus grand pour l'un que pour l'autre,* » si ce n'est dans *l'association domestique agricole?* Le problème n'est-il pas posé comme Charles Fourier le posait lui-même? Remarquons seulement qu'il va plus loin en disant que l'avantage ne serait pas plus grand pour l'un que pour l'autre, Fourier admettant l'inégalité des dividendes.

Supposons, dit l'insidieux anarchiste, que tous ici nous vendions nos propriétés et que nous en apportions la valeur au milieu de l'Assemblée... Que personne ne se trouble, que le riche et le pauvre restent calmes et impassibles.

Comme cela sent son origine, hein, citoyen?

Certes, si on les assemblait tous à une table commune, la dépense serait bien moindre.

Toujours, toujours la préoccupation des biens matériels!

Supposons une famille dans laquelle il y ait dix enfants, le mari et la femme. N'est-il pas évident que, soumis à la vie commune dans la même maison, la dépense sera moindre que s'il étaient dispersés?

Les avantages de l'association dont parle tant Fourier!

Car dans ce dernier cas il faudrait dix maisons pour les dix enfants, dix serviteurs, et ainsi de suite pour les choses utiles.

Ne vous semble-t-il pas entendre Fourier? vous avez lu Fourier?

Si nous savions mettre de côté toute crainte, nous commencerions audacieusement cette entreprise, et nous pourrions ainsi transformer notre demeure terrestre en un véritable ciel.

Plagiaire, va! C'est à Chrysostôme que je parle. Notez que, pas plus que Fourier, il ne se préoccupe des croyances religieuses des hommes, auxquels il propose cette dégradante promiscuité! il ouvre à tous indistinctement ce monument où on n'entre qu'en laissant sur le seuil famille, religion, mœurs et propriété!!! Oh! comme le citoyen Louis Reybaud a trouvé le mot: Code de la brute!

Complétons l'indication des plagiats effrontés que ces adversaires de la propriété ont commis envers les différentes écoles socialistes.

Vous entendez qu'ils ne pouvaient passer auprès des saints-simoniens sans leur faire d'emprunts.... forcés.

Ils leur ont pris.... entre autres choses leur fameuse formule de répartition; *à chacun selon ses œuvres.*

Entre une grand nombre de textes, je mets les suivants sous vos yeux:

Je suis celui qui sonde les reins et les cœurs *et je rendrai à chacun sélon ses œuvres.* (Apoc. II. 23.)

Or voici, je vais venir bientôt et j'ai mon salaire avec moi *pour rendre à chacun selon ses œuvres.* (Ibid. XXII. 12.)

Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. (St Paul aux Romains, II. 6.)

Le fils de l'homme doit venir dans la gloire de son père avec ses anges, *et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.* (St-Matt. XVI. 27.)

Si encore ils s'en étaient tenus là! Les voici qui s'attaquent au principe sacré de l'hérédité. Toujours comme les saints simoniens.

GARDEZ-VOUS DE PRENDRE LE PRÉTEXTE DE L'AMOUR PATERNEL POUR AUGMENTER VOS BIENS *Je garde mes biens pour mes enfants, belle raison! Je garde biens pour mes enfants. Voyons un peu: votre père les garde poür vous, vous les gar-*

dez pour vos enfants, vos enfants les gardent pour les leurs, te ainsi de suite à l'infini; DE CETTE MANIÈRE, PERSONNE N'OBSERVERA LA LOI DE DIEU. (S. Augus., *serm. de det. Chord.* C. 12.

Que laisseront-ils debout?

Je crois, citoyen, qu'après avoir saisi la main de ces hommes dans toutes les tentatives anarchiques de ce temps, il est de votre devoir d'en conférer avec la commission d'enquête sur les évènements de mai et de juin. Il y a là matière à un fameux supplément.

§ IX.

Voici maintenant quelques faits sur lesquels vous ne sauriez vous dispenser d'asseoir une accusation :

1° D'excitation à la haine et au mépris du gouvernement de la République ;

2° D'attentat à la famille et d'excitation à la débauche ;

3° D'affiliation à des sociétés secrètes ;

4° D'excitation à la guerre civile ;

5° D'excitation à la haine contre une classe de citoyens.

Premier chef. — Excitation à la haine et au mépris du gouvernement de la République.

De nombreux témoins certifient que le chef de ces malheureux a tenu sur la place publique ce séditieux langage :

Vous savez que ceux qui veulent commander aux nations les maîtrisent ; et que les grands d'entre eux leur commandent avec autorité.

MAIS IL N'EN SERA PAS DE MÊME PARMI VOUS ; AU CONTRAIRE, QUICONQUE VOUDRA ÊTRE GRAND PARMI VOUS SERA VOTRE SERVITEUR.

ET QUICONQUE D'ENTRE VOUS VOUDRA ÊTRE LE PREMIER SERA LE SERVITEUR DE TOUS.

Car le fils de l'homme lui-même est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon de plusieurs. (St. Marc, X, 42 à 45.)

On n'a jamais prêché plus ouvertement l'anarchie. Rabelais n'allait pas plus loin quand il réduisait toute la constitution politique des Thélémites à ces deux exécrables maximes : FAIS CE QUE VEULX. — VAS ADMIRE ET JOUIS.

Cette doctrine de nivellement politique, l'Église n'a jamais cessé de la professer ; — je dis professer ce qui s'entend du langage et non de l'action. — Quel chapelet de citations j'enfilerais si vous n'aviez hâte d'en finir. Quel ravage dans le peuple si M. Cousin n'était là!

Deuxième chef. — **Atteinte à la famille et excitation à la débauche.**

SI QUELQU'UN VIENT EN MOI ET NE HAÏT PAS SON PÈRE, SA MÈRE, SA FAMILLE, SES ENFANTS, SES FRÈRES, SES SOEURS, ET MÊME SA VIE, IL NE PEUT ÊTRE MON DISCIPLE. (St Luc, XIV, 26.)

Ces paroles ont été prononcées par le Maître. Beaucoup ont été justement considérés comme ennemis de la famille, qui n'avaient certes rien écrit de semblable.

Et pour les décider à cet acte abominable, Jésus leur fait de fabuleuses promesses.

Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs à cause de mon nom, il en recevra cent fois autant et héritera la vie éternelle. (St Matth., XIX, 29.).

Rien n'est sacré pour lui. Il rencontre un homme et lui dit : « Suis-moi. » Celui-ci lui répond : « Seigneur, permets que j'aille auparavant ensevelir mon père. » C'était un devoir. Que dit le Christ ?

Jésus lui dit : LAISSE LES MORTS ENSEVELIR LEURS MORTS. (Luc, IX, 59, 60.)

Prêchant d'exemple, il apostropha un jour, sa malheureuse mère en ces termes :

Femme qu'y a-t-il de commun entre toi et moi !

Un autre jour, sa mère et ses frères arrivèrent, et, se tenant dehors, ils l'envoyèrent chercher.

Et on lui dit : Voilà ta mère et tes frères qui sont là dehors, qui te demandent.

Mais il répondit : QUI EST MA MÈRE EN QUI SONT MES FRÈRES ?

Et jetant les yeux sur ceux qui étaient autour de lui, il dit : VOILA MA MÈRE ET VOILA MES FRÈRES. (St Marc, III, 31 à 34.)

Si vous voulez connaître ceux qui étaient autour de lui, rien de plus facile.

Des Scribes et des Pharisiens, personnages éminemment honorables, déposent unanimement que cet homme fréquentait la plus mauvaise société.

Jésus étant établi dans les maisons de Lévi, fils d'Alphée, plusieurs péagers et gens de mauvaise vie se mirent aussi à table avec Jésus et ses disciples. (Marc, II, 15.)

Tous les péagers et gens de mauvaise vie s'approchaient de Jésus pour l'entendre.

Et les pharisiens et les scribes en murmuraient et disaient : Cet homme reçoit les gens de mauvaise vie et mange avec eux. (Luc, XV, 2.)

Ah ! citoyen procureur, combien d'accusés dont le passé fouillé avec le ferme désir de les trouver en faute a

fourni contre eux des charges aggravantes et qui cependant avaient une existence moins énigmatique que celle de ce Jésus.

Un homme qui n'a pas le sou et qui se livre à des prodigalités ruineuses comme de se faire répandre de l'huile odoriférante sur les pieds! (Voyez S. Luc, VII, 37 à 50.)

Il va sans façon loger chez une nommée Marthe et l'*instruction* nous le représente retenant auprès de lui la sœur de cette inconnue, une demoiselle Marie, au lieu de la laisser vaquer aux soins du ménage. Cette Marie, *se tenait assise à ses pieds*. Je n'invente pas, je copie, et savez-vous ce que répond notre Jésus quand Marthe prie cette fainéante de l'aider à servir.

Marthe, Marthe, lui dit-il, tu te mets en peine et tu t'embarrasses de plusieurs choses.

Mais une seule chose est nécessaire; or, Marie a choisi *la bonne part*, qui ne lui sera point ôtée.

Quelle est cette chose nécessaire? et que faut-il entendre par cette bonne part qui ne lui sera point ôtée?

O temps! ô mœurs!

Mais que dis-je! Savez-vous par qui lui était versée cette huile odoriférante qui avait été apportée dans un vase d'albâtre? — Par — une — FEMME — de la ville qui — AVAIT — ÉTÉ — DE — MAUVAISE — VIE. (*Luc*. VII. 37.) Elle lui arrosait les pieds de ses larmes — et les essuyait avec ses cheveux. — ELLE LUI BAISAIT LES PIEDS!!!! *Proh pudor!!!!* et elle les oignait avec cette huile.

Vous voyez que cette fâcheuse prodigalité était la moindre des choses qu'on eût à lui reprocher. — *Pudet dicere*!

Mais que fait Jésus? S'adressant à l'amphytrion, un rien qui vaille, nommé Simon : « Vois-tu cette femme? lui dit-il, je suis entré dans ta maison, et..... tu ne m'as point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds. » (Ibid, 45.) Citoyen procureur, Luc, Mathieu, Marc et Jean, en témoignent! — Ayons le courage d'aller jusqu'au bout. — « Tu n'as point oint ma tête d'huile; mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante. C'EST POURQUOI je te dis que ses péchés, qui sont en grand nombre, lui seront pardonnés; ET C'EST A CAUSE DE CELA QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ. » — Quelle morale!... Puis il dit à la femme : « Tes péchés te sont pardonnés. » — Quelle économie! (Ibid, 46, 47, 48.)

Il a tenu ce que son enfance avait promis.

Un jour que sa mère et le mari de celle-ci se rendaient

à une fête, l'enfant s'esquive ; les parents reviennent en toute hâte au logis... pas plus d'enfant que sur la main ! Ils furent trois jours à le trouver. Et quand la pauvre mère lui dit avec une douceur hors de propos : Mon enfant, pourquoi as-tu agi ainsi avec nous ? — POURQUOI ME CHERCHIEZ-VOUS ? répond le charmant sujet. (Luc II. 41 à 49.)

Il tient dans l'Eglise des discours sacrilèges. Transportés d'une sainte colère les honnêtes gens, le mènent hors de la ville jusque sur le sommet d'une montagne pour le précipiter, dit la chronique ; mais, pst !... « il passa par le milieu d'eux et s'en alla. » Commençant cette vie de vagabondage qui devait se dénouer sur la croix.

On le perd de vue pendant de longues années. Le citoyen voyage ! Et avec quoi ? Mon Dieu ! il avait un genre de vie des plus économiques. On nous raconte comme une chose des plus naturelles que, passant par des blés avec ses disciples, ceux-ci « ARRACHAIENT DES ÉPIS, *et les froissant entre leurs mains*, ILS LES MANGEAIENT. » Or, cette belle action ayant lieu le jour du sabbat, voici qu'ils discutent à perte de vue sur la question de savoir s'il était permis de travailler en un tel jour ; mais s'il est permis de voler en campagne... Est-ce que les communistes agitent de pareilles futilités ! (Luc, VI, 1 et suiv.)

Du reste, il avoue n'avoir pas où reposer sa tête. (Luc, IX, 58.)

Citoyens, vous savez qu'il est mort entre deux voleurs, vous conviendrez qu'il ne l'avait pas volé, ayant toujours mis dans ses relations le sans-façon que voici :

Jésus étant arrivé près de Bethphagé et de Bethanie, vers la montagne qu'on appelle des Oliviers, il envoya deux de ses disciples.

Et leur dit : Allez à la bourgade qui est devant vous, et quand vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, que personne n'a jamais monté ; détachez-le et me l'amenez. (Luc. XIX, 29, 30.)

Détachez-le et me l'amenez !

Et si quelqu'un vous demande pourquoi vous le détachez, vous lui direz : Parce que le Seigneur en a besoin. (*Ibid.*, 31.)

Parce que le Seigneur en a besoin !

Et ceux qui étaient envoyés s'en allèrent et trouvèrent comme il leur avait dit.

Et comme ils détachaient l'ânon, ceux à qui il appartenait leur dirent : Pourquoi détachez-vous cet ânon ?

La question était bien naturelle.

Et ils répondirent : Le Seigneur en a besoin.

Le Seigneur en a besoin!

Ils l'amenèrent donc à Jésus, et ayant mis leurs vêtements sur l'ânon, ils firent monter Jésus dessus.

Et voilà ce que c'est que la communauté! — Tu as un ânon, je n'en ai pas, je le prends; nous sommes quittes!! —Oh! avec quel admirable bon sens le public a vu de suite le fond de cette doctrine! Que de profondeur, citoyen, dans le bon sens!! Et comme M. Cousin a raison quand il déclare que « le plus grand des philosophes ne tire pas des études de toute sa vie et n'a pas au bout du compte une croyance essentielle de plus que le paysan, que l'ouvrier un peu cultivé. »

Après cela vous ne vous étonnez plus qu'il ait donné ce conseil à ses disciples :

En quelque maison que vous entriez, demeurez-y, mangeant et buvant de ce qu'on vous donnera. (Luc, X, 7.)

C'est toujours du communisme en action.

Vous ne vous étonnerez pas non plus si sa vie s'est écoulée dans des transes continuelles, et que les historiens nous le représentent toujours fuyant ou se cachant, montant des alibis et déclinant son identité.

Un des siens, Pierre, lui disant un jour : tu es le Christ de Dieu, « il leur défendit avec menace de le dire à personne. » (Luc. IX. 20, 21.)

Ils traversèrent une fois toute la Galilée, « et Jésus ne voulut pas que personne le sût. (Marc. IX. 30.) Il avait ses raisons pour cela.

Lorsqu'enfin ses affaires se gâtent tout à fait, le voilà « saisi de frayeur et fort agité » (Marc XIV. 33.) « et il lui vint une sueur comme des grumeaux de sang qui coulaient jusqu'à terre, » (Luc. XXII. 44.)

Vie et mort bien dignes de sa naissance! si on croit ce qu'en raconte le *Sepher toldos Jeschut*, et l'honorable synagogue certifie l'authenticité de ce livre; le fils naturel du soldat Joseph Panther s'est montré digne d'une telle parenté.

J'oubliais de vous dire qu'il a réclamé, *au mépris de la loi*, l'impunité pour une femme adultère, et tout homme vertueux jugera qu'il n'en faut pas davantage pour motiver une accusation d'excitation à la débauche. Il avait de bonnes raisons sans doute pour réclamer l'indulgence en faveur de cet horrible délit.

Ces funestes maximes, ces pernicieux exemples n'ont point trouvé dans ses disiciples une terre ingrate. La

moisson a été ce que promettait la semence ; moisson d'infamie selon le rapport des personnages les plus considérables. C'est une chose notoire que, réunis sous le prétexte de pratiquer on ne sait quelle religion impie autant qu'absurde, ils se livraient au plus honteux libertinage. On les a universellement accusés de toutes les infamies imaginables, ce qui suffirait pour établir une étroite parenté entre eux et les socialistes de ce temps-ci.

Troisième chef. — Affiliation à des sociétés secrètes.

Je ne mentionne le fait que pour mémoire. Il est certain qu'ils se réunissent la nuit dans les catacombes. D'honorables citoyens qui n'auraient en vue que la prospérité du commerce et le maintien de l'ordre ne chercheraient pas l'ombre et la solitude. On raconte plus d'une histoire mystérieuse d'enfants qui, attirés dans ces lieux de débauche, n'en seraient plus sortis... Mais, citoyen procureur, je craindrais de me faire l'écho de calomnies en répétant des faits qui, bien que vraisemblables, n'ont pas encore été constatés. Cependant il ne serait pas impossible que les insurgés de juin eussent reçu d'eux l'idée de mettre leur soumission au prix de deux heures de viol, ainsi qu'une multitude d'honnêtes gens certifient que ces brigands ont fait.

Quatrième chef. — Excitation à la haine contre une classe de citoyens.

Nous n'avons que l'embarras du choix dans un volumineux dossier.

Je vous livre les extraits suivants, dont l'authenticité est facile à constater :

Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. (Instruction relative à Saül, dit Paul.)

Avec l'exactitude d'un écho, le Pape saint Clément répète :

Ceux qui ne travaillent pas n'ont pas le droit de s'asseoir à la table commune. (Constit. apostol., I, 7.)

Il est bien clair pour qui sait lire, — et vous me comprenez, — que les fréquentes exhortations au travail adressées par saint Paul à ses correspondants ne sont qu'une façon détournée de faire la critique de ceux qui ne travaillent pas et d'exciter contre ceux-ci la haine des travailleurs.

En douteriez-vous ?

Le superflu des riches, dit saint Augustin, *est le nécessaire des pauvres ;* C'EST LA CHOSE D'AUTRUI QU'ON POSSÈDE QUAND ON POSSÈDE LE SUPERFLU.

Est-ce clair? Conclusion : le vol est une réparation. Salvien ne le dissimule guère.

L'Ecriture dit d'abord : Fais *honneur de tes biens au Seigneur* (DANS LA PERSONNE DES PAUVRES). Puis elle ajoute : *Rends-lui ce que tu lui dois*. Ce qui signifie en d'autres termes : Si tu as de la piété, donne ce que tu possèdes, *comme si c'était réellement à toi*; si, au contraire, tu es impie, rends ce qni ne t'appartient pas. L'Ecriture a parfaitement exprimé et *la faculté de donner* et LA NÉCESSITÉ DE PAYER. En effet, elle dit à tout homme : Une œuvre sainte t'est proposée, *on t'y convie d'abord par les voies de la persuasion*, MAIS ENSUITE ON T'Y CONTRAINT PAR LA FORCE. DONNE DE BONNE GRACE, *SINON REVDS*. (Salvian., *Cont. avarit.*, lib. 4.)

Est-il rien de plus capable de soulever les pauvres contre les riches que ce parallèle établi entre eux par saint Astère, évêque d'Amasie.

Les uns, s'écrie-t-il, regorgent de richesses excessives et se remplissent de nourriture jusqu'à éprouver des nausées ; les autres pressés par la faim et la disette, sont livrés à toutes les horreurs de la misère... O étrange inégalité de condition entre des hommes que la nature a rendus tous égaux ! Ce renversement de choses, ce désordre n'a d'autre source que l'avarice. C'est elle qui condamne l'un à aller presque entièrement nu, tandis que l'autre possède non-seulement de nombreux habits pour se couvrir, mais encore de la pourpre pour en décorer ses murs. Le pauvre n'a pas même une planche pour y poser son morceau de pain, lorsque le riche, plein de mollesse et de vanité, se repaît les yeux du brillant éclat rendu par une vaste table d'argent délicatement travaillée. Puisqu'il fait de si somptueux repas et qu'il usurpe si complètement toutes les autres jouissances de la vie, n'aurait il pas dû au moins convertir le prix de cette table en aliments pour les pauvres ?.... Tous ces maux n'ont qu'une seule cause : la soif du superflu, l'inique convoitise du bien des pauvres. (S, Asterius, *homil* 3 *advers. avarit.*)

Cependant saint Basile-le-grand s'applique à jeter de l'huile sur le feu.

Rien ne résiste au pouvoir des richesses ; tout cède à cette tyrannie, tout tremble devant cette puissance. Plus on souffre de ses injustices, plus on doit craindre d'éprouver de nouveaux malheurs en raison même de ceux qu'on a déjà endurés. Le riche, confiant dans son autorité, ne met aucune borne à son audace ; il sème partout et moissonne ce qui ne lui appartient nullement. Si tu résistes, les coups t'attendent ; si tu réclames, tes plaintes et tes griefs te seront imputés à crime ; on te traduira en justice, on te traînera en prison, et il ne manquera pas de calomniateurs pour mettre ta vie en péril. Tu n'as d'autre moyen d'échapper à ces persécutions que de te laisser dépouiller jusqu'au bout. (St. Basil. *mag. in ditescent.*)

Que dites-vous de la perfidie de cette remarque que fait l'ecclésiaste :

Comme l'humilité est en abomination à l'orgueil, ainsi le pauvre est en horreur aux riches. (Ch. XIII, 22.)

Ecoutez maintenant le maître :

Malheur à vous, riches... malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous vous lamenterez et vous pleurerez !

Le disciple pousse plus loin la fureur :

Que le riche, s'écrie-t-il, s'humilie dans sa bassesse, car il passera comme la fleur de l'herbe.

Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment et qui vous tirent devant les tribunaux ?

Ne sont-ce pas eux qui blasphèment le beau nom qui a été invoqué sur vous !

Vous riches, je viens maintenant à vous. Pleurez et jetez des cris à cause des malheurs qui vont tomber sur vous.

Vos richesses sont pourries et les vers ont mangé vos habits.

Votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme un feu...

Le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et dont vous les avez frustrés, crie contre vous, et les cris de ces moissonneurs sont parvenus jusqu'aux oreilles du Dieu des armées.

Vous avez vécu dans les voluptés et dans les délices sur la terre, et vous vous êtes engraissés comme des victimes préparées pour le jour du sacrifice.

Mais vous, mes frères, attendez patiemment jusqu'à l'avènement du Seigneur. Vous voyez que le laboureur attend le premier fruit de la terre avec patience, jusqu'à ce qu'il reçoive du ciel la pluie de la première et de la dernière saison.

Vous donc, de même attendez patiemment et affermissez vos cœurs, car l'avènement du Seigneur est proche. (Extrait d'une petite brochure publiée sous le titre d'*Epître catholique*, par le nommé Jacques, jeune homme très exalté et frère du principal accusé. (I 10 II 60, 7. IV 1 à 8.)

C'est comme qui dirait : sans-culottes, attendez patiemment, le grand jour va venir, le jour de la République rouge, où, suivant les belles paroles d'un *ouvrier de l'intelligence*, nous détruisons l'Institut, l'Ecole polytechnique, la Légion-d'Honneur, promènerons des piques sur des têtes, etc., etc. (Pour la suite du programme de ces destructeurs de la famille, s'adresser à M. Victor Hugo, propagateur ardent du principe de la paternité, etc., etc.)

Salvien a soin de nous avertir que

C'est aux riches indistinctement que Dieu s'adresse par la bouche de saint Jacques ; c'est à eux qu'il ordonne de pleurer

qu'il prédit de grands maux et qu'il destine le feu éternel. Et, pour leur mieux faire sentir la véritable cause de ses menaces, il ne leur parle ni d'homicide, ni d'adultère, ni d'impiétés sacrilèges, ni même d'aucun de ces vices énormes qui frappent l'âme d'une mort éternelle, mais il les condamne pour leurs richesses elles-mêmes, pour leur injuste cupidité, pour leur soif insatiable de l'or. Il leur montre par là que ces richesses suffisent, sans aucun autre crime, pour vouer l'homme à une éternelle damnation. Quoi de plus évident? il ne dit pas au riche : tu seras torturé parce que tu es homicide; tu seras torturé parce que tu es adultère. Mais il lui dit : tu seras torturé par la raison seule que tu es riche, et que *dès lors* tu uses mal de tes richesses, ne comprenant pas que tu les as reçues pour les consacrer à des œuvres saintes. (Salvian, *Cont. avarit*, l. 4.)

Vous devez être suffisamment édifié. Passons donc à un dernier article.

Quatrième chef.—Excitation à la guerre civile.

Il n'y a pas une des lignes précédentes qui ne puisse servir de fondement à ce chef d'accusation. Néanmoins le passage suivant n'est pas à dédaigner. Le pillage et le massacre y sont ouvertement annoncés et conseillés.

Sortez de Babylone, mon peuple....

Il est bien clair que cette grande ville, cette grande prostituée, cette reine des nations, comme il l'appelle, ne peut être que Paris.

Sortez de Babylone, de peur que, participant à ses péchés, vous n'ayez aussi part à ses plaies.

Ecoutez bien ceci :

Rendez-lui la pareille, rendez-lui le double de ce qu'elle vous a fait...

Autant qu'elle s'est énorgueillie et s'est plongée dans les délices, faites-lui souffrir autant de tourment et d'affliction.

C'est pourquoi ses plaies, la mortalité, le deuil et la famine viendront en un même jour, et elle sera consumée par le feu...

Et les puissants de la terre qui se sont souillés et qui ont vécu dans les délices, se frapperont la poitrine quand ils verront la fumée de son embrâsement.

... Et ils diront : Hélas, hélas! la grande ville, ville puissante, comment ta condamnation est-elle venue en un moment?

Ces paroles, citoyen, sont du disciple bien-aimé du Maître, d'un homme qui passe parmi les siens pour un agneau.

Du reste, toutes les pièces saisies révèlent le dessein arrêté de pousser à la révolution par l'empirement universel. Ce projet que les partisans de la République honnête attribuent si justement aux démocrates socialistes d'empêcher la confiance de renaître, le commerce de re-

prendre, le crédit de se raffermir, est évidemment approuvé par eux, si même ce n'est à eux qu'on en doit attribuer l'invention démoniaque.

Ainsi ce Jean, que je vous citais à l'instant, prédit la ruine du commerce; et la prédire n'est-ce pas la consommer en partie?

Les marchands pleureront, dit-il, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises.

Hélas! hélas! diront-ils, cette grande ville qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, et qui était toute brillante d'or, de pierreries et de perles; comment tant de richesses ont-elles été détruites en un instant?

Là même haine du commerce se remarque chez tous ces anarchistes. Rien de plus simple, puisque le commerce est le fondement de la prospérité des états.

Jésus leur avait donné l'exemple quand, traitant les marchands, les agents de change et les banquiers de voleurs, il se livrait contre eux à ces déplorables excès que les évangélistes racontent tous avec tant de complaisance et que saint Matthieu entre autres relate en ces termes :

Et Jésus entra dans le temple de Dieu, et il chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient dans le temple; et il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des pigeons.
Et il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière; mais vous en avez fait une caverne de voleurs.

Quel scandale, citoyen! et quel émeutier!

Malheureusement, ils ne s'en tiennent pas à la théorie, et déjà ils ont frappé d'un coup funeste plus d'une honorable industrie.

Ainsi le citoyen Démétrius, un honnête orfèvre qui se livre spécialement à la fabrication des petits temples de Diane, en argent, et qui emploie un grand nombre d'ouvriers, s'est vu sur le point de suspendre ses travaux parce que le nommé Paul (Paul est son nom de guerre, il s'appelle Saül) allait partout discréditant sa marchandise, disant :

Que les dieux qui sont faits par la main des hommes ne sont pas des dieux.

Le citoyen Démétrius assembla ses ouvriers.

Vous savez, citoyens, leur dit-il, que tout notre gain vient de cet ouvrage.

Il y eut émeute à cette occasion. Les ouvriers de Démétrius, que les anarchistes n'étaient pas parvenus à em-

baucher, firent une manifestation et se répandirent dans la ville, poussant ce cri des républicains honnêtes : « Grande est la Diane des Ephrésiens ! » Vous trouverez des détails circonstanciés sur cette affaire au ch. XIX des Actes des Apôtres. Apôtres de la ruine commerciale apparemment !

Enfin, ces monstruosités finissent dignement, finissant par des folies. Jean, déjà cité, fait un tableau beaucoup trop beau pour être vrai des splendeurs et des joies qui attendent les démocrates socialistes quand la destruction de la vieille société sera consommée. Cette peinture fantastique est évidemment empruntée à Fourier, seulement on y renchérit sur lui.

Il y aura, s'écrie-t-il, un ciel nouveau et une terre nouvelle.

Allusion transparente aux cinq lunes et à la *couronne boréale.*

Et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail; car ce qui était était auparavant sera passé.

Lisez : Le travail sera attrayant, ce qui évidemment équivaut à sa suppression.

Ensuite il décrit un extravagant phalanstère dont les murs sont de jaspe, les maisons d'or pur, et autres puérilités du même genre.

Enfin, dans ce séjour fabuleux, tout sera gratuit.

Que celui qui a soif vienne, et que celui qui voudra de l'eau vive en prenne gratuitement.

Pardonnez-moi, citoyen procureur-général, d'avoir si longtemps fixé votre attention sur ce mélange d'horreurs et de folies. Un mot seulement encore pour lequel je vous demande le secret. C'est une dénonciation ; dénonciation pieuse et dont je m'honore. Un de vos collègues, un homme qui en toute circonstance s'est montré partisan de la république sage, honnête et modérée, le révérend Athanase Coquerel — lui-même ! — s'est fait le propagateur ardent du livre — le plus révolutionnaire assurément qui ait été écrit — d'où la plupart des extraits précédents sont tirés. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? C'est de ses mains que j'ai reçu l'exemplaire où je les ai puisés. Et dans quel lieu ? A l'Oratoire ! Vous êtes

ébahi! Il fait ce don funeste à tous ceux qu'il marie. Encore un défenseur de la famille et de la propriété!

Quant à ces affreuses citations, où les pères de l'Eglise se montrent si mal disposés envers les riches, la propriété et l'usure, je n'ai point toujours eu besoin de les puiser dans leurs volumineux travaux. Deux hommes, dont je vous engage à noter les noms, m'ont facilité la tache en les réunissant comme à plaisir dans deux petits livres publiés sous le règne de l'affreux despote dont la France a secoué le joug en février, et sans donner lieu à aucune poursuite, ce qui porterait à croire que Louis-Philippe nourrissait une haine secrète contre la famille et la propriété, et que les démocrates socialistes ne sont que des orléanistes déguisés. Je livre le fait à votre appréciation; pour moi, quand je vous aurai dit : l'un de ces livres a pour titre : *Histoire des Idées sociales* (R), et l'autre l'*Evangile devant le siècle* (S); l'auteur du premier se nomme VILLEGARDELLE, et l'auteur du second SIMON GRANGER, j'aurai rempli mon devoir civique.

Tout ceci est donc pour vous faire remarquer que, si ces apôtres, ces docteurs, ces saints et ces martyrs, revenaient parmi nous et qu'ils osassent tenir un langage dont personne encore, depuis février, n'a égalé la violence, leur compte serait bon! et depuis Jésus-Christ jusqu'au plus humble des disciples, la seule chose qui leur pendrait au nez, en l'absence si regrettable de la peine de mort, ce serait la comparution devant les conseils de guerre et tout ce qui s'en suit.

Quant à nous, citoyens, si, au lieu de suivre l'exemple des citoyens honnêtes et modérés qui les lapidaient ou les crucifiaient quand il leur en tombait quelques-uns sous la main, nous avions prêté une oreille crédule à leurs enseignements, cette crédulité attestant la méchanceté de nos cœurs, nous ne devrions nous attendre à aucune pitié quand viendraient à nous frapper les lois préservatrices de la morale, de la propriété et de la famille, sous le coup desquelles nous nous serions volontairement placés. Mais le fait ayant eu lieu il y a dix-huit siècles, indépendamment de ce que les modernes adorent dans Jésus-Christ un Dieu, saluent des saints dans ses apôtres, et vénèrent dans les docteurs les pères mêmes de l'Eglise, la circonstance de l'éloignement fait qu'on peut raconter leurs vies, exposer leur doctrine sans encourir aucune pénalité. C'est le bénéfice acquis à l'historien des vieilles choses que je revendique au moment d'écrire la vie et de raconter la conspiration du tribun du peuple, Gracchus

Babeuf, mort pour l'égalité; et cette longue exposition des doctrines chrétiennes n'avait d'autre but que de bien établir ma situation; mon droit, au besoin, en recourant à un exemple.

L'exemple est des mieux choisis ; ou plutôt c'était le seul qui s'offrit à moi. Gracchus Babeuf n'eut que deux passions : l'amour des opprimés comme le Christ, la haine de l'oppression comme les pères, que j'ai eu l'honneur de vous présenter.

Si, au lieu de nous précéder de cinquante ans dans la carrière révolutionnaire, Babeuf s'offrait maintenant pour nous conduire, en le suivant, nous serions sûrs d'arriver quelque part comme à Cayenne.

Mais nous ne pouvons nous rapprocher de lui qu'en soulevant un linceul sanglant. Il appartient à l'histoire, et l'HISTOIRE DE LA CONSPIRATION DE BABEUF *est écrite pour raconter et non pour prouver*.

Vous me direz que l'histoire est une grande école de politique ; je ne le conteste pas.

VICTOR MEUNIER.

NOTES

DE

JÉSUS-CHRIST DEVANT LES CONSEILS DE GUERRE.

(P) « Unité de commandement.
» Obéissance.
» Là sera la force comme là est le droit. » (Extrait de l'ordre du jour, en date du 25 juin, par lequel le général Cavaignac est investi du commandement des troupes.)

(Q) « Prêt à rentrer au milieu des simples citoyens, je porterai au milieu de vous le souvenir civique de n'avoir, dans ces grandes épreuves, repris à la liberté que ce que le salut de la République lui demandait lui-même. » (Ordre du jour du 26 juin.)

(R) A Paris, chez Capelle, 10, rue des Grès-Sorbonne. Prix : 1 fr. 25. — La 2e édition *améliorée et augmentée* de : ACCORD DES INTÉRÊTS DANS L'ASSOCIATION et *besoins des communes*, par VILLEGARDELLE, vient de paraître à la même librairie. Prix : 75 centimes.

(S) Ce livre, dont la 1re édition est épuisée, se réimprime sous ce titre : LA CHARITÉ CHRÉTIENNE, par SIMON GRANGER, *avec préface* par VILLEGARDELLE, chez Garnier, Palais-National. Prix : 75 centimes

DOCTRINE

DE

L'HARMONIE UNIVERSELLE

ET DE

L'ORGANISATION DU TRAVAIL.

PUBLICATIONS

De l'École phalanstérienne

FONDÉE PAR FOURIER.

La Révolution de Février a mis, sans qu'il soit plus possible de le nier, la Société face à face avec la QUESTION SOCIALE.

Le problème du temps est posé par le redoutable Sphinx : il faut le résoudre ou périr.

Cette pression, exercée par une nécessité supérieure, impose à tous les esprits quelque peu intelligents l'étude des idées socialistes, et principalement du système de l'ASSOCIATION LIBRE ET VOLONTAIRE, et des voies et moyens de transition développés dans les écrits de l'École sociétaire.

Cette obligation morale est aujourd'hui si bien sentie qu'il serait superflu d'en indiquer les raisons.

Toutefois, les motifs d'étude qui existaient avant la Révolution de février subsistent encore. Voici comment nous en exposions quelques-uns :

Aucun homme éclairé ne peut désormais rester dans l'ignorance de la Doctrine de Fourier. Chose bizarre ! on rougirait de ne pas connaître les philosophes de l'antiquité, les doctrines du moyen-âge et des derniers siècles ; on en scrute péniblement les textes, on écrit des volumes pour en

éplucher les moindres mots; et ces investigateurs, curieux souvent jusqu'à la puérilité, de la pensée des aïeux, n'éprouveraient qu'indifférence pour celle du Siècle même où ils vivent ! Ils pâlissent sur les textes anciens ; ils ne se sentiraient pas le moindre désir de connaître les plus grandes Doctrines contemporaines !

La Doctrine de Fourier compte aujourd'hui des partisans nombreux chez tous les peuples civilisés de l'ancien et du nouveau continent. Après 15 ou 16 années de propagation, elle a fait dix fois plus de disciples et accumulé dix fois plus de travaux que, pendant le même laps de temps, aucune doctrine antérieure.

L'influence de ses principes est déjà d'ailleurs si grande, le mouvement socialiste qui en est sorti gagne chaque jour tant de terrain, que d'ici à quelques années les *questions sociales* seront l'objet capital de l'activité intellectuelle du monde politique lui-même.

De bonne foi, est-il permis de faire encore mépris d'une Doctrine qui aborde tous les plus graves problèmes posés par l'esprit humain ; qui, sur chacun d'eux, apporte des solutions lumineuses et systématiques, c'est-à-dire découlant toutes d'un principe suprême et générateur ; qui enserre dans ses larges flancs tous les intérêts pour les harmoniser, tous les droits pour les reconnaître et les organiser, tous les sentiments de l'humanité pour les développer dans un splendide et majestueux concert ; d'une Doctrine qui compte dans ses rangs de nombreux représentants des classes les plus éclairées, savants, prêtres, magistrats, fonctionnaires, artistes, industriels, etc., etc., dans tous les pays; de la Doctrine, enfin, qui a donné le branle à ce grand mouvement d'*idées sociales* auxquelles le XIX[e] siècle devra bientôt son véritable caractère historique ?

En présence de ce développement rapide et puissant de l'idée socialiste et phalanstérienne, des livres nombreux qui s'en occupent (1), des conversations qui la mettent partout à l'ordre du jour, est-il permis à aucun homme de

(1) Il ne se publie pas aujourd'hui un livre sérieux ou se prétendant tel, qui n'en disserte avec plus ou moins de connaissance de cause.

quelque valeur intellectuelle d'en parler sur des ouï-dire, de répéter, sur une Doctrine considérable, des jugements erronés, de lui prêter les vues les plus sottes et les plus absurdes ? — Si l'on veut parler ou écrire sur la Doctrine, il faut l'avoir étudiée à ses propres sources et non dans les comptes-rendus de la mauvaise foi et de l'ignorance.

La Doctrine est d'ailleurs aujourd'hui d'une étude facile. Tant qu'elle n'était encore formulée que dans les ouvrages de Fourier, nous reconnaissons qu'elle pouvait paraître d'un abord très-pénible et rebuter beaucoup d'intelligences ; mais aujourd'hui de nombreux ouvrages élémentaires ont jeté un pont entre le domaine public et le monument grandiose élevé par le Maître sur un roc de granit. Quiconque voudra entrer dans l'édifice et en visiter les richesses infinies, le peut désormais sans peine aucune : il n'y a plus, pour y atteindre, de pente escarpée à gravir ; on y arrive par une route large, désobstruée et attrayante.

Le lecteur curieux de s'engager sur cette route qui conduit aux plus somptueux domaines de l'intelligence, et qui ouvre à la pensée humaine le monde philosophique, social et religieux de l'Avenir dans toute sa splendeur, a besoin d'un guide. Pour mener l'étude avec fruit, il faut qu'il puisse s'orienter dans le champ déjà considérable des publications de l'École Sociétaire. Nous allons lui faciliter cette tâche au moyen d'un Catalogue méthodique.

NOTA. Pour se faire une idée des travaux accomplis depuis 17 ans par l'École Sociétaire, il faudrait ajouter à ce Catalogue la liste d'un assez grand nombre d'écrits épuisés qui n'y sont pas indiqués, et songer que les Publications périodiques de l'École, le *Phalanstère* (1831-33), l'ancienne *Phalange* (1836-43), la *Démocratie pacifique* (1843-48), la nouvelle *Phalange* (1845-48), et le *Bulletin phalanstérien*, contiennent vingt fois plus de matières que les ouvrages de la librairie, et abordent mille sujets que ceux-ci ne traitent point. Aussi la collection des ouvrages périodiques doit-elle être consultée par qui veut connaître à fond les travaux de l'École et les solutions apportées par la Théorie à tous les grands problèmes contemporains. Les bibliothèques des centres phalanstériens importants doivent posséder ces collections.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE.

(10 janvier 1849.)

TOUS LES LIBRAIRES DES PROVINCES

Font venir de Paris les ouvrages, sur demande, et les livrent *aux prix* du Catalogue.

ON REÇOIT IMMÉDIATEMENT ET FRANCO

Par la poste, tout ouvrage demandé, en ajoutant 20 0/0 au prix coté au Catalogue. (S'adresser *franco* à la LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE, rue de Beaune, 2, à Paris, et accompagner la demande d'un bon sur la poste ou à vue sur une maison de Paris.)

POUR LA VENTE EN DÉTAIL,

S'adresser à la LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, quai Voltaire, 25, en face du pont National.

OUVRAGES D'ÉTUDES PROGRESSIVES.

I. OUVRAGES PRÉPARATOIRES.

Ces ouvrages, peu volumineux chacun, doivent être consultés par les personnes qui ne veulent que *tâter* d'abord les principes généraux de l'École phalanstérienne, connaître son but et le caractère de ses moyens. Toutefois, si l'on est *décidé* à aborder l'étude de la Doctrine, on peut aller immédiatement aux ouvrages d'Exposition.

LE SOCIALISME DEVANT LE VIEUX MONDE ou *le V[ivant] devant les morts*, par Victor Considerant, représentant d[u] peuple; suivi de *Jésus-Christ devant les conseils de guerre*. (C[et] ouvrage se compose de quatre parties : — *Qu'est-ce que le so[cialisme] ? — Développements du socialisme. — Les caractères [et] les dangers du socialisme. — Les adversaires du socialisme*. -

et contient une exposition des différents systèmes compris sous le nom de Socialisme). Un vol. in-12, format in-8 compacte, 2e tirage.. 2 f.

PRINCIPES DU SOCIALISME, *Manifeste de la Démocratie au XIXe siècle*, par V. Considerant, ancien élève de l'École polytechnique, Représentant du peuple. (Programme des questions sociales; étude des intérêts généraux et des besoins de l'époque; solutions des grands problèmes politiques et sociaux). 2e édition, grand in-18. Prix........................ 50 c.

PETIT COURS DE POLITIQUE *et d'Économie sociale*, *à l'usage des ignorants et des savants;* par le même. (Critique familière des préjugés de toutes les opinions.) 2e édit., 3e tirage. gr. in-32.. 40 c.

DÉBACLE DE LA POLITIQUE *en France;* par le même. (Critique id. plus développée.) gr. in-12.................. 1 f.

MANIFESTE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE *fondée par Fourier*, ou *Bases de la Politique positive;* par le même. (Ce ouvrage s'adresse aux esprits habitués aux formes logiques et didactiques.) 3e édit. In-18.............................. 1 f.

APERÇUS SUR LES PROCÉDÉS INDUSTRIELS.— URGENCE DE L'ORGANISATION SOCIÉTAIRE, par Just Muiron 3e édit., in-12. Paris, 1840.............................. 2 f.

PAROLE DE PROVIDENCE, *suivi de Morceaux choisis*; par Mme Clarisse Vigoureux. (Éloquente expression religieuse des idées fondamentales de la Doctrine.) 2e éd. gr. in-18...... 1 f.

THÉORIE DES FONCTIONS (*Coup d'œil sur la*), par A. Tamisier, Représentant du peuple, ancien élève de l'École polytechnique. (Vues générales philosophiques.) 2e éd. In-32. 50 c.

DE L'ANARCHIE INDUSTRIELLE, *Mémoire inédit de Fourier*. (Critique sociale et économique.) In-12.......... 75 c.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR, par J. B. Krantz, ingénieur des ponts-et-chaussées. Br. in-18........................ 50 c.

QUELQUES MOTS SUR L'ORGANISATION DU TRAVAIL, par Baudet-Dulary. In-8°, 1848........... 10 c.—*Épuisé*.

Transition.

ALMANACHS PHALANSTÉRIENS, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849. (Articles nombreux et variés. Almanach beaucoup plus volumineux qu'aucun de ceux qui se vendent au même prix.) In-16. Chaque exemplaire.......................... 50 c.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES, *politiques et économiques de l'École Sociétaire*, par V. Considerant. (*Paraîtra bientôt.*)

II. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES ABRÉGÉES.

Ouvrages excellents à consulter si l'on veut prendre une première notion générale de la Théorie. Toutefois, aucun d'eux ne donne une lumière suffisante pour déterminer une conviction approfondie.

VUE D'UN PHALANSTÈRE *accompagnée d'un texte explicatif.* (Voir plus bas à l'article OBJETS D'ART.)

L'ORGANISATION DU TRAVAIL *et l'Association* ; par Math. Briancourt, 2e édit., 4e tirage, gr. in-32............ 60 c.
—*Précis du même ouvrage*......................... 25 c.

VISITE AU PHALANSTÈRE ; par le même. (Ouvrage descriptif sous forme de Voyage dans un pays organisé d'après la Théorie harmonienne.) gr. in-32.................... *1 f.* 50 c.

EXPOSITION ABRÉGÉE *du Système phalanstérien de Fourier*, suivi des *Études sur quelques Problèmes fondamentaux de la Destinée sociale* (9 *Thèses*.), par V. Considerant, 3e édit., 4e tir. gr. in-32.................................. 50 c.
— *Le même ouvrage* sans les Études................ 25 c.

SOLIDARITÉ, *Vue synthétique sur la Doctrine de Fourier*, par Hip. Renaud, ancien élève de l'École Polytechnique. 3e édit. 3e tirage. gr. in-18........................... 1 f. 25 c.

Transition.

EXPOSITION DE LA THÉORIE *de Fourier*, faite à Besançon, par V. Hennequin. 3e édition, 1848. 1 vol. in-18... 1 f. 25 c

III. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES DÉVELOPPÉES.

DESTINÉE SOCIALE, par V. Considerant. (Cet ouvrage dont on peut aborder la lecture sans préparation, initie complètement à la connaissance de l'Organisation phalanstérienne et aux bases générales de la Doctrine.) Belle édition avec vignettes 3 vol. in-8.

— Deux éditions de cet ouvrage ont été épuisées. Le 1er vol. de la 3e éd. (format Charpentier), renfermant l'exposé des principes généraux de la Science sociale, la critique de la société ac

tuelle, la loi du développement historique de l'humanité et la description de l'organisation économique du Régime sociétaire, est en vente au prix de........................ 2 fr. 50 c.

— Le 2e vol. paraîtra très-prochainement.

— Il reste encore quelques exemplaires du 1er et du 3e vol. de l'édition in-8°, aux prix de 6 fr. le 1er vol., et de 3 fr. le 3e.

LE FOU DU PALAIS-ROYAL, *Dialogues sur la Théorie Phalanstérienne*, par F. Cantagrel. (Complète la connaissance élémentaire après la lecture de l'une quelconque des *Expositions abrégées.*) 2e édit. fort vol. gr. in-18.................. 3 f.

IV. OUVRAGES DE FOURIER.

On n'abordera ces ouvrages avec fruit qu'après être parvenu au degré de connaissance donné par les ouvrages de la précédente catégorie.

L'HARMONIE UNIVERSELLE *et* **LE PHALANSTÈRE**, *exposés par Fourier*. Recueil méthodique des œuvres choisies de l'auteur. — *Cet ouvrage, qui formera un fort volume in-18, format Charpentier*, paraîtra en 15 à 20 livraisons de 36 pages compactes, contenant la matière de 50 pages de l'édition in-8 des œuvres complètes. —La publication se composera de 15 à 20 livraisons et constituera l'Exposition de la théorie de Fourier par la réunion des plus beaux morceaux de l'auteur.

Chaque livraison : 30 centimes. — La 1re livraison paraîtra le 14 janvier.

THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE. (C'est l'ouvrage capital de Fourier.) 2e édit. 4 fort vol. in-8, contenant le *Plan du Traité de l'Attraction*, et quatre vignettes. (tomes II, III, IV et V des œuvres complètes.)......................... 18 f.

— chaque volume séparément.................... 4 f. 50 c.

— Le même ouvrage publié par livraisons. Prix de chaque livraison : 50 cent. pris au bureau. — *La souscription est permanente : une ou plusieurs livraisons par semaine, à la volonté des souscripteurs.*

LE NOUVEAU MONDE *industriel et sociétaire*. (Abrégé du précédent, mais néanmoins difficile à lire sans préparation.) 3e édit. fort vol. in-8. (tome VI des œuvres complètes.)......... 5 f.

THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS. (Ne peut être lu avec fruit que comme complément d'études, après une con-

naissance avancée de la Théorie.) 3ᵉ édit. 1 fort vol. in-8. (tome I des œuvres complètes)........................ 6 f.

— Les 6 vol. précédents ensemble.................. 28 f.

OUVRAGES DIVERS.

Nous avons rangé dans les catégories précédentes les ouvrages que nous considérons principalement comme *classiques*, c'est-à-dire comme les plus propres à l'étude régulière et progressive de la Doctrine phalanstérienne.

Parmi ceux qui suivent, il en est beaucoup de propres à faire fonction d'engrenage par le développement de telles ou telles vues générales ou applications spéciales de la Théorie.

I. COMPLÉMENT DES PRÉCÉDENTS.

LIVRET D'ANNONCE *du Nouveau Monde industriel*, par Fourier. in-8.................................... 1 f.

LA FAUSSE INDUSTRIE, par Fourier. 1 vol. gr. in-12. Paris, 1835-36.................................. 4 f. 50 c.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA SCIENCE SOCIALE, par A. Paget. 1 vol. in-8°.......................... 3 fr.

FOURIER, SA VIE *et sa Théorie*, *avec 3 fac-simile de son écriture*, par C. Pellarin, fort vol. in-18. —*Epuisé.*

DE LA POLITIQUE NOUVELLE *convenant aux intérêts actuels de la société*, par V. Considerant. 2ᵉ éd. in-18. —*Épuisé.* 15 c.

THÉORIE DU DROIT DE PROPRIÉTÉ ET DU DROIT AU TRAVAIL, par le même. 3ᵉ éd. in-18................ 25 c.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES *sur la Science sociale de Fourier*; par Henri Gorsse. 2ᵉ édit. in-18...................... 1 f.

ORGANISATION DU TRAVAIL, *d'après les principes de la Théorie de Ch. Fourier*, par P. Forest. 2ᵉ édit...... 75 c.

II. ÉTUDES SUR LES LOIS DE LA VIE.

SCIENCE DE L'HOMME (*Traité élémentaire de la*), *considérée sous tous ses rapports*; par G. Gabet, ancien avocat. 3 vol. in-8, avec figures.................................. 18 f.

NOTIONS DE PHRÉNOLOGIE (au point de vue de la science passionnelle), par Julien Le Rousseau. 1 fort vol. in-12. 4 f. 50 c.

ESSAI SUR LES HARMONIES *physiologiques*, par B. Du-

lary, docteur en médecine, ancien député. 1 vol. in-8 et un cahier de 22 planches gravées........................ 8 f.

ANALOGIE DE L'HOMME (*Esquisse d'une*) *avec l'Humanité*, par F. Barrier, doct. en médecine, chirurgien en chef désigné de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Broch. in-8............... 60 c.

III. RELIGION ET PHILOSOPHIE; INTERPRÉTATIONS HARMONIQUES DES DOGMES, ETC.

TROIS DISCOURS *prononcés à l'Hôtel-de-Ville*, par C. Dain, V. Considerant et d'Izalguier. Gr. in-8............... 3 f.

LES DOGMES, LE CLERGÉ ET L'ÉTAT. In-8. (V. Hennequin, E. Pelletan, H. de la Morvonnais et A. Colin.).... 2 f. 50 c.

LES NOUVELLES TRANSACTIONS SOCIALES DE VIRTOMNIUS, par Just Muiron. —*Épuisé. Sera réédité.*

DE L'UNITÉ RELIGIEUSE, *ou du sentiment religieux dans ses principales manifestations*, par Alphonse Gilliot. In-18 de 150 pages.................................. 1 f. 50 c.

PRÉLUDE A L'UNITÉ *religieuse*, par L. C. de B. In-8. *Épuisé*. 10 c.

ÉGAREMENT DE LA RAISON, *démontré par les ridicules des sciences incertaines*, **ET FRAGMENTS**, par Fourier. 2 f. 50 c.

DU LIBRE ARBITRE, par Fourier, article placé en tête de la 2e édition de la *Th.* de l'*Un. univ*..... *Sera édité séparément.*

LA DERNIÈRE INCARNATION. *Légendes évangéliques du XIXe siècle*, par A. Constant..................... 60 c.

LES TROIS MALFAITEURS, *légende orientale*, par le même. .... 30 c.

IV. POLITIQUE, QUESTIONS INTERNATIONALES, ETC.

POLITIQUE GÉNÉRALE (*de la*) *et du rôle de la France en Europe*, par V. Considerant. in-8. — *Épuisé. Sera réédité.*

DE LA SOUVERAINETÉ *et de la Régence*, par le même. *Ép.*

COLONISATION DE MADAGASCAR, par D. Laverdant. Gr. in-8. avec carte..................................... 3 f.

CRACOVIE, *ou les derniers débris de la nationalité polonaise.* (Contient un examen rapide et philosophique de l'histoire de la Pologne.) in-8. 1848.................................. 1 f.

PERCEMENT DE L'ISTHME DE SUEZ, *création de la première route universelle du globe.* par A. Colin. In 8........ 25 c.

COLONISATION DE L'ALGÉRIE, par un officier de l'armée d'Afrique. In-8....................................... 75 c.

LE LIBRE-ÉCHANGE, par le docteur Jœnger. — *Épuisé.*

DE LA SINCÉRITÉ *du gouvernement représentatif*, ou *Exposition de l'élection véridique*, lettre adressée au Grand-Conseil de l'État de Genève, par V. Considerant. — *Épuisé.*

MASQUES ET VISAGES, ou *les Socialistes et leurs adversaires* en face de la Constitution, — pamphlet par A. Toubgoët. Petit in-12... 50 c.

V. ÉDUCATION.

MNÉMONIQUE GÉOGRAPHIQUE, opuscule de Fourier, 1 feuille in-8. — *Épuisé. Sera réédité.*

LES ENFANTS AU PHALANSTÈRE, *dialogue familier sur l'Éducation*, extrait du *Fou du Palais-Royal*. In-32...... 40 c.

L'ÉDUCATION ATTRAYANTE (*Théorie de*), *Dédiée aux Mères*, extrait de *Destinée sociale*. in-8.—*Épuisé. Sera réédité.*

VISITE A LA CRÈCHE MODÈLE, *et Rapport général adressé à M. Marbeau sur les Crèches de Paris*, par Jules Delbruck, orné de plusieurs dessins gravés sur bois .... 1 f. 25 c. Se vend au profit des crèches d'enfants pauvres de Paris.

ÉTABLISSEMENT DES CRÈCHES (*Considérations sur l'*) *dans la ville de Lyon*, par le Dr. F. Barrier... .... 50 c.

ASILE RURAL D'ENFANTS TROUVÉS; *Crèche, salle d'asile, école primaire, école passionnelle, ferme modèle, association libre des élèves à leur majorité;* projet par Aug. Savardan, docteur en médecine. 1 vol. in-12 avec tableaux............. 2 f.

DES CRÈCHES *et de l'allaitement maternel*, par le D. Imbert prof. à l'Éc. de méd. de Lyon.................................. 50 c.

ÉPITRE DE PAUL JEAN AUX DIJONNAIS. in-8 ..... 30 c.

VI. QUESTIONS D'ÉCONOMIE SOCIALE : ÉTUDES ORGANIQUES ET CRITIQUES.

Sous ce titre nous rangeons les publications concernant des questions d'organisation industrielle, administrative, de travaux publics, etc., la critique de la Féodalité financière, de la concurrence anarchique, etc.

ANALYSE DU MÉCANISME DE L'AGIOTAGE *et de la Méthode mixte en étude de l'Attraction.* 4 feuilles gr. in-8. . 2 f.

ÉTAT INDUSTRIEL DE L'EUROPE, par Barral, ancien élève de l'École polytechnique............ (*Paraîtra prochainement.*)

APPLICATION DE L'ARMÉE (*Etude sur l'*) *aux travaux d'utilité publique*, par J.-B. Krantz, ingénieur des ponts-et-chaussées, ancien élève de l'École polyt. grand in-8.................. 2 f.

CRÉATION D'UNE ARMÉE DES TRAVAUX PUBLICS (*Proje de*), par le même. grand in-8........................1 f. 50 c.

DE L'ORGANISATION DES TRAVAUX PUBLICS, *et de la Réforme des Ponts-et-chaussées*, par F. Cantagrel..... 1 f.

METTRAY ET OSTWALD, étude sur ces deux colonies agricoles. Broch. in-8, par le même. — *Epuisé.*

LE SEL. — *Impôt*, — *Réduction*, — *Régie*, — *ou la question du Sel sous toutes ses faces*, par J.-J. Jullien. in-8.......... 4 f.

DU MONOPOLE DES SELS *par la Féodalité financière* par Raymond Thomassy. In-8.............................. 1 f.

DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE, par Ch. Dain, suivi d'un article de Fourier.............................. 1 f.

FÉODALITÉ OU ASSOCIATION, *type d'organisation du travail pour les grands établissements industriels* : — application à la question des houillères du bassin de la Loire, par V. Hennequin. — *Epuisé.*

DES BOULANGERIES SOCIÉTAIRES. In-32.......... 40 c.

MÉNAGE SOCIÉTAIRE ou *Moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense*, par Ch. Harel. 1 vol. in-8....... 2 f.

RÉVOLUTION SOCIALE, par M. Fontarive, in-8°. 2 f. 50 c.

QUINZE MILLIONS A GAGNER *sur les bords de la Cisse*, par F. Cantagrel. In-8.............................. 25 c.

ORGANISATION UNITAIRE DES ASSURANCES, par Raoul Boudon. In-8. 2e édition 1848......................... 1 f.

RÉFORME DES OCTROIS *et des Contributions indir.*, par le même. — *Quest. vinicole.* — *Quest. des bestiaux*, In-8...... 75 c.

QUESTION DES SUCRES (*Simple exposition de la*) par D. L. Rodet. in-8.. 75 c.

LA CONVERSION, *c'est l'Impôt*, par V. Considerant. *Épuisé.*

DU CRÉDIT AGRICOLE, *mobilier et immobilier*, rapports au Congrès d'agricul., par MM. Cieszkowski et J. Duval.... 50 c.

DU CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE, par Bancel père et fils.. 35 c.

DES CAISSES D'ÉPARGNE, par F. Vidal. *Épuisé.*

DES FRUITIÈRES, ou *Associations domestiques dans le Jura*. par Wlad. Gagneur. *Épuisé.*

LES PAYSANS AU XIXe SIÈCLE. mémoire couronné par la société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, par Bonnemère. In-18 .... 1 f.

LA LIBRE CONCURRENCE, *considérée comme une cause de diminution du travail et du renchérissement des denrées,* par M. Jobard (de Bruxelles). In-12 .... 30 c.

INSURRECTION DES AGIOTEURS, par E. Bourdon. In-8. 05 c.

LES RÉFORMES POLITIQUES ET LES RÉFORMES SOCIALES, par F. Guillon, suivies du *But social de la Caisse d'Épargne* broch. in-32 .... 10 c

PROJETS D'ASSOCIATION LIBRE ET VOLONTAIRE *entre les chefs d'industrie et les ouvriers,* adoptés et publiés par le Comité de l'organisation du travail de Lyon. broch. in-8. 50 c.

ASSOCIATION EN GARANTISME *contre la misère,* par J. J. Farre, sous-inspecteur des forêts en retraite. In-8 .... 1 f.

GRÈVE DES CHARPENTIERS, par Julien Blanc. In-12.. 1 f

LE LIVRET C'EST LE SERVAGE. In-32 .... 15 c.

MALTHUS, par Lechalas, in-8 .... 20 c.

Aux Communistes de bonne foi.

APPEL AU RALLIEMENT *de tous les socialistes, lettre de M. Rey,* communiste, *ancien conseiller à la cour royale de Grenoble, suivie d'observations par V. Considerant,* phalanstérien, *Représentant du peuple* .... 05 c

VII. EXPLICATIONS ET DÉFENSES.

Ces ouvrages font justice des mille faussetés dont on affuble la Théorie, des arguments vainqueurs avec lesquels ceux qui n'y comprennent rien ont coutume de la pourfendre.

EXAMEN ET DÉFENSE *du Système de Fourier, et des principales objections qui y sont faites;* par A. Paget et E. Cartier in-8, 1844. — *Épuisé. Sera réédité.*

IMMORALITÉ *de la doctrine de Fourier (Questions de l'),* par V. Considerant. in-8. — *Épuisé. Sera réédité.*

LES AMOURS AU PHALANSTÈRE, par V. Hennequin. 50 c.

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DU MANS *et le Phalanstère. Correspondance avec l'Évêché, suivie d'un chapitre intitulé* **LE CURÉ.** par A. Savardan, docteur en médecine. In-18 .... 1 f.

TROIS LEÇONS *du professeur Cherbuliez sur Fourier, son École et son système, reproduites et réfutées par un ministre du Saint-Évangile.* in-8 de 500 pages.................. 6 f.
FOURIÉRISME. *Contre-Critique avec exposition de principes*, par Ch. Mandet, avocat. in-8...................... 75 c.
ANTIDOTE. Rép. à une compilation, par H. Reynaud.... 25 c.

VIII. QUESTIONS D'ART. LITTÉRATURE. POÉSIE.

DESCRIPTION DU PHALANSTÈRE *et Considérations sur l'architectonique*, par V. Considerant. (Extr. de *Destinée sociale*, avec une préface.) 2e éd. Grand in-18................ 1 fr.
— Le même ouvrage, pour les personnes qui acquerront la *Vue générale d'un phalanstère* (Voir plus loin *Objets d'art*).. 75 c.
— Le même ouvrage orné de quatre vignettes, — plans et vues d'un phalanstère........................... 1 f. 25 c.
DE LA MISSION DE L'ART *et du rôle des Artistes*, par D. Laverdant. grand in-8......................... 1 f. 25 c.
L'ESPRIT DES BÊTES, *Vénerie française et Zoologie passionnelle*, par A. Toussenel. 1 beau vol. in-8. .... 6 f.
RABELAIS A LA BASMETTE, par A. Constant, 1 vol in-8. Prix.. 1 f.
CHANSONS *sociales, critiques et populaires*, **DE LOUIS FESTEAU.** 1 vol. in-32....................... 2 f. 25 c.
On trouve à la Librairie Sociétaire les deux premiers volumes du même auteur, ce qui formera la collection entière.

THÉORIE DE LA CENTRALISATION, suivie de réglements pour les expositions des beaux-arts, de l'industrie, etc., par Ph. Breton, ingénieur des ponts-et-chaussées. in-8.... 60 c.
LA PART DES FEMMES, par M. Antony Meray. Joli vol. in-18.. 2 f.
L'ART DANS LA RÉPUBLIQUE, par M. Allyre Bureau. Broch. in-32.. 5 c.
LES CIVILISATEURS. Satires, par Fortuné Henry...... 30 c.
FABLES DE LACHAMBEAUDIE. in-18 .... 1 f. 50 c.

NOTA. — *On n'a pas inséré dans ce Catalogue la liste des traductions ou des écrits originaux publiés aux Etats-Unis, en Allemagne, en Espagne, etc., sur la Théorie de Fourier: ces différents ouvrages sont trop peu demandés à notre Librairie de Paris, pour que nous ayons eu à les y mettre en vente.*

OBJETS D'ART.

UN PHALANSTÈRE (*Vue générale à vol d'oiseau d'*) ou *Village organisé d'après la Théorie de Fourier*; avec les campagnes environnantes. (Belle lithographie, de 85 centimètres sur 39, dessiné par *J. Arnout, d'après les plans de Morin.*

Ce dessin est très-propre à faire comprendre le caractère général et les dispositions matérielles du Régime harmonien. Afin de répandre cet utile et charmant paysage, nous en avons, malgré la dimension, fixé le prix à.......................... 1 f. 50 c.
Épreuves coloriées.............................. 5 f. » c.

On peut avoir des épreuves de 1er tirage :
Gr. papier, épr. de luxe... 8 f.... Coloriées...... 12 f. » c.
Id. 2e tirage, épr. choisies. 5 f.... Coloriées. ... 9 f. » c.

Cette gravure est la première page d'un *Album phalanstérien* qui sera publié progressivement.

Nous conseillons de joindre à cette lithographie la *Description du Phalanstère* (par V. Considerant), qui en est le texte explicatif. (gr. in-18, 75 c.) Toute personne qui voudra *étudier* la Théorie harmonienne ne saurait mieux faire que de commencer par examiner attentivement ce dessin en se rendant compte du dispositif général au moyen de la description. C'est la plus facile, la plus simple et la plus attrayante des initiations de 1er degré. Ce dessin accompagne très-bien également la lecture de *Visite au Phalanstère*, et généralement de tous les ouvrages d'Exposition.

MAISON NATALE DE FOURIER, lith. à deux teintes, par Pelletier, de Metz.............................. 1 f. 50 c.

EFFIGIES DE FOURIER D'APRÈS LES TYPES AUTHENTIQUES.

I. PORTRAITS d'après le tableau de GIGOUX.

***Gravure en pied*, par Calamatta.**

Épreuves d'artiste, sépia.	50 f.	— — sur bl....	24 f.
— sur chine.....	40	Épreuves après la lettre, sépia et chine ..	15
Épreuves avant la lettre, sépia..........	35	— — sur blanc.	12
— — sur chine.	30		

Copie lithographique de la précédente, gravure par Couturier (de Châlon-sur-Saône), imprimé par Lasda.............. 2 et 4 f.

Très-belle lithographie à mi-corps, d'après le même tableau, par Cisnéros. Séries : 1re, 5 f. ; — 2e, 3 f. ; — 3e, 1 f. 50 c.

II. BUSTES, PAR OTTIN.

Buste en plâtre, grandeur naturelle.................. 12 f. » c.
Réduction à demi-grandeur........................ 4 f. » c.

III. CAMÉES.

Malachites gravées, par Mme Considerant, grandeur de broche........................100 f. » c.
— d'épingles.................... 50 f. » c.
Broches en émail, montées en doublé d'or......... 15 f. » c.
— grandes épingle, *id.* polies........ 7 f. 75 c.
— *dito* non polies................ 7 f. 50 c.
— petites, — ovales, polies.... 6 f. 50 c.
— — — — non polies. 6 f. » c.
Bagues dito.............................. 7 f. 50 c.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

LA RÉFORME INDUSTRIELLE ou le *Phalanstère* (1re série), années 1832 et 1833. (contient un grand nombre d'articles de Fourier.) 2 vol. grand in-4.................... 80 f. » c.
Il n'en reste que quelques exemplaires.

LA PHALANGE (2e série), *journal de la Science Sociale*, faisant suite au précédent. 1836 à 1840. 3 vol. grand in-4. 60 f. » c

On peut acquérir les vol. séparément au prix de :
Le 1er vol., 32 f.; le 2e vol., 22 f.; le 3e vol., 6 .

LA PHALANGE (3e série). 1840-1843. 6 vol. grand in-4 de différentes grosseurs. Prix des 6 vol., 70 f.
Chacun des 4 premiers vol., 9 f.; le 5e vol. 12 f.; le 6e vol. en deux parties comprenant 13 mois, 24 f.
La collection complète des trois séries.......... 180 f. » c.
Le cartonnage est payé 1 f. 50 c. en sus par volume.
On peut se procurer des numéros isolés dans chacune des trois séries au prix de : pour un N° de la *Réf. Ind.* (1re série), 50 c.; de la *Phal.* (2e série), 50 c.; de la *Phal.* (3e série), 30 c.

L'École sociétaire a aujourd'hui trois organes périodiques :

1° LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE,

Journal quotidien, publiant le lundi, un numéro avec supplé-

ment, dit *numéro de huitaine*, formant Revue de la semaine et développant plus spécialement les questions sociales. On peut s'abonner séparément au journal quotidien, ou au numéro de *huitaine*. — PRIX DE L'ABONNEMENT :

Au numéro quotidien.

PARIS.	Un an,	20 fr.;	6 mois,	11 fr.;	3 mois,	6 fr.
DÉPART. et ÉTR.	—	32	—	17	—	9
PAYS à surtaxe.	—	50	—	26	—	14

Au numéro du lundi.

PARIS, DÉP. et ÉTR.	Un an,	8 fr.;	6 mois,	4 fr.;	3 mois,	2 fr.
PAYS à surtaxe. . . .	—	12	—	6	—	3

Paris, rue de Beaune, 2.

On s'abonne aussi à Paris, chez Brullé, éditeur de musique, passage des Panoramas, 16; Lyon, madame Philippe; Marseille, Michelet-Peyron; Bruxelles, Michel, libraire, marché aux Bois, 1.

2° LA PHALANGE, *Revue mensuelle de la Science Sociale*, dans laquelle se publient progressivement les MANUSCRITS INÉDITS DE FOURIER. grand in-8. 1 an, 18 f.— 6 mois, 9 f.—3 mois, 5 f. La nouvelle *Phalange* forme 2 forts vol. gr. in-8 par année depuis 1845. On peut se procurer chacun des vol. parus au prix de 9 f.

3° LE BULLETIN PHALANSTÉRIEN, envoyé gratuitement et exclusivement aux Souscripteurs à la Rente de l'École sociétaire. Le premier numéro a paru en juillet 1846.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

LE BERGER DE KRAVAN, ou Entretiens socialistes et démocratiques sur la *République* et les *prétendants monarchiques*, par Eugène Sue. (Cet ouvrage est le premier d'une série de petits livres socialistes d'Eugène Sue, que nous devons publier successivement sous le titre du *Berger de Kravan*).— Joli in-32 de 128 pages. . . . . 50 c.

CONJURATION DES JÉSUITES, *Publication authentique du plan secret de l'Ordre*, par l'abbé Leone, préface par V. Considerant. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

MUSIQUE VOCALE (*Traité élémentaire de*), par M. et Mme Émile Chevé, très grand in-8.................................... 9 f.

MÉTHODE D'HARMONIE, par les mêmes. 2 v. gr. in-8. 15 f.

CONSEILS SUR LA ROYAUTÉ, *à Mgr. le Comte de Paris*, par Jules de Presles. Paris, 1846...................... 1 f.

ESQUISSE D'UNE SCIENCE MORALE, *Physiologie du sentiment*, par Alphonse Gilliot. 2 vol. in-8............... 10 f.

LE PROBLÈME DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL *devant l'Acad. des sciences morales et polit.*, par M. Ramon de la Sagra. In-8°.. 20 c.

ID. *devant le congrès des économistes de Bruxelles*, par le même. Grand in-8°...................................... 15 c.

ID. *devant le Congrès central d'agriculture*, par le même. in-8. 10 c.

SUR L'INEXACTITUDE DES PRINCIPES ÉCONOMIQUES *et sur l'enseignement de l'Économie politique dans les collèges*, par le même. Broch. in-8,................................ 25 c.

CLÉ D'ANALOGIE EN BOTANIQUE, par le docteur Deschenaux, avec pl. Prix............................ 7 fr. 50 c.

LE LIBRE-ÉCHANGE ET LA LIBERTÉ DU TRAVAIL, par Armand Guibal, gérant d'une filature de lin. br. in-8.. 50 c.

INSURRECTION DU DAHRA (*Étude sur l'*), *contenant l'histoire de* **BOU-MAZA**, par Ch. Richard, capitaine du génie, chef du bureau arabe d'Orléansville, ancien élève de l'École polytechnique. 1 vol in-8.......................... 3 f. 50 c.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES (*Des falsifications des*) par Ch. Harel et J. Garnier. in-18................... 4 f. 50 c.

LE CLUB AU VILLAGE, par M. Gustave Châtenet. Brochure in-8°,.. *Épuisé.*

DROIT RURAL (*Dialogues populaires sur le*), par P. Jacques de Valserres. gr. in-32.............................. 60 c.

NOTE SUR L'IMPOT PROGRESSIF, par Ph. Breton, ingénieur des ponts-et-chaussées. In-8°........................ 25 c.

OBSERVATIONS *recueillies en Angleterre*, par M. C. G. Simon. 2 vol. in-8.. 6 f.

DE L'ASSOCIATION APPLIQUÉE A L'INDUSTRIE. Conseils donnés à tous par un Socialiste. 3 feuilles in-8. Prix... 75 c.

LÉGISLATION FRANÇAISE (*Introduction à l'étude de la*), par Victor Hennequin. — LES JUIFS. 2 forts vol. in-8, par le même... 12 f.

DELBRUCK. — Crèche modèle.
DEPASSE. — Salles d'asile.
DESCHENAUX. — Clé d'analogie en botanique.
J. DUVAL. — Crédit agricole.
DULARY. — Essai sur les harmonies physiologiques. — Quelques mots sur l'Organisation du travail.
FARRE. — Association en garantisme.
LOUIS FESTEAU. —Chansons.
FLORA TRISTAN. — Union ouvrière. — L'émancipation de la femme.
FONTARIVE. — Révolution sociale.
FOREST. — Organisation du travail.
FOURIER. — Anarchie industrielle. — Théorie de l'Unité universelle. — Nouveau monde. — Théorie des Quatre mouvements. — Livret d'annonce. — La fausse industrie. — Égarement de la raison. — Mnémonique géographique. — Analyse du mécanisme de l'agiotage et de la méthode mixte *en étude de* l'Attraction. (Toutes les œuvres inédites se publient dans la *Phalange*.
ABET. — Science de l'homme.
GAGNEUR. — Fruitières.
GARNIER. Substances alimentaires.
GILLIOT. — De l'Unité religieuse. — Esquisse d'une science morale.
GORSSE. —Notions élémentaires.
A. GUIBAL. — Le libre-échange et la liberté du travail.
F. GUILLON. — Réformes politiques et réformes sociales.
HAREL. — Ménage sociétaire. — Substances alimentaires.
V. HENNEQUIN. — Exposition de la Théorie à Besançon. — Les Dogmes.—Les amours au Phalanstère.—Législation française. — Voyage en Angleterre. — Féodalité ou association.
HÈNRY. — Les Civilisateurs.
IMBERT. —Des Crèches.
D'IZALGUIER. — Trois discours.
JOBARD. —La libre concurrence.
JÆNGER (le docteur). — Libre-échange.
JULLIEN. — Le Sel-impôt-réduction-régie.
KRANTZ. — Le Présent et l'Avenir. — Application de l'Armée aux travaux publics. — Création d'une Armée des travaux publics
LACHAMBEAUDIE. — Fables.

LACHÈZ. — Acoustique et optique des salles de réunions publiques.
LANQUETIN. — Octroi de Paris
LAVERDANT. — Colonisation de Madagascar. — Mission de l'art.
LECHALAS. — Malthus.
LECOQ DE BOISBAUDRAN. — Mémoire pittoresque.
LEONE. — Plan secret des Jésuites.
LE ROUSSEAU. —Notions de Phrénologie.
LÉVESQUE. — Division du temps.
LEON MAGNIER ET DÉMOULIN.— Cloches et grelots.
MANDET. —Fouriérisme; Contre-critique et exposition.
MÉRAY. — La part des femmes.
DE LA MORVONNAIS. — Les Dogmes.
MUIRON. — Transactions sociales. — Procédés industriels.
PAGET. — Introduction à l'étude de la Science sociale.— Examen et défense.
PELLARIN. — Fourier, sa vie et sa théorie.
PELLETAN. — Les Dogmes.
DE PRESLES. — Conseils sur la royauté.
RAMON DE LA SAGRA. — Inexactitude des principes économiques. — Le problème de l'Organisation du travail devant l'Académie des sciences morales et politiques.— Id. devant le congrès des économistes de Bruxelles. — Id. devant le Congrès central d'agriculture.
H. RENAUD. — Solidarité. —Antidote.
REY. — Appel au ralliement.
RICHARD. — Insurrection du Dahra.
RODET. — Question des sucres.
SAVARDAN. — Monseigneur l'évêque du Mans. — Asile rural d'enfants trouvés.
SIMON.— Observations recueillies en Angleterre.
SORIA. — Ruche à espacements.
EUGÈNE SUE. — Le Berger de Kravan.
TAMISIER. — Théorie des fonctions.
RAYMOND THOMASSY. — Monopole des sels.
TOULGOET. — Masques et visages.
A. TOUSSENEL. —L'Esprit des bêtes.
VALLÈS. — Etudes philosophiques sur la science du calcul. — Théorie des logarithmes. — Théorie des imaginaires.
VALSERRES. — Droit rural.
F. VIDAL. — Caisses d'épargne.

PETITE BIBLIOTHÈQUE PHALANSTÉRIENNE.

Ou Publications de 1 fr. et au-dessous,

CONCERNANT

LA THÉORIE SOCIÉTAIRE.

	f.	c.
Almanach phalanstérien, chaque année.	»	50
L'organisation du travail (par Briancourt)	»	60
Précis du même ouvrage. . .	»	25
Exposition abrégée (Considerant)	»	50
Le même ouvrage, sans les 9 thèses.	»	25
Le Présent et l'Avenir. . . .	»	50
Principes du socialisme . . .	»	50
Petit cours de politique . . .	»	40
Théorie des fonctions	»	50
Théorie du droit de propriété.	»	35
L'anarchie industrielle. . . .	»	7
La dernière incarnation . . .	»	
Les trois malfaiteurs.	»	
Les enfants au Phalanstère. .	»	
Des Boulangeries sociétaires. .	»	
Insurrection des agioteurs . .	»	
Le livret c'est le servage . . .	»	
Appel au ralliement des socialistes	»	
Réformes politiques et réformes sociales.	»	
Les amours au Phalanstère. .	»	5
Description du Phalanstère. .	1	

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 46, rue du Croissant.

LE

SOCIALISME

DEVANT

LE VIEUX MONDE

OU

LE VIVANT DEVANT LES MORTS

PAR

V. CONSIDERANT

REPRÉSENTANT

SUIVI DE

JÉSUS-CHRIST DEVANT LES CONSEILS DE GUERRE

PAR VICTOR MEUNIER

Cet animal est très méchant,
Quand on l'attaque il se défend.

LAHARPE.

Aux horions nous verrons
qui a le meilleur droit.

JEANNE D'ARC *aux Anglais*.

Troisième tirage sur clichés corrigés

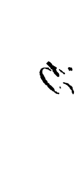
PRIX : [illegible] FRANCS

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, 25, QUAI VOLTAIRE

LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE, 2, RUE DE BEAUNE

M DCCC XLIX



Imprimerie d'E. Duverger, rue de Verneuil, n. 4.

